COLLECTION
DES MÉMOIRES
RELATIFS
A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DU DUC DE GUISE, TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

COLLECTION DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

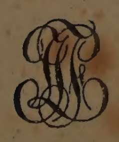
DEPUIS L'AVÉNEMENT DE HENRI IV JUSQU'A LA PAIX DE PARIS CONCLUE EN 1763;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR, ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR MESSIEURS

C. [A.] PETITOT, ET MONMERQUÉ.

TOME LV.



PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DE SORBONNE, N° 9.

1826.

MÉMOIRES

DU

DUC DE GUISE.

NOTICE
SUR LE DUC DE GUISE
ET
SUR SES MÉMOIRES.

Henri de Lorraine, deuxième du nom, cinquième duc de Guise, comte d'Eu et prince de Joinville, né à Blois le 4 avril 1614, descendoit de cette branche de la maison de Lorraine qui vint s'établir en France sous François I, et qui y joua un si grand rôle jusqu'au règne de Henri IV. Son aïeul, François de Guise, avoit été lieutenant général du royaume sous Henri II et sous François II. Au commencement du règne de Charles IX il avoit gagné la bataille de Dreux contre les protestans. Dans ces temps de trouble, la plus vaste carrière étoit ouverte à son ambition. Il fut assassiné au siége d'Orléans en 1563, par Poltrot, à l'âge de quarante-quatre ans. Henri de Guise, premier du nom, grand-père de l'auteur des Mémoires, marcha sur les traces de François : il s'illustra de bonne heure par sa bravoure; les grâces de sa personne, ses manières affables, sa générosité, le rendirent bientôt l'idole du peuple. Reconnu chef de la Ligue, maître de Paris après la journée des Barricades, tout fléchissoit devant lui dans le royaume; il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la couronne : les Etats généraux lui étoient dévoués; rien ne sembloit pouvoir mettre obstacle à l'exécu-

tion de ses desseins, lorsque Henri III le fit tuer à Blois en 1588, à l'âge de trente-huit ans. Charles, fils de Henri, premier du nom, fut arrêté le jour même de la mort de son père, et enfermé au château de Tours. Il parvint à s'échapper en 1591, et se rendit à Paris, où les ligueurs le reçurent avec enthousiasme; les anciens partisans de son père eurent un moment l'espoir de le faire nommer roi par les Etats généraux, qui étoient réunis dans la capitale; mais leurs efforts furent inutiles : le duc de Mayenne, oncle de Charles, qui gouvernoit au nom de la Ligue, ne voulut pas se laisser donner un maître, et s'opposa lui-même à l'élection. Charles ne chercha pas à soutenir long-temps la lutte après la réduction de Paris. Dès le mois de novembre 1594, il se soumit à Henri IV, obtint le gouvernement de la Provence, et y étouffa les derniers germes de la Ligue.

Pendant les premières années du règne de Louis XIII, il parut se dévouer entièrement à Marie de Médicis, qui exerçoit la régence. Il se déclara pour elle en 1614, lors de la révolte des princes, et eut le commandement de l'armée royale dirigée contre eux. Il essaya, mais en vain, de prolonger la guerre, se flattant d'obtenir la charge de connétable, qui devint vacante par la mort du duc de Montmorency. Trompé dans ses espérances, il se rapprocha des mécontens; mais il ne sut ni rendre ses services nécessaires à la cour, ni s'en faire redouter comme ennemi. « Les « princes de la maison de Guise, dit le cardinal de « Richelieu dans l'Introduction de ses Mémoires, « seront unis et séparés de la cour, et ne feront ja- « mais ce qu'on doit attendre de la fidélité qu'ils

« ont promise, ni du cœur de leurs prédécesseurs.» Charles de Guise fut employé à différentes époques, et ne fit rien de remarquable. En 1629, il eut le commandement de l'armée que l'on réunissoit en Provence, et qui étoit destinée à faire une diversion soit dans le Piémont, soit dans le Montferrat; mais, malgré les ordres réitérés du Roi, l'armée fut mise en mouvement beaucoup trop tard, et la négligence du duc de Guise ne permit pas de tirer de la campagne tous les avantages qu'on s'étoit promis. L'année suivante, Richelieu voulant disposer des forces navales du royaume comme il disposoit des armées de terre, fit entamer des négociations avec le duc de Guise, qui prétendoit être amiral dans la mer Méditerranée, et ne point dépendre de l'amiral de France. Le duc demanda trois cent mille écus pour renoncer à ses droits. Richelieu répondit : « Le duc de Guise « a de moi moins bonne opinion que je ne pensois; « il faudroit que j'eusse perdu le sens pour accepter « une pareille proposition. »

En 1631, le duc de Guise se réunit aux partisans de Marie de Médicis, qui étoit sortie du royaume après avoir été arrêtée à Compiègne. Il tenta de soulever la Provence; mais le cardinal, averti à temps, envoya le prince de Condé sur les lieux, et le Roi ordonna au duc de venir rendre compte de sa conduite. Charles n'osa ni obéir, ni se mettre ouvertement en révolte; il demanda et obtint la permission d'accomplir un vœu qu'il prétendit avoir fait d'aller à Notre-Dame de Lorette. On l'autorisa plus tard à prolonger son séjour en Italie; il y resta jusqu'à sa mort, ne pouvant rentrer en France que sous la

condition de venir d'abord se justifier auprès du Roi.

Henri de Lorraine, deuxième du nom, auteur des Mémoires, étoit le quatrième fils de Charles. Quoique deux de ses frères aînés fussent morts avant qu'il vînt au monde, il fut dès sa naissance destiné à l'Eglise, et pourvu de quatre abbayes. A douze ans il en possédoit neuf, et à quinze ans il fut nommé à l'archevêché de Reims, siége qui avoit été successivement occupé par quatre prélats de la maison de Lorraine, et qui sembloit en quelque sorte être devenu le patrimoine de cette famille. Mais ni les avantages qui étoient déjà assurés au jeune Henri, ni l'espoir fondé d'en obtenir de plus considérables par la suite, ne purent l'empêcher de manifester hautement l'aversion qu'il avoit pour l'état ecclésiastique. Il refusoit de se livrer à aucune étude théologique, et affectoit de se faire peindre en habit de cour, avec la fraise, le manteau, les crevés, et la longue chevelure, telle qu'on la portoit alors. L'abbé de Gondi, depuis cardinal de Retz, né comme Henri de Lorraine en 1614, et destiné comme lui à l'Eglise, où il étoit appelé à remplir les plus hautes dignités, montroit la même aversion pour cette carrière. On a vu dans ses Mémoires tous les moyens qu'il employa sans succès pour se soustraire aux projets qu'on avoit sur lui. Henri de Lorraine fut mieux servi par les circonstances. A l'âge de dix-sept ans il avoit suivi son père en Italie; fatigué bientôt d'une vie tranquille et monotone, il passa en Allemagne, prit du service dans les armées impériales, et ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il fit plusieurs actions d'éclat; mais on remarqua en lui plutôt une bravoure

téméraire et irréfléchie, que les qualités qui caractérisent les grands capitaines. Le prince de Joinville, son frère aîné, mourut vers la fin de 1639. L'année suivante il perdit son père, et devint duc de Guise, nom sous lequel nous le désignerons désormais. Aussitôt qu'il avoit eu connoissance de la mort de son frère, il étoit revenu à la cour de France. Le bruit de ses faits d'armes en Allemagne l'y avoit précédé : il étoit beau, bien fait; il avoit l'air martial, les manières nobles, les goûts chevaleresques : « C'étoit, dit madame de Motteville, le véritable portrait de nos « anciens paladins. »

Parmi les femmes qui brilloient à la cour par leur esprit et par leur beauté, le jeune duc de Guise distingua les filles du duc de Nevers (1). Marie de Gonzague l'aînée, qui épousa en 1645 Sigismond IV, roi de Pologne, étoit alors la maîtresse de Cinq-Mars, favori de Louis XIII. Anne, la cadette, avoit été d'abord destinée au cloître, et n'avoit pu quitter le couvent qu'en 1637, après la mort de son père. Elle avoit l'esprit aussi romanesque que le duc de Guise; ce fut à elle qu'il adressa ses vœux. « Tout archevêque « de Reims qu'il étoit, dit mademoiselle de Mont« pensier dans ses Mémoires, il la recherchoit comme « s'il eût été dans l'état où il est maintenant, d'une « manière à la vérité tout extraordinaire : il faisoit « l'amour comme dans les romans. » Anne de Gonzague partagea les sentimens du duc de Guise; leur liaison, qu'ils affichoient hautement, fit grand bruit à la cour, et les événemens qui survinrent bientôt après les rendirent la fable de l'Europe.

(1) Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue.

Elevé dans la haine du cardinal de Richelieu, le duc de Guise, dès son arrivée à la cour, s'étoit lié avec les ennemis de ce ministre tout puissant. Le plus redoutable d'entre eux étoit Louis de Bourbon, comte de Soissons, qui se voyant exposé à la vengeance du cardinal, dont il avoit refusé d'épouser la nièce madame de Combalet, tenta de le faire assassiner. Le coup ayant manqué, il se retira en toute hâte à Sedan avec le duc de Bouillon, et y signa un traité avec l'Autriche contre le Roi. Le duc de Guise, qui n'étoit pas étranger au complot, alla les rejoindre; mais soit qu'il ne pût s'accorder avec eux, soit par suite de la légèreté naturelle de son caractère, il quitta bientôt Sedan pour se rendre en Flandre, où l'Empereur lui donna un commandement dans ses armées. Anne de Gonzague, qui étoit à Nevers, partit déguisée en homme pour se réunir à son amant. Elle fut arrêtée; mais Richelieu donna ordre qu'on la mît en liberté, disant : « M. de Guise a de bons bénéfices qui me « reviendront s'il l'épouse. » Arrivée à Besançon, où elle séjourna quelque temps, elle reprit les habits de son sexe, et se fit appeler madame de Guise. Quand elle parloit du duc, elle ne l'appeloit jamais que son mari.

Cependant le duc de Guise, sans avoir rompu avec elle, sans lui avoir même laissé entrevoir qu'il eût changé de sentimens, épousoit à Bruxelles la veuve du comte de Bossu (1). Anne de Gonzague, qui aimoit véritablement Henri de Guise, et qui croyoit en être aimée, refusa de croire son amant capable d'une pa-

(1) Honorée de Glimes, fille de Geoffroy, comte de Grimberg, veuve d'Albert-Maximilien de Heunin, comte de Bossu. Le mariage fut célébré le 11 novembre 1641, par un évêque parent de la comtesse.

reille perfidie; mais lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en douter, elle reprit le nom d'Anne de Gonzague, revint en France, et reparut à la cour, dit mademoiselle de Montpensier, *comme si de rien n'eût été.* En 1645 elle épousa Edouard de Bavière, prince palatin du Rhin: c'est elle que l'on voit figurer dans les troubles de la Fronde sous le nom de princesse palatine (1).

Au mois de mai 1641, le comte de Soissons, les ducs de Bouillon et de Guise avoient été déclarés criminels de lèse-majesté. Ce dernier, deux mois après son mariage, avoit été condamné à mort par arrêt du parlement de Paris. Il étoit déjà dégoûté de sa nouvelle épouse, dont il avoit dissipé la fortune: il désiroit ardemment de rentrer en France, mais il ne pouvoit se dissimuler que toutes les démarches qu'il feroit seroient inutiles; il se vit donc forcé de prolonger pendant deux ans son séjour en Allemagne. Richelieu et Louis XIII étant morts, il obtint le 3 septembre 1644 des lettres d'abolition, s'échappa presque furtivement de Bruxelles où il laissa sa femme, et revint à la cour de France, sans que l'âge ni les épreuves auxquelles il avoit été exposé eussent rien changé à son caractère. Ses aventures, quelque peu honorables qu'elles fussent pour lui, le mirent à la mode; il fut recherché par les femmes les plus séduisantes. On menoit alors de front l'amour et les cabales. Le duc de Guise en s'attachant à madame de Montbazon se jeta dans le

(1) « Madame la princesse palatine, dit le cardinal de Retz, estimoit « autant la galanterie qu'elle en aimoit le solide. Je ne crois pas que la « reine Elisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un « Etat. Je l'ai vue dans la faction, je l'ai vue dans le cabinet, et je lui « ai trouvé partout également de la sincérité. »

parti des *importans*, composé en général de jeunes étourdis qui prétendoient renverser le cardinal Mazarin et s'emparer du pouvoir. Ce parti se ruina bientôt lui-même par ses imprudences. Madame de Montbazon, qui en étoit le principal chef, ayant prétendu que des lettres d'amour trouvées dans son salon étoient écrites par madame de Longueville au comte de Coligny, fut obligée de faire une réparation publique à la princesse, et exilée peu de temps après. Le duc de Guise fut appelé en duel par le comte de Coligny, qu'il blessa mortellement. L'éclat que fit cette affaire le consola de l'exil de madame de Montbazon, qu'il ne tarda pas à oublier. Il devint éperdument amoureux de mademoiselle de Pons, l'une des filles d'honneur d'Anne d'Autriche, et se mit en tête de l'épouser. « On parloit de ce mariage, dit madame de Motteville, « aussi bien que si M. de Guise n'eût pas été marié. « Mademoiselle de Pons, qui n'étoit pas fâchée d'a« voir un amant sous figure d'un mari, a maintenu « long-temps cette illusion comme chose réelle. » Mais la comtesse de Bossu n'étoit pas disposée à consentir à la dissolution de son mariage; elle vint plusieurs fois à Paris pour revendiquer ses droits. La mère du duc de Guise, qui n'approuvoit pas la liaison de son fils avec mademoiselle de Pons, n'aimoit pas davantage la comtesse, qu'il avoit épousée sans son consentement: elle lui fit donner par la Reine mère l'ordre de sortir du royaume. Comme madame de Bossu étoit belle et malheureuse, elle inspira d'abord un vif intérêt à tous ceux qui la virent; on la plaignoit d'autant plus que le duc de Guise, qui l'avoit trompée et ruinée, ne rougit pas, lors de son premier voyage,

de la laisser dans un tel état de détresse, qu'elle fut réduite à accepter des secours étrangers pour pouvoir retourner en Flandre. Dans ses autres voyages, elle fit quelques inconséquences qui la rendirent ridicule, et qui, à ce qu'il paroît, touchèrent le duc de Guise. « J'ai ouï dire, rapporte madame de Motteville, que « sans la jalousie il y auroit eu alors de favorables « momens pour elle dans l'ame de ce prince. » Mademoiselle de Pons finit par l'emporter entièrement sur sa rivale.

Malgré son amour, le duc de Guise avoit fait comme volontaire les campagnes de 1644 et de 1645 : n'ayant eu aucun commandement, il ne put déployer que la bravoure d'un soldat; mais il la poussa jusqu'à la témérité, se faisant un jeu d'affronter sans nécessité les plus grands périls. Au retour de la campagne de 1645, il songea sérieusement à réaliser la promesse qu'il avoit faite à mademoiselle de Pons de l'épouser, et se pourvut à Rome au tribunal de la Rote pour faire casser son mariage avec la comtesse de Bossu. Vers la fin de 1646, le procès n'étant pas encore jugé, il crut que ses procureurs négligeoient ses intérêts; il ne fut plus maître de son impatience, et partit pour Rome malgré les représentations de ses amis et de sa famille. Innocent x, qui occupoit alors le Saint-Siége, l'accueillit avec bienveillance, lui témoigna même de l'amitié, se fit rendre compte de l'état de l'affaire, et lui promit de la faire expédier le plus tôt possible. Il ne reçut pas un accueil moins favorable de la signora Olimpia, belle-sœur du Pontife, et qui jouissoit du plus grand crédit à la cour de Rome. Malheureusement pour le duc de Guise, la comtesse de Bossu étoit

protégée par l'Espagne; le Pape n'osoit mécontenter cette puissance, et le jugement fut différé sous divers prétextes.

Cependant mademoiselle de Pons avoit quitté la Reine pour entrer dans le couvent de la Visitation, dont la règle étoit peu sévère : elle y étoit servie par les officiers du duc de Guise, et à ses frais; elle y vivoit *sous ses ordres*, selon l'expression des Mémoires du temps. Le duc de Guise lui avoit dit en partant que sa présence à Rome avanceroit plus les choses en quelques jours que ses agens ne pourroient le faire en plusieurs mois; et que le nom de Guise étoit dès long-temps en si grande considération dans la capitale du monde chrétien, que le Pape s'empresseroit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. A peine fut-il arrivé, qu'il fit part à sa maîtresse des espérances qu'on lui avoit données. Elle s'attendoit donc d'instant en instant à apprendre que rien ne s'opposoit plus à ce que son amant pût lui donner le titre de duchesse de Guise. Chaque courrier lui annonça des obstacles nouveaux qu'elle étoit loin de prévoir, et qu'elle ne savoit comment expliquer; elle crut qu'on suscitoit exprès des entraves, afin de prolonger l'absence du duc de Guise : et comme elle connoissoit bien le caractère de ce prince, elle craignit ou qu'on ne parvînt à le réconcilier avec la comtesse de Bossu, ou qu'il ne formât d'autres liaisons à Rome. Cette dernière crainte n'étoit pas, dit-on, dénuée de fondement. Elle lui écrivit des lettres pressantes, et même fulminantes, si on en croit le comte de Modène. Elle exigeoit qu'il fît terminer sur-le-champ l'affaire, ou qu'il revînt prendre avec elle d'autres mesures, et voir ce

qu'il seroit possible de faire en France si on ne pouvoit rien obtenir à Rome.

Le duc de Guise, tout aveuglé qu'il étoit par son amour, ne se dissimuloit pas que s'il retournoit en France sans avoir fait casser son premier mariage, mademoiselle de Pons l'entraîneroit malgré lui aux démarches les plus extravagantes; il redoubla donc d'efforts auprès du Pape et du tribunal de la Rote. Mais, au mois de juillet 1647, une nouvelle lettre de mademoiselle de Pons lui ordonna de partir sans aucun délai, à moins qu'il ne voulût rompre avec elle. N'osant avouer l'excès de sa foiblesse, il fit répandre le bruit qu'une affaire de haute importance le rappeloit à Paris: son intention étoit de laisser à Rome toute sa suite, qui auroit retardé sa marche, et de voyager seul en poste, afin de mieux prouver sa soumission et son obéissance. Déjà le jour du départ étoit fixé, lorsque des événemens imprévus lui firent former d'autres projets.

Le comte de Modène (1), gentilhomme de sa cham-

(1) Esprit de Raymond, d'abord baron, puis comte de Modène, descendoit d'une ancienne famille noble du comté d'Avignon. Il s'attacha au duc de Guise, le suivit à Rome, l'accompagna à Naples, où il fut chargé des fonctions de mestre de camp général. Le duc de Guise, croyant avoir à se plaindre de lui, le fit arrêter peu de temps avant d'être pris lui-même par les Espagnols. Modène fut retenu pendant vingt-six mois dans les prisons de Naples; il n'obtint sa liberté qu'en payant une rançon de 30,000 écus. De retour en France, il composa des Mémoires sur la révolution de Naples, dont il avoit été à même de bien étudier les détails, surtout ce qui avoit eu rapport à l'expédition du duc de Guise, qui pendant long-temps n'avoit rien eu de caché pour lui. Ces Mémoires sont intitulés *Histoire des Révolutions du royaume et de la ville de Naples.* Ils sont divisés en trois parties : la première a été publiée en 1665, les deux autres en 1667; Paris, 3 volumes in-12. L'ouvrage a été réimprimé en 1668 : une nouvelle édition, augmentée de pièces historiques, vient d'en être donnée par M. le marquis de Fortia; Paris, Sautelet, 1826, 2 vol. in-8°. Les Mémoires de Modène sont d'au-

bre, son ami et son confident, se promenant par hasard sur les bords du Tibre, rencontra des mariniers de Procida (1) qui amenoient à Rome un bateau chargé de fruits : il les questionna, et apprit d'eux que le peuple de Naples venoit de se soulever contre les Espagnols. A cette nouvelle, la première idée qui frappa son esprit fut qu'il seroit possible de tirer le duc de la position critique où il se trouvoit, en lui offrant l'appât d'une grande entreprise. Il prolongea la conversation avec les mariniers, et parut prendre un vif intérêt à ce qui se passoit dans leur pays. A peine leur eut-il dit qu'il y avoit à Rome un duc de Guise, prince français qui descendoit de leurs anciens rois de la maison d'Anjou, qu'ils témoignèrent le désir de le voir. Il les engagea à lui porter leurs fruits, les assura qu'ils seroient payés très-généreusement, et leur laissa un estafier pour les conduire. Le comte de Modène s'empressa d'annoncer au duc de Guise la rencontre qu'il avoit faite, les nouvelles qu'il avoit apprises, et les bonnes dispositions des mariniers napolitains. Ceux-ci ne tardèrent pas à se présenter : en entrant ils se jetèrent aux pieds du prince, s'écriant qu'*ils étoient soulagés*

tant plus curieux, qu'ils sont écrits avec impartialité; quoique l'auteur eût des vengeances à exercer contre le duc de Guise, il lui rend justice, et en parle avec ménagement. En comparant les Mémoires de Modène à ceux du duc, il est facile de reconnoître les passages où ce dernier altère la vérité, soit pour dissimuler ses fautes, soit pour se faire valoir en exagérant les difficultés qu'il a eues à surmonter. Le comte de Modène a dédié son ouvrage à la duchesse de Chevreuse; on voit, dans l'épître dédicatoire, qu'il n'a pas été employé depuis sa rentrée en France. Il mourut en 1670. (*Voyez*, sur le comte de Modène, les Mémoires de l'abbé Arnauld, tome 34, page 259, de cette série.)

(1) Petite île du golfe de Naples.

puisqu'ils voyoient en lui la figure des rois de la maison d'Anjou, que les Napolitains avoient tant aimés; qu'il sembloit que Dieu l'avoit amené exprès à Rome pour le salut de leur patrie; qu'à leur retour à Naples ils le feroient savoir à leurs compatriotes, qui ne manqueroient pas de partager leur joie (1). Le duc les releva avec bonté, les embrassa tous l'un après l'autre; il leur répondit dans leur langue, qu'il parloit avec beaucoup de facilité; leur dit qu'il étoit prêt à sacrifier sa vie et sa fortune pour les Napolitains; et comme il avoit cette éloquence naturelle qui séduit sans le secours de l'art, il les renvoya d'autant plus disposés à le servir qu'il leur fit distribuer une somme d'argent considérable.

Les discours de ces mariniers persuadèrent facilement au duc de Guise qu'une occasion favorable se présentoit pour faire valoir de prétendus droits de sa maison à la couronne de Naples. Ces droits chimériques n'étoient pas même dévolus à la branche dont il descendoit (2) : il n'avoit aucune réputation militaire;

(1) Mémoires du comte de Modène. — (2) René d'Anjou, surnommé *le Bon*, avoit été adopté par Jeanne II, reine de Naples, et déclaré son héritier; il fut détrôné en 1442 par Alphonse, roi d'Arragon. Il avoit épousé Isabelle, fille et héritière de Charles, duc de Lorraine. Le duché de Lorraine passa à sa fille, qui épousa Ferry II, comte de Vaudemont. Le fils et les petits-fils de René étant morts avant lui sans postérité, il institua son héritier Charles d'Anjou, comte du Maine, son neveu. Charles mourut également sans postérité, et céda par testament ses droits à la couronne de Naples à Louis XI, roi de France. Les successeurs de ce monarque renoncèrent, par la suite, à leurs prétentions. La fille de René, femme du comte de Vaudemont, laissa plusieurs enfans : les Guise descendoient de la branche cadette; la branche aînée régnoit en Lorraine; elle seule auroit eu des droits à la couronne de Naples, si, comme on le disoit, René n'avoit pas eu le pouvoir de dépouiller sa fille en faveur de son neveu.

étoit entièrement inconnu aux Napolitains, n'avoit que son épée à leur offrir; mais toutes les difficultés disparoissoient devant la perspective de conquérir un trône, et de le partager avec mademoiselle de Pons.

Avant d'entrer dans le détail des tentatives du duc de Guise pour se faire roi de Naples, il est nécessaire d'exposer l'origine et les progrès de la révolution dont il essaya de profiter.

Le royaume de Naples dépendoit alors de l'Espagne, et étoit gouverné par des vice-rois qui ne pensoient qu'à s'enrichir en accablant le peuple d'impôts. L'un d'eux, le comte de Monterey, disoit même hautement *que ce royaume devoit retomber un jour entre les mains des Français, et que, pour ne rien leur laisser à prendre, il falloit en tirer toute la substance*. Les agens des vice-rois se livroient impunément aux plus odieuses exactions; ils faisoient trafic de tout, violoient sans cesse les priviléges de la noblesse et du clergé, et réduisoient le peuple à la plus extrême misère. La situation de ce malheureux pays devint telle, que l'amirante de Castille, après avoir été vice-roi pendant deux ans, demanda lui-même son rappel au commencement de 1646. Don Rodrigue Pons de Léon, duc d'Arcos, qui lui succéda, avoit ordre de fournir des subsides, dont l'Espagne ne pouvoit se passer pour soutenir la guerre. Non-seulement il exigea avec rigueur le paiement des anciens impôts, mais il en établit un nouveau sur les fruits et les légumes, qui étoient la nourriture du peuple. Des symptômes de sédition se manifestèrent : au mois de février 1647, une foule d'hommes, de femmes et d'enfans entoura sa voi-

ture, demandant la suppression de la taxe des fruits. Le duc d'Arcos promit de leur donner satisfaction; cependant la taxe fut maintenue, et les esprits s'exaspérèrent : on montroit d'autant plus d'audace qu'on savoit qu'à Palerme le peuple avoit forcé le vice-roi de Sicile à abolir les taxes imposées sur les vivres, et à pardonner la rebellion. Dans le courant du mois de mai, on brûla pendant la nuit les bureaux des collecteurs de la taxe, et il fut impossible de découvrir les auteurs de l'incendie. Tous les avis qui parvenoient au vice-roi annonçoient une prochaine explosion. Il ne put se décider à prendre aucune mesure.

La fête de Notre-Dame des Carmes, qui tombe le 16 juillet, étoit célébrée à Naples avec la plus grande pompe. Parmi les réjouissances publiques, celle qui plaisoit le plus au peuple étoit l'assaut d'un fort construit en bois sur la place du marché. Des jeunes gens, habillés en Turcs, se défendoient contre des lazares ou lazzaroni. Les trois ou quatre dimanches qui précédoient la fête, les deux troupes se réunissoient, s'exerçoient, et parcouroient la ville. Chaque troupe avoit son chef. Cette année, Thomas Aniello, fils d'un pêcheur d'Amalfi, âgé de vingt-quatre ans, commandoit les assiégeans. Le deuxième dimanche, il passa devant le palais du vice-roi, et fit faire par sa troupe une insulte grossière au duc, qui se trouvoit au balcon avec les personnes les plus distinguées de la ville.

Thomas Aniello, que nous désignerons désormais sous le nom de Mazaniel, étoit marié, et exerçoit l'état de son père. Sa femme ayant essayé d'entrer un sac de farine en contrebande, avoit été condamnée

à une forte amende; et pour la tirer de prison il avoit été obligé de vendre tout ce qu'il possédoit, même ses filets. Il avoit conçu la haine la plus violente, non-seulement contre les collecteurs de l'impôt, mais contre le vice-roi et contre les nobles, qui se montroient indifférens aux malheurs du peuple. L'insulte qu'il avoit faite au vice-roi, et qui étoit restée impunie, l'avoit mis en réputation parmi les lazzaroni. Le dimanche 7 juillet, des difficultés s'élevèrent au marché pour la perception de la taxe sur les fruits : un jardinier, beau-frère de Mazaniel, poussé à bout, répandit son panier, disant qu'il aimoit mieux que le pauvre peuple en profitât, que ceux qui s'engraissoient du sang des Napolitains; son exemple fut suivi par plusieurs autres. Au milieu de ces clameurs, la populace s'étoit réunie; Mazaniel s'y trouvoit avec sa troupe : il s'écrie qu'il ne faut plus de gabelle; et ramassant des fruits, il les lance à la tête des collecteurs. Un magistrat survint pour apaiser le désordre; il est assailli d'une grêle de pierres, et obligé de prendre la fuite. Le peuple brise les bureaux des collecteurs, s'arme de tout ce qui lui tombe sous la main, et, conduit par Mazaniel, marche au palais du duc d'Arcos, en criant *vive le Roi! meure le mauvais gouvernement!* Le vice-roi, qui avoit méprisé les premières clameurs du peuple et négligé les avis qu'on lui avoit donnés, n'essaya point de défendre son palais, quoiqu'il eût une garde assez forte pour repousser la populace : il chargea le prince de Bisigniano d'annoncer au peuple qu'il accordoit l'abolition de la taxe. Mazaniel répondit que cela ne suffisoit pas,

que le peuple vouloit en outre l'abolition de l'impôt sur les farines; et comme le prince ne pouvoit donner satisfaction, la foule se précipita dans le palais, qu'elle dévasta. Le duc d'Arcos en étoit sorti par une porte de derrière: il est reconnu; on l'arrache de sa voiture, on lui fait subir mille outrages: il étoit perdu, s'il n'eût eu la présence d'esprit de jeter des poignées de sequins à la populace. Pendant qu'on se presse pour les ramasser, quelques personnes qui l'accompagnoient le font entrer dans le couvent des Minimes; mais le peuple ne veut point renoncer à sa proie. Déjà les premières portes du couvent étoient enfoncées, lorsque le cardinal Filomarino, archevêque de Naples et fort aimé du peuple, paroît: il suspend la rage des séditieux, en leur promettant d'obtenir du vice-roi tout ce qu'ils demandent. Il est introduit seul dans le couvent, et revient bientôt avec un billet du duc d'Arcos, portant l'abolition entière des gabelles. Pendant que le peuple s'éloigne en poussant des cris de joie, le duc se retire au château Saint-Elme, et laisse Mazaniel maître de la ville. Cette étrange révolution fut ainsi faite en moins de six heures par la dernière classe du peuple, sans le concours de la noblesse ni même de la bourgeoisie, et sans qu'il y eût une seule goutte de sang répandue. Mazaniel, toujours à la tête du peuple, alla désarmer les postes espagnols, qui ne firent aucune résistance, et augmenta ses forces en ouvrant les prisons. Le soir il tint un conseil, dans lequel il fut décidé qu'on détruiroit immédiatement tous les bureaux de recette devenus inutiles par la suppression des impôts, et qu'on brûleroit les maisons et les meubles de tous

ceux qui avoient pris part à la perception. On en dressa la liste; l'exécution commença dans la nuit même : elle se fit avec un tel ordre qu'il n'en coûta la vie à personne, et que les maisons voisines de celles qui étoient proscrites n'éprouvèrent aucun dommage. Les séditieux, tout misérables qu'ils étoient, brûlèrent les effets les plus précieux sans rien détourner; il n'y eut qu'un jeune homme qui enleva une tasse d'argent. Mazaniel le fit sévèrement punir.

Pendant la nuit le vice-roi s'étoit retiré du château Saint-Elme au château Neuf, et y avoit aussi tenu conseil. Sa position étoit on ne peut plus embarrassante. Les trois châteaux dont il restoit le maître (1) manquoient de vivres; et avec le peu de troupes qu'il avoit, loin de pouvoir rien entreprendre contre la ville, il craignoit de ne pouvoir lui-même se défendre s'il étoit attaqué. Après une mûre délibération, on reconnut qu'à défaut de la force on devoit employer la ruse; qu'en conséquence il falloit négocier avec le peuple, l'amuser par des promesses, et surtout empêcher qu'il ne fît cause commune avec la noblesse. Ce dernier point étoit le plus important.

Le vice-roi profita habilement de l'imprudence du duc de Montalone, qui se chargea des premières négociations. Il donna lui-même l'éveil sur les artifices auxquels le duc se prêtoit : le négociateur fut arrêté; il ne dut son salut qu'à la trahison de Peronné, ancien capitaine de sbires, et l'un des chefs de la révolte. Montalone, brûlant de se venger, se réunit à quelques nobles qui, à l'aide d'une troupe de bandits intro-

(1) La ville est défendue par trois châteaux : le château Saint-Elme, le château Neuf, et le château de l'OEuf.

duits nouvellement à Naples, tentèrent de se défaire de Mazaniel, afin de se mettre eux-mêmes à la tête des séditieux. Peronné les secondoit. Le complot ayant été découvert au moment de l'exécution (11 juillet), il reçut la punition de sa perfidie. Le duc de Montalone échappa une seconde fois, par une sorte de miracle, à la fureur du peuple. Joseph Caraffe, l'un des plus grands seigneurs du royaume, fut arrêté; on lui coupa la tête, qu'on plaça au bout d'une pique sur la place du marché, avec cette inscription : *D. Pepe Caraffe, rebelle à la patrie, et traître envers le fidèle peuple.* Dès-lors non-seulement tout rapprochement devint impossible entre le peuple et la noblesse, mais les nobles furent proscrits, et leurs palais livrés aux flammes.

Tout étoit soumis dans Naples à l'autorité de Mazaniel, qui s'étoit fait décerner par le peuple le titre de capitaine général. Il n'avoit quitté ni ses habits de pêcheur, ni sa petite maison située sur la place du marché. C'étoit de la fenêtre de cette maison qu'il donnoit ses audiences. Il avoit fait dresser sur la place de Tolède un échafaud où il passoit la plus grande partie de la journée, occupé à rendre la justice. « Il « prononçoit dans un instant, dit un historien, sans « discussion, sans recours, sur le repos, sur la for- « tune, sur la vie de tout ce qu'il y avoit à Naples de « grand ou de petit, d'obscur ou d'illustre. Sa confuse « justice frappoit à la fois les coupables et les inno- « cens, ceux qui excitoient le plus léger soupçon, et « ceux qui avoient commis de véritables crimes. » Une troupe d'hommes armés exécutoit sur-le-champ ses arrêts, qui portoient toujours peine de mort. Son

redoutable tribunal étoit environné de cadavres mutilés. Jamais monarque ne fut mieux ni plus promptement obéi; deux jours lui suffirent pour exterminer les brigands que l'espoir du pillage avoit attirés à Naples. Comme il ne savoit ni lire ni écrire, des secrétaires lui lisoient les dépêches, et expédioient ses ordres; il travailloit jour et nuit, ne prenoit aucun repos, et presque aucune nourriture.

Son premier soin avoit été de mettre la ville en état de défense. D'après son ordre tous les habitans en état de porter les armes se réunirent sur la place du marché: il leur donna des chefs, assigna les postes; et comme il manquoit d'armes, il fit enlever toutes celles qui se trouvoient chez les armuriers et dans les maisons particulières, sans aucune exception: il employa le même moyen pour se procurer des munitions. Ses premières entreprises furent couronnées d'un heureux succès: il s'empara du couvent de Saint-Laurent, et défit un fort détachement de troupes allemandes que le vice-roi avoit appelées de Pouzzoles. Sous son gouvernement la ville jouissoit de la même tranquillité qu'en pleine paix, et il étoit l'idole du peuple.

Les moyens employés par le duc d'Arcos pour rendre le peuple et la noblesse irréconciliables ayant réussi, il pensa sérieusement à traiter avec Mazaniel, dont il avoit déjà corrompu les principaux confidens. Il se croyoit certain de réduire les factieux s'il parvenoit à reprendre l'autorité. Le traité fut conclu le 12, par l'entremise du cardinal Filomarino. Il portoit en substance que la ville de Naples jouiroit de tous les priviléges qui lui avoient été accordés autrefois; que

les nouveaux impôts seroient abolis; qu'il y auroit amnistie générale pour tout ce qui s'étoit passé depuis le 7 juillet; que le peuple resteroit en armes jusqu'à ce que les priviléges eussent été confirmés par le Roi, et qu'il pourroit les reprendre sans être taxé de rebellion si le traité n'étoit pas exécuté.

Il avoit été convenu que Mazaniel, comme capitaine général de la ville, iroit rendre visite au vice-roi. Il vouloit y aller avec ses vêtemens de pêcheur : le cardinal fut obligé de le menacer d'excommunication pour lui faire prendre un habit de drap d'argent et un chapeau orné de plumes. Le cortége se mit en marche pour le château Neuf. Mazaniel, monté sur un superbe cheval, l'épée nue à la main, précédoit le carrosse de l'archevêque, et étoit suivi d'une foule innombrable. Arrivé près du château, il monta debout sur la selle de son cheval, et harangua le peuple. Il déclara qu'il ne vouloit aucune récompense de ses services; qu'il avoit refusé une pension que le vice-roi lui avoit fait offrir; qu'aussitôt que le traité seroit exécuté, il reprendroit son état de pêcheur. Il termina en engageant le peuple à mettre le feu au château s'il n'étoit bientôt de retour.

Mazaniel entra dans le château, accompagné de quelques-uns des siens. La garde étoit sous les armes pour le recevoir : aussitôt qu'il aperçut le duc d'Arcos qui venoit au devant de lui, il courut se précipiter à ses pieds, et le glaça d'effroi en y restant quelque temps sans connoissance. Rien n'auroit pu sauver le vice-roi ni les Espagnols de la fureur du peuple, si Mazaniel eût succombé à l'extrême émotion qu'il éprouvoit. Il reprit heureusement l'usage de ses sens;

le vice-roi le releva, l'embrassa, et le conduisit dans son cabinet avec le cardinal. La conférence s'étant prolongée, le peuple conçut de l'inquiétude, et la manifesta par d'effroyables cris. Mazaniel dit froidement au duc : « Monseigneur, vous allez voir com-« bien le peuple de Naples est obéissant. » Il paroît au balcon; d'un geste il impose silence à cette multitude. A son ordre elle crie : *vive le roi d'Espagne! vive le duc d'Arcos!* Un mot lui suffit ensuite pour la disperser.

Pendant le cours de la conférence, Mazaniel avoit singulièrement étonné le vice-roi, qui ne s'attendoit à trouver en lui qu'un malheureux pêcheur. Le duc fut encore plus frappé de l'ascendant qu'il avoit sur le peuple; il sentit plus que jamais la nécessité de le ménager jusqu'à ce qu'il pût le perdre, il le combla de caresses, le confirma dans sa charge de capitaine général, et l'engagea à continuer de maintenir l'ordre dans la ville.

Le lendemain, Mazaniel annonça au peuple qu'il exerçoit sa charge au nom du vice-roi, et il conserva l'autorité absolue qu'il s'étoit lui-même attribuée. Nous devons faire remarquer qu'il avoit toujours prétendu agir dans le véritable intérêt du roi d'Espagne, et qu'il n'avoit jamais pensé à soustraire Naples à sa domination. Tous les portraits du Roi trouvés dans les maisons qu'il faisoit incendier étoient, par son ordre, placés sous de riches dais au coin des rues.

Le traité devoit être proclamé le même jour. Mazaniel, vêtu de son habit de drap d'argent, monta à cheval pour aller chercher le vice-roi, et se rendit avec lui à l'église cathédrale. Il avoit fait tapisser les

rues par où devoit passer le cortége, qui étoit composé de toutes les autorités de la ville; un peuple innombrable étoit réuni, et saluoit son libérateur par les plus vives acclamations. Lorsque le traité eut été lu, et que le vice-roi eut prêté serment de le maintenir, Mazaniel harangua le peuple; puis tout à coup il déchira son habit de drap d'argent, voulut que le cardinal et le vice-roi l'aidassent à s'en dépouiller, disant qu'il ne l'avoit pris que pour cette cérémonie, et qu'il ne devoit pas le porter plus long-temps. Sa tête commençoit à se déranger : soit qu'il ne l'eût pas assez forte pour soutenir un changement aussi subit de fortune, et pour résister à l'excès de fatigue et de travail auxquels il s'étoit livré depuis quelques jours; soit, comme on l'a prétendu sans preuve, que les Espagnols lui eussent fait donner du poison, dès cet instant il ne fit presque plus aucun acte raisonnable, et tomba souvent dans des accès de frénésie. Il n'en conservoit pas moins l'autorité, et il n'y avoit personne à Naples qui ne tremblât devant lui. Cependant ses principaux affidés commençoient à craindre pour eux-mêmes; ils entrèrent en négociation avec le duc d'Arcos; les uns vouloient qu'on enfermât Mazaniel, les autres proposèrent de le tuer : le duc adopta ce dernier parti; et le 16 juillet, jour de la fête de Notre-Dame des Carmes, fut choisi pour l'exécution. La veille, Mazaniel s'étoit livré à de tels excès d'extravagance et de fureur, qu'on avoit été obligé de le rapporter chez lui, après lui avoir mis les fers aux pieds. Le jour de la fête, il parut d'abord un peu plus calme; il se rendit à l'église des Carmes, harangua le peuple, et parut avoir, dit-on, quelque pressenti-

ment de sa mort prochaine. Bientôt en proie à un nouvel accès de folie, on le conduisit dans l'intérieur du couvent; les assassins survinrent, l'appelant à grands cris : il alla au devant d'eux, et tomba percé de huit balles. On lui coupa la tête; son corps mutilé fut traîné par les rues, et jeté dans les fossés de la ville, sans que personne montrât la moindre émotion. Le soir même, le vice-roi sortit à cheval avec un brillant cortége; il proclama sur la place du marché la confirmation des priviléges. Le peuple se porta en foule sur son passage, criant : *Meure Mazaniel! vive le duc d'Arcos!* Le lendemain, quelques amis de Mazaniel enlèvent le corps, et le portent à l'église des Carmes : soudain l'affection que le peuple avoit eue pour lui se réveille; on crie de toutes parts qu'il faut lui faire le même enterrement qu'à un général d'armée. Cinq cents prêtres, réunis à la hâte, précèdent le corps, que l'on promène dans les principales rues de la ville; quarante mille hommes armés lui servent d'escorte. Le cortége, suivi d'une foule de femmes et d'enfans, passe devant le palais du gouverneur, qui ne jugea pas prudent de heurter les esprits; il donna ordre à ses gardes de rendre les honneurs militaires au mort, et envoya huit de ses pages avec des cierges pour accompagner le convoi. Le soir, Mazaniel fut enterré au bruit de toutes les cloches de la ville, et au milieu des gémissemens de toute la population, qui le vénéroit presque comme un saint. Quelque mobile que soit en général l'esprit des peuples, surtout dans les crises de révolutions, l'histoire n'offre pas d'exemples de changemens aussi rapides et aussi imprévus.

Les auteurs contemporains ont émis des opinions différentes sur les singuliers événemens que nous venons de rapporter. Les uns ont voulu voir en Mazaniel un inspiré, et ont mêlé du merveilleux à ses aventures; d'autres l'ont présenté comme un génie supérieur, qui préparoit depuis long-temps la liberté de son pays; d'autres ont pensé avec raison que rien n'avoit été concerté d'avance; que le peuple, écrasé d'impôts, poussé à bout par des vexations de tout genre, suivit le premier homme qui lui donna le signal de la révolte, et que Mazaniel se trouva, sans s'en douter, le maître de la ville. L'état de démence dans lequel il tomba cinq ou six jours après le soulèvement ne permet pas trop de se former une juste opinion de son caractère. Il est certain qu'il montra pendant ce court espace de temps une activité prodigieuse, et cette force de volonté, qualité si rare surtout dans ceux qui, nés pour obéir, se trouvent inopinément investis du pouvoir. Quelque brusque qu'eût été le changement de sa fortune, il ne parut point embarrassé du commandement; dès le second jour il àppeloit les Napolitains *mon peuple, mon cher peuple.* Dans les ordres qu'il donna, dans les réglemens qu'il fit, dans ses conférences avec le vice-roi et avec le cardinal Filomarino, il déploya souvent la capacité d'un homme exercé au maniement des affaires. Il étoit cruel jusqu'à la férocité, et implacable dans ses vengeances; mais ses cruautés affermissoient son pouvoir, parce qu'il les exerçoit contre ceux que les Napolitains considéroient comme leurs propres ennemis. On auroit donc peine à calculer ce qui seroit arrivé s'il n'eût pas été environné de traîtres,

et s'il eût conservé sa raison. Ce qui paroît certain, c'est qu'il n'auroit pas favorisé les projets du duc de Guise; car il avoit répondu à un Napolitain qui lui proposoit de recourir à l'appui de la France, qu'il lui feroit couper la tête s'il lui arrivoit jamais de tenir de pareils discours.

Les mariniers qui étoient venus de Procida en étoient partis sans connoître les suites du premier soulèvement : aussitôt que le duc de Guise eut conféré avec eux, il fit chercher à Rome tous les Napolitains qui pouvoient s'y trouver. On lui amena un frère de ce Peronné dont nous avons déjà parlé, et dont il ignoroit la fin tragique. Il le chargea d'aller offrir ses services aux Napolitains, ne doutant pas que ses propositions ne fussent acceptées sur-le-champ avec enthousiasme; il espéroit pouvoir arriver à Naples et s'en rendre maître, avant même que les puissances intéressées eussent connoissance de ses desseins; mais son premier émissaire ayant été arrêté par les Espagnols, trois autres agens qu'il fit successivement partir ayant eu le même sort, il fut obligé de dissimuler ses véritables intentions, et il offrit ses services pour soumettre Naples à la France.

Lorsque les troubles de Naples éclatèrent, la cour de France avoit deux ministres à Rome. Le marquis de Fontenay-Mareuil, déjà ambassadeur en 1641, en avoit été rappelé en 1645, et renvoyé avec le même titre au mois de mai 1647. Il avoit trouvé à Rome l'abbé de St.-Nicolas (1), frère du célèbre Arnauld d'Andilly, qui y résidoit comme chargé d'affaires depuis le mois de

(1) Evêque d'Angers en 1649.

mars 1646, et qui avoit une mission particulière. L'archevêque d'Aix, frère du cardinal Mazarin, connu plus tard sous le nom de cardinal Sainte-Cécile, alla les joindre pour solliciter sa promotion : il n'avoit aucun caractère officiel, mais on ne faisoit rien sans le consulter. Pendant sa première ambassade, le marquis de Fontenay s'étoit beaucoup occupé des affaires de Naples; en 1643, il avoit essayé, mais sans succès, de faire soulever le peuple contre les Espagnols; et, depuis son arrivée, il avoit renoué des intelligences avec les mécontens. On voit, par ses dépêches au cardinal Mazarin, que presque aussitôt après le premier soulèvement on lui proposa de mettre Naples sous l'obéissance du Roi, à la seule condition de rétablir et de maintenir les anciens priviléges; mais que la confusion qui régnoit dans la ville ne lui permit pas de donner suite à ces ouvertures. En effet, après la mort de Mazaniel tout fut dans un désordre difficile à exprimer; chaque capitaine se fortifia dans son quartier, sans reconnoître de chefs. La population entière étoit sous les armes, se livrant aux plus effroyables excès, et ne voulant écouter aucune des propositions d'accommodement que lui faisoit le vice-roi. Cependant on reconnut la nécessité de confier à un seul homme le soin de diriger les opérations militaires. Le 23 août, les capitaines des *ottines* ou quartiers se réunirent, et, d'accord avec le peuple, choisirent pour capitaine général don Francisco de Toralto, prince de Massa. Ce seigneur, après avoir fait la guerre avec distinction, n'avoit obtenu aucune récompense : sa bonté, son affabilité, et surtout l'injustice des Espagnols à son égard, lui avoient concilié

l'amour du peuple. Il étoit âgé de cinquante-cinq ans, et vivoit dans la retraite, fréquemment tourmenté par de violens accès de goutte. Le peuple se porta en tumulte à son palais pour lui annoncer sa nomination. Justement effrayé du dangereux emploi auquel on l'appeloit, il représenta que ne pouvant marcher, il lui étoit impossible de prendre le commandement des troupes : on lui répondit qu'on avoit besoin de sa tête et non de ses jambes; qu'il n'auroit qu'à donner des ordres, qu'on se chargeroit de les faire exécuter. Il voulut insister; on lui répliqua que s'il refusoit, il se déclaroit ennemi du peuple, et qu'il y alloit de sa vie. Il fut obligé d'accepter.

Le prince de Massa se voyoit donc livré aux caprices d'une populace effrénée; et quoiqu'il eût exigé une déclaration portant qu'on ne faisoit point la guerre au Roi, et qu'on ne prenoit les armes que pour le maintien des priviléges de la ville, il n'en avoit pas moins à redouter la vengeance des Espagnols. N'ayant ni l'ambition d'être chef de parti, ni la volonté de servir une puissance étrangère au préjudice de l'Espagne, il fit dire au vice-roi qu'il iroit le rejoindre au château Neuf aussitôt qu'il pourroit s'échapper; qu'en attendant il feroit échouer toutes les entreprises des Napolitains, et que pour disposer le peuple à la paix, il l'accableroit de gardes, de veilles et de corvées. Quelque difficile que fût à exécuter le plan que s'étoit tracé le prince de Massa, il y réussit pendant quelque temps sans donner d'ombrage; il parvint même à ménager un traité avec le vice-roi; mais don Juan, fils naturel du roi d'Espagne, ayant amené des troupes, le duc d'Arcos se crut assez fort pour sou-

mettre le peuple, et pour révoquer les priviléges qu'il avoit accordés. Le 5 octobre, il fait attaquer la ville à l'improviste; les Napolitains se défendent avec courage, et repoussent les Espagnols: deux autres attaques sont également repoussées; le prince de Massa, devenu suspect, est massacré le 22. Gennaro Annèse, maître de la forteresse et du quartier des Carmes, profite du désordre pour se faire nommer le jour même capitaine général (1), et la ville de Naples se déclare république. Le 16, on avoit mis à mort trois hommes qui dans une assemblée du peuple avoient proposé d'implorer le secours de la France. Le 24, le peuple décida qu'on enverroit des députés aux ministres de France à Rome pour demander l'assistance du Roi, et pour prier le duc de Guise de se rendre à Naples avec la même autorité que le prince d'Orange avoit en Hollande. A peine les députés étoient-ils partis, que Gennaro Annèse, auquel on fit craindre que le duc de Guise ne le dépouillât de l'autorité, envoya un agent secret qu'il chargea de négocier soit avec le Pape, soit avec les ministres de France (2).

Le cardinal Mazarin, que Fontenay avoit consulté sur la révolution de Naples, désiroit tirer parti des événemens pour susciter des embarras à l'Espagne; mais il hésitoit à s'engager dans une expédition lointaine, dont le succès lui paroissoit très-incertain. Il proposa au Pape de l'assister d'hommes et d'argent, s'il vouloit faire revivre les anciennes prétentions

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que Gennaro dut principalement sa nomination au cuisinier du couvent des Carmes, qui avoit beaucoup de crédit parmi les lazzaroni. — (2) Lorsque cet agent arriva à Rome, les premiers envoyés avoient déjà terminé leur négociation avec l'ambassadeur de France et le duc de Guise.

du Saint-Siége sur ce royaume. L'offre de disposer d'une couronne en faveur de son neveu devoit séduire Innocent x; mais étant âgé de soixante-dix-sept ans, il craignit de ne pouvoir pas terminer une aussi grande entreprise, et de causer lui-même la ruine de sa famille. Il refusa donc, malgré les vives instances de la signora Olimpia.

Les trois ministres de France avoient chacun des vues différentes sur Naples. Fontenay-Mareuil vouloit entretenir les troubles jusqu'à ce que les circonstances permissent de mettre ce royaume sous l'obéissance du Roi. Il pensoit avec raison qu'une expédition mal combinée, et qu'on ne pourroit pas soutenir, finiroit par être plus avantageuse à l'Espagne qu'à la France. L'abbé de Saint-Nicolas étoit en négociation avec quelques Napolitains pour faire offrir la couronne au prince de Condé(1); l'archevêque d'Aix, qui paroissoit dévoué au duc de Guise (2), le desservoit en secret, et prétendoit se faire nommer lui-même vice-roi. Des aventuriers arrivoient chaque jour de Naples, et faisoient sur les dispositions du peuple des rapports contradictoires, au milieu desquels il étoit difficile de découvrir la vérité. Après de longues incertitudes, le cardinal Mazarin se décida à prêter l'oreille aux propositions du duc de Guise, qui disoit avoir traité avec les Napolitains dans le courant de septembre(3), et

(1) Mémoires de l'abbé Arnauld, tome 34 de cette série. — (2) Le duc de Guise prétend avoir beaucoup contribué à sa promotion; et il croyoit l'avoir mis entièrement dans ses intérêts en lui proposant de marier son frère, le duc de Joyeuse, avec une des nièces du cardinal Mazarin. — (3) « J'avois déjà vu, le mois dernier, un homme à lui (au duc de Guise) « qui m'étoit venu rendre compte, en son nom, du traité qu'il dit avoir « avec le peuple. » (Lettre du cardinal Mazarin à l'archevêque d'Aix, du 17 octobre 1647.)

qui ne demandoit que l'assentiment du Roi pour aller à Naples, promettant de n'agir que pour le bien de son service. A la vérité le marquis de Fontenay mandoit, à la même époque, que le duc pourroit bien se tromper sur les dispositions des Napolitains. « Il me « paroît difficile, répondoit le cardinal Mazarin, que « tout le peuple de Naples, d'un commun accord, « ait appelé M. de Guise en la manière qu'il dit, d'au-« tant que les derniers avis portent que les troubles « s'étoient un peu apaisés dans cette ville.... Cepen-« dant, qu'il en soit ce que M. de Guise voudra, peut-« être aura-t-il un jour quelque peine à se tirer de la « position où il va se mettre; mais à coup sûr la « France ne peut y trouver que des avantages. »

On remarque les passages suivans dans une autre lettre écrite par le cardinal au duc de Guise le 7 octobre :

« MONSIEUR,

« Leurs Majestés ont extrêmement loué votre zèle, voyant qu'en quelque lieu que vous soyez, le bien de leur service est toujours votre principale occupation. Mais elles croient ne pouvoir mieux correspondre à votre affection qu'en modérant la généreuse ardeur qui vous porte à prodiguer une personne de votre considération.—En mon particulier, je me démentirois moi-même dans la profession que je fais d'être votre très-humble serviteur, si je ne vous représentois librement en cette occasion ce que je crois être de votre plus grand avantage. — Je prendrai donc la confiance de vous dire que si ce que vous proposez étoit en tel état que vous puissiez être assuré d'y réus-

sir, je serois le premier à vous conseiller de l'entreprendre, et Leurs Majestés seroient ravies de vous en faciliter l'exécution. Dès à présent on a écrit à M. le bailli de Valencey, qui est dans l'armée navale du Roi, afin qu'il essaie de vous servir selon les avis qu'il aura de vous; et au lieu que l'on hésitoit à entretenir cet hiver des vaisseaux armés, on a résolu déterminément de faire cette dépense. —Mais, à dire le vrai, il ne semble pas que le fruit soit encore mûr; et si la prudence veut qu'on prenne ses sûretés, c'est surtout avant de s'engager avec une populace inconstante, qui change du soir au matin. —Il vaut mieux en toute affaire ne point tenter les choses que de les hasarder, et surtout de les manquer. —C'est pourquoi je vous supplie du fond de mon cœur d'examiner toutes choses avec M. l'ambassadeur, qui, ayant de son côté des négociations sur le même fait, vous peut donner beaucoup de lumières pour la résolution que vous avez à prendre. »

La seule proposition de recourir à la France ayant été punie de mort par les Napolitains le 16 octobre, il est certain que le duc de Guise n'avoit pu signer aucun traité avec eux en septembre. « On n'osa ja-« mais, dit le comte de Modène, proposer publique-« ment d'appeler les Français pendant le gouverne-« ment de Mazaniel, ni durant celui du prince de « Massa. » Le bruit s'étoit bien répandu parmi le peuple qu'il y avoit à Rome un prince français, de la maison d'Anjou, qui offroit de délivrer Naples; mais malgré les soins de quelques émissaires du duc, qui étoient parvenus à s'introduire à Naples, on étoit si

peu prononcé en sa faveur, que lors de l'assemblée du 24 octobre on hésita entre le prince Thomas de Savoie et lui, et que la promesse d'un million d'or, faite en son nom par un de ses agens, entraîna seule la majorité des suffrages. On avoit en outre annoncé que la France s'étoit engagée à lui fournir de l'argent, des troupes, des armes, des munitions et des vivres. Ainsi le duc de Guise, sans réfléchir à ce qui pourroit arriver plus tard, trompoit également et les Napolitains et le cardinal; mais il ne pouvoit tromper le marquis de Fontenay-Mareuil, qui connoissoit ses desseins secrets, ses intrigues, la véritable situation des affaires de Naples, et qui savoit que si le duc de Guise faisoit aux Napolitains des promesses illusoires, ceux-ci de leur côté se vantoient d'avoir des ressources qui n'existoient pas (1). Ce prince s'abusant volontairement lui-même, et n'écoutant que sa folle ambition, fut sourd à toutes les observations qu'on lui fit sur une entreprise qui ne pouvoit que le conduire à une perte certaine. Il les crut dictées par la jalousie ou par la mauvaise volonté, et accepta les propositions de la nouvelle république, qui en lui écrivant se disoit *sa très-humble, très-dévote et très-obligée servante.* Le marquis de Fontenay approuva au nom du Roi le choix que les Napolitains avoient fait du duc de Guise; mais il déclara n'être autorisé à lui donner aucun ordre pour l'expédition. Le duc, au comble de ses vœux,

(1) Ils prétendoient avoir cent cinquante mille hommes armés, et être abondamment pourvus de vivres et de munitions. Lorsque le duc de Guise arriva à Naples, il n'y avoit plus que pour quinze jours de pain dans la ville. On manquoit absolument de poudre; à peine comptoit-on quatre ou cinq mille hommes sous les armes. Le peuple, fatigué de la guerre, refusoit de faire le service.

ne songea plus qu'à tout disposer pour son départ, bien décidé à se servir de l'appui de la France, et à n'agir que dans son propre intérêt (1).

Ses préparatifs, qu'il ne prenoit aucun soin de cacher, devoient nécessairement appeler l'attention du comte d'Ognate, ambassadeur d'Espagne à Rome. Il réunit tous les cardinaux attachés à la faction espagnole, afin de les consulter. Le comte de Modène donne sur cette conférence des détails dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, mais que nous rapporterons néanmoins, parce qu'ils expliquent bien la conduite des Espagnols au moment du départ du duc de Guise et pendant son expédition.

« On assure, dit-il, que l'ambassadeur d'Espagne ayant su, du côté de Rome et de Naples, que le duc de Guise travailloit de tout son possible pour y passer, et qu'enfin il avoit obligé le peuple à l'appeler, et à le demander aux ministres de France qui résidoient en cour de Rome, fit une assemblée de tous les cardinaux et principaux prélats de sa faction, pour délibérer avec eux sur cette entreprise ; il leur représenta qu'enfin les rebelles de Naples s'étoient jetés entre les bras des Français, ayant appelé le duc de Guise à leur secours ; que cette affaire avoit deux faces, l'une dommageable à l'Espagne, et l'autre assez avantageuse ; qu'il considéroit d'un côté que si le peuple avoit donné beaucoup de

(1) Avant de partir, le duc de Guise proposa au Pape d'aller à Naples en son nom. Il savoit bien qu'Innocent x, qui avoit refusé les propositions de la France, n'accepteroit pas les siennes ; mais par cette offre il espéroit se ménager l'appui du Saint-Siége lorsqu'il se déclareroit monarque indépendant.

peine aux Espagnols lorsqu'ils avoient de braves soldats et de braves officiers qui avoient péri depuis le débarquement de l'armée navale, lorsque ce peuple étoit trahi par son propre chef, et n'avoit d'autre appui que celui de son désespoir, il les pousseroit désormais avec beaucoup plus de vigueur et de fortune, ayant la France toute prête à le secourir, et le duc de Guise à sa tête; que ce prince non-seulement étoit hardi, ambitieux et capable de grandes choses, mais aussi adroit, éloquent, et non moins populaire et affable que son aïeul, qui par ces voies avoit été sur le point de se rendre maître de la France; qu'il avoit, outre ces beaux talens, l'avantage d'être sorti de la maison d'Anjou, et se trouvoit dans un pays où ce nom avoit un parti aussi ancien que secret, et où les peuples paroissoient si disposés au changement, qu'il y avoit sujet de craindre que si ce prince (qui savoit si bien l'art de gagner les cœurs) se servoit de cet avantage, il n'usurpât cette couronne; que sans doute Rome et Florence, qui l'estimoient infiniment, l'assisteroient dans ce dessein, pour peu que la fortune le favorisât dans ses premières entreprises; que le reste de l'Italie en feroit autant par l'ombrage où elle étoit de la grandeur de la monarchie d'Espagne, et seroit bien aise de voir Naples sous l'obéissance d'un roi qui ne portât qu'une couronne, et dont tous les intérêts fussent unis à ceux de l'Italie; qu'il jugeoit d'un autre côté que son passage, qui sembloit être si mortel à l'Espagne, seroit peut-être son salut; qu'il ne pouvoit s'imaginer que le ministère de France secondât les desseins d'un prince qui se disoit du sang d'Anjou, et qui, après s'être emparé de Naples, pourroit

regarder la Provence comme l'héritage de René, dernier roi de cette maison; que depuis le temps que Henri, son aïeul, donna une atteinte à la couronne de son roi, la politique de l'Etat sembloit avoir agi fort prudemment plutôt pour abaisser que pour élever sa maison; que les intrigues dont le duc s'étoit servi pour obliger la populace à jeter la vue sur lui montroient bien qu'il n'étoit pas assuré du ministère, et qu'il avoit brigué cet emploi à Naples dans la pensée que la France ne le lui eût pas donné; que quelque bonne intelligence que l'on remarquât entre lui et le marquis de Fontenay, ils ne pouvoient s'empêcher l'un et l'autre de faire voir une secrète jalousie touchant les affaires de ce royaume; que si le marquis témoignoit d'agréer son élection, c'étoit pour n'oser pas lui-même passer à Naples, ou plutôt pour ne pas choquer le désir du peuple; que le marquis apparemment avoit montré de consentir à un voyage nécessaire, et qu'il ne pouvoit détourner sans altérer les volontés de cette tourbe qui l'appeloit de si bon cœur; que sans doute le ministère le rappelleroit à Paris, si l'armée navale étoit une fois à l'aspect de la ville, et en état de débarquer un chef confident de la cour; qu'ainsi, au lieu d'appréhender le duc de Guise, il lui sembloit que l'ambition de ce prince, qui ne gardoit point de mesure, seroit sans doute plus utile que dommageable aux Espagnols; que comme il ne pourroit jamais contenir son cœur et sa langue, ni s'empêcher de témoigner par mille actions le désir qu'il avoit d'être roi de Naples, cette pensée détacheroit de son parti tout ce nombre de soulevés qui souhaitoient la république, et empêcheroient que les

Français ne secondassent son projet avec la chaleur qu'ils auroient s'il ne s'agissoit que de l'intérêt de la France, laquelle le devoit laisser consumer et se détruire de lui-même, plutôt que de le maintenir; que, suivant ces réflexions, il croyoit que le duc de Guise seroit l'instrument le plus propre que l'Espagne pût souhaiter pour diviser la populace, et pour empêcher que la France ne fomentât cette révolte par un prompt et puissant secours; que son avis étoit qu'il falloit favoriser secrètement cette entreprise à l'avenir et pour un temps, plutôt que de s'y opposer; que ne pouvant pas éviter d'avoir sur les bras ou le duc ou son roi, il valoit bien mieux avoir affaire avec un prince sans argent, sans crédit, sans forces, et dont tout l'appui dépendoit d'un peuple inconstant, ou plutôt d'un assemblage de roseaux aussi foibles que chancelans, qu'avec un monarque puissant et assis sur un trône ferme, qui ne dépendoit que de lui; que ce peuple, qui ne l'avoit appelé que dans l'espérance d'être par son moyen assisté de la France, ne le considéreroit plus dès qu'il s'apercevroit de la mauvaise intelligence qui seroit entre les ministres de cette monarchie et lui; qu'on ne devoit pas avoir peur que le Pape ni le grand duc voulussent prendre sa querelle si la France l'abandonnoit, étant trop prudens l'un et l'autre pour s'embarquer avec un prince privé de son plus ferme appui; que la Savoie et Modène étoient si attachés aux intérêts de la France, qu'ils n'avoient garde de l'assister en dépit d'elle; et que Venise, qui peut-être y eût plus songé que les autres, étoit alors trop occupée en Dalmatie et en Candie pour penser à le maintenir.

« Ces derniers sentimens du comte d'Ognate furent approuvés si universellement de toute cette assemblée, qu'il fut arrêté d'un commun accord que si ce prince passoit à Naples sans ordre de son roi, et que le peuple lui donnât le commandement de ses armes, le duc d'Arcos devoit employer toutes choses pour le brouiller avec Gennaro Annèse et avec les Français; qu'il falloit que tout le parti des capes noires et des chefs populaires qui conservoient quelque intelligence avec lui s'attachassent apparemment aux intérêts du duc de Guise, et qu'ils tâchassent de gagner son estime et sa confiance; que les plus habiles de leur cabale s'introduiroient facilement dans ses conseils et dans son cœur en flattant son ambition, et en lui faisant adroitement entendre que tous les membres de l'Etat étoient résolus de changer de maître aussi bien que le peuple; qu'encore qu'il semblât que la noblesse eût pris les armes pour les Espagnols, son dessein n'étoit que de se mettre en état de choisir un roi elle-même, plutôt que d'en prendre un des mains du peuple; que tout le corps des capes noires étoit du même sentiment; que tous vouloient avoir un roi qui vécût et régnât chez eux, ne voulant plus être régis par des ministres qui étoient autant de tyrans; qu'informés de son origine et de ses grandes qualités, ils jeteroient les yeux sur lui s'il vouloit s'attacher à eux, et ne les pas abandonner entièrement à la merci de la cruauté populaire et de l'insolence française; que l'une et l'autre leur étoient également redoutables; qu'ils vouloient qu'un prince français venu de la maison d'Anjou les régît, et non pas la France, qu'ils estimoient, mais

qu'ils craignoient, à cause des mœurs dépravées de sa nation volage; que pour l'élever sur le trône ils n'avoient pas besoin des forces ni des deniers des étrangers, puisque l'union du royaume étoit capable de le faire, à l'exemple du Portugal; que tout ce qu'ils vouloient de lui, en ces conjonctures, étoit qu'il s'emparât du gouvernail des affaires, et qu'il se mît en état de pouvoir punir leurs principaux persécuteurs, et d'empêcher que les Français, sous le prétexte d'un secours, ne s'emparassent du royaume, et que bientôt, par cette voie, il arriveroit sur le trône de ses ancêtres; que c'étoit de cette façon que devoient agir les personnes confidentes du vice-roi auprès d'un prince qui, charmé de tant de belles apparences, se détacheroit de lui-même de Gennaro Annèse et des Français; qu'ainsi le temps et la prudence diviseroient ce grand parti qui paroissoit si formidable, et feroient plus pour les Espagnols que tous leurs trésors ni leurs armes. Le comte d'Ognate ayant été chargé par l'assemblée de donner promptement avis au vice-roi de ces résolutions, s'en acquitta si soigneusement, que la perte du duc de Guise ne vint que de l'effet de ces délibérations, et de l'application des Espagnols à les bien exécuter. »

On trouvera dans les Mémoires du duc de Guise la relation de son voyage et de son expédition; il suffira de rappeler ici qu'il partit de Rome le 13 décembre 1647, avec une suite de vingt-deux personnes, y compris les envoyés de Naples et ses domestiques, n'emportant que quelques milliers de pistoles qu'il avoit empruntées, et quelques barils de

poudre; que pendant qu'il faisoit les préparatifs de son départ, le peuple avoit été sur le point de traiter avec le vice-roi; qu'à son arrivée il fut reçu avec les plus vives acclamations; qu'enhardi par quelques succès, il dévoila imprudemment ses desseins; qu'en voulant trop tôt agir en maître chez un peuple qui ne l'avoit appelé que comme général sous la protection de la France, il fournit lui-même des armes contre lui aux nombreux partisans que les Espagnols conservoient dans la ville de Naples; qu'en prenant la couronne fleurdelisée sur ses armes, telle que l'avoient portée autrefois les anciens rois de Sicile; qu'en écrivant en langue napolitaine à la cour, et en affectant de traiter de puissance à puissance avec le Roi (1), il donna des inquiétudes sur ses projets ultérieurs; qu'il fit craindre qu'après s'être affermi à Naples, il n'élevât des prétentions sur les provinces possédées anciennement par la maison d'Anjou, et qu'il se priva ainsi des secours qu'on lui avoit d'abord fait espérer; que cependant, sans autres ressources que celles qu'il sut se procurer par lui-même malgré l'inconstance du peuple qu'il gouvernoit, malgré la trahison de plusieurs de ceux auxquels il donnoit sa confiance, il soutint pendant près de quatre mois la lutte contre les Espagnols; qu'après avoir fait des prodiges de valeur, il tomba entre leurs mains le 6

(1) On prétend qu'il écrivit à plusieurs personnes de la cour pour les engager à aller à Naples, les assurant qu'il pouvoit disposer de marquisats et de duchés de plus de 20,000 écus de rente; on ajoute qu'il chargea le duc de Brancas d'épouser mademoiselle de Pons par procuration, et que cette pièce étoit faite au nom de *Henri, par la grâce de Dieu roi de Naples*.

avril 1648, et que tout rentra dans l'ordre à Naples. « Ainsi, dit l'abbé Arnauld dans ses Mémoires, cette « grande révolution, qui avoit commencé par des « enfans pour des fruits, finit par la prison de M. de « Guise. »

Sa conduite à Naples est représentée sous un point de vue beaucoup plus avantageux pour lui dans ses Mémoires ; nous avons dû rétablir les faits d'après les documens puisés dans les Mémoires du temps. Tels que nous les avons exposés, ils sont parfaitement d'accord avec son caractère léger, confiant et présomptueux. Il avoit l'audace et l'intrépidité nécessaires pour tenter les plus grandes entreprises ; aucun péril ne l'arrêtoit ; il se dissimuloit les obstacles, s'engageoit sans réflexion, et se fioit uniquement à la fortune, lorsqu'il auroit dû consulter les règles de la prudence.

Avant de partir pour Naples, le duc de Guise avoit instruit mademoiselle de Pons de ses projets, et lui avoit facilement fait partager toutes ses illusions. Au lieu d'attendre dans la retraite le résultat des événemens, elle se considéra dès-lors comme reine de Naples, et agit en conséquence. Abusant de la liberté dont elle jouissoit au couvent de la Visitation, elle y tenoit une sorte de cour, et ne se promenoit que suivie d'une foule d'adorateurs auxquels elle distribuoit d'avance les hautes dignités de son royaume. Le scandale fut poussé si loin, qu'Anne d'Autriche la fit enfermer dans le couvent des Filles Sainte-Marie, dont la règle étoit très-sévère. A cette nouvelle, le duc de Guise, dont les affaires commençoient à dé-

cliner à Naples, oublia ses propres dangers pour ne s'occuper que des moyens de faire rendre la liberté à mademoiselle de Pons : il écrivit à la Reine mère et au cardinal Mazarin deux lettres qui ne se trouvent pas dans ses Mémoires, et que nous croyons devoir rapporter ici.

Lettre du duc de Guise à la Reine mère.

« MADAME,

« J'avois toujours espéré de Votre Majesté que, hasardant ma vie pour son service, lui conquérant des royaumes, lui assujétissant des provinces, et maintenant, par ma seule résolution, des peuples dans la fidélité sans argent et sans pain, comme la guerre sans poudre et sans soldats, exposant ma personne dans les périls continuels où je me trouve tous les jours et de trahison et de poison, et ne prétendant, pour récompense de mes travaux, que de pouvoir, après tant de peines, passer heureusement ma vie avec mademoiselle de Pons, elle la considéreroit, pour me témoigner avoir quelque satisfaction des soins que je prends ici de lui rendre des services si périlleux, étant trahi et abandonné de tout le monde; de telle sorte que je puis dire être le seul qui eût osé penser entreprendre rien de pareil. J'avoue, madame, que j'ai appris avec un regret extrême la rigueur dont Votre Majesté a usé envers elle; je la supplie très-humblement de vouloir, en considération de tout ce que j'ai fait et de tout ce que je prétends faire pour le service de sa couronne, m'accorder, pour récompense, qu'elle soit traitée et

considérée d'une autre façon : ce que j'espère de sa bonté, si elle veut conserver la vie de la personne du monde qui est plus véritablement et avec plus de respect, de Votre Majesté,

« Le très-humble, très-obéissant, très-fidèle,
« et très-obligé sujet et serviteur,

« LE DUC DE GUISE. »

Lettre du duc de Guise à M. le cardinal Mazarin.

« MONSIEUR,

« Si la passion que j'ai toujours eue, et que je conserve plus violente et plus fidèle que jamais, pour mademoiselle de Pons n'étoit assez connue de Votre Eminence, elle pourroit s'étonner que dans l'état où je me trouve je me remisse sur ce qu'elle pourra apprendre de M. le marquis de Fontenay des affaires d'ici, et je ne l'entretinsse que de mes malheurs. C'est un effet du désespoir où je suis qui fait que je ne puis avoir de sentiment pour quoi que ce puisse être, lui faisant une confession très-véritable que ni l'ambition ni le désir de m'immortaliser par des actions extraordinaires ne m'a embarqué dans un dessein si périlleux que celui où je me trouve; mais la seule pensée que faisant quelque chose de glorieux, de mieux mériter les bonnes grâces de mademoiselle de Pons, et d'obtenir, par l'importance de mes services, que la Reine considérant davantage et elle et moi, je pusse, après tant de périls et de peines, passer doucement avec elle le reste de mes jours. Mes espérances sont bien trompées, et je me plains

avec raison de me voir abandonnée de la protection de Votre Eminence dans le temps où, en ayant le plus de besoin, je m'en tenois le plus assuré. J'ai hasardé ma vie dans le passage sur la mer; j'ai réduit dans ce parti quasi toutes les provinces de ce royaume; j'ai maintenu la guerre quatre mois sans poudre et sans argent, et réduit dans l'obéissance un peuple affamé, sans lui avoir pu donner en tout ce temps que deux jours de pain; j'ai cent fois évité la mort et par le poison et par les révoltes. Tout le monde m'a trahi : mes domestiques mêmes ont été les premiers à tâcher de me détruire. L'armée navale n'a paru que pour m'ôter la créance parmi le peuple, et par conséquent le moyen de réussir; et parmi tous ces embarras ne subsistant que par mon cœur, au lieu de m'en savoir gré et me donner courage de continuer ce que j'ai si heureusement commencé, et où je puis dire sans vanité que tout autre que moi auroit échoué, l'on me persécute en ce qui m'est de plus cher et de plus sensible. On tire avec violence une personne que j'aime d'un couvent où je l'avois priée de se retirer; et durant le temps que je hasarde ma vie, on m'ôte la seule récompense que je prétends de tous mes travaux; on la renferme, on la maltraite, et l'on me donne le plus grand et le plus sensible témoignage de haine que l'on peut me donner. Ah! monsieur, si Votre Eminence a quelque sentiment de l'amitié qu'elle m'a promise et du service que je lui ai voué, remédiez à ce déplaisir; faites-moi connoître en ce point quelle est son amitié et son estime pour moi. En toute autre chose je lui ferai voir que jamais homme ne lui fut si véritablement acquis.

Sans cela, ni fortune, ni grandeurs, ni même la vie, ne me sont pas considérables. Je m'abandonne tout-à-fait au désespoir; et si je vois qu'il ne me reste plus d'espérance d'être quelque jour heureux, renonçant à tout sentiment d'honneur et d'ambition, je n'aurai de pensée au monde que celle de périr, et de ne pas survivre à une telle affliction, qui me fait perdre et le repos et la raison. J'ose me promettre que ma conservation est assez chère à Votre Eminence pour ne pas voir avec plaisir la perte de la personne du monde qui, malgré les justes sujets qu'il a de se plaindre, ne laisse pas d'être le plus véritablement, monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« LE DUC DE GUISE. »

Ces deux lettres furent écrites au commencement d'avril : le duc de Guise étoit déjà prisonnier lorsqu'elles arrivèrent à la cour de France, et le ridicule dont elles le couvrirent diminua l'intérêt que pouvoit inspirer son malheur. Cependant, à la sollicitation de sa famille, Anne d'Autriche écrivit au roi d'Espagne qu'elle avouoit le duc de Guise dans tout ce qu'il avoit fait, et demanda qu'il fût traité en prisonnier de guerre. On verra dans ses Mémoires qu'il courut en effet de grands périls pendant les premiers temps de sa captivité. Dans un conseil tenu à Naples, on avoit proposé de le faire mourir, afin de se délivrer de toute inquiétude pour l'avenir, et d'effrayer les aventuriers qui voudroient suivre son exemple. Le duc, instruit du sort qu'on lui destinoit, ne négligeoit rien pour s'y soustraire; il faisoit agir le Pape en sa

faveur, et proposoit aux Espagnols de se mettre à la tête des nombreux partisans qu'il disoit avoir en France, et d'y exciter un soulèvement contre le Roi. A la fin de mai il fut transféré en Espagne, et y resta prisonnier.

En 1651, le prince de Condé, qui s'étoit retiré en Guienne, où il avoit rallumé la guerre civile, traita avec les Espagnols, et demanda la liberté du duc de Guise. Le 3 juillet 1652, le roi d'Espagne écrivit au prince :

« Monsieur,

« La présente est pour vous donner avis qu'à votre instance j'ai consenti que le duc de Guise retourne en France; *et le laisse à votre discrétion* de l'employer à ce que vous jugerez digne de lui. »

Le duc de Guise fut chargé de conduire deux mille Espagnols en Guienne; il s'embarqua à Saint-Sébastien, arriva à Bordeaux dans les premiers jours du mois d'août, et publia une déclaration pour annoncer sa délivrance et ses projets. Cette pièce, qui est aujourd'hui fort rare, peint si bien son caractère, qu'elle doit nécessairement faire partie de cette Notice.

Déclaration de monseigneur le duc de Guise, faite à Bordeaux le 3 du mois courant, sur la jonction de ses intérêts avec ceux de messieurs les princes, avec toutes les particularités de sa sortie.

« Toute l'Europe, qui savoit la promptitude avec laquelle j'avois reçu les ordres de Sa Majesté régente pour voler au secours des Napolitains, ne doutoit point que leur couronne ne fût en état d'achever au plus tôt la tiare des rois de France et de Navarre,

et que le joug d'Espagne n'eût enfin lassé la patience de ces peuples, pour les obliger de tenter le rétablissement de leur liberté sous la puissance de ceux qui les avoient autrefois gouvernés avec tant de douceur. En effet, les grandes dispositions du retour des Napolitains sous l'autorité des lis fondoit si probablement le soupçon de la décadence du pouvoir d'Espagne dans ce beau royaume usurpé par sa tyrannie, qu'on n'étoit plus en impatience que d'y voir terminer son empire par un massacre général de tous ceux qui s'efforçoient encore de l'y maintenir, et de voir donner enfin le coup de grâce à cette fierté naturelle, qu'ils ne laissoient pas de faire encore éclater avec autant de faste que si les dernières convulsions de leur Etat n'eussent point montré qu'il étoit réduit aux abois.

« Cette agonie d'Espagne, pratiquée par la politique du cardinal de Richelieu, aussi bien que les schismes de Portugal et de Catalogne, n'eût pas manqué de réussir à un dernier désastre, si le Mazarin, qui n'a jamais regardé nos avantages qu'avec désespoir, se rencontrant injustement pourvù de la charge de premier ministre d'Etat, ne se fût résolu de rassurer cette couronne sur la tête de son prince naturel, par une trahison d'autant plus horrible que plus il étoit obligé, pour récompenser la faveur de France, de la reconnoître du moins par la fidélité de ses services.

« Quoi qu'il en soit, il ne se servit de ces belles apparences de notre agrandissement que pour en faire les derniers écueils de la fortune de ceux qui lui pesoient sur les bras, et pour y faire périr avec la justice de nos espérances la plus belle élite des grands, que sa jalousie lui faisoit regarder comme les éternels obstacles de son ambition, sans autre dessein cependant que de laisser égorger tout à loisir ces pauvres peuples, pendant qu'ils ne seroient occupés qu'à nous tendre les bras pour nous appeler à leur secours, et nous soumettre leurs têtes pour recevoir l'honneur de notre joug.

« Ce mauvais ministre eût bien voulu éblouir les yeux de M. le prince des belles apparences de cette illustre conquête, dont il ne manquoit pas de lui exagérer pompeusement tous les avantages, en lui faisant entendre que la gloire l'invitoit de couronner le reste de ses victoires par le triomphe d'un royaume entier, et qu'il se mettroit en état de ne trouver point de capitaine qui pût marcher

de pair avec lui, s'il avoit le bonheur de reprendre les conquêtes de Pepin et de Charlemagne, pour lesquelles il lui faisoit faussement espérer qu'il ne manqueroit pas de lui procurer toute sorte de secours, avec assurance même que si sa fortune lui en disoit dans cette entreprise, il ne permettroit jamais que la couronne en fût transportée à d'autre tête qu'à celle du vainqueur. La trahison que ce perfide lui joua puis après dans la Catalogne ne fit voir que trop évidemment que ses promesses étoient bien éloignées de ses intentions, et qu'il n'avoit de plus forte passion que de se défaire au plus tôt de celui dont l'autorité devoit brider la sienne dans le maniement des affaires d'État: aussi ne remporta-t-il point d'autre fruit de la proposition qu'il lui en avança, que celui de se voir rebuté avec dédain, et de se voir obligé à confesser, par la réponse qu'il fit à la proposition de la conquête de la Franche-Comté, qu'en effet il n'avoit voulu l'engager à cette belle entreprise qu'à dessein de l'y faire périr.

« Mon absence lui donna plus de prise pour faire triompher la haine qu'il fomentoit secrètement contre moi; et le séjour que je faisois pour lors dans la ville de Rome le favorisa d'autant plus heureusement, que plus il avoit raison d'espérer que la proximité du lieu me devoit lever toute sorte de méfiance, et qu'on n'avoit en partie jeté le choix sur ma personne pour m'envoyer au secours de Naples, que parce qu'étant porté sur les lieux, et possédant outre cela l'affection de plusieurs des potentats d'Italie, il sembloit à propos qu'on devoit me donner cet emploi préférablement à tout autre. Je me donnai fort facilement à l'apparence de ces raisons, auxquelles je me soumis aveuglément, parce qu'elles étoient appuyées de l'autorité de Sa Majesté régente; outre que les belles dispositions des Napolitains, jointes à l'attente du secours qu'on me faisoit espérer de la cour, me firent conclure à l'obéissance, sans me donner le loisir de faire toutes les réflexions du danger qu'il y avoit à l'exécuter.

« Quel en fut le succès? Toute l'Europe n'en fut que trop instruite, à la honte des lis et au désavantage de la sincérité des paroles royales, puisque m'étant transporté avec tant de cœur, et, comme je l'ai du depuis ressenti, avec beaucoup plus d'imprudence, à l'exécution de leurs volontés, je me vis, à faute de secours,

abandonné à la discrétion de mes ennemis, sans que leur bonté royale se soit jamais intéressée à procurer mon élargissement, quelque obligée néanmoins que sa justice y fût par la nécessité de rétablir un prince qui n'étoit tombé dans l'esclavage que pour en avoir voulu affranchir, par ses ordres, ceux qui ne respiroient que l'honneur de porter le joug de Sa Majesté.

« A Dieu ne plaise néanmoins que j'impute cette injustice à la conduite de mes souverains! L'expérience ne me montre que trop que ce mauvais ministre, qui en avoit surpris la simplicité par ses artifices, savoit déguiser si adroitement le bon ou le mauvais état des affaires, qu'il le faisoit envisager par Leurs Majestés au gré de ses caprices; et la haine générale qu'il a fait éclater pendant ma détention contre toutes les maisons des princes de Condé, de Vendôme, d'Angoulême, d'Orléans, de Lorraine et de Savoie, désarme tous mes ressentimens, pour me contenter de dire que ce favori, qui méditoit le dessein d'établir sa tyrannie sur les têtes des peuples, vouloit premièrement enlever les têtes de ceux que leur justice et leur naissance devoient obliger de ne souffrir pas les injustes progrès de son ambition.

« Cependant je ne laissois pas de crier assez haut dans ma prison pour m'efforcer de faire retentir mes plaintes aux oreilles de Sa Majesté, dont je faisois constamment solliciter la justice par l'entremise de ceux qui étoient intéressés à mon élargissement; mais les obstacles de cet insolent ministre, qui, pour ajouter l'outrage à l'injustice, disoit en se riant que je serois bien aise de voir et de séjourner dans l'Espagne, faisoient avorter toutes leurs plus belles intentions, et tirer ma délivrance en une si prodigieuse longueur, que je n'y voyois plus d'espérance jusqu'à la conclusion d'une paix générale, à moins que le Ciel, s'intéressant à me faire rendre justice par la faveur de quelque coup extraordinaire, ne rompît lui-même les fers qui captivoient injustement ma liberté depuis tant d'années.

« L'assouvissement de mes désirs a de beaucoup précédé mes espérances, parce que les conjonctures du temps ne me permettoient point d'en concevoir de si avantageuses, si les révolutions de l'Etat n'eussent point fait changer de face aux affaires pour me les faire paroître dans une plus agréable posture. Et le dessein secret de la

cour pour le rétablissement de ce ministre ayant obligé M. le prince de s'intéresser généreusement pour la tranquillité des peuples en s'opposant au retour de leur tyran, le Ciel, par un secret de sa providence, comme voulant me faire satisfaction de tant d'injustices passées, m'a fait enfin voir une ressource pour mon élargissement par la faveur de ce même prince, lequel, élevant la générosité de ses idées jusqu'au dessein de briser les fers sous lesquels il voyoit gémir ma liberté, a intéressé tout son crédit dans la cour d'Espagne pour en obtenir ma délivrance.

« Ce coup de générosité ne lui ayant pas moins réussi au gré de ses désirs que de mes attentes, m'engage si sensiblement à prendre tous ses intérêts pour les porter contre l'injustice de l'Etat, que j'espère qu'on ne trouvera pas mauvais qu'avec les troupes que la cour d'Espagne m'a données pour cette intention, je contribue de tout mon pouvoir pour la défaite de ce monstre, que tous les véritables Français doivent regarder comme le plus mortel ennemi de leur liberté.

« Ainsi, dans le dessein que j'ai d'exposer les motifs qui me font partager les mécontentemens de M. le prince, je pense premièrement qu'il ne sera point de personne assez injuste pour ne juger pas avec moi que mon élargissement n'étant point un ouvrage de la cour, c'est à tort qu'elle espéreroit que j'entrasse dans ses intérêts, lesquels je ne saurois épouser sans trahir la fidélité que je dois à celui qui s'est si généreusement entremis pour l'élargissement de ma liberté : et cette raison est si convaincante, que lors même que je paroîtrois à la tête des troupes d'Espagne pour affronter généreusement celles de Sa Majesté, si toutefois les troupes de Mazarin doivent être honorées de ce titre, l'arrêt par lequel on pourroit peut-être prétendre de me traiter en criminel d'Etat seroit aussi ridicule qu'inutile, puisque le Roi n'ayant aucunement pourvu à ma délivrance comme il étoit de sa justice, n'a par conséquent non plus de pouvoir sur moi, quelque libre que je sois, que si j'étois encore dans les prisons de Madrid : et par cette même raison, qui ne peut être désapprouvée d'aucun homme sage, je pense que je suis obligé d'épouser aveuglément les intérêts de celui que je reconnois comme le seul auteur de ma liberté.

« Cette raison, qui me fait jeter dans le parti de M. le prince,

sans danger d'être condamné par aucun homme sage, se trouve néanmoins appuyée d'une seconde qui me feroit encore déclarer pour le même avec autant de passion, quand bien je n'y serois point obligé par les motifs de ma reconnoissance. Il est question de pourvoir à la tranquillité publique, qui se voit aujourd'hui cruellement menacée par son plus mortel ennemi, et que beaucoup de déclarations royales, vérifiées dans tous les parlemens de la monarchie, ont même fait passer pour son perturbateur. Il est question de seconder en cela la générosité d'un premier prince du sang, lequel, épurant ses intentions des attachemens honteux de toute sorte d'intérêt particulier, se jette hardiment au travers de l'orage pour le détourner de la tête des peuples, et pour en faire crever la tempête sur celle de leurs ennemis. N'est-il pas vrai que le sang héroïque des anciens Guise n'auroit point coulé dans mes veines, si je m'oubliois dans cette occasion, et que ces beaux mouvemens qui faisoient entrer mes ancêtres dans les querelles des peuples oppressés n'auroient point été transmis jusqu'à moi, si, maintenant que la tyrannie des favoris est en état de se voir plus fortement établie que jamais, on me voyoit seulement favoriser ses injustes progrès par une indifférence criminelle, et si je ne me portois pas à la contre-carrer avec autant de passion que ceux qui sont instruits dans les annales de ma maison peuvent en exiger de ma personne ?

« Encore est-ce une raison qui me semble trop particulière pour justifier, à l'épreuve de toute réponse, un armement d'Etat, lorsque je dirai que la passion de venger les intérêts communs de toute l'Europe me jeteroit toute seule dans le glorieux armement de M. le prince, qui n'a pour tout dessein, dans la ruine du Mazarin, que celui de disposer les affaires à une paix générale ? Le motif ne seroit-il pas d'autant plus glorieux, que plus il s'étendroit pour embrasser généralement le repos de tous les Etats de la chrétienté ? Or je proteste que ce noble mouvement prédomine hautement parmi tous ceux de mon esprit, mais principalement depuis qu'étant allé prendre congé de Sa Majesté Catholique dans l'Escurial, je me suis vu exhorté, même par la bouche d'un roi d'Espagne, d'aller contribuer généreusement à la vengeance des intérêts de toute l'Europe par la perte du cardinal Mazarin, le-

quel ne devant pas être moins qu'il a été ci-devant le seul obstacle de la paix générale que tous les plénipotentiaires avoient conclue dans Munster ; doit par conséquent unanimement être choqué par tous les généreux ; que pour lui, il me protestoit, à foi de monarque, quoiqu'à présent ennemi de la France, que ses intentions, en fournissant ses troupes, n'étoient autre que de contribuer à la perte de ce malheureux perturbateur public ; après laquelle, quelque occasion qu'il eût de se prévaloir de nos désordres, il étoit tout prêt de signer une paix, telle qu'elle avoit été ci-devant conclue. Ces paroles royales, suivies des acclamations générales de toutes les villes d'Espagne, qui me souhaitoient en passant une heureuse victoire sur cet ennemi de la paix, m'ont tellement appris à me désintéresser dans le dessein de le pousser à bout, que je ne suis plus en état d'entendre à aucun accommodement, à moins qu'on n'y propose, pour le premier article, que le cardinal Mazarin et tous ses adhérens seront à jamais chassés du gouvernement de cette monarchie.

« Qui pourra s'étonner maintenant de la passion avec laquelle je prétends épouser les intérêts de M. le prince, puisqu'il n'en a point d'autres que ceux des peuples ? Mais qui ne s'étonneroit pas si je m'engageois à quelque autre parti pendant que je vois que tous les princes de l'Etat sont dans le sien, et qu'il n'y a que certains brouillons qui grossissent celui du Mazarin, sur l'assurance qu'ils ont que son rehaussement sera celui de leurs fortunes particulières, et qu'il ne pourroit déchoir de ses prétentions sans leur en faire partager les incommodités, par l'impuissance qu'il auroit de contribuer davantage à leur élévation ? Il est vrai que la présence de Sa Majesté sembleroit, du moins apparemment, justifier l'injustice de ce parti, si ceux qui l'y voient innocemment engagée ne savoient parfaitement que c'est la première usurpation de la régence, laquelle s'en étant emparée, contre toutes les lois de l'Etat, à la faveur de la simplicité de son âge, ne peut aucunement s'en prévaloir pour prétendre justement lui faire donner des déclarations contre ceux qui se sont rangés dans un autre parti. Ainsi tous les princes se trouvant raisonnablement choqués de cette tyrannique usurpation d'un droit qui leur étoit adjugé par les lois, ne justifient que trop l'armement de ceux qui les seconderont

pour tâcher de redonner le repos à la France, en ôtant le Roi d'entre les mains de ceux qui s'en sont saisis pour la troubler plus heureusement.

« On auroit quelque sorte de raison de soupçonner d'infidélité la montre que je fais d'une générosité désintéressée, si je prétendois absolument que la considération de mes intérêts particuliers n'en partageroit point les ressentimens, et que ce seroit par un simple motif, épuré de toute sorte d'attachement pour ce qui me touche, que je me porterois avec tant d'ardeur contre le tyran des peuples. Cette élévation de génie, quelques sermens que nous en fasse l'histoire pour nous faire concevoir quelque belle idée de ses généreux, n'a jamais paru que dans les romans, c'est-à-dire dans les fictions des poëtes; et les naturels les plus élevés par dessus le commun ne se sont jamais portés tout au plus qu'à ménager si adroitement leur conduite, que leurs intérêts particuliers y fussent inséparables d'avec les généraux, et que les affaires de leur maison marchassent incessamment de pair avec ceux du public.

« Si je prétends allier mes forces avec toutes celles de l'Etat pour exterminer toute la malheureuse engeance des mazarins, je confesse bien que le premier et le plus illustre motif qui me pousse à cette entreprise m'est inspiré par la passion que j'ai de voir puis après refleurir la liberté publique sous la débonnaireté de nos monarques. Mais si, pour soutenir plus efficacement la justice de ce motif, j'ajoute encore que celui d'épouser la querelle des princes m'engage très-sensiblement au commun dessein de ruiner la fortune de leurs ennemis, je pense que je n'en dois point moins être estimé par aucun homme de sens, puisque cette considération, quoique particulière, bien loin de retarder les desseins généraux, servira plutôt pour les avancer avec plus de succès.

« Ceux qui sont tant soit peu savans dans la politique doivent savoir que les favoris ne sont pas plus tôt élevés à la confidence de leurs souverains, qu'ils regardent avec jalousie tous ceux que la naissance a placés dans la proximité du rang; et comme ils ne doutent point que ces esprits naturellement généreux ne seront jamais si lâches que de s'abaisser jusqu'à se rendre complaisans à la conduite de ceux qui ne sont élevés que par un revers de for-

tune, ils ne manquent point tous de faire tous leurs efforts pour en donner des ombrages au souverain dont ils ont l'honneur d'être les favoris, afin de disposer son esprit à se défaire de ceux que ces tyranneaux leur font regarder avec défi, parce qu'ils les regardent eux-mêmes avec jalousie.

« Le cardinal de Richelieu n'a mis que trop cette vérité dans son évidence, depuis que, s'étant emparé de l'esprit de Louis-le-Juste, il a même fait ressentir les effets de sa jalousie à la mère et au frère du maître qu'il servoit : mais le Mazarin, pour enchérir par dessus la tyrannie de son prédécesseur, ne se contentant pas de vouloir éloigner du secret de la confidence de l'Etat ceux qui n'y sont pas moins appelés par leur naissance que par leur mérite, en est même venu jusqu'à ce point d'insolence que d'en vouloir entièrement ruiner les fortunes par les fourbes qu'il leur a jouées pour s'en défaire sous de beaux prétextes; et le ressentiment de cette injustice me devant intéresser en quelque façon pour conspirer, avec l'armement général qui se fait, à la destruction de ce grand ennemi, je crois que si je m'y laisse porter par le motif de soutenir avec les intérêts des peuples ceux des princes et les miens en particulier, on aura d'autant plus de raison de ne se défier point de ma conduite, que plus on verra que je ne pourrai point la ménager au désavantage de ceux dont les intérêts doivent être inséparables des miens dans cette poursuite. »

Après avoir lu cette déclaration pleine de jactance, qui fut imprimée et répandue avec profusion à Paris et à Bordeaux, on s'attend à voir le duc de Guise faire au moins quelques démonstrations en faveur de la cause qu'il embrassoit. Il ne resta que très-peu de temps en Guienne, n'y rendit aucun service, partit pour Paris, et le surlendemain de son arrivée il alla à Saint-Germain au devant de la cour, avec laquelle il fit son accommodement. Il rentra à Paris avec le Roi, le 21 octobre. « Le lendemain, dit mademoi-« selle de Montpensier, le parlement s'assembla au

« Louvre; il alla y prendre sa place, et fut présent « à tout ce qui s'y passa contre tout le monde (1). »

Pendant qu'il avoit été prisonnier en Espagne, mademoiselle de Pons, désabusée de ses chimères de grandeur, étoit sortie du couvent, où la cour n'avoit plus aucun intérêt à la retenir : elle vivoit publiquement avec Malicorne, écuyer du duc de Guise, qu'il avoit lui-même placé près d'elle. Le duc ne supporta pas avec courage cette trahison; il fit un procès à mademoiselle de Pons, prétendant qu'elle lui avoit volé des meubles et des pierreries; il acheva de la déshonorer, et se donna à lui-même un nouveau ridicule. Après avoir été quittée par Malicorne et avoir eu plusieurs autres aventures, elle fut obligée de se retirer à Bruxelles. « Peut-être, dit madame de Mot« teville, qui nous a fourni ces détails, que la com« tesse de Bossu et elle se consolèrent ensemble en « donnant des rivaux au duc de Guise, qui les avoit « aimées toutes deux. »

Malgré le mauvais succès de sa première entreprise, le duc de Guise n'avoit pas renoncé à ses projets sur Naples. Quelques lettres qu'il reçut lui persuadèrent que le peuple étoit disposé à se déclarer pour lui aussitôt qu'il paroîtroit. Mazarin mit des troupes et une flotte à sa disposition : il partit de Toulon vers la fin d'octobre 1654, débarqua à Castel-à-Mare, s'empara de la ville et du château; mais il ne put s'y maintenir, et fut obligé de se rembar-

(1) Le 22 octobre, le Roi tint au Louvre un lit de justice. Parmi les édits qu'il fit enregistrer, il y en avoit un qui exiloit le duc de Beaufort, le duc de Rohan, et quelques autres personnages marquans du parti des princes. La veille, le duc d'Orléans avoit reçu l'ordre de se retirer à Blois, et Mademoiselle de se retirer dans ses terres.

quer (1). La relation qu'il a faite de cette expédition a été imprimée séparément dans un recueil historique (2). Comme elle n'offre aucun intérêt, nous n'avons pas dû la réunir à ses Mémoires.

A son retour il eut la charge de grand chambellan. En 1656, il fut envoyé par le Roi pour recevoir à la frontière la reine Christine de Suède, et adressa à un de ses amis un portrait de cette princesse, qui amusa beaucoup la cour.

« Je veux, disoit-il, dans le temps que je m'ennuie cruellement, penser à vous divertir, en vous envoyant le portrait de la Reine que j'accompagne. Elle n'est pas grande, mais elle a la taille fournie et la croupe large, le bras beau, la main blanche et bien faite, mais plus d'homme que de femme; une épaule haute, dont elle cache si bien le défaut par la bizarrerie de son habit, sa démarche et ses actions, que l'on en pourroit faire des gageures. Le visage est grand, sans être défectueux; tous les traits sont de même, et fort marqués; le nez aquilin, la bouche assez grande, mais pas désagréable; ses dents passables; ses yeux fort beaux, et pleins de feu; son teint, nonobstant quelques marques de petite vérole, assez vif et assez beau; le tour du visage assez raisonnable, accompagné d'une coiffure fort bizarre: c'est une perruque d'homme fort grosse et fort rele-

(1) « Cette expédition fut sans effet, dit le comte de Modène dans ses « Mémoires, parce que, contre les espérances du duc de Guise, et non-« obstant les promesses que lui faisoient certaines gens qui songeoient « plus à profiter de sa crédulité et à tirer de lui de l'argent, qu'à lui « procurer une entrée dans le royaume, les peuples virent cette aventure « sans se mouvoir. » — (2) Cologne, 1666, 1 vol. in-18.

vée sur le front, fort épaisse sur les côtés, qui en bas a des pointes fort claires; le dessus de la tête est d'un tissu de cheveux, et le derrière a quelque chose de la coiffure d'une femme. Quelquefois elle porte un chapeau. Son corps, lacé par derrière, de biais, est quasi fait comme nos pourpoints, sa chemise sortant tout autour au-dessus de sa jupe, qu'elle porte mal attachée et pas trop droite. Elle est toujours fort poudrée, avec force pommade, et ne met quasi jamais de gants. Elle est chaussée comme un homme, dont elle a le ton de voix, et quasi toutes les actions. Elle affecte fort de faire l'amazone. Elle a pour le moins autant de gloire et de fierté qu'en pouvoit avoir le grand Gustave son père. Elle est fort civile et fort caressante, parle huit langues, et principalement la française, comme si elle étoit née à Paris. Elle sait plus que toute notre Académie, jointe à la Sorbonne, se connoît admirablement en peinture, comme en toutes les autres choses; sait mieux toutes les intrigues de notre cour que moi. Enfin c'est une personne tout-à-fait extraordinaire. Je l'accompagnerai à la cour par le chemin de Paris: ainsi vous pourrez en juger vous-même. Je crois n'avoir rien oublié à sa peinture, hormis qu'elle porte quelquefois une épée avec un collet de buffle, et que sa perruque est noire, et qu'elle n'a sur sa gorge qu'une écharpe de même. »

En sa qualité de grand chambellan, il étoit chargé de diriger les fêtes brillantes que donnoit Louis XIV, et il se livroit à son goût pour tout ce qui rappeloit les idées chevaleresques. Il avoit figuré avec éclat

dans une course de bague en 1655. Il fut chef d'un des cinq quadrilles du fameux carrousel de 1662. Le prince de Condé étoit à la tête d'un autre; en les voyant passer tous les deux, les courtisans disoient : « Voilà les héros de l'histoire et de la fable. » Ce mot peint très-bien la différence qu'il y avoit entre lui et le grand Condé. Depuis ce carrousel, il n'est plus fait mention du duc de Guise dans les Mémoires du temps : il mourut le 2 juin 1664, à l'âge de cinquante ans et quelques mois. Ses deux frères et ses sœurs moururent comme lui sans postérité, et avec eux s'éteignit cette puissante maison de Guise, qui avoit fait fléchir devant elle l'autorité royale.

Les Mémoires du duc de Guise contiennent la relation de son voyage à Rome et de sa première expédition à Naples. Ils se terminent à l'époque où il fut transféré en Espagne. Le style n'en est pas très-correct, mais il a du mouvement, de l'originalité et du trait; les événemens y sont racontés d'une manière fort piquante, et quoiqu'il y ait des longueurs, on ne peut en les lisant s'empêcher de prendre un vif intérêt aux travaux, aux peines et aux périls du héros. « Il faut avouer, dit le Journal des Savans (ann. 1668), « qu'il y a dans ces Mémoires un je ne sais quoi qu'on « ne sauroit exprimer, et qu'on ne trouve pas ordi- « nairement dans les historiens, soit que cela vienne « du génie particulier de M. de Guise ou de sa nais- « sance, ou peut-être de ce que ceux qui ont fait eux- « mêmes de grands exploits ont un avantage particu- « lier pour les écrire. » On peut ajouter que ces Mémoires intéressent surtout parce que l'expédition du duc de Guise à Naples est sans contredit l'entre-

prise la plus extraordinaire des temps modernes. C'est cette dernière considération qui nous a déterminé à les insérer dans notre Collection, quoiqu'ils ne se rattachent qu'indirectement à l'histoire de France.

Nous avons déjà fait remarquer que le duc de Guise se peint toujours de la manière la plus avantageuse dans ses Mémoires. Ne voulant pas reconnoître que son expédition, telle qu'elle a été conçue et dirigée, ne pouvoit pas réussir, il ne sait à qui s'en prendre de ses revers : il les attribue à la mauvaise volonté de Mazarin, aux intrigues de ses ennemis à la cour de France, à la jalousie du marquis de Fontenay ; enfin il accuse tous ceux qui l'ont suivi à Naples, quels que soient les services qu'ils lui aient rendus. Pour rejeter ainsi ses propres fautes sur les autres, il est souvent obligé de dénaturer les faits, et l'on ne doit pas ajouter foi entière à ses récits. L'abbé Arnauld, qui avoit accompagné à Rome l'abbé de Saint-Nicolas son oncle, et qui se trouvoit en position d'être bien instruit, dit dans ses Mémoires : « M. de Guise a laissé « une très-belle relation de ce qu'il fit à Naples ; et « bien que son passage dans des felouques au travers « de l'armée d'Espagne semble quelque chose de fa- « buleux, on peut dire que ses Mémoires seroient « exactement véritables, si toutes les choses qu'il « rapporte l'étoient autant que cette action. » Nous nous appuyons de préférence sur ce témoignage, parce que l'abbé Arnauld étoit moins disposé qu'un autre à parler défavorablement du duc de Guise. « En peu de « temps, dit-il, M. de Guise gagna les cœurs de tout « le monde par ses manières douces et obligeantes. Il « témoigna beaucoup de confiance et d'amitié à M. de

« Saint-Nicolas, et me fit l'honneur de me considérer « plus que je ne méritois. Je ne me défendrai pas « d'en avoir été touché plus que je ne croyois le pou- « voir être. » La relation du duc de Guise est d'ailleurs contredite sur beaucoup de points par les Mémoires du temps; mais comme les inexactitudes se rattachent à des choses de détail qui n'ont aucune importance historique, et que les autres écrivains contemporains ne sont souvent pas d'accord entre eux, nous n'avons pas cru devoir surcharger l'ouvrage de notes dans lesquelles il auroit fallu citer plusieurs versions différentes, sans pouvoir indiquer celle qui se rapprocheroit le plus de la vérité. Il nous a paru plus utile de faciliter au lecteur les moyens de se former une opinion sur l'ensemble des Mémoires. Tel a été notre but en cherchant dans cette Notice à faire bien connoître la situation des affaires de Naples au moment de l'expédition, les dispositions du peuple, le caractère du duc de Guise, et les circonstances qui ont précédé son départ. Pour compléter notre travail, nous placerons en note, vers la fin des Mémoires, quelques observations du comte de Modène sur la conduite des divers personnages qui ont figuré dans les troubles de Naples.

Les Mémoires du duc de Guise ont été publiés quatre ans après sa mort, en 1668, par Saint-Yon son secrétaire (1). Cérisantes, que le marquis de Fontenay avoit donné au duc comme homme de confiance et pour tenir sa correspondance en chiffres, y est traité avec le dernier mépris. Sainte-Hélène, frère de Cérisantes, crut devoir contester l'authenticité des Mé-

(1) Paris, 1 vol. in-4°; Cologne, 2 vol. in-12.

moires ; il prétendit que Saint-Yon les avoit composés pour réfuter ceux du comte de Modène qui avoient paru depuis la mort du duc. Cette opinion a été victorieusement combattue dans le journal de Trévoux. « Il n'est pas douteux, dit l'auteur de l'article, que « les Mémoires ne soient du prince dont ils portent le « nom : l'attestation du feu duc de Saint-Aignan, au- « teur de l'Eloge qu'on lit à la tête de ces Mémoires, « le témoignage de toute la cour de France, entre « autres du chevalier de Forbin à qui je l'ai moi-même « entendu dire, sont des preuves qu'on ne détruit « pas par un soupçon.—M. de Saint-Yon, à qui M. de « Sainte-Hélène les attribue, a fait d'autres ouvrages « bien écrits à la vérité, mais d'un style fort différent, « et fort inférieur à celui des Mémoires (1).

Les Mémoires du duc de Guise ont été traduits en italien, en anglais et en allemand. On les a réimprimés à Paris en 1681, et à Amsterdam en 1703.

(1) Mémoires de Trévoux, décembre 1703, article 210.

ÉLOGE

DE FEU

M. LE DUC DE GUISE,

PAR UN HOMME DE GRANDE QUALITÉ (1).

Je donne à la postérité l'éloge d'un prince aussi grand par sa vertu que par sa naissance ; et bien qu'il soit inutile d'en parler à la tête d'un livre qui fera juger de son mérite, je dois à sa mémoire ce témoignage de la vérité, que jamais homme n'a reçu de plus rares dons du Ciel, ni ne les a mieux fait connoître à toute la terre.

Je ne suivrai pas en cette occasion les règles de l'éloquence, mais celles du devoir ; et ma main exprimera moins les mouvemens de mon esprit que ceux de mon cœur. J'ai trop de choses à dire à la louange de ce prince pour les bien dire ; et puisqu'il ne s'agit pas ici de paroître savant, mais de le faire paroître tel qu'il a été, je serai content du portrait que je vais mettre au jour, puisqu'il sera fort ressemblant.

Je ne dirai rien à l'avantage de son nom ; toutes les histoires sont remplies de la gloire de ceux qui l'ont porté ; et, sans parler que de sa personne, j'apprendrai seulement, à ceux qui ne l'ont pas connu, que Henri de Lorraine, duc de Guise, étoit bien fait sans présomption, propre sans affecta-

(1) Le duc de Saint-Aignan.

tion, civil sans bassesse, brave sans emportement, libéral sans profusion, et adroit sans artifice. Sa franchise égaloit sa valeur; elle parut avec éclat dans un combat particulier, où la qualité de son adversaire ne l'eût pas empêché de trouver une excuse, s'il eût été capable d'en chercher : il blessa, il fut blessé; mais il en sortit enfin couvert d'une gloire immortelle.

Toute la noblesse du royaume de Naples l'a vu avec étonnement lui résister presque seul, et percer, l'épée à la main, tout ce qui s'opposoit aux efforts de son courage. L'histoire vante les actions de César et d'Alexandre, quand l'un traversa un bras de mer à la nage tout couvert des traits de ses ennemis, et que le dernier attaqua sur le Granique une armée en bataille qui l'attendoit à l'autre bord. Tout cela me semble égalé par le passage du duc de Guise pour se jeter dans Naples : il brava les vents et la mer, et lui quatrième dans une felouque méprisa tout une flotte ennemie pour aller secourir ses amis.

Mais si sa valeur étoit infinie, sa bonté ne l'étoit pas moins. Jamais on n'est sorti mal satisfait de sa présence. Il étoit, aussi bien que Tite, les délices du genre humain; sa douceur naturelle le faisoit compatir aux malheurs d'autrui; sa modeste joie en inspiroit à tout le monde. Les parties de divertissemens, où l'adresse, la galanterie et la magnificence se signalent d'ordinaire, m'ont paru languissantes depuis qu'on ne l'y voit plus; et quoique nous ayons un maître qui possède toutes ces choses en un degré très-éminent, lorsque de son admirable personne on vient à passer à sa suite, on voit bien qu'il y manque un de ses principaux ornemens.

On ne l'a jamais blâmé que d'un excès dont le défaut est

un vice : il aimoit, dit-on, avec un peu trop d'ardeur. Si la dureté est une tache à la beauté d'une ame, la tendresse en doit augmenter l'éclat et le prix. Il portoit avec une fierté sans égale les intérêts de ceux qui s'attachoient à lui ; son crédit, son bien, son épée, rien ne leur étoit épargné. Mais surtout il aimoit le Roi avec une tendresse respectueuse, au-delà de toute expression. Il me confirma dans sa maladie ce que j'en avois déjà connu en plusieurs occasions. Le funeste succès qui la termina me fit voir aussi combien ce grand roi s'y trouvoit sensible : ce fut à moi qu'il en laissa voir les glorieuses marques quand il en apprit la mort, pource qu'il savoit à quel point je l'avois honoré pendant sa vie.

Que reste-t-il donc pour l'honneur de sa mémoire? Il s'est réconcilié avec Dieu, il a été plaint du plus grand des monarques, regretté de ses amis, adoré des siens, pleuré des peuples, loué même de ses envieux, et admiré de tous. Il a laissé un successeur digne de lui; et, pour comble de félicités, nous avons lieu de juger que sa gloire, toute grande qu'elle est parmi les hommes, l'est encore incomparablement plus dans le ciel.

MÉMOIRES

DU

DUC DE GUISE.

LIVRE PREMIER.

Une malheureuse affaire, qui n'a que trop éclaté malgré moi dans toute l'Europe (1), m'ayant obligé de demander permission à la Reine mère, alors régente, de m'en aller à Rome pour me tirer de l'embarras qu'elle me causoit, aussi préjudiciable à ma réputation qu'à l'établissement de ma fortune, et la passion que j'ai toujours eue de rendre à la couronne toutes sortes de services, comme j'y suis engagé par l'honneur, par ma naissance, et par mon inclination particulière, me forcèrent d'y séjourner un an et plus.

[1647] Le pape Innocent x ayant pris beaucoup d'amitié pour moi, je crus devoir ménager sa tendresse et sa confiance pour me rendre, s'il m'étoit possible, l'instrument de sa réconciliation avec la France, quoique véritablement assez foible pour entreprendre un si grand ouvrage. Et comme je savois que M. le cardinal Mazarin souhaitoit ardemment de faire avoir un

(1) Le duc de Guise alla à Rome pour faire déclarer nul son mariage avec la comtesse de Bossu. (*Voyez* la Notice qui précède ces Mémoires, page 11.)

chapeau à son frère, qui étoit pour lors archevêque d'Aix (1), étant étroitement attaché à ses intérêts, lui ayant promis amitié et voué mes services, je m'étudiai avec soin de reconnoître par quelle raison le Pape y étoit si peu porté; et après un long entretien que j'eus un jour avec lui sur l'état de toutes les affaires de l'Europe, je le mis insensiblement sur le sujet qui l'obligeoit à maintenir une division si préjudiciable à toute la chrétienté, qu'il ne dépendoit que de lui de finir avec beaucoup de facilité, puisque j'étois assuré que dès qu'il voudroit faire la première démarche, il trouveroit toutes les dispositions à la cour de bien vivre avec lui.

D'abord il m'assura qu'il aimoit tous les Français, et qu'il le témoigneroit à tous les particuliers dans les rencontres où ils prétendroient quelque grâce de lui; mais qu'il avoit de trop grands sujets de se plaindre de M. le cardinal Mazarin pour les pouvoir oublier. Il me raconta par le menu toutes ses doléances; que l'on n'avoit pas voulu approuver son élection; que les ministres du Roi qui étoient à Rome (2) lui perdoient le respect en toutes occasions, le menaçoient et l'outrageoient en sa personne et en sa famille. Sur quoi il s'échauffa de manière, et se mit dans un tel emportement, que je crus qu'il lui falloit laisser jeter son feu, et le prendre plus de sang froid avant que de lui répondre. Il fut fort surpris de mon silence, me disant qu'il voyoit bien que je trouvois

(1) *Archevêque d'Aix* : Pierre Mazarin, depuis cardinal de Sainte-Cécile. — (2) *Qui étoient à Rome* : Le marquis de Fontenay-Mareuil, dont les Mémoires font partie de cette Collection, première série, t. 50 et 51 ; et l'abbé de St.-Nicolas, frère du célèbre Arnauld.

ses plaintes si justes, que je n'avois rien à lui répliquer. Je fis deux tours de galerie sans ouvrir la bouche; et comme il me pressa de lui parler, tirant avantage de me voir muet, je lui dis en souriant que je ne manquois point de raisons pour combattre les siennes, mais que je ne le voyois pas encore en état de les goûter; et qu'elles étoient si fortes, que j'étois certain qu'il s'y rendroit, qu'il m'accorderoit ce que je lui demandois, et feroit absolument tout ce qu'on pourroit désirer de lui, quoiqu'il fût présentement dans un sentiment contraire. Il m'assura que rien ne seroit capable de l'en faire changer; qu'il en avoit pris la résolution avec trop de fondement. Je souris une seconde fois, lui disant que je jurerois bien du contraire. A quoi il me répondit brusquement qu'il ne savoit pas ce qui me pouvoit donner cette espérance. L'opinion, lui dis-je, que j'avois de sa prudence et de sa sagesse, qui, après une sérieuse réflexion, l'obligeroit à se défaire de sa préoccupation, lui feroit connoître quels étoient ses véritables intérêts et la conduite qu'il devoit prendre, qu'il suivroit infailliblement puisqu'il le devoit, et qu'il se feroit trop de tort d'y manquer; que je lui demandois pour cela de ne me pas interrompre et de m'écouter patiemment, puisque, ne voulant point l'aigrir ni le fâcher, j'étois résolu de me retirer dès que je le verrois dans l'altération, et remettre mon discours à une autre fois; que je ne recommencerois point qu'il ne m'envoyât querir, et qu'il ne fût résolu de me donner une audience favorable et d'ajouter créance aux choses que je lui dirois, qui ne lui devoient pas être suspectes, puisque j'agissois sans com-

mission, par le zèle seul que j'avois de voir sa réunion avec la France, par une pure reconnoissance de toutes les bontés qu'il avoit pour moi, et, si j'osois dire, par l'amitié que j'avois pour sa personne. Il demeura d'accord des conditions que je lui avois demandées, me promit de prendre confiance en moi, de m'entendre paisiblement; et, me remerciant de l'affection que je lui témoignois, me dit en m'embrassant que ce qu'il ne feroit pas pour l'amour de moi, il ne le feroit pour personne du monde; qu'il seroit bien aise que je trouvasse des moyens de le persuader; et que si sa réconciliation avoit à se faire, que ce fût par mon entremise, afin que j'en eusse l'honneur, et que j'en tirasse quelque avantage.

Je lui fis en peu de mots le détail de toutes les affaires de France et de l'assiette de la cour; lui fis voir l'impossibilité qu'il y avoit de séparer l'intérêt des Français de ceux du premier ministre; que n'y ayant point de parti formé en France, il ne se feroit point de créatures dans le royaume en le choquant; qu'étant le dispensateur des grâces, tout le monde en dépendoit et avoit recours à lui; qu'avec toute l'autorité du Saint-Siége, il ne pouvoit obliger personne que la cour n'en fît les premiers pas; que la brouillerie entre eux n'étant point pour un intérêt de religion, qui que ce soit n'y prendroit part, les religieux ni les dévots n'ayant point le prétexte de la conscience à mettre en avant, pour engager des gens dans sa passion quand ils en auroient la pensée; que pour les personnes de qualité, elles n'y prendroient aucun intérêt; qu'elles regarderoient indifféremment tout ce qui pourroit arriver, le condamnant de ne

pas accorder un chapeau qui ne lui étoit pas si important qu'il dût, à ce prix, refuser l'amitié de la couronne; que l'opiniâtreté seyoit mal à un père; que cette qualité l'obligeoit à avoir plus de modération, et qu'il seroit blâmé de toute la chrétienté si, par un refus capricieux, il attiroit des suites fâcheuses dont il seroit responsable, et auroit du regret quand il ne seroit peut-être plus temps d'y remédier; que le même blâme qu'il s'attireroit retomberoit sur M. le cardinal Mazarin, en cas qu'il en usât mal avec lui après avoir fait cette obligeante démarche; qu'il devoit montrer l'exemple à tous les chrétiens d'étouffer les sentimens de haine; et que s'il me vouloit croire sur ce point, je serois caution qu'on lui accorderoit tout ce qu'il pourroit demander, étant assuré que M. le cardinal Mazarin ne désiroit rien tant que de rentrer dans ses bonnes grâces, et de lier une amitié étroite avec lui; que l'on ne parleroit plus de son élection que pour la reconnoître et pour l'approuver; que l'on auroit pour lui toute sorte de respect et de complaisance; qu'on désavoueroit tous les discours qui lui avoient été tenus, peu respectueux et menaçans; que les ordres seroient donnés si pressans et si positifs, à ceux qui négocieroient avec lui, de lui rendre ce qui lui étoit dû, qu'il auroit à l'avenir autant de sujet de s'en louer qu'il avoit cru jusques ici en avoir de se plaindre.

Il me parut assez radouci, et en quelque façon ébranlé; et m'embrassant, il me dit que je l'avois tout consolé; que si j'avois été plus tôt à Rome, j'aurois prévenu l'aigreur et l'embarras qui étoient survenus; qu'il penseroit sérieusement à toute notre

conversation; qu'il me prioit de la recommencer une autre fois, lui ayant été fort agréable; et qu'il m'enverroit querir pour cela au premier jour qu'il seroit désembarrassé, et qu'à la première vue il me donneroit des lumières qui me seroient utiles pour me gouverner; que cependant il me plaignoit de la question que m'alloient donner les cardinaux de la faction et ministres du Roi, pour savoir le détail de notre entrevue; que je prisse garde de ne m'y pas trop fier, puisqu'il étoit assuré que la plupart ne souhaitoient pas son raccommodement, pour se rendre nécessaires et profiter de la division.

Ces mêmes matières furent agitées en deux ou trois autres conférences, et j'en revenois chaque fois avec un peu plus d'espérance, voyant ralentir l'aversion du Pape, et recevant de lui toujours quelque réponse un peu plus favorable. A la fin, m'ayant envoyé chercher un jour que je le trouvai de bonne humeur, après qu'il m'eut témoigné beaucoup de tendresse et d'amitié, et qu'il ne recevoit point de consolation égale à celle de me voir, il me dit qu'il l'auroit bien plus souvent, et m'enverroit querir à toutes les heures qu'il seroit sans affaires, s'il n'appréhendoit de me faire tort, et que la grande amitié qu'il avoit pour moi ne fût préjudiciable à mes intérêts, vu la forte haine qu'avoit pour lui M. le cardinal Mazarin. Je lui répliquai qu'il ne tenoit qu'à lui de la faire cesser, lui alléguant toutes les mêmes raisons que je lui avois déduites les autres fois. Il les trouva plus fortes, et me parut s'y rendre. Les discours que lui avoit tenus M. le cardinal Grimaldi, et la manière de négocier de M. de Fontenay et de

M. l'abbé de St.-Nicolas, lui tenant fort au cœur, lui étoient insupportables, publiant partout, à ce qu'il disoit, qu'il étoit un fourbe, et qu'on ne devoit ni ne pouvoit pas se fier à sa parole : dont il me fit paroître tant de chagrin, que les larmes lui en vinrent aux yeux de colère; ce qui toutefois ne me toucha pas fort sensiblement, sachant bien qu'il en répandoit quand il lui plaisoit, et qu'il étoit fort grand comédien. Je crus néanmoins avoir quelque avantage sur lui, et lui dis hardiment qu'ayant reconnu son foible, j'étois venu à bout de mon dessein; qu'il falloit qu'il se rendît, n'ayant plus de défenses contre moi. Alors je lui demandai si sa passion dominante n'étoit pas la vengeance, comme celle de toute la nation italienne; s'il ne m'auroit pas obligation de ruiner à la cour les personnes dont il ne seroit pas satisfait, de faire désapprouver leur conduite, les faire passer pour gens malicieux ou peu éclairés; et enfin leur faire ôter leurs emplois, pour les remettre en d'autres mains qui lui fussent agréables. Il me sauta au cou, me promettant que si je pouvois en venir à bout, il n'y avoit rien au monde qu'il ne fît pour l'amour de moi. « Il faut, ce lui dis-je, faire l'archevêque d'Aix « cardinal; assurer que vous l'eussiez fait plus tôt sans « la méchante conduite que l'on a tenue avec vous; « que vous voulez obliger toute la famille mazarine, « et prendre une étroite liaison avec elle; que vous « ne desirez plus traiter avec les ministres qui ont « été chargés jusques ici des affaires du Roi, et que « vous avez reconnu lui être peu affectionnés; que « vous demandez qu'elles soient mises entre les « mains de l'archevêque d'Aix quand il sera cardi-

« nal, parce qu'étant votre créature, il aura un soin
« particulier de maintenir son frère bien uni avec
« vous; que le cardinal Grimaldi, le marquis de
« Fontenay et l'abbé de St.-Nicolas appréhendant
« d'être inutiles, et par conséquent peu considérés,
« ont toujours brouillé les choses dès qu'ils ont vu
« cette affaire sur le point de se conclure. Donnez-
« moi ordre de donner ces assurances de votre part,
« et parlez toujours à eux comme si vous n'aviez
« point changé de sentiment. Vous ferez la promo-
« tion durant qu'ils s'engageront à dire que vous n'en
« ferez rien; vous m'accréditerez par ce moyen,
« les ruinerez de réputation, et leur ôterez toute
« créance, M. le cardinal reconnoissant qu'ils n'ont
« pas une véritable amitié pour lui, qu'ils le sacri-
« fient au bien de leurs affaires particulières, et qu'ils
« n'usent pas de franchise, lui déguisant vos véri-
« tables sentimens pour se prévaloir de votre mésin-
« telligence. » Il fit deux tours de galerie, repassant dans son esprit tout ce que je lui venois de dire; et me regardant avec satisfaction, s'écria que je l'avois pris par l'endroit qui lui étoit le plus sensible; que je l'obligeois au dernier point, et que ne me pouvant rien refuser, il m'accordoit le chapeau pour M. l'archevêque d'Aix; que j'en donnasse l'avis à son frère, et que je lui mandasse de venir à Rome, où il lui donneroit contentement; que j'écrivisse tout le particulier de notre conférence, et en disse même une partie à messieurs le cardinal Grimaldi, marquis de Fontenay et abbé de St.-Nicolas, qui me traiteroient de ridicule, et me prendroient pour une dupe qui ajoutoit trop aisément foi à de belles paroles, faute

de le connoître; et que lui leur parlant toujours à son ordinaire, ils s'engageroient davantage à mander qu'il promettoit ce qu'il ne vouloit pas tenir, et que, me flattant légèrement, je me laissois abuser; et par là ils se précipiteroient infailliblement.

Ce qu'il avoit pensé, aussi bien que moi, ne manqua pas d'arriver. Je dépêchai un courrier à M. le cardinal Mazarin pour l'avertir de ce qui se passoit, qui n'y donna pas de créance, les ministres lui faisant passer pour incertain : et après m'avoir témoigné beaucoup d'obligation de prendre tant de part dans les intérêts de sa famille, il m'écrivit d'être en défiance du procédé du Pape, de l'observer de plus près, et de ne pas me commettre facilement, de peur de recevoir le déplaisir qu'il ne me manquât de parole; et que pour le voyage de son frère, il n'en étoit nullement d'avis, puisqu'il lui seroit trop honteux de venir à Rome pour s'en retourner sans être fait cardinal. Le sieur Pierre Mazarin, prévenu des impressions que l'on lui avoit données, ne put jamais être persuadé de cette bonne nouvelle pour la souhaiter trop ardemment, et demeuroit toujours dans l'inquiétude. Mais comme l'on croit aisément ce que l'on désire, M. l'archevêque d'Aix reçut ma lettre avec plaisir; et comme la vivacité de son esprit ne lui permettoit pas de faire beaucoup de réflexion, il conçut de grandes espérances, et, se laissant transporter à la joie, me pria d'assurer le Pape de sa reconnoissance; qu'il se rendroit bientôt à ses pieds, et qu'il lui confirmeroit, de la part de son frère, tous les points dont nous étions convenus, dont il seroit la caution; et qu'après avoir reçu une telle grâce de

lui, il l'assuroit de lui faire obtenir généralement de la France toutes les choses qu'il en pourroit souhaiter. Cependant je vis à m'assurer de dona Olimpia : ce qui ne fut pas difficile, ayant beaucoup d'habitude avec elle, et gagnée comme elle étoit par l'argent du comte d'Ognate, qui, se voulant faire cardinal, et ne pouvant s'assurer de la nomination d'Espagne, crut n'y pouvoir parvenir s'il perdoit cette occasion, obtenant par une promotion de créatures ce qu'il n'auroit jamais par une de couronnes. Ainsi il m'en fit parler, et nous prîmes nos mesures ensemble pour faire une batterie plus forte, en poussant les affaires de même temps et agissant de concert. Le cardinal Pancirole étoit le seul qui nous pouvoit traverser, mais il se chargea de le ménager; et comme il étoit ennemi déclaré de M. le cardinal Mazarin, je crus que l'entremise du cardinal Sforce, mon parent et mon ami particulier, m'étoit nécessaire. Il souhaitoit de se mettre dans les intérêts de France, dont il s'attendoit d'être traité suivant et sa naissance et son mérite, et d'en recevoir des pensions et des bénéfices considérables : à quoi le cardinal Grimaldi vraisemblablement s'opposoit de tout son pouvoir, croyant qu'il pourroit remplir sa place, et qu'il en perdroit une partie de son crédit. Je me chargeai de faire son raccommodement avec la maison Mazarini, à qui il avoit toujours été contraire; et de son côté il concerta mon entrevue avec le cardinal Pancirole, sous prétexte de mes affaires : et comme il n'y a point de haine à Rome qui ne cède à l'ambition du pontificat, par l'assurance que je lui donnai de faire lever l'exclusion qu'il craignoit de la France, qui

seule pouvoit détruire sa prétention (ayant le suffrage d'Espagne et une forte cabale dans tout le collége), il me promit, au lieu d'être contraire, d'appuyer celle que j'avois; ce qui aplanissoit toutes les difficultés, par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de Sa Sainteté.

Cette négociation se fit si promptement et avec tant de secret, qu'elle ne fut point pénétrée des ministres de France, qui, demeurant opiniâtres dans leurs pensées, mandoient toujours à la cour les choses peu certaines (1).

Les ayant donc mis en cet état, j'allai voir le père Serroni, compagnon de l'archevêque d'Aix, et maintenant évêque de Mandes, et l'obligeai de l'aller trouver pour le faire venir. J'écrivis aussi à M. le cardinal Mazarin de l'envoyer, lui répondant du bon succès de son voyage; à quoi il ne pouvoit se résoudre, ne se fiant pas à tant de belles apparences, et ne pouvant s'assurer de l'esprit du Pape, qu'il croyoit fourbe et dissimulé. Il ne fallut pas beaucoup de persuasions pour faire résoudre l'archevêque d'Aix à se mettre en chemin, d'autant qu'il ne vouloit pas s'arrêter sur ce point au conseil de son frère, l'affaire lui tenant trop à cœur, pour laquelle il auroit tout hasardé. Il partit donc aussitôt; et m'en donnant avis par un courrier, je fus incontinent en rendre compte à Sa Sainteté, et m'aperçus de la joie qu'elle en avoit. Dès qu'il fut proche de Rome, elle me commanda d'aller au devant de lui, et de l'entretenir avant qu'il pût voir aucun des ministres du Roi, pour lui donner

(1) *Voyez*, sur ces négociations, les Mémoires du marquis de Fontenay-Mareuil, première série de cette Collection, tomes 50 et 51.

parole de sa part de sa promotion, et lui dire que, sans s'arrêter à tous les discours que l'on lui tiendroit, il ne prît créance qu'en moi seul, qui lui répondois de toutes les assurances que j'étois chargé de lui porter, qui lui furent confirmées à sa première audience; et qu'il auroit été satisfait il y avoit longtemps, si j'eusse été de meilleure heure à Rome, ou que personne que moi ne se fût mêlé de ses affaires, étant le meilleur et le plus assuré de ses amis. Il m'en vint aussitôt remercier, et me conjurer de presser l'exécution de ce que j'avois si bien commencé. Je ne m'y endormis pas; et continuant mes instances, il y survint un embarras par un courrier d'Espagne, qui apporta nouvelle que le roi Catholique n'approuvoit pas la promotion du comte d'Ognate. Il demanda un peu de temps, pour essayer par le crédit de ses amis d'aplanir cette difficulté : ce que le Pape lui accorda. Et comme l'on appréhenda que ce ne fût lui qui par adresse l'auroit fait naître, pour se dégager de la parole qu'il m'avoit donnée sans que l'on lui en pût attribuer le manquement, je lui proposai l'expédient de passer outre, en conservant *in petto* l'Espagnol, qu'il feroit après à son loisir dès que cet obstacle seroit levé, ou que l'on auroit à Madrid fait choix d'un plus agréable sujet. Il voulut absolument y envoyer un courrier, afin de ne donner aucun sujet de se plaindre de sa précipitation. Après beaucoup de contestations, je fus contraint de céder à sa volonté, s'obstinant à le vouloir absolument; mais m'assurant qu'il ne manqueroit en façon du monde de faire ce qu'il m'avoit promis, m'aimant trop pour vouloir me commettre mal à propos, accréditer les ministres

de France, qui tireroient de grands avantages de cette remise, et s'efforceroient de persuader que je m'étois laissé tromper trop légèrement pour ne pas connoître ses artifices; et que dans six semaines, quelque réponse qu'il reçût, ou en cas même que l'on retînt malicieusement son courrier, il me donneroit satisfaction. Il fallut malgré moi avoir patience; et ce temps étant expiré, l'archevêque d'Aix m'ayant donné de ses nouvelles, me pria de l'aller sommer de sa parole. J'y fus; et il me la reconfirma si positivement, que je n'eus plus de lieu d'en douter. Mais remettant le consistoire de jour en jour, la personne intéressée rentrant dans une plus grande défiance, me dit qu'il ne pouvoit en guérir, à moins que le Pape lui mandât lui-même positivement le jour qu'il devoit recevoir l'avantage qu'il souhaitoit si ardemment. J'allai demander cette grâce au Pape, comme nécessaire à mon repos et à mon crédit. Il m'y fit de grandes difficultés, jamais chose semblable n'ayant été pratiquée; mais lui ayant représenté que s'il m'aimoit comme il le faisoit paroître, il me le devoit témoigner, en passant, à ma considération, par dessus les formalités ordinaires, il me le promit, et le fit de la meilleure grâce du monde; dont je fus aussitôt en donner avis audit archevêque, qui le reçut avec tout le plaisir que l'on se peut imaginer. Et de fait, le lendemain matin, qui étoit un samedi, le Pape demanda à un clerc de chambre comment se portoit l'archevêque d'Aix, y ayant quelques jours qu'il ne l'avoit vu. Il lui répondit qu'il étoit venu au palais la veille: à quoi il répliqua qu'il n'importoit pas, et lui commanda de l'aller trouver de sa part pour apprendre

de ses nouvelles, et lui dire qu'il se réjouît; et qu'il lui mandoit que, sans plus de remise, il y auroit le lundi suivant consistoire. Les personnes qui ne le souhaitoient pas, pour s'être engagées à soutenir qu'il le jouoit aussi bien que moi, et qu'il trouveroit quelque nouveau prétexte de tirer de longue, en furent sensiblement touchées, et furent le lundi surprises, quand elles surent que le consistoire étoit assemblé, et que l'archevêque d'Aix avoit le bonnet. Le Pape m'envoya aussitôt donner cette bonne nouvelle, comme y étant le principal intéressé; dont je le fus remercier l'après-dîner : et allant faire mes complimens au nouveau cardinal, il m'embrassa mille fois, et me protesta que toute sa famille m'avoit aussi bien que lui une si essentielle obligation, que je pouvois absolument compter sur leur crédit, dont je verrois des preuves effectives en toutes sortes de rencontres; et que son frère et lui mettroient le tout pour le tout pour ma fortune et pour mes avantages, dont il seroit la caution toute sa vie. Le soir, il fut *incognito* rendre mille grâces à Sa Sainteté, qui lui dit qu'il n'étoit redevable qu'à moi seul de sa promotion, et lui ordonna de m'en venir assurer de sa part, et m'en témoigner sa reconnoissance, dont son frère et lui ne devoient jamais perdre la mémoire. Il courut aussitôt chez moi pour s'acquitter de cette commission, si transporté et si ravi qu'il ne s'en sentoit pas : ce qui ne surprendra pas ceux qui savent ce que c'est à Rome que de voir deux frères cardinaux, hormis dans les maisons des papes et des princes souverains. Il ne se peut exprimer en quels termes il me fit ses complimens, ni tout ce qu'il me dit pour

me faire paroître à quel point il se reconnoissoit mon obligé de lui avoir procuré, contre l'opinion de tout le monde, ce que tous les efforts de la France et le crédit de son frère n'avoient pu faire, et dont il commençoit de désespérer. En s'en allant, je le voulus reconduire; ce qu'il me conjura de ne pas faire, ne voulant point de cérémonie, étant *incognito* : et voyant que je le suivois, il se mit à courre; et pour n'avoir pas reconnu une fontaine qui étoit dans un petit jardin par où il avoit passé, il se voulut retourner pour me faire des civilités; et se retirant en arrière, il se laissa tomber dedans, d'où j'aidai à le sortir, sans pouvoir m'empêcher de rire. Il s'en alla chez lui se sécher et se mettre au lit, en ayant grand besoin, et où je crois qu'il ne s'endormit pas profondément, de peur d'attribuer, à son réveil, sa bonne fortune à l'effet d'un songe.

Le cardinal d'Aix dépêcha dès la nuit un courrier à M. le cardinal Mazarin son frère, pour lui rendre compte de son bonheur; et s'étant chargé de lui faire savoir l'obligation qu'il m'avoit, et la conduite que j'avois tenue pour venir à bout d'une entreprise si difficile, je crus lui en devoir laisser le soin, et qu'il étoit de meilleure grâce que, sans me faire de fête, je me contentasse de lui écrire une lettre de compliment et de conjouissance. Les réponses vinrent telles que l'on les devoit attendre sur une nouvelle si agréable.

Le Pape resta fort satisfait des ordres qui furent envoyés sur son sujet; et l'on commença d'agir avec lui d'une manière si reconnoissante, si respectueuse et si obligeante, qu'il vit bien que l'on avoit oublié

tout le passé; que sa réconciliation avec la France étoit et entière et véritable; et que la famille mazarine étoit si étroitement liée à ses intérêts, que les deux frères en seroient toujours les solliciteurs. Il me témoigna m'en savoir beaucoup de gré; et je crus avec raison que, quelque affaire ou prétentions que je pusse avoir, je pouvois compter sur la protection et l'appui de la France, aussi bien que sur la personne de Sa Sainteté. Il n'y eut que les ministres du Roi qui, perdant à Rome aussi bien qu'à la cour une partie de leur crédit et de la confiance, piqués au vif qu'à leur vue et contre leur sentiment une négociation si importante se fût faite, conçurent une haine irréconciliable contre moi, d'autant plus dangereuse que, n'osant la faire éclater, ils la tinrent secrète jusqu'à ce qu'ils m'en pussent faire ressentir de funestes effets, décriant tous les services importans que je rendis depuis à la France, qu'ils ternirent autant qu'ils purent; et sans se contenter des vains efforts qu'ils firent contre ma réputation, ils me coûtèrent la liberté par une longue et dure prison, et mirent autant qu'ils purent ma vie en péril, pour ne pas trouver en moi un témoin irréprochable d'avoir trop suivi leur passion, y sacrifiant la gloire et les avantages de feu M. le cardinal Mazarin et de sa famille.

Dans le même temps j'eus lieu de m'éclaircir de ce que je devois attendre du fruit de tant de peines, et des espérances que je fondois avec tant de justice d'avoir la protection de M. le cardinal Mazarin, des bons offices et sollicitations de M. le cardinal de Sainte-Cécile, et de la faveur du Pape, par la sur-

prenante nouvelle que l'on reçut à Rome du soulèvement de Sicile, et ensuite de la révolte de Naples, dont Mazaniel fut le chef. Je ne m'étendrai pas sur le détail d'une chose si funeste à l'Espagne et si extraordinaire, toute l'Europe en étant suffisamment instruite par tant de relations qui en ont couru partout, et ne voulant dans ces Mémoires parler que des choses qui me regardent, qui m'obligeroient autrement à faire un trop gros volume, ne prétendant pas faire l'historien, dont la qualité me seroit aussi fâcheuse que peu convenable à mon humeur et à ma condition. Je crus trouver dans ces désordres un beau champ d'acquérir de la gloire, et de contribuer aux avantages de la France, qui a toujours fait ma principale passion, étant naturellement ambitieux et zélé, comme je le dois, pour la couronne dont j'ai l'honneur d'être né sujet, et persuadé que l'on ne sauroit mieux employer sa vie que pour les intérêts de sa patrie et l'abaissement de ses ennemis. Et m'étant le soir retiré avec le baron de Modène, en qui j'avois beaucoup de confiance, et qui étoit alors gentilhomme de ma chambre, je lui découvris ma pensée, et lui donnai charge de faire chercher le capitaine Peronné, frère de Dominico Peronné, fameux bandit, et le principal des confidens de Mazaniel, qu'il me fit venir le lendemain matin, et que je chargeai d'aller trouver son frère, pour lui persuader qu'au lieu de s'arrêter à faire les cruautés que l'on exerçoit dans Naples, brûler les maisons et les meubles des partisans, demander la décharge des gabelles, il falloit penser à la destruction des Espagnols, naturellement vindicatifs, avec lesquels les

révoltés ne rencontreroient jamais de sûreté ni de pardon, et qu'il falloit s'assurer d'un secours étranger et d'une puissante protection; qu'il n'y en avoit point dans le monde de plus assurée que celle de la France, qui faisoit gloire d'assister tous les opprimés qui recouroient à elle, sans autre intérêt que celui de la réputation qu'elle s'acquéroit par une si généreuse action dont les Catalans étoient de fidèles témoins, aussi bien qu'une grande partie des princes d'Allemagne; qu'il ne doutoit point de ses forces de terre et de mer, qui la faisoient craindre et respecter par tout le monde; que je m'offrois de ménager aux Napolitains auprès d'elle toutes les assistances et tous les secours qu'ils en pourroient désirer, et de m'aller mettre pour otage entre leurs mains; que de plus je pourrois travailler à la réunion de la noblesse avec le peuple, sans quoi tous les efforts que l'on feroit pour la liberté seroient vains, ôtant par là à leurs ennemis le moyen de se maintenir dans un royaume dont elle faisoit la principale force; que mon nom et le sang dont je sortois contribueroient facilement à un si beau dessein, m'engageant dans les intérêts de tout le royaume aussi étroitement que si j'y avois pris la naissance. Il resta et satisfait et persuadé de mon discours, et partit avec beaucoup de joie pour entreprendre cette importante négociation, aussi bien intentionné qu'instruit de tout ce qu'il avoit à faire. Le malheur voulut que son frère ayant été assassiné dans ces entrefaites, il se trouva suspect, et par conséquent arrêté à son arrivée. Je ne me rebutai pas de ce fâcheux accident; et y envoyant deux autres personnes, elles furent pareillement jetées dans une

prison, ou bien, comme les Espagnols l'ont publié, eurent l'infidélité d'aller remettre entre leurs mains les instructions dont je les avois chargées.

Tous ces malheureux commencemens ne servirent qu'à m'animer de plus en plus à une entreprise qui me parut d'autant plus glorieuse que j'y voyois, avec la fortune contraire, tant de périls et de difficultés. L'arrivée à Rome de don Pepe Caraffe, frère du duc de Montalone, et de quelques autres cavaliers qui s'étoient sauvés des châteaux de Naples, où ils avoient été long-temps renfermés et tenus prisonniers avec de grandes rigueurs et de mauvais traitemens, me donna beaucoup d'espérance de profiter de leur ressentiment, et ménager avec la noblesse, que je savois outrée des vexations continuelles qu'elle recevoit; ce que tant d'accidens m'avoient empêché de pouvoir faire avec le peuple. Les soins que je pris ne me furent pas inutiles; et l'ayant entièrement gagné, il résolut de hasarder son retour pour s'aboucher avec son frère, et tous ses parens et amis, et leur faire embrasser les moyens de me servir et de se venger. Mais, par l'artifice des Espagnols, l'aversion du peuple redoublant contre la noblesse, il en fut malheureusement la victime, aussi bien que de la haine du cardinal Filomarini (1); et peu de jours après son arrivée vit toutes ses espérances et les miennes trompées, ayant été massacré avec des cruautés inouïes, et son corps déchiré, et traîné par toutes les rues. Mazaniel ayant reçu un pareil traitement, la révolte fut apaisée pour peu de temps: après quoi recommençant avec plus de force, et moins d'apparence

(1) *Filomarini :* Il étoit archevêque de Naples.

de finir, j'envoyai un jeune capitaine, filleul de Cicio d'Arpaya, élu du peuple de Naples, pour traiter avec lui, étant le maître absolu, et le plus accrédité de la ville. Ce malheureux envoyé éprouva le même sort des premiers, étant tombé entre les mains des Espagnols, dont la défiance augmentant pour me voir si acharné à tenter toutes sortes de voies pour prendre part dans leurs désordres, ils firent si exactement garder les passages, qu'un valet français du sieur Dessinar, gentilhomme du Comtat, qui s'étoit attaché à moi durant mon séjour à Rome, garçon d'esprit et de résolution, que j'envoyois par terre, sous prétexte de les aller servir comme Bourguignon, pour me rapporter des nouvelles de ceux que j'avois dépêchés, et dont j'ignorois les tristes aventures, fut pris auprès de Gaëte; et ayant eu l'adresse de se défaire de ses papiers, il y fut conduit, d'où, après avoir souffert la question ordinaire et extraordinaire, l'on le relâcha, avec ordre, à peine de la vie, de sortir du royaume. Et son retour m'ayant appris que personne de ceux que j'avois dépêchés n'avoit pu passer, me fit résoudre à tenter encore la fortune. Deux jeunes Italiens résolus, que je gagnai à force d'argent, s'offrirent à moi de tout hasarder; et cette fortune, se lassant de ma persévérance, commença à m'être moins contraire.

Cicio d'Arpaya reçut avec beaucoup de joie de mes nouvelles, les communiqua à tous ses amis et chefs du peuple, qui crurent que Naples recouvreroit la liberté tant désirée, par l'assurance que je lui donnois d'être secouru de la France en recevant un otage tel

que moi, et trouvant dans ma personne un chef à la naissance et au nom de qui tout le monde se soumettroit sans jalousie : ce qui leur étoit nécessaire, la noblesse du pays étant si glorieuse, que chacun d'eux croyant mériter le commandement ne vouloit jamais obéir à un de leur nation, pour ne lui pas donner d'avantage sur les autres. Et comme il falloit leur faire perdre le respect qu'ils avoient au plus fort de la sédition conservé toujours pour le roi d'Espagne, je crus que le moyen le plus assuré de les engager à secouer le joug, et à faire des démarches qui pussent les rendre irréconciliables, étoit la proposition de se mettre en république; qui seroit un leurre agréable, la noblesse par là espérant d'avoir la principale part au gouvernement, à l'exemple de Venise, et le peuple se persuadant de l'en exclure, à l'imitation des Suisses. Qu'ainsi les deux partis, se flattant dans l'opinion de rencontrer ce qu'ils désiroient, travailleroient à chasser les Espagnols : après quoi il seroit aisé de changer la forme du gouvernement sans qu'ils prissent jalousie de la France, que je leur faisois voir les devoir assister par son propre intérêt, comme elle avoit fait les Hollandais, qui en avoient à la fin obtenu la liberté et l'indépendance; et que pour reconnoître la passion que j'avois de me sacrifier, et de tout hasarder pour leur service, je ne prétendois d'eux que la même autorité, pour mes successeurs et pour moi, que les princes d'Orange avoient obtenue dans les Provinces-Unies, et qu'ils ont conservée avec tant d'éclat, d'honneur et de réputation.

Ce titre de république, que je fus le premier à leur

proposer, les éblouit d'abord; et dès ce jour on n'entendit plus parler d'autre chose dans Naples. Mes offres furent reçues à bras ouverts, et l'on me fit réponse que, quoique pour lors les choses y parussent tranquilles, l'on ne tarderoit guère d'y reprendre les armes, puisque les conditions que le duc d'Arcos avoit accordées étoient si désavantageuses à l'Espagne, qu'elles ne pourroient jamais être approuvées par les conseils, et que l'on devoit attendre les ressentimens d'une nation si vindicative dès que leurs forces seroient arrivées, la facilité du vice-roi à tout promettre n'étant causée que par l'impuissance de pouvoir s'en défendre; et qu'ainsi j'étois prié par tout le peuple de ménager pour lui la protection de la France et du secours quand il en auroit besoin, et de me tenir prêt pour y venir prendre le commandement des armes à la première nouveauté qui y arriveroit, qui ne pourroit guère tarder, et dont je serois supplié par des députés qu'il m'enverroit exprès. Je fus ravi d'avoir rencontré une si belle occasion de servir glorieusement le Roi, et de m'être mis en état, par mon adresse et par mes soins, de lui proposer un dessein si avantageux, que j'étois seul en état d'entreprendre et d'exécuter. Je dépêchai aussitôt un courrier à la cour, avec des lettres pour le Roi, la Reine régente, feu M. le duc d'Orléans, et M. le cardinal Mazarin; et chargeant feu mon frère le chevalier de ce qu'il devoit négocier pour moi, je lui envoyai l'instruction suivante:

Instruction pour mon frère le chevalier, sur les choses que je le prie de vouloir traiter pour moi à la cour.

« Premièrement, il représentera que m'étant rencontré ici dans le temps de la révolte de Naples, j'ai cru qu'il étoit du service du Roi de prendre des habitudes dans ledit lieu, afin d'être plus en état d'y pouvoir servir; de quoi ayant donné part à M. l'ambassadeur, et particulièrement à M. le cardinal d'Aix, ils m'ont témoigné non-seulement l'approuver, mais même m'ont assuré que dans le service que je rendois à la France je serois appuyé de ses forces et de son crédit, au cas que je pusse ménager quelque chose de considérable.

« Secondement, qu'ayant été assez heureux pour y avoir pris des habitudes telles que je me puis quasi assurer de l'infaillibilité du succès, je n'ai pas voulu manquer à en donner avis, pour recevoir les ordres de ce que j'aurai à faire là-dessus, et savoir si l'on voudra m'accorder les choses nécessaires pour l'exécution de cette entreprise.

« En troisième lieu, que quoique la disposition soit telle que tout le monde ait lieu de se flatter, et moi peut-être plus qu'un autre, d'un établissement aussi solide qu'avantageux, je ne suis pas capable d'en prendre la pensée, et n'en aurai jamais de pareille tant que le Roi sera en état de prétendre avec raison de faire une si juste conquête.

« En quatrième lieu, que voyant le peuple de Naples résolu de se délivrer tout-à-fait de la tyrannie des Espagnols, et de jouir, à l'exemple de la Hol-

lande, de la liberté qu'il se sera acquise, j'ai cru que la France approuveroit qu'y pouvant prendre la place que tient dans les Provinces-Unies le prince d'Orange, je travaillasse à l'obtenir, et qu'on m'en donneroit volontiers l'agrément et la permission, puisqu'outre l'avantage que la France recevroit de voir ôter à ses ennemis ce fameux royaume, peut-être que mes soins et mon adresse me faisant acquérir du crédit parmi ses peuples, je pourrois à la fin les porter, s'ils se lassoient de leur propre gouvernement, à se soumettre à la couronne, de laquelle en ce cas j'aurois lieu de prétendre et d'espérer la vice-royauté.

« En dernier lieu, que j'ai d'autant plus de sujet d'espérer l'agrément d'une telle commission, qu'elle est tellement hasardeuse que je me puis quasi dire le seul qui voulût en courre le risque, puisqu'il faut s'aller mettre entre les mains de ces peuples sans autre assurance que leur affection, sans avoir de troupes à soi, ni de places de sûreté, et sans vouloir de débarquement de troupes étrangères qu'alors qu'ils les demanderont et en auront besoin. La confiance que j'ai que ma personne ne sera pas désagréable aux principaux de leurs chefs m'y embarque d'autant plus aisément que j'espère de la protection de la France et de l'amitié de M. le cardinal de n'être pas abandonné, et qu'ayant été quelque temps parmi eux je pourrai prendre assez de crédit pour pouvoir par après y subsister sûrement.

« Il dira de plus que les chefs du peuple m'ayant envoyé un homme exprès pour me porter à prendre cette pensée, j'en attends dans quelques jours un autre qui vient avec pouvoir d'ajuster avec moi les

conditions, étant résolu, dans le temps que la ratification doit venir d'Espagne de ce qui leur a été accordé par le vice-roi, qu'au cas que l'on fasse refus de leurs articles, de s'en offenser, et se servir de ce prétexte pour reprendre les armes et se mettre en liberté, ou de ne s'en pas contenter s'ils étoient approuvés, cherchant quelque nouveau sujet de plainte; à quoi toutefois il y a bien peu d'apparence, ne pouvant pas s'attendre qu'on leur remette le château Saint-Elme entre les mains, comme l'on leur a fait espérer. Et si l'on s'étonne de la bonne volonté que ces gens témoignent pour moi sans me connoître, il dira qu'elle vient de quelques amis que j'ai sur les lieux, qui m'y rendent continuellement de bons offices; des soins que j'ai pris ici de caresser et de gagner tous ceux de cette nation; et de plus, de la défiance qu'ils ont de leur présent général don Francisco Toralto, et de toute leur noblesse. Ainsi tout ce dont je le prie de prendre soin, et qui m'est absolument nécessaire, est de me ménager la permission d'accepter l'emploi qui m'est offert; un ordre, en cas que j'en eusse besoin pour la sûreté de mon passage, à quelques vaisseaux ou galères de m'accompagner; assistance de quelque argent, comme de mon côté j'en amasserai le plus qu'il me sera possible: et je le conjure de supplier M. le cardinal de me faire donner ce secours et payer de mes pensions, et de quelque somme que le Roi me doit; et l'assurer que dès que l'homme que j'attends sera venu, je lui dépêcherai en diligence un courrier pour lui rendre compte du détail de ces propositions.

De tout ce que dessus, mon frère le chevalier

aura soin de me faire avoir une prompte résolution; et surtout je lui recommande le secret, non pas tant pour mon intérêt particulier, ni de peur que cela fît manquer l'affaire, que parce qu'il en coûteroit la vie à cent pauvres innocens, que je verrois avec douleur sacrifier à ma mauvaise fortune.

« HENRI DE LORRAINE, duc de Guise.

« De Rome, le 16 septembre 1647. »

J'avois auparavant communiqué aux ministres du Roi le particulier de toutes choses, afin qu'ils en écrivissent conformément à ce que j'en mandois; mais soit qu'ils me dissimulassent leurs sentimens, soit qu'ils me crussent capable de faire renouveler la révolte qui paroissoit assoupie dans Naples, ils approuvèrent la résolution que j'avois prise, m'y confirmèrent, me pressant d'y persévérer, et m'assurant que je ne devois pas douter de tous les secours nécessaires, puisque c'étoit le plus grand service que l'on pût jamais rendre à la France de lui faire une si puissante diversion durant la guerre qu'elle avoit avec l'Espagne, dont elle sauroit profiter utilement, trouvant son exaltation dans l'abaissement de ses ennemis, qui se verroient accablés par ses forces (celles qu'ils tiroient d'un si puissant royaume leur étant ôtées, qui fournit plus que tous les autres de ses Etats d'hommes, d'argent, de vaisseaux et de galères); et qu'ainsi il ne falloit rien épargner pour les dépouiller de la couronne de Naples, et qu'il importoit fort peu par quels moyens; qu'ils me croyoient propre à cette entreprise, et homme, sans considération du péril, à me sacrifier, et à hasarder toutes

choses pour m'acquérir de la réputation; qu'aussi bien il falloit donner le temps à la cour de prendre ses mesures, qui ne risqueroit que ma seule personne, dont la perte lui seroit peu considérable; et en cas que je l'évitasse, et que je pusse y brouiller les affaires, étant impossible de se maintenir sans secours, l'on seroit en état de ménager les conditions que l'on voudroit, les Napolitains une fois embarqués et rendus irréconciliables; et profitant ensuite de mes fatigues et de mon industrie, l'on auroit le loisir de résoudre si l'on me devoit laisser continuer cette conquête, ou m'en retirer; m'y faire avoir quelque établissement, ou bien travailler à ma perte, que l'on auroit toujours entre les mains.

M. le cardinal d'Aix, qui étoit le seul en qui je pouvois m'assurer, étant persuadé que tous les autres ministres avoient beaucoup de haine contre moi, à cause du service que je lui avois rendu, qui leur avoit, comme j'ai déjà dit, fait perdre un peu de crédit et de confiance, se chargea d'envoyer à monsieur son frère le mémoire que l'on verra ci-après, accompagné seulement d'un billet, se remettant au surplus à l'éclaircissement qu'il en pourroit tirer de la lecture.

Mais, avant que je passe outre, je crois fort important de concerter une contrariété qui paroît entre mon instruction et mon discours, et de me justifier de la principale accusation que l'on a faite contre moi de n'avoir recherché que de l'argent, comme si j'eusse cru être capable de subsister par mes propres forces, et n'eusse point demandé d'autres secours pour affecter l'indépendance.

Pour le premier point, il m'est fort aisé d'y satisfaire. Demandant à la cour la permission d'entreprendre un tel dessein, si j'eusse fait connoître que je n'avois dans Naples de cabale que celle que j'y avois ménagée, et que c'étoit moi qui m'étois offert d'y aller, et non pas ceux de la ville qui m'avoient envoyé rechercher, j'eusse peut-être passé pour chimérique, et l'on n'eût point pris de résolution dans un temps où toute l'Italie croyoit tous les désordres apaisés, dont j'étois seul informé du contraire par mes négociations secrètes; outre que l'on auroit pu faire choix d'un autre chef pour cette entreprise, dont je souhaitois avec passion d'être chargé, pour être pleine et de dangers et de gloire, si l'on ne se fût cru forcé de m'en laisser la conduite. Ainsi il étoit et plus à propos et plus honorable que je fisse passer les réponses que je recevois pour des recherches, et mes envoyés pour des courriers qui m'eussent été dépêchés : de quoi l'on ne me peut blâmer, puisqu'il faut souvent user et de dissimulation et d'adresse auprès des personnes que l'on veut servir pour les engager, quand l'on appréhende leur irrésolution; et que, ne proposant que de hasarder ma personne sans commettre l'autorité du Roi, je me croyois assuré que l'on ne rejeteroit pas ma demande, qui me donneroit lieu d'agir sans contrainte et de négocier sans être traversé, et m'accréditeroit auprès des Napolitains, me voyant avec l'agrément et la permission du Roi en état de les aller servir; et qu'ensuite j'aurois la commission de tout ce que l'on auroit à traiter avec eux, ne pouvant plus passer par d'autres mains ni penser à envoyer d'autre chef que moi, qui aurois

par ce moyen la disposition de toutes choses : ce qui étant bien considéré passera dans l'esprit de tout le monde pour une adresse que l'on ne sauroit condamner.

Pour le second point, il m'est encore plus facile de faire valoir les raisons qui m'ont obligé à prendre la conduite que j'ai eue, et faire voir que l'on la décrie sans fondement, et que malicieusement mes ennemis ont voulu s'en prévaloir pour me faire abandonner, et me rendre responsable du mauvais succès d'une entreprise dans laquelle je me suis gouverné de manière que quand l'on examinera attentivement toutes mes actions, et qu'on lira sans préoccupation mes Mémoires, l'on sera forcé de demeurer d'accord que l'on ne pouvoit humainement rien faire de plus que ce que j'ai fait; et qu'il est inouï jusques ici qu'un homme ait pu seul, sans s'étonner, soutenir si long-temps le faix de tant d'affaires si embrouillées, résister à toutes les forces d'Espagne et à celles de la noblesse d'un grand royaûme unies, remédier à tant d'embarras sans recevoir aucun secours, et celui que je devois justement attendre m'ayant non-seulement été refusé, mais n'ayant même paru que pour me perdre et me décréditer, et servi qu'à détruire tous mes travaux, rendre inutile tout ce que mon adresse et mes soins m'avoient fait avancer et ménager d'avantageux, donner courage à mes ennemis et à des traîtres d'entreprendre sur ma vie par toutes sortes de moyens.

Il est surprenant sans doute, et toutes les histoires n'ont jamais rien fait voir de semblable, qu'au milieu des assassinats, du poison et des tumultes, sans avoir personne à qui prendre confiance (non pas même à

mes domestiques, qui ne m'ont pas la plupart servi suivant mes intentions, ni à ceux qui s'étoient attachés à suivre ma fortune, qui n'ont pas fait leur devoir; aux ministres d'un grand royaume pour qui je travaillois, qui ont le plus contribué à ma perte; à la cour, dont les ordres m'ont été retenus, et que l'on avoit prévenue par des rapports aussi malicieux que peu véritables, et à un peuple léger, cruel, séditieux et emporté), j'aie fait la guerre sans poudre, sans munitions et sans argent, avec des milices nouvelles et mal armées, sans canon ni bagages; et qu'enfin j'aie fait vivre une ville cinq mois entiers, dont les ennemis tenoient toutes les hauteurs fortifiées, serrée par la mer d'une puissante armée, en ayant aux environs une de terre forte de cavalerie et d'infanterie, les vivres m'étant coupés de tous côtés, tous les élémens contraires, battu continuellement de trois châteaux; et que nonobstant toutes ces choses j'aie maintenu un grand peuple affamé dans le respect et l'obéissance, j'aie fait cesser le désordre, les meurtres, les brigandages, et rétabli l'ordre, la justice, la police et le gouvernement; et enfin ramené le repos et la tranquillité dans un lieu où l'on voyoit auparavant mon arrivée le sang innocent couler incessamment par les rues, la violence autorisée, les incendies et les saccagemens non-seulement soufferts, mais commandés, et dont les funestes et tragiques aventures ne pouvoient être vues sans compassion, sans crainte et sans horreur.

Si la considération du salut de beaucoup de têtes qui me sont chères ne m'obligeoit à taire la plupart de mes négociations les plus secrètes, je découvri-

rois des choses qui convaincroient mes ennemis et mes envieux, et paroîtrois aux yeux de toute l'Europe non-seulement innocent, mais glorieux, d'avoir, par un miracle aussi nouveau que surprenant, tiré des forces de ma foiblesse, et, persécuté de tout le monde, destitué de toute assistance, conduit par moi seul une si difficile entreprise, au point que la conquête du royaume de Naples, et par conséquent la perte de la monarchie d'Espagne, dont il est le plus solide fondement, n'a manqué que parce que l'on m'en a envié la gloire, et que je n'ai pas eu ce qu'il faudroit pour la prise de la moindre place forte; qui m'auroit été suffisant pour achever une action aussi éclatante et si extraordinaire, que j'avois entreprise sans aucun intérêt que celui d'en avoir l'honneur : après quoi je serois mort avec joie, étant assuré que dans tous les siècles à venir ma mémoire auroit été glorieuse. Mais n'ayant point tant d'ambition que d'amitié et de tendresse pour mes amis, je ne veux point pour me défendre les mettre en quelque danger, et me résous, en ne découvrant que ce que je puis déclarer sans leur pouvoir faire courre le danger de la vie, de laisser condamner mon procédé par les gens qui, sans regarder les travaux, l'adresse et les moyens dont on se sert, ne jugent des choses que par le succès, et n'ont de mépris et d'estime pour les hommes qu'autant qu'ils ont ou de malheur ou de bonne fortune. On me doit aisément pardonner cette digression, que j'ai cru ne pouvoir m'empêcher de faire, et où peut-être le déplaisir de me voir blâmer sans sujet m'a fait arrêter trop long-temps, et emporter avec trop de chaleur et de ressentiment.

Pour revenir donc à ce que j'ai promis de faire entendre, je dirai que n'ayant pour lors autre grâce à prétendre que la permission d'accepter l'offre qui m'étoit faite (la liberté de négocier avec les Napolitains), de m'aller dévouer à leur service, et me sacrifier à leurs intérêts et au recouvrement de leur liberté, je ne demandois que de l'argent, étant la seule chose qui m'étoit nécessaire alors pour me rendre considérable parmi eux, et me mettois en état de leur être utile en les assistant; outre que m'ayant mandé qu'ils n'avoient besoin que d'un chef pour mettre l'ordre parmi eux, et se servir utilement de toutes les choses qu'ils me disoient, pour m'attirer, avoir en abondance; qu'ils craignoient la domination étrangère, et que je leur aurois donné de la défiance de m'assurer de ce qu'ils ne demandoient pas, et de ne vouloir pas m'aller jeter parmi eux sans troupes sur qui j'eusse le commandement, et qui fussent indépendantes de leur autorité, et sans être appuyé d'une puissante armée, je me fusse apparemment rendu suspect de vouloir, sous prétexte de les aller défendre, les soumettre à la couronne; qu'il falloit avoir leurs armes entre les mains auparavant que rien négocier de leur part, et ayant affaire à des gens irrésolus, leur laisser, sans qu'ils s'en aperçussent, faire des démarches; qu'étant en quelque façon en paix avec l'Espagne, c'étoit à eux à rallumer la guerre; qu'il eût paru que la France les eût sollicités à un nouveau soulèvement; et que devant recommencer infailliblement, il étoit à propos de l'attendre, afin que leur nécessité, et l'appréhension de se perdre, leur ouvrant les yeux, les forçassent à recourir à la seule protection qui leur pouvoit

être utile et présente, et que par leurs instances le Roi eût lieu de faire les conditions qu'il voudroit ; qu'il falloit qu'ils me priassent de traiter pour eux, et que j'aurois perdu leur confiance si je l'avois fait de moi-même sans attendre leur instruction ; et qu'enfin ayant à contenter tout un grand peuple, dont chacun a des sentimens différens, il est délicat et dangereux de faire des avances, et que bien souvent les affaires se ruinent pour les vouloir trop précipiter ; qu'en me donnant patience je verrois le temps les amener insensiblement au point que je souhaitois : ce qui n'a pas manqué deux mois après, non plus que l'empressement avec lequel, par leur ordre, j'ai sollicité l'arrivée de l'armée navale, qui produisit si peu d'effet, et les secours que j'ai inutilement recherchés de troupes, de vivres, de poudre, d'artillerie et d'argent ; ce qui se justifiera en son temps.

Il me reste donc, pour démêler quelque confusion qui paroît dans le temps, à vous dire qu'il est vrai que M. le cardinal d'Aix, qui fut depuis pourvu du titre de Sainte-Cécile, n'étoit pas encore cardinal quand j'envoyai ma première dépêche. Mais outre qu'il le fut fort peu de temps après, et long-temps avant mon embarquement, sa promotion étant assurée, et n'ayant voulu couper en deux la négociation que j'avois faite sur son sujet, j'ai cru que c'étoit une faute bien légère de le qualifier par avance cardinal, ayant fait voir que ce que j'en fais n'est pas ni une méprise ni un manque de mémoire.

Je vas reprendre ma narration par le billet qu'il écrivit à M. le cardinal Mazarin son frère pour lui envoyer le Mémoire que je lui avois mis entre les mains.

Lettre de M. le cardinal de Sainte-Cécile.

« Les affaires de Naples sont encore dans la révolution, et croit-on communément que les Espagnols ne les ajusteront pas facilement, ni de la manière qu'ils publient. J'ai reçu sur ce sujet un Mémoire de M. de Guise, que je vous envoie; et me remettant sur ce qu'il vous apprendra, ma lettre n'étant à autre fin, je demeurerai, etc.

« De Rome, ce 18 septembre 1647. »

Mémoire.

« Les peuples de Naples ne pouvant plus souffrir la tyrannie des Espagnols, appréhendent de se voir rudement châtiés des démonstrations qu'ils ont déjà faites pour obtenir le repos et la liberté; et ne voyant plus de sûreté dans les conditions qu'on leur propose, sont enfin résolus de secouer entièrement le joug, de s'affranchir et se gouverner par eux-mêmes, en se mettant en république. Mais connoissant que sans un chef, de même qu'en a usé la Hollande et tiré tant d'avantage, il leur est impossible de se maintenir; ayant jusques ici appris à leurs dépens qu'ils n'en peuvent choisir dans leur pays assez désintéressé pour ne se pas laisser corrompre, et qui par la jalousie naturelle de la nation s'attire pour l'ordinaire autant d'ennemis que d'envieux, ils ont pris la résolution de jeter les yeux sur un étranger qui courre leur fortune, et qui ne trouve de sûreté parmi eux que dans la fidélité de ses services. La personne du duc de Guise, qui par un cas fortuit se rencontre dans Rome, a paru aux principaux et plus éclairés d'entre

eux un sujet propre à leur rendre un service si important, d'autant plus que sa naissance le rend exempt de la jalousie que ceux de la nation pourroient avoir d'un autre; que personne ne fera difficulté de lui obéir, et qu'on ne peut soupçonner un homme de son rang d'être capable ni de corruption ni de lâcheté. A cet effet, lui ayant donné avis de la disposition où ils se trouvent, et mandé qu'ils l'informeront plus particulièrement de toutes choses par un homme exprès qu'il attend de jour à autre, chargé de tous les pouvoirs et instructions nécessaires pour traiter, et faire des conditions avec lui; comme il ne veut point s'embarquer en un si grand dessein, quoique utile aux intérêts de la France, sans avoir la permission du Roi, il offre, en cas que la cour l'ait pour agréable, de prendre le risque de cette affaire, et, se sacrifiant pour rendre un service si signalé, employer sa vie et son sang pour les avantages de la couronne, dont, en cas d'agrément, il espère la protection, et d'être assisté de toutes les choses dont il pourroit avoir besoin, et surtout une prompte expédition, qui lui est absolument nécessaire. Les peuples de Naples désirant faire un dernier effort dans le mois prochain, qui est le temps où la ratification des articles passés avec le vice-roi arrivera d'Espagne, et leur doit être délivrée, ou bien être éclaircis de son refus, le duc de Guise supplie très-humblement que le tout se passe dans le secret, non pas tant dans l'appréhension que l'éclat fît manquer l'affaire, que pour n'avoir pas le déplaisir de voir sacrifier à son malheur une quantité d'innocens, dont l'estime et l'amitié qu'ils ont pour lui feroient tout le crime. »

Je crus, après avoir fait ces diligences, que je devois, en attendant les réponses de la cour, embarquer toujours plus fortement les choses; et pour cet effet j'envoyai à don Francisco Toralto, général des armes du peuple de Naples, pour pressentir si son emploi ne choqueroit point mes prétentions, et s'il ne feroit point de difficulté de m'obéir; s'il étoit résolu de pousser les affaires à bout, et s'il ne tenoit point quelque liaison secrète et correspondance avec les Espagnols. Il reçut favorablement la personne qui l'alla trouver de ma part, promit le secret de cette négociation, qu'il observa fidèlement; me manda qu'il voyoit peu de fondement à faire sur la légèreté et humeur impétueuse du peuple qu'il servoit; que dans la désunion de la noblesse on ne pouvoit rien faire de bon, à moins que de trouver quelque expédient pour la faire cesser: mais que s'il paroissoit une armée de mer française, en état de débarquer du monde, et secourir de toutes les choses qui seroient nécessaires à pouvoir ravitailler la ville de munitions et de guerre et de bouche, qu'en ce cas il croyoit qu'on pouvoit aisément chasser les Espagnols, vu la grande haine et la lassitude que tout le royaume, tant la noblesse que le peuple, avoient de leur domination; que si je venois pour chef de cette entreprise, volontiers il recevroit mes ordres, sachant ce qu'il devoit déférer à mon sang et à mon nom, pour qui il avoit toujours eu beaucoup de respect; qu'il n'y avoit rien à ménager davantage avec lui; qu'il ne falloit seulement que s'assurer des secours et faire paroître l'armée; surtout que l'on se gardât bien de parler au sieur Octavio Marquès, pour être un homme timide

et irrésolu, et qui, tâtant les choses, maintenoit toujours un commerce secret avec le vice-roi.

Je ne manquai pas non plus d'avoir des conférences particulières avec tous les Napolitains qui se rencontroient à Rome, les caressant tout autant qu'il m'étoit possible, afin que s'ils ne m'étoient utiles à quelque négociation, ils pussent au moins, par le bien qu'ils diroient de moi à ceux de leur nation, par leurs lettres et par le rapport de ceux qui s'en retourneroient, me faire connoître, et m'acquérir du crédit et de l'amitié. J'employois une partie de la nuit à donner des audiences à tous ceux qui m'en demandoient pour me venir dire des nouvelles, et ne tenois pas mon temps perdu quand, après avoir écouté vingt fâcheux, j'en rencontrois un de qui je pouvois tirer quelque lumière. M. de Fontenay étoit importuné de mille relations fabuleuses, et de cent avis qu'on lui venoit donner à tous momens. Il n'arrivoit point de marinier qui, pour tirer quelque chose de lui, ne vînt lui rendre compte de l'état des désordres; et tel feignoit d'être venu exprès, qui n'avoit pas bougé de Rome. L'on lui débitoit aussi bien souvent ce qui s'étoit dit le matin à l'antichambre du Pape, à Saint-André de Laval, et à la Minerve; et des gens qui ne savoient les choses qu'après avoir passé par vingt bouches différentes s'écrivoient des lettres et les datoient de Naples pour s'accréditer, comme personnes bien informées, et qui avoient de grandes correspondances, bien qu'ils n'eussent appris leurs secrets importans que par le bruit commun. Son humeur n'étant pas naturellement ni caressante ni libérale, l'on sortoit d'ordinaire assez mal satisfait de chez lui, pour me

venir chercher et me rendre compte de tout ce qu'on avoit traité avec lui. De sorte que, parmi tant de bagatelles, j'apprenois quelquefois des choses qu'inutilement il me vouloit cacher, et je prenois soin de contenter et flatter tout le monde, afin de savoir tout et d'attirer à moi l'inclination générale des Napolitains.

Dans ce grand nombre de donneurs d'avis, il y avoit à Rome un nommé Laurenzo Tonti, homme de peu de naissance, mais d'un esprit adroit, qui s'étant rendu agréable au comte de Monterey par mille intrigues, et trouvé moyen de gagner sa vie par son industrie, quittant le travail de ses mains, lui donnoit des avis pour avoir de l'argent, desquels recevant toujours quelque récompense, il se mit en état de vivre doucement de ce qu'il avoit amassé; et son protecteur n'étant plus dans l'emploi et retourné en Espagne, il avoit choisi Rome pour une retraite douce et assurée, étant un lieu où avec une dépense fort modérée l'on peut subsister honorablement. Il s'étoit attaché à la suite du prince Ludovisio pour avoir un support, étant neveu du Pape; et faisant le métier de courtisan, il pratiquoit les artifices et les subtilités qu'il avoit apprises dans Naples, et s'étoit achevé de se perfectionner dans l'école de la cour de Rome. Il avoit eu soin de faire pourvoir son beau-frère, nommé Augustin de Lieto, jeune homme assez spirituel et d'un naturel agissant et inquiet, d'une compagnie dans le bataillon de Calabre, qui lui faisoit porter le titre de capitaine.

Ces deux hommes ne méritent pas d'être oubliés, ayant joué un rôle assez considérable l'un et l'autre

dans le cours de toutes les affaires. Le premier, cherchant avec soin les moyens de se faire valoir et quelque nouveauté pour les lui faire naître, étoit l'un de ces débiteurs de nouvelles qui écrivent à toutes sortes de gens pour se procurer des réponses, montrent leurs lettres à beaucoup de personnes, et bien souvent les font eux-mêmes, les remplissant de tout ce qu'ils ont appris de beaucoup de différentes sortes de gens, qu'ils réduisent et mettent en ordre, et par là sont bien reçus de tous les curieux et des ministres de tous les princes, dont ils tirent parfois quelques gratifications. La nouvelle de la révolte de Mazaniel lui fit ouvrir les yeux, et donna espérance de se faire valoir dans une conjoncture si importante, et dont tout le monde avoit curiosité de voir où pourroit aboutir une si étrange nouveauté. Il employoit ses heures inutiles à Ripa, grand abord des felouques de Naples et de Sicile, et de toutes celles qui viennent de dehors; il flattoit et faisoit boire les mariniers, dont il tiroit tout ce qu'il pouvoit pour en venir faire le soir sa cour à M. de Fontenay : et ayant reconnu que je cherchois à prendre part dans ces désordres, il venoit ensuite toutes les nuits m'informer de tout ce qu'il apprenoit; et entretenant ce commerce avec moi, à ce qu'il me disoit à son insu, crut qu'étant plein d'ambition et d'envie de faire quelque chose de grand et de considérable pour servir la France, il tireroit de moi de grandes récompenses de ses services, et qu'ainsi il feroit sa fortune, ou par mon moyen, ou par celui de M. de Fontenay.

Il écrivit avec application de tous côtés, afin d'être mieux informé, et de s'accréditer avec plus de fonde-

ment et d'apparence. Il parvint enfin par son adresse à se rendre nécessaire à l'agent du peuple de Naples, à M. l'ambassadeur et à moi. Il me fit espérer de me faire avoir le commandement de leur armée; et je l'assurai de mon côté de ma reconnoissance, et de faire son beau-frère capitaine de mes gardes, afin de flatter davantage ceux de ce pays en me mettant entièrement entre leurs mains, confiant ma personne à un Napolitain, et leur ôtant le soupçon qu'ils pourroient avoir que je voulusse employer les Français dans les charges les plus considérables de ma maison : ce qui m'étoit tout-à-fait nécessaire pour prendre pied parmi eux, devant avoir cette conduite jusques à tant que, m'étant autorisé par mes actions, je pusse après en changer, et la choisir telle que je la croirois et la plus honorable et la plus sûre. Je n'y ajoutois pas néanmoins une telle créance que je n'eusse par d'autres voies mes correspondances, et que je ne tentasse tout ce qui pouvoit contribuer au dessein que je m'étois proposé.

Le capitaine Augustin fut dépêché à Naples, d'où à son retour il m'en apporta l'état, véritable ou fabuleux. Il est vrai que le peu d'adresse de ceux qui commandoient, leur trop grande confiance prise mal à propos, et leur incapacité jointe à la malice de beaucoup de gens, y firent changer en peu de temps la face des affaires, détruisirent les fondemens que j'avois faits, et firent perdre tous les avantages aux peuples, en leur ôtant ceux qu'ils avoient entre les mains; lesquels étant bien ménagés, il n'y avoit rien de si aisé que de chasser les Espagnols, prendre les châteaux de la ville, et généralement toutes les

forteresses du royaume, sans donner un coup d'épée ni répandre une goutte de sang, étant dépourvus de toutes choses. Ils furent assez mal conseillés pour donner durant la suspension d'armes, dans toutes les places, des vivres, des poudres et autres munitions de guerre, croyant par là témoigner leur respect pour le roi d'Espagne, et l'obliger à ratifier les conditions qu'ils avoient ajustées avec le vice-roi, qui leur étoient trop avantageuses pour leur être confirmées : ce que toutefois leur persuadèrent quelques-uns de leurs chefs que l'on avoit gagnés, sans que, pour leur malheur, ils en eussent aucun soupçon.

Vincenzo d'Andrea, dont je parlerai assez souvent, a toujours trahi avec beaucoup d'adresse, ayant malicieusement, pour consommer plus tôt les blés que l'on avoit pour quatre ou cinq mois, fait faire le pain du poids de quarante-cinq onces, et débité au même prix que celui qui n'en pesoit que vingt-cinq, et épuisé ainsi le fonds destiné pour le remplacement de ce que l'on tiroit des greniers publics, qui étoit de plus de cent mille écus, en libéralités qu'il faisoit aux gens de guerre et aux chefs les plus autorisés d'entre eux, ayant la charge de provéditeur général : de sorte que je n'en trouvai à mon arrivée que fort peu, et point du tout d'argent pour en acheter d'autres.

Le capitaine Augustin me rapporta donc que, par les dernières revues, il se trouvoit cent soixante et dix mille hommes sous les armes, fort lestes, résolus et prompts à exécuter toutes sortes d'entreprises, quelque périlleuses qu'elles pussent être ; et qu'outre cinq ou six cents chevaux déjà sur pied, en pre-

nant ceux des carrosses, l'on pourroit, en moins de huit jours, en faire cinq ou six mille ; que de ce que l'on avoit conservé des pillages, ou de ce qu'il y avoit de pierreries, argenterie et argent monnoyé sur les banques appartenant à gens suspects et ennemis, l'on feroit aisément trois ou quatre millions d'or ; qu'il y avoit beaucoup de poudre, sans ce que travailloient journellement trois cents ouvriers employés à la poudrière ; qu'on avoit des magasins remplis de mèches, de balles et de salpêtre ; que l'on avoit fait amasser tout le cuivre et le métal qu'il y avoit dans la ville pour fondre de l'artillerie, sans compter quarante pièces de canon qui garnissoient le tourjon des Carmes, et que l'on avoit mises à toutes les embouchures des rues, et à toutes les avenues par où les ennemis les pouvoient attaquer; que tout le royaume étoit soulevé aussi bien que la ville ; et qu'outre des blés pour cinq mois resserrés dans les greniers, l'on en tireroit du plat pays et de toute la campagne, qui étoit du même parti, tant que l'on voudroit, et en si grande abondance que l'on n'en pourroit jamais manquer ; qu'il n'y avoit point de forces opposées suffisantes pour en fermer les passages ni en empêcher les transports ; que l'on n'avoit que faire d'étrangers, qui ne feroient que donner jalousie aux Napolitains, lesquels, par la crainte d'être soumis à une nouvelle autorité, se raccommoderoient avec l'Espagne, dans l'opinion qu'ils auroient qu'au lieu d'obtenir la liberté qu'ils prétendoient, et pour laquelle ils étoient si bien résolus de mourir, ils ne fissent que changer de chaînes, qui peut-être leur seroient encore plus pesantes ; que si l'on parloit de quelque autre domination, il se formeroit beaucoup

de cabales différentes qui se réuniroient avec les ennemis et la noblesse, pour s'opposer à la faction qui se verroit en état de se prévaloir sur les autres; qu'ils n'avoient besoin que d'un chef pour leur apprendre à faire la guerre, et mettre quelque ordre parmi eux; que si l'on ménageoit bien leurs forces et tout ce qu'ils avoient entre les mains, l'on pourroit non-seulement chasser les Espagnols, mais leur aller porter la guerre dans leur pays, et leur ôter la Sicile et la Sardaigne, réunies entièrement dans les intérêts de Naples; que ce ne seroit que l'ouvrage d'une campagne, et la liberté de la ville que l'occupation de peu de semaines; que l'on avoit jeté les yeux sur moi comme sur une personne capable d'exécuter de si belles choses; qu'enfin l'on me demandoit, non pas pour aller combattre, mais pour vaincre et triompher sans péril et sans peine, et pour me rendre le plus glorieux de tous les hommes, prenant la défense de leur liberté, et les tirant d'un esclavage qu'ils avoient souffert si long-temps avec tant de douleur et d'impatience.

Connoissant la vanité de cette nation, je ne crus pas fortement toutes ces choses; mais au moins fus-je persuadé qu'il y avoit quelque fondement, et que je ne pouvois douter qu'une partie n'en fût véritable, dont je fus toutefois détrompé dans fort peu de temps; mais ce ne fut qu'après m'être engagé de sorte que je ne pouvois plus avec honneur me dédire de prendre le hasard de cette entreprise. Je laisse à juger si, après de telles espérances, je ne devois pas être bien surpris quand je vis, étant sur les lieux, que l'on manquoit absolument de tout,

et que je ne devois compter que sur ma seule personne.

Cependant, par le retour de mon courrier, je reçus des nouvelles de la cour et des lettres de M. le cardinal Mazarin, qui ne servirent qu'à m'animer et me réchauffer davantage. Il me mandoit que, voyant tant de péril dans le dessein que je proposois, il n'oseroit pas me le conseiller; mais que si je voulois le hasarder, le Roi m'en donnoit la permission, et que je serois assisté de tout ce qui me seroit nécessaire; que je n'aurois qu'à m'adresser aux ministres que Sa Majesté avoit à Rome, et prendre mes mesures avec eux, leur écrivant en conformité de ce qu'il m'avoit mandé (1).

Je sus cependant qu'à l'arrivée de ma dépêche je passai pour un visionnaire, tous les avis de tous côtés étant que les révolutions de Naples étoient apaisées, et que les Espagnols étoient résolus de ratifier tout ce qui leur avoit été demandé, et ce que le duc d'Arcos avoit accordé, remettant à se venger et pousser leurs ressentimens à un temps moins dangereux, et où ils pourroient se satisfaire sans rien hasarder, qui seroit après la conclusion de la paix, qui se traitoit à Munster avec beaucoup de chaleur. Je m'efforçai de savoir, par toutes sortes de moyens, ce qui se passoit et se disoit chez l'ambassadeur et les cardinaux de la faction d'Espagne, dont je fus toujours ponctuellement averti, soit par des espions que j'avois gagnés, ou par des femmes; et j'appris que ma personne leur donnoit plus d'inquiétude que tous les

(1) *Voyez*, dans la Notice qui précède ces Mémoires, page 33, l'extrait de la lettre du cardinal Mazarin.

préparatifs d'armemens que l'on faisoit en France: et ayant un jour rencontré au cours le comte d'Ognate, accompagné de quatre ou cinq cardinaux, je m'aperçus que les ayant salués, ils me regardèrent fort attentivement, et leur conversation s'en réchauffa. Le soir, une des plus belles voix de Rome, que j'allois ouïr chanter souvent, dont le cavalier de Liodi, maître de chambre du cardinal Montalte, qui avoit tout crédit sur l'esprit de son maître et savoit tous ses secrets, étoit éperdument amoureux, ayant appris de lui le particulier de cet entretien qui m'avoit tant donné de curiosité, vint m'en rendre compte, et m'apprit que toute cette compagnie, discourant sur les affaires de Naples, qui étoient la principale matière des conversations de Rome, le cardinal Albornos m'ayant vu passer, s'écria que si le royaume de Naples avoit à se perdre pour le Roi leur maître, ce seroit moi seul qui leur feroit le mal, étant capable de tout entreprendre, et personne propre à me rendre le chef des révoltés, qui n'avoient besoin que d'un homme à leur tête pour leur faire tout oser, et, mettant quelque ordre parmi eux, leur faire connoître leurs forces et la foiblesse des Espagnols. Sur quoi lui étant répliqué par quelqu'un de la compagnie que je n'étois pas à craindre, ne pensant qu'à mon plaisir et à mon divertissement, il se mit à rire, et leur dit que le duc Doria avoit fait le même jugement du comte de Lavagne, qui, la nuit ensuite, s'étoit rendu maître de la ville de Gênes, et auroit achevé une entreprise si difficile, s'il ne se fût noyé malheureusement en allant s'assurer de la dernière galère; que je n'avois pas ni moins de cœur ni moins

d'ambition que lui; que j'avois plus de naissance, et sortois d'un sang toujours prêt à exécuter de hautes entreprises et ce qu'il y avoit de plus hasardeux; qu'enfin, selon son sens, si la perte de Naples devoit arriver, il ne croyoit pas que ce dût être par une autre main: ajoutant que si l'on se garantissoit de moi, il répondroit de la conservation du royaume; que la France ne lui donnoit point d'inquiétude; qu'il souhaitoit de savoir son armée à la voile, et qu'elle arrivât dans le port de Naples devant celle d'Espagne, sa présence, par la jalousie de la domination française, étant le meilleur et le plus assuré moyen de faire cesser toutes les difficultés que le peuple apporteroit à son raccommodement: ce qu'il appuya de tant de raisons et d'une politique si raffinée, que tous les assistans en demeurèrent d'accord avec lui.

Mes espérances se fortifièrent par cette nouvelle, et je demeurai persuadé qu'un homme si éclairé ne parloit pas sans raison, et que mon dessein étoit plus facile que je ne me l'étois imaginé, puisqu'il avoit des connoissances que je ne pouvois pas avoir. Je me résolus donc de ne plus sortir le soir, et ordonnai à mes officiers de veiller soigneusement sur tout ce que l'on me donneroit à manger et à boire, étant en danger de l'assassinat et du poison.

Il vint dans ce même temps un Sicilien proposer à M. de Fontenay une entreprise sur l'île de Lipari, lui faisant valoir l'importance du poste et les facilités qu'il donneroit à profiter de la révolte de Sicile, et qu'il ne seroit pas inutile pour assister à celle de Naples. Il me le renvoya pour examiner sa proposi-

tion, se repentant peut-être de s'être trop légèrement engagé avec moi sur les affaires de Naples, dont il croyoit l'exécution trop aisée, qu'il eût mieux aimée en d'autres mains qu'entre les miennes, s'imaginant que je pourrois prendre le change, et m'attacher à une entreprise présente, plutôt qu'à une qui paroissoit plus éloignée. J'entrai d'abord en soupçon que cet homme m'étoit envoyé par les Espagnols, qui se pouvoient flatter de la même opinion, ou qu'ils vouloient l'introduire dans ma confiance pour leur servir d'espion auprès de moi, ou être employé à quelque autre dessein plus dangereux. J'écoutai néanmoins tout ce qu'il avoit à me dire; et, méprisant les offres qu'il faisoit, cette île n'étant pas assez bien fortifiée et étant de trop petite conséquence, je lui dis que n'ayant rien davantage à traiter avec moi, qu'il se rendroit suspect auprès des ministres d'Espagne, et hasarderoit trop légèrement sa vie s'il me voyoit davantage.

Peu de jours après, l'on eut avis de l'arrivée de la flotte d'Espagne, chargée de gens de guerre, et qui portoit la personne de don Juan d'Autriche. Le peuple lui fit une députation, et crut trop légèrement qu'il leur apportoit la ratification des choses que leur avoit accordées le duc d'Arcos, et que le Roi son père ne l'avoit envoyé que pour autoriser davantage les promesses de conserver leurs priviléges, et d'exécuter plus ponctuellement tout ce qui leur auroit été promis de sa part. Mais les réjouissances que l'on faisoit de sa venue furent bientôt troublées, quand, deux jours après, les troupes étant débarquées, le canon des châteaux et de toute l'armée tirant sur la ville,

les Espagnols y entrèrent furieusement, un flambeau dans une main et l'épée dans l'autre, pour la mettre tout à feu et à sang. L'étonnement fut fort grand parmi le peuple de cette surprise; mais en étant un peu revenu, chacun courant aux armes s'opposa vigoureusement à leur effort; et leurs ennemis, appréhendant de se voir accablés par la multitude, se contentèrent de gagner toutes les hauteurs et de s'y retrancher, convertissant leur attaque en une défensive.

Pour lors les Napolitains s'aperçurent, mais trop tard, qu'ils avoient été trahis, et qu'ils s'étoient laissés endormir, ayant trop négligé de recourir à la protection de la France, dont le secours leur étoit nécessaire dans une si pressante extrémité. Ils se repentirent d'avoir, pour témoigner leur zèle et leur fidélité à l'Espagne, pourvu de vivres et de poudres les châteaux dont ils auroient besoin pour se défendre, pour leur faire la guerre, et pour abattre leurs maisons à coups de canon. Ils appelèrent cent fois traîtres ceux qui avoient empêché de faire jouer la mine que les polites avoient faite sous le château Saint-Elme, qui leur assuroit la prise de ce poste, qui, comme le plus fort et le plus élevé de la ville, est celui qui depuis les a plus incommodés. Ils reconnurent la nécessité qu'ils avoient d'un chef de naissance et de considération, commençant à se défier de don Francisco Toralto; combien la protection de France leur seroit utile, le besoin qu'ils auroient de son armée navale pour s'opposer à celle d'Espagne, qui, se trouvant dans leur port, fermoit leur ville et leur ôtoit la communication de la mer; et songeant

à tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur défense, ils se trouvèrent avec fort peu de blé et moins de poudre, et dégarnis de tout ce qu'il falloit pour résister à leurs ennemis. Le déplorable état où ils se rencontroient obligea toutes les provinces du royaume à se déclarer contre eux : et la noblesse, qui étoit demeurée jusque là en repos, ayant pris congé, suivant les ordres de don Juan d'Autriche et du vice-roi, se retira pour aller prendre les armes; et tous les cavaliers, selon leur crédit et leurs forces, travaillèrent à faire des levées, à leurs dépens, de cavalerie et d'infanterie, pour former un corps d'armée et les venir assiéger par terre.

Ils se résolurent, eux, qui ne vouloient point de secours et croyoient n'avoir besoin de personne, d'en demander à tout le monde, et firent publier un manifeste pour faire voir l'état malheureux où ils étoient réduits; et, tâchant d'émouvoir à compassion toute la chrétienté, racontoient pitoyablement leurs aventures, et publioient que, malgré leur zèle et leur fidélité pour le service d'Espagne, et les paroles qui leur avoient été données, et les capitulations qu'on leur avoit accordées au mépris de leur bonne foi et trop de confiance, on les avoit attaqués avec une rigueur et cruauté inouïe, battant trois jours et trois nuits de suite la ville à grands coups de canon, pour la mettre en ruine et les égorger tous; qu'ils conjuroient donc tous les rois, princes, Etats et républiques d'avoir pitié de leur oppression, et de leur donner du secours et des assistances pour s'opposer à des ennemis si dangereux qui vouloient les tyranniser, et leur aider à se tirer de l'esclavage et de

l'oppression. Ils dépêchèrent aussitôt à Rome pour presser les ministres du Roi de leur procurer sa protection et du secours, me conjurèrent de les aller trouver, demandèrent avec empressement qu'on leur fît venir l'armée navale, et me prièrent instamment d'être leur solliciteur. Il n'y avoit point de jour qu'il n'arrivât quelqu'un de leur part pour faire de nouvelles demandes. Le Tonti étoit fort occupé à présenter tous ces nouveaux envoyés. J'écrivis une lettre au peuple de Naples, à qui je donnai le titre de république royale pour les flatter, dont je chargeai le capitaine Augustin, qui fut arrêté en passant par les galères de Gênes; mais heureusement ayant sur lui sa commission de capitaine dans le bataillon de Calabre, et la faisant voir au duc de Tursi, il lui persuada qu'il alloit pour se rendre à son devoir et servir à sa charge; si bien qu'il lui laissa achever son voyage et porter de mes nouvelles, qui furent reçues avec une joie et un applaudissement incroyable.

Cependant messieurs l'ambassadeur, cardinaux de la faction et ministres du Roi tinrent un conseil où je fus appelé, pour voir ce qu'il y auroit à faire dans la présente conjoncture, où il fut résolu d'envoyer un courrier à la cour pour lui donner avis de ce qui se passoit, presser en diligence l'armement et la venue de l'armée navale, sur laquelle je m'irois embarquer dès que j'aurois nouvelle de son arrivée à Porto-Longone. Et pour faire voir que le secours étoit demandé par les Napolitains, l'on jugea à propos de faire passer en France un carme nommé le père de Juliis, pour représenter leurs nécessités et rechercher sa protection et ses secours, nous ayant été dépêché

pour ce sujet, croyant que l'on seroit bien aise de voir toutes ces choses demandées par un homme de la nation; qu'il falloit surtout qu'il y eût un corps suffisant d'infanterie embarqué pour mettre pied à terre, si l'on désiroit des troupes, quantité de munitions de guerre et d'argent, et conduire aussi quelques vaisseaux chargés de blé, afin qu'étant en état de remédier à toutes leurs nécessités, l'on pût ménager avec eux des conditions avantageuses pour la couronne.

Cependant l'on se battoit continuellement dans Naples; et le peuple, croyant ne pas devoir demeurer sur une simple défensive, songea à reprendre sur ses ennemis quelques-uns des postes qu'ils avoient avancés sur lui. Le malheureux don Francisco Toralto, prince de Massa, crut devoir commencer par l'attaque du couvent de Sainte-Claire, lieu très-important, pour être quasi dans le milieu de la ville. L'amitié que sa femme avoit pour lui fut cause de sa perte; car le voulant retenir la plupart du temps auprès d'elle, de peur des périls qu'il avoit à courre, cela faisoit accroître les défiances que l'on avoit prises de lui, ne communiquant que rarement avec le peuple, qui attribuoit cette retraite, ou à une négligence de les servir, ou à quelque mauvaise volonté et intelligence : ce qui causoit des murmures contre sa conduite, et faisoit former des entreprises contre sa vie, que sa présence auroit facilement dissipées. Il fit faire une mine qui, n'ayant pas fait tout l'effet que l'on en attendoit, le rendit responsable du mauvais succès; et l'on crut qu'il avoit fait ôter une partie de la poudre pour mettre du sable à la place. La fuite d'Octavio Marquès fortifia les soupçons que l'on avoit

contre lui, estimant qu'elle étoit concertée entre eux. Pensant donc laisser passer la première furie de la populace en se cachant, pour pouvoir être après mieux écouté dans ses justifications, on fit tant de diligence pour le chercher, que l'on découvrit enfin le lieu de sa retraite; d'où ayant été tiré et aussitôt investi de quantité de gens, comme il étoit homme bien fait, de qualité, d'esprit et de mérite, et naturellement éloquent, il leur fit un discours de toute sa conduite et des services qu'il leur avoit rendus, dans lequel il se vit si favorablement écouté, ayant beaucoup d'amis et acquis l'estime et l'amitié générale, qu'il avoit quasi procuré sa sûreté, attendri et persuadé tous les assistans, quand Gennaro arrivant se mit à crier qu'il étoit un traître, qu'il falloit lui couper la tête et le traîner par les rues : ce qui étant appuyé des voix des lazares, qui ne demandoient que de semblables occupations, cet arrêt, aussi injuste que violent, fut exécuté sur-le-champ. On lui coupa la tête; le cœur lui fut arraché, qui fut porté dans un bassin d'argent à sa femme, et son corps fut impitoyablement traîné par les rues; et, par les menaces que ces canailles firent d'aller brûler dans leurs maisons tous ceux qui voudroient s'opposer à leurs volontés, ils proclamèrent tumultuairement Gennaro pour leur général, le récompensant d'une action si brutale et si emportée : à quoi le tourjon (1) des Carmes, dont la garde lui avoit été commise dès le commencement de la révolte (pour être le capitaine du quartier, ayant sa boutique d'armurier devant la porte), contribua beaucoup à autoriser sa puissance, et lui

(1) *Tourjon* : Forteresse.

assuroit une retraite, la plus importante et la plus considérable de la ville, contre les tumultes et les attentats que l'on pouvoit faire contre sa personne. Marc-Antonio Brancaccio, homme d'âge et de réputation, ancien ennemi des Espagnols, dont il avoit été maltraité sans raison, fut élu mestre de camp général.

Le capitaine Augustin trouva tous ces changemens à son arrivée : et s'étant adressé à lui, aussi bien qu'à Gennaro, pour rendre ma lettre, exposer sa commission et les offres que je faisois des secours de la France, ce vieux cavalier, ne pouvant souffrir la brutalité et ignorance de Gennaro, appuya si fortement l'élection de ma personne, que tout le peuple y concourut avec une joie incroyable; et jetant les yeux sur Nicolo-Maria Mannara, jeune homme d'un esprit agissant, et qui ne faisoit que de sortir de ses études, le choisit pour m'apporter des dépêches du peuple, accompagné d'Aniello de Falco, ancien avocat à qui l'on avoit donné la charge de général de l'artillerie, et de quelques autres, qui furent aussi chargés de lettres pour M. le marquis de Fontenay : et le capitaine Augustin revint en diligence me rapporter tout ce qui avoit été résolu.

Dans ce temps, Vincenzo d'Andrea, confident du prince de Massa, mais beaucoup plus des Espagnols, pour dissiper les soupçons que l'on avoit pris de lui avec tant de justice, dressa un ban que le peuple de Naples fit publier incontinent, par lequel il étoit défendu, à peine de la vie, de reconnoître le roi d'Espagne et d'obéir à ses ordres, et commandement de ne recevoir que ceux de la république, en qui seule désormais résideroit la souveraineté : et cachant par

ce moyen ses méchantes intentions, se mit en état de pouvoir plus impunément continuer ses trahisons, qu'il ne manqua pas de pratiquer jusques à la fin, quoiqu'il n'ait pas évité, plusieurs années après le rétablissement des Espagnols, le châtiment que les traîtres reçoivent d'ordinaire, au lieu de récompense.

Les députés étant arrivés pour me venir offrir le commandement de leurs armes, je ne leur voulus point donner audience; mais leur fis dire d'aller rendre leurs dépêches à M. de Fontenay, ambassadeur du Roi, et que je ne leur parlerois point qu'en sa présence, afin que je fusse plus autorisé en n'agissant que par les ordres des ministres de Sa Majesté; et qu'ainsi ils fussent plus obligés à me procurer des secours, et moi plus en état de ménager les conditions sans lesquelles je ne me voulois pas charger de l'exécution de cette entreprise. Dès qu'il les eut écoutés, et vu les lettres qu'ils avoient à lui rendre, il envoya prier les cardinaux de Sainte-Cécile, Théodoli et Ursini, de la faction de France, de venir chez lui, où il tint conseil avec eux et avec M. l'abbé de Saint-Nicolas sur un sujet si considérable. Et ensuite m'ayant mandé par le sieur de Luzarches, son maître de chambre, que ces messieurs étoient avec lui, et qu'ils avoient à me communiquer quelque chose d'important au service du Roi et à mes intérêts, je m'y rendis pour savoir ce qu'ils avoient à m'ordonner, M. le cardinal Mazarin m'ayant mandé que je saurois d'eux les intentions de Sa Majesté, et que, déférant à leurs sentimens, je me gouvernasse par leur avis en une matière si délicate. Ils me dirent le sujet de l'arrivée des députés de Naples, et l'estime que cette

république faisoit de moi de me choisir pour son général et défenseur de sa liberté; que c'étoit un honneur qui, quoiqu'il fût bien dû à mon mérite et à ma naissance, ne laisseroit pas d'être envié de beaucoup de princes; et qu'enfin, outre les services importans que je pourrois rendre à la France dans cet emploi, pour laquelle ils connoissoient mon zèle et mon respect, que j'étois en état de me voir le plus glorieux homme de mon siècle par les actions que j'aurois à entreprendre, qui seroient d'autant plus éclatantes qu'elles seroient et plus extraordinaires et moins communes. Je leur répondis que, n'étant né que pour employer ma vie au service de la couronne, j'étois prêt à tout hasarder, sans considération des périls où je m'allois précipiter, et où je ne m'exposois pas sans les connoître; que ma perte étoit inévitable si j'étois abandonné; mais que je me confiois en la protection de M. le cardinal Mazarin, en leurs bons offices et entremises, et à l'intérêt que la France avoit de m'assister dans un dessein où je ne m'engageois que pour y ménager et sa gloire et son avantage. Chacun à l'envi m'assura de tous les secours qui me seroient nécessaires; et surtout M. le cardinal de Sainte-Cécile me dit qu'il seroit caution que je ne manquerois de rien; que son frère et lui m'avoient trop d'obligation pour en être jamais ingrats, et que je devois prendre en leur amitié une entière confiance.

M. de Fontenay envoya pour lors querir les députés de Naples, qui en entrant vinrent d'abord à moi: mais leur ayant montré messieurs les cardinaux, auxquels, par respect, ils devoient premièrement

faire la révérence, ils s'acquittèrent de ce devoir; et de là se tournant à moi, me saluèrent le genou à terre; et ne voulant point me parler qu'en cette posture, j'eus peine à les faire lever, et les y obligeai en leur disant que je ne les écouterois pas en cet état. Ils me firent une harangue pour me représenter l'injuste traitement que la ville de Naples recevoit des Espagnols; qu'après un zèle, une fidélité et un respect à l'épreuve des rigueurs tyranniques dont ils avoient toujours usé envers les habitans, ils avoient pratiqué avec eux la dernière infidélité, les ayant attaqués sans aucun nouveau sujet de plainte, en un temps où ils se croyoient dans une paix bien établie, avoient fait canonner et battre en ruine leur ville, avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux, galères et châteaux, et fait entrer toutes leurs troupes les armes à la main, avec des flambeaux allumés, pour passer tout le peuple au fil de l'épée, et mettre le feu à toutes les maisons; que ce procédé si violent et si injuste ayant étouffé toute sorte de confiance, il étoit résolu de briser ses fers, de se procurer la liberté, et de se mettre en république, pour établir la sûreté de son gouvernement; et qu'ayant besoin d'un chef pour sa défense et pour le commandement de ses armes, on leur avoit ordonné de venir de sa part se jeter à mes pieds pour me conjurer de me rendre son défenseur, et prendre la même autorité dans la ville de Naples et tout son royaume qu'ont eue et possèdent encore dans les provinces unies du Pays-Bas les princes d'Orange; qu'ils n'avoient pas cru pouvoir jeter les yeux sur un autre que moi, non-seulement à cause de ma réputation, de mon estime

et de mon mérite, mais par un juste sentiment de reconnoissance de toutes les bontés que je lui avois fait paroître, et du zèle avec lequel je m'étois engagé à le servir, et à lui ménager tous les secours qui lui seroient nécessaires; et que, par la considération où j'étois en France, je serois comme un dépôt sacré qui l'obligeroit à l'assister de toutes ses forces, à prendre sa défense, et le recevoir sous sa protection: mais qu'un des principaux motifs qui l'avoit porté à me souhaiter pour leur général étoit à cause de ma naissance, que je tirois d'un sang qui leur étoit si précieux que l'affection et la mémoire en étoient imprimées dans les cœurs de tous les habitans, aussi bien que les armes dans tous les édifices publics, dont les fondations étoient des marques éternelles et de la piété et de la magnificence de mes prédécesseurs; qu'ils me croient trop généreux pour refuser de le venir secourir; qu'il avoit quantité de bras pour résister à ses ennemis, mais qu'il avoit besoin d'une tête pour régler son désordre, lui apprendre à faire la guerre, et le mettre bientôt en état, non pas seulement de se défendre, mais de chasser les Espagnols de son pays; qu'il ne manqueroit point de soldats quand il seroit aguerri, et que je n'en trouverois aucun qui ne fît gloire de mourir quand il faudroit marcher sous mon commandement, répandre son sang pour la défense de sa patrie, et m'acquérir de la réputation.

Ensuite ils me présentèrent les lettres qu'ils avoient à me rendre: mais me retirant en arrière, je leur dis que c'étoit à messieurs les ambassadeur et ministres du Roi présens à qui ils se devoient adresser; et

qu'ayant l'honneur d'être né son sujet, je ne pouvois, sans sa permission et son commandement, m'attacher à un service étranger, et principalement dans un emploi si considérable; qu'il me devoit engager, non-seulement pour le reste de mes jours, mais même mes successeurs; et qu'ainsi, cessant en quelque façon d'être Français pour m'aller faire Napolitain, ce n'étoit pas à moi à prendre cette résolution, qui n'avois qu'à obéir aveuglément à ce qui me seroit ordonné de sa part. M. de Fontenay prenant la parole, me dit que je devois accepter les offres qui m'étoient faites, puisque le Roi m'en avoit donné la permission, et qu'il se sentoit obligé et avoit ordre de me dire que, me sacrifiant pour le service de la république de Naples et pour sa défense, je témoignois ma passion et mon zèle pour la couronne, à qui je ne pouvois rendre de service plus agréable, plus utile et plus important.

Alors, me retournant vers les députés, je leur dis qu'après ce congé que l'on me venoit de donner, j'acceptois avec joie l'honneur que me faisoit la République de me choisir pour général de ses armes et défenseur de sa liberté; que je conserverois une éternelle reconnoissance d'une grâce si extraordinaire et si peu méritée; que j'essaierois par mon zèle et ma fidélité à suppléer à mon insuffisance; que je ne quitterois jamais les armes que je ne lui eusse obtenu le repos et la liberté; et que je m'exposerois à toutes sortes de périls, hasarderois ma vie, et verserois jusques à la dernière goutte de mon sang, quand il s'agiroit de soutenir ses intérêts ou sa gloire. Ensuite je reçus les lettres, que je crois qu'il est à pro-

pos de faire voir ici pour témoigner que je ne veux rien avancer dans ces Mémoires dont je n'aie la justification entre les mains.

Lettre de la république de Naples.

« SÉRÉNISSIME ALTESSE DUC DE GUISE,

« Le très-fidèle peuple de Naples et son royaume, ayant aux yeux des larmes de sang, supplie Votre Altesse de vouloir être son défenseur, comme l'est aujourd'hui en Hollande M. le prince d'Orange, et de lui procurer les assistances que Votre Altesse lui a offertes de si bonne grâce, par l'obligeante lettre que ledit très-fidèle peuple a reçue aujourd'hui à bras ouverts, avec la sincérité, fidélité, et teneur d'icelle. Ce qui nous oblige à ne pas manquer continuellement à faire ici des prières, à la bienheureuse vierge Notre-Dame des Carmes, que bientôt nous puissions voir la personne de Votre Altesse, et sentir des effets de sa valeur, à laquelle nous baisons les mains avec toute sorte de respect et de soumission.

« De Votre Altesse Sérénissime, le très-dévot et très-obligé serviteur,

« LE PEUPLE DE NAPLES ET SON ROYAUME.

« Du palais du royal poste du tourjon des Carmes, le 24 oct. 1647. »

Lettre de Gennaro Annèse.

« SÉRÉNISSIME ALTESSE,

« Ayant lu l'obligeante lettre de Votre Altesse, j'ai résolu, avec tous les autres chefs de ce très-fidèle peuple de Naples, d'envoyer le sieur Nicolo-Maria Mannara, notre agent général, avec une instruction,

et la présente lettre à Votre Altesse. Mais nous trouvant embarrassés en tant d'affaires de guerre, nous nous remettons en tout et partout à ce qu'il déterminera, jugera, suppléera et fera tant de notre particulière part qu'au nom de ce très-fidèle peuple. Et enfin, lui recommandant sa personne de tout notre cœur, nous sommes, en attendant les faveurs et grâces de Votre Altesse, à laquelle, avec toute sorte de respect, nous baisons très-humblement les mains,

« De Votre Altesse Sérénissime, très-humbles, très-dévots et très-obligés serviteurs,

« GENNARO ANNÈSE, généralissime et chef du très-fidèle peuple de Naples;

« DON GIO LOUIGI DEL FERRO, prem. conseiller.

« Du palais du poste royal du tourjon des Carmes de Naples, ce 24 octobre 1647. »

Après cette lecture, je leur dis qu'étant dévoué au service du peuple de Naples par la charge qu'ils m'avoient offerte de sa part, et que j'acceptois sous le bon plaisir du Roi avec autant de joie que de reconnoissance et de respect, il étoit raisonnable qu'ils me rendissent compte de l'état présent des choses, et me fissent entendre toutes leurs nécessités, afin que je commençasse à demander de leur part toutes les assistances dont ils auroient besoin, et m'en rendisse le solliciteur à la cour et auprès de messieurs les ministres.

Les députés me dirent le tragique accident du brave et trop malheureux prince de Massa, le désordre et la confusion qui régnoient dans la ville, faute d'une personne d'assez d'autorité et de conduite pour y

pouvoir remédier; que tout le royaume à l'abord des Espagnols avoit quitté les armes, et, abandonnant leur parti, suivi celui des plus forts; qu'ils ne tiroient plus d'assistance de la campagne, les passages leur étant coupés de tous côtés, tout le plat pays ennemi, à la réserve de quelques bourgs et villages voisins qui leur paroissoient encore affectionnés: mais que le bruit de mon arrivée feroit tout changer de face, et qu'ils ne doutoient pas que tout le monde, se voyant un chef de naissance et de réputation, ne reprît courage, et, lassé d'une domination si cruelle et si insupportable, ne fît, à leur exemple, tous les efforts possibles pour s'en affranchir; qu'ils n'avoient que pour six semaines ou deux mois de blé, peu d'espérance d'en tirer des provinces, à moins que par ma valeur un passage ne fût ouvert, qui leur en donnât et la liberté et le moyen; que quoique beaucoup de particuliers eussent profité des pillages, chacun ayant mis son argent à couvert, ils n'en avoient point pour s'assister; que celui des banques ne se pouvoit prendre sans causer une sédition dangereuse, tout le monde, tant amis qu'ennemis, étant intéressé à la conservation d'un dépôt jusque là sacré et inviolable; que de toucher à l'argenterie des églises ce seroit attirer la colère du Ciel et l'indignation du Saint-Siége; que tous les cavaliers, et leurs ennemis les plus irrités et les plus à craindre, armoient par tout le royaume, et se mettoient à cheval pour venir contribuer à leur oppression, et se venger des outrages et indignités que l'on avoit faits aux plus considérables de leurs corps d'avoir pillé leurs maisons, et cruellement massacré le prince de Massa,

don Pepe Caraffe, et quelques autres; que la poudre leur manquoit, aussi bien que le moyen d'en faire, faute de salpêtre, n'en ayant que pour fort peu de temps, étant obligés d'en consommer quantité tous les jours par l'attaque et défense des postes, et les escarmouches continuelles qui se faisoient nuit et jour; que le peuple, pour témoigner son zèle et sa fidélité pour son Roi, avoit innocemment, par le conseil de gens subornés durant la trève, ravitaillé les châteaux de vivres et de munitions de guerre; que la même faute s'étoit faite dans tout le royaume, en munissant toutes les forteresses dégarnies de tout, croyant en obtenir plus facilement la ratification de la capitulation faite avec le duc d'Arcos; et s'étoit ainsi privé de toutes les choses qu'il avoit en abondance, pour se réduire dans la nécessité où il étoit; que les vaisseaux et galères d'Espagne lui ôtoient la communication de la mer, dont il avoit accoutumé de tirer sa subsistance; que pour des hommes il en avoit si grand nombre, que pourvu qu'ils fussent bien commandés et disciplinés, étant et braves et bien zélés, l'on pouvoit entreprendre toutes choses; qu'à la dernière revue l'on avoit trouvé plus de cent soixante et dix mille hommes bien armés, et bien déterminés à mourir pour le salut de la patrie; que par ce discours je pouvois mieux juger qu'eux de ce qui leur étoit nécessaire, comme plus capable et plus connoissant; et qu'enfin le courage de tous les habitans commençoit à s'abattre, et ne pouvoit se relever que par ma présence; qu'ainsi ils me supplioient de hâter mon voyage le plus qu'il me seroit possible, et presser qu'on les secourût; sans quoi ils ne pourroient

éviter la désolation de leur ville, et ensuite celle de tout le royaume.

Cette véritable relation me fit faire quelque réflexion sur les dangers où je m'allois précipiter ; mais faisant fort peu de cas de ma vie, et étant résolu de la sacrifier pour les intérêts de la couronne, je pris la parole, et l'adressant aux ministres du Roi, leur fis entendre que je n'étois point épouvanté d'apprendre des choses si surprenantes et si contraires à tout ce qui avoit été rapporté jusques ici ; que c'étoit à eux de considérer si le Roi vouloit employer ses forces pour une entreprise si difficile, et qu'en ce cas je me chargerois d'en tenter le risque ; mais qu'ils voyoient aussi bien que moi que si j'étois abandonné, c'étoit m'exposer à une honte éternelle et à une perte inévitable, n'étant ni juste ni raisonnable que l'on me sacrifiât si légèrement où la réputation de la France se trouvoit si fort engagée. Ils me répondirent tout d'une voix que je n'avois rien à craindre ; que les secours seroient si prompts et si puissans, que je ne rencontrerois pas dans l'exécution d'un si glorieux dessein la difficulté ni les périls que je m'imaginois. Ce que m'ayant voulu persuader par mille raisons, je repartis qu'il étoit inutile de les alléguer ; que je n'étois pas personne à me flatter légèrement ; que je voyois bien ce que j'avois à craindre, mais que les hasards et les difficultés, au lieu de me refroidir, ne faisoient que m'animer davantage ; que la confiance que je prenois en leurs paroles, celle que j'avois en la protection de M. le cardinal Mazarin, et la passion que j'avois de contribuer, au péril de ma vie, aux avantages de la France, me feroient affronter la mort et toutes sortes

de difficultés; et que je leur demandois d'en être les témoins, aussi bien que de la fidélité et de la passion avec laquelle je méprisois et ma sûreté et ma personne, et même mon honneur, quand il s'agissoit de servir utilement; qu'ils devoient demeurer d'accord avec moi que j'étois peut-être le seul homme du monde capable de me charger d'une si hasardeuse commission, dont la seule pensée feroit trembler les plus déterminés et les plus hardis. Ils témoignèrent en être persuadés; et pour avancer et résoudre une si grande affaire, ils m'assurèrent que je n'avois qu'à demander ce que je désirois, et qu'ils avoient l'ordre et le pouvoir de me l'accorder : de quoi je devois faire état, les promesses du Roi étant inviolables et assurées.

Je demandai l'armée navale à mes ordres, la plus forte de vaisseaux et de galères qu'il seroit possible; deux cent mille écus d'argent comptant, en attendant un plus puissant secours; quatre mille hommes de pied prêts à débarquer à ma première demande; quinze cents cavaliers démontés pour mettre à cheval; les selles, brides et pistolets pour eux; la même chose pour armer deux mille chevaux que je prétendois lever dans le royaume de Naples; des mousquets et des piques pour douze mille hommes; douze pièces de canon, six vingt milliers de poudre, avec les balles et mèches à proportion, et quatre vaisseaux au moins chargés de blé; et qu'avec toutes ces choses je leur répondois du succès de ce grand dessein, et d'ôter en fort peu de temps la couronne de Naples au roi d'Espagne : ce qu'ils me promirent de la part du Roi positivement, et que dans fort peu de temps je devois faire état de toutes ces choses.

Après quoi je donnai des lettres à Nicolo-Maria Mannara, et M. de Fontenay ses réponses, pour aller rendre compte à la République de l'heureux succès de sa négociation; et je le chargeai de dire que je me préparois à l'aller servir, et que dès que je saurois l'armée navale arrivée à Porto-Longone, je m'irois embarquer sans perdre de temps, pour lui porter avec moi tous les secours qui lui étoient nécessaires.

Cependant le Tonti, pour faire voir à M. de Fontenay qu'il n'avoit nulle dépendance de moi, mais seulement de lui et de la France, espérant par cette conduite, ou de s'accréditer davantage, ou que ce ministre du Roi lui procureroit à la cour quelque pension plus considérable et quelque somme d'argent pour lui et pour ses amis, avec lesquels il tenoit correspondance, à ce qu'il disoit, avec beaucoup de dépense, ou bien pour reconnoître, comme il me le voulut persuader, si les intentions qu'il avoit pour moi étoient et sincères et véritables, il lui proposa de faire venir sur l'armée quelque personne de réputation, comme M. le comte d'Harcourt ou M. le maréchal de La Meilleraye, afin de laisser à son choix de me confier cette entreprise, ou de la leur remettre entre les mains s'ils étoient plus agréables que moi, les Napolitains ayant tant de besoin d'être secourus, que pourvu qu'ils reçussent des assistances, ils s'arrêteroient peu à considérer par qui. Mais, soit que par le rapport de l'état des choses il les reconnût trop périlleuses pour s'imaginer qu'aucun autre que moi en voulût courre la fortune, soit qu'il crût que j'y fusse trop engagé pour souffrir patiemment que l'on mît un autre en ma place, ne voulant pas se porter

légèrement à maltraiter et offenser une personne de ma condition, il lui répondit qu'il ne seroit pas raisonnable, après les démarches que l'on avoit faites pour moi, de changer de sentimens, et prendre une conduite différente.

Le Tonti vint avec empressement me faire sa cour de cette réponse, et me faire valoir comme un service signalé l'artifice dont il s'étoit servi pour découvrir si l'on marchoit de bon pied sur mon sujet. Ensuite de quoi il me pria, en écrivant à la cour, de faire valoir les services de son beau-frère et les siens, et leur ménager des pensions et quelque somme considérable pour récompenser ses correspondans et amis, et attirer par des bienfaits beaucoup de Napolitains dans les intérêts de la France, lui acquérir des créatures, et lui former une puissante cabale pour disposer en temps et lieu les esprits à la servir utilement, et contribuer à ses avantages.

Pour moi, je n'eus plus d'autres pensées que de me tenir en état de partir, et pourvoir à toutes les choses nécessaires pour m'aller embarquer dès que l'armée navale du Roi seroit en état et en lieu commode pour me recevoir et me porter à Naples : et comme je ne pouvois entreprendre ce voyage sans argent, je fis tous mes efforts pour en trouver. J'envoyai chercher tous les banquiers français, pour tirer d'eux les plus grandes sommes que je pourrois, en leur donnant des sûretés et des lettres de change payables à Paris. Mon malheur voulut que M. le duc de Modène ayant pris le commandement des armes du Roi en Italie, et formé de grands desseins et de hautes entreprises, en avoit besoin aussi bien que moi : si bien que pour le pou-

voir assister à point nommé, les ministres du Roi leur avoient donné ordre de ne se point dessaisir de ce qu'ils pourroient avoir entre les mains; ce qui m'obligea de recourir à M. le cardinal de Sainte-Cécile et à M. de Fontenay, pour leur faire donner la permission de traiter avec moi. Les en ayant donc suppliés, ils envoyèrent querir le sieur Philippe Valenti, et lui dirent qu'il serviroit utilement le Roi, et feroit plaisir à M. le cardinal Mazarin s'il me comptoit quatre mille pistoles sur des lettres de change que je lui donnerois, dont ils l'assuroient du paiement, la cour prenant soin d'y satisfaire en cas que ma famille tardât à lui donner contentement. Il me tint cette somme prête en or pour me la donner en partant, de peur que je n'en dépensasse une partie avant que de sortir de Rome, et qu'ils ne fussent obligés de m'en faire fournir d'autre, ne pouvant partir sans argent, et la nécessité des affaires faisant qu'on ne se pouvoit plus passer de moi, ni retarder mon voyage sans les ruiner entièrement.

Je ne puis m'empêcher de dire ici la générosité d'une femme (quoique cela soit assez inutile au sujet dont je parle) qui, sachant les diligences que je faisois pour trouver de l'argent pour cette entreprise, qui n'étoit plus secrète dans Rome, me vint apporter ce qu'elle avoit de pierreries et de bijoux, et dix mille écus en billets sur les banques; dont je la remerciai, étant tout le bien qu'elle avoit amassé en plusieurs années avec assez de fatigues et de peines.

Je me résolus d'envoyer à feu madame de Guise ma mère une procuration générale pour l'administration de tout mon bien, pour l'engager plus puissam-

ment à m'assister, la priant de tout mettre en usage pour me faire tenir la plus grande somme qu'elle pourroit, puisque de ce secours dépendoit mon établissement ou ma perte.

J'étois tous les jours en de continuelles conférences avec messieurs les ministres de France et cardinaux de la faction, pour résoudre avec eux tout ce que j'aurois à faire pour le service et les avantages de la couronne : mais quoique je les pressasse sur la conduite que j'avois à tenir, et leur demandasse quelle instruction ils avoient à me donner; si je ne devois pas, après m'être accrédité à Naples sous le prétexte de l'établissement de la République, ménager les esprits, et les porter insensiblement à se donner au Roi, étant impossible que la noblesse et le peuple, aussi divisés d'intérêts que d'amitié, pussent jamais se réunir si bien ensemble qu'ils formassent un corps de république, et se gouvernassent d'eux-mêmes, sans venir un jour à s'en lasser, et avoir besoin de se choisir un maître (ce pays turbulent et inquiet n'ayant jamais été que sous un gouvernement monarchique, et ne pouvant, par la jalousie naturelle qu'ils ont les uns des autres, être jamais en repos ni en paix que sous le commandement d'un seul), ils en demeuroient bien d'accord; mais croyant qu'il seroit dangereux de conseiller à des peuples violens et séditieux une domination étrangère qu'ils avoient toujours appréhendée, ils me dirent qu'il falloit leur laisser le choix et de leur gouvernement et de se faire un maître; que le seul soupçon qu'ils auroient que le Roi eût la pensée de l'être attireroit leur haine au lieu de leur amitié, et contribueroit à les rajuster avec les Espagnols; que

d'ailleurs le Pape, sans l'autorité duquel l'on ne pouvoit faire de changement dans ce royaume, pour en être le seigneur dominant, pourroit se liguer avec les princes d'Italie pour s'y opposer, craignant que si la France y prenoit un si grand pied, elle ne pût songer, avec le temps, à se la soumettre tout entière; que ce lui étoit un assez grand avantage de dépouiller la monarchie d'Espagne d'un si beau royaume dont elle tiroit ses principales forces, et que cette perte éleveroit tout autant la France au-dessus d'elle que pourroit faire une conquête; que d'ailleurs les personnes de ce pays qui souhaitoient un changement pour profiter des honneurs et des charges du royaume, des gouvernemens des places et des provinces, qu'ils avoient vus jusqu'ici à regret entre les mains des étrangers, appréhenderoient de ne pas améliorer leur condition, et de se voir ruiner et appauvrir pour enrichir d'autres pays par le transport de leurs biens et de leurs richesses; et qu'enfin, réunissant avec les ennemis tous ceux qui seroient du sentiment contraire, le parti seroit tellement affoibli qu'il ne se pourroit pas maintenir long-temps; que par de si puissantes raisons je devois travailler à dissiper, autant que je pourrois, les soupçons que l'on pouvoit avoir de semblables pensées, et publier que la France n'agissoit jamais que par un principe de générosité désintéressée pour soulager les opprimés, et procurer la liberté à ceux qui languissoient sous la tyrannie de ses ennemis; qu'il falloit les chasser de ce royaume à quelque prix que ce fût; qu'il importoit fort peu de quels moyens on se serviroit pour achever un si grand ouvrage; que le Roi donneroit les mains à quelque ré-

solution que l'on pût prendre; qu'il avoit bien consenti au couronnement du prince Thomas dans l'entreprise qui s'étoit ménagée durant le siége d'Orbitello; qu'il lui étoit indifférent qui seroit assez heureux pour profiter de toutes ces révolutions; et qui que ce fût à qui la fortune fût favorable, il lui donneroit son appui, son alliance et sa protection, et que par là, sans se faire des ennemis et des envieux, il tireroit plus d'avantage des Napolitains que s'ils étoient ses sujets; qu'il n'avoit pas voulu même faire vérifier la réunion de la Catalogne à sa couronne pour ne pas éterniser la guerre, et s'ôter les moyens, quand il lui plairoit, de donner la paix à la chrétienté; qu'ainsi l'on n'avoit point d'ordre ni d'instruction à me donner; que je devois, dans les temps et selon les conjonctures, agir suivant que je le jugerois à propos; que je ne pouvois rendre de service plus important que de mettre Naples en liberté, et que d'en faire perdre la couronne à l'Espagne.

Alors M. le cardinal de Sainte-Cécile me tirant à part dans une fenêtre pour me parler en particulier, me dit que je ne devois pas prendre de confiance en M. de Fontenay, qui n'étoit ni son ami ni le mien; qu'il n'avoit pas le secret de M. le cardinal son frère, de l'amitié et de la protection duquel il m'assuroit, et que m'étant obligé au point qu'il l'étoit, il vouloit en être la caution; que j'entreprisse hardiment mon voyage, et que je ne manquerois de rien; que je serois secouru d'hommes, d'argent, de munitions de bouche et de guerre, d'une puissante armée navale, composée de quantité de bons vaisseaux et d'un grand corps de galères; et qu'enfin la France abandonne-

roit tout autre dessein pour m'assister de toutes ses forces.

Nous nous séparâmes après cent embrassades, également satisfaits l'un de l'autre; et il s'en alla faire sa dépêche, dont il espéra un succès aussi favorable que je crus en devoir attendre de la mienne. A mon retour, j'envoie chercher le sieur de Tilly mon secrétaire pour lui donner mes instructions, et l'ordre de faire dresser toutes les procurations et pouvoirs nécessaires pour agir à la cour et auprès de mes proches, suivant les résolutions que j'avois prises, et pour me faire envoyer le plus d'argent qu'il se pourroit amasser, comme le secours le plus utile à la conservation de ma vie et à l'exécution de mes desseins. Et l'ayant retenu quelques jours pour porter l'avis des lettres de change que je devois tirer sur Paris, et pour dire des nouvelles certaines de l'état de toutes mes affaires et du temps assuré de mon départ, voulant aussi bien laisser arriver les dépêches de M. le cardinal de Sainte-Cécile les premières, afin qu'il trouvât, à son arrivée à la cour, les matières disposées pour m'y pouvoir servir plus utilement : et comme les choses qu'il devoit traiter étoient trop délicates pour les oser mettre par écrit, je lui donnai des lettres de créance que je veux mettre ici, quoiqu'elles ne fussent pas fort nécessaires; mais seulement pour montrer que je suis ponctuel, et que j'étois persuadé de trouver à Naples de plus grandes forces, que je n'y rencontrai pas quand je fus sur les lieux.

Lettre écrite à madame la duchesse de Guise.

« MADAME,

« L'estime que le peuple et royaume de Naples ont témoigné faire de ma personne, m'ayant choisi pour les tirer de l'oppression des Espagnols, et commander leurs armes avec la même autorité que le prince d'Orange fait celles des Etats de Hollande, m'obligeant à me tenir prêt pour m'embarquer sur l'armée navale du Roi, et m'aller mettre à la tête de cent soixante et dix mille hommes qui m'attendent, j'ai cru, madame, que vous ne désagréeriez pas que je prisse la liberté de vous rendre compte de cet honneur qui m'est procuré, ne croyant pas pouvoir réussir dans ce glorieux emploi si je n'étois assez heureux pour obtenir votre bénédiction. Je vous la demande très-instamment, et vous supplie de ne me pas abandonner dans cette rencontre, où je puis acquérir tant de réputation et m'établir une si grande fortune. J'ose espérer de la bonté de votre naturel une puissante assistance, en ayant un extrême besoin; et vous devez y considérer que s'il m'en revient quelque avantage, c'est celui non-seulement de toute la maison, mais le vôtre particulier, puisque je suis avec tous les respects imaginables, madame, votre très-humble, très-obéissant et très-obligé fils et serviteur,

« LE DUC DE GUISE.

« De Rome, ce 9 novembre 1647.

« Je vous supplie d'ajouter une et entière créance à ce que ce porteur vous dira de ma part, qui est trop important pour l'oser écrire. »

Comme j'étois persuadé que la personne de mon frère le chevalier ne me seroit pas inutile, son intérêt m'obligeant d'avoir plus de confiance en lui qu'en tous les autres de ma maison dans une affaire où il devoit prendre part, je lui écrivis la lettre suivante, qui ne seroit pas assez régulière pour paroître aux yeux du public, mais que je ne veux pas oublier, croyant que l'on excusera facilement la liberté d'agir entre proches, qu'elle fera voir comme je n'ai oublié ni méprisé aucun moyen de me mettre en état de ne manquer de rien, et que je me suis aidé de tout ce qui m'étoit possible pour employer mon bien aussi bien que ma vie pour l'exécution de l'entreprise dont je m'étois chargé, et qui devoit être si utile aux avantages de la couronne.

Lettre écrite à M. le chevalier de Guise.

« Cette dépêche ici, mon très-cher frère, empêchera que je ne passe ni pour ridicule ni pour chimérique, et me fera croire ou un prophète, ou une personne assez bien informée, puisque l'on voit à présent effectué tout ce que j'écrivis il y a six semaines par le courrier que je vous envoyai. Enfin vous apprendrez par les lettres dont Tilly est chargé, et par ce qu'il vous dira, que ce n'est pas sans peine que ma négociation est au point que vous saurez; et que la députation que le peuple et royaume de Naples m'ont faite ne m'est pas peu glorieuse, les intérêts de la France en rencontrant de tels avantages en l'assiette où j'ai mis les choses. Je prétends rendre des services si effectifs, que j'espère que l'on m'assistera puis-

samment. Suppliez-en, mon frère et vous, M. le cardinal; et, considérant le besoin extrême que j'ai d'argent, faites toutes les diligences possibles pour m'en faire envoyer. Il faut aussi que toute la famille contribue à tous mes avantages qui sont les leurs, et que l'on m'envoie tout ce que l'on pourra et d'argent et de pierreries : voyez à dépouiller tous mes proches pour un si bon sujet. Je n'ai pas le loisir d'écrire à mon frère ni à mes sœurs; faites-leur bien mes baise-mains et mes excuses : cette lettre servira pour tous. Je vous l'adresse, parce que, comme les autres doivent demeurer en France pour l'établissement de la famille, je prétends pour vous que vous veniez m'aider de deçà. Je vous manderai quand il sera temps. Tenez la main que pas un de mes gens ne me vienne trouver sans ordre; je veux être établi de quelques jours avant que l'on voie arriver tant de Français; j'enverrai néanmoins bientôt querir toute ma maison et tout mon équipage. Je n'attends que l'armée navale pour m'embarquer et aller à Naples, où je suis attendu avec plus d'impatience que n'est des juifs la venue du Messie. Si l'on croit au bonhomme Marcheville, je serai plus puissant que le Grand-Seigneur, puisqu'il ne sauroit plus mettre cent soixante et dix mille hommes ensemble, comme sont les gens en armes qui m'attendent pour m'obéir. Naples est un beau théâtre de gloire, devant aller combattre un fils d'Espagne, chasser son armée, prendre trois châteaux, beaucoup de places fortes dans le royaume, et reprendre dix postes perdus et bien fortifiés dans une seule ville. Je le donne à qui que ce soit d'avoir plus de besogne à faire, ni plus de gloire à acquérir si je

joue bien mon personnage : quelque difficile qu'il paroisse, l'on me fait croire que j'en viendrai à bout peu de temps après mon arrivée. Je vous garderai néanmoins quelque chose à faire, et vous aurez part au gâteau, si vous avez le soin de faire venir bien de l'argent, car j'en ai de pressans besoins. Adieu ; je vous entretiens trop long-temps pour en avoir si peu à faire ma dépêche. Volez ce que vous pourrez attraper, et, s'il est possible, les gros diamans du bonhomme Chèvreuse ; ne laissez rien à l'hôtel de Guise ; enfin qu'il n'y ait ni serrures ni cassettes à l'épreuve de vos mains.

« Je suis tout à vous,

« LE DUC DE GUISE.

« De Rome, ce 29 d'octobre 1647. »

Cette lettre ne partit pas de quelque temps ; et m'étant survenu depuis les nouvelles que je vais faire savoir, je fus forcé d'y ajouter cette apostille :

« J'ai retardé le départ de Tilly pour quelques lettres de change qu'il faut ajuster ; et comme messieurs le cardinal de Sainte-Cécile et l'ambassadeur ont jugé ma personne nécessaire à Naples, je suis parti le 10 de novembre. Ce porteur vous dira m'avoir vu embarquer. J'ai tant de hâte, que je ne puis écrire à personne ; vous en ferez part à tous nos parens et amis, et vous n'aurez plus de mes nouvelles que de Naples, où j'ai besoin d'être puissamment assisté d'argent. Ainsi il en faut solliciter et amasser de tous côtés. »

Le père Capecé, jacobin, arriva dans ces entrefaites

pour solliciter mon départ et les secours, mais beaucoup plus encore pour être connu de moi, et en obtenir la charge de mon confesseur et de mon prédicateur ordinaire, pour se faire par là considérer davantage dans son pays : et Nicolo-Maria Mannara revint pour faire changer les résolutions qui avoient été prises sur mon sujet, et demander que sans attendre l'armée, les choses étant en état de périr si ma personne ne les rétablissoit, et ne redonnoit le cœur aux Napolitains, qu'ils avoient entièrement perdu, je me résolusse de partir. Il me rendit, en présence de M. l'ambassadeur et de tous messieurs les ministres du Roi, la lettre suivante :

« SÉRÉNISSIME SEIGNEUR,

« Nous avons reçu aujourd'hui des mains de Nicolo-Maria Mannara les dépêches de Votre Altesse, par lesquelles, aussi bien que par son rapport, nous apprenons que beaucoup de personnes que nous avons envoyé chargées de nos lettres à Votre Altesse ne lui ont pas rapporté fidèlement nos intentions. Ainsi nous la supplions très-humblement de n'ajouter créance qu'à lui seul, principalement sur la demande qu'il fera à Votre Altesse de notre part de nous assister de munitions de guerre, et de presser la venue de l'armée navale de France, dont nous avons un extrême besoin, mais surtout de la présence de Votre Altesse; et comme nous connoissons que nosdits envoyés n'ont pas assez particulièrement exposé nos nécessités, nous nous remettons sur tout ce que ledit Nicolo-Maria Mannara lui représentera, en étant particulièrement informé. Nous attendons avec un empressement

et impatience extrême la personne de Votre Altesse pour consoler tout ce royaume; et lui faisant une très-humble révérence, nous lui baisons les mains.

« De Votre Altesse, la très-humble et très-obligée servante,

« LA RÉPUBLIQUE DE NAPLES.

« GENNARO ANNÈSE, généralissime du peuple.

« De Naples, ce 3 novembre 1647. »

Après la lecture de cette lettre, ledit Nicolo-Maria Mannara nous apprit que les affaires étoient bien empirées à Naples depuis son dernier voyage; que par l'adresse des Espagnols il s'y semoit tous les jours de différens bruits qui mettoient le peuple dans une étrange consternation; que l'on leur vouloit persuader qu'ils ne tireroient aucun secours de la France; que je n'irois point prendre le commandement de leurs armes; que le dessein que j'avois d'attendre l'armée navale pour m'embarquer n'étoit qu'un prétexte spécieux que je prenois pour me dédire de l'engagement où je m'étois mis, et de la parole que je leur avois donnée trop légèrement de les aller servir, connoissant qu'ils seroient abandonnés, et qu'il y avoit trop peu d'honneur à acquérir et trop de péril à courre dans cette entreprise; que Louigi del Ferro, qui avoit pris la qualité d'ambassadeur de France, leur avoit offert de la part du Roi un million d'or, cinquante navires de guerre, trente galères, dix vaisseaux chargés de blé, cinquante pièces de canon, douze mille hommes de pied et quatre mille chevaux, des munitions de guerre pour plus de deux ans; que je viendrois me mettre entre leurs mains pour otage de toutes ces

choses, et qu'il se rendroit prisonnier pour en être caution de sa tête; et leur avoit enfin fait des offres si exorbitantes, qu'elles en étoient et incroyables et ridicules. Qu'ils accusoient Gennaro de s'être trop aisément laissé persuader de tous ces secours chimériques; que le peuple en perdoit l'espérance d'être assisté, et que les esprits en étoient si fort abattus, qu'ils étoient prêts à mettre bas les armes, n'ayant plus la résolution de se défendre, pour ne pas aigrir davantage contre eux les Espagnols; et quoique l'appréhension de leurs vengeances fût extrême, beaucoup se flattoient de s'en pouvoir délivrer, croyant que le châtiment ne tomberoit que sur la tête de leurs chefs. Qu'il se formoit déjà beaucoup de cabales dans la ville; que l'on voyoit le monde s'attrouper dans toutes les rues pour murmurer; que l'on n'entendoit que des cris et des lamentations, et qu'enfin les esprits étoient pleins de désespoir et de désolation; que tout le monde assuroit néanmoins que dès qu'ils me verroient ils renouvelleroient de vigueur et de courage, ne doutant pas que ma présence ne fût un témoignage certain que la France ne les vouloit pas abandonner, pour ne pas exposer une personne de ma naissance et de ma considération; qu'ils auroient encore quatorze ou quinze jours de patience; mais que si l'armée ne paroissoit dans ce temps-là, ils se rendroient pour ne vouloir plus se défendre, et chercheroient leur sûreté en livrant leurs chefs.

Cette nouvelle nous surprit tous, connoissant bien l'impossibilité, quelque diligence que l'on pût faire, que l'armée pût précisément arriver dans ce temps; car, outre que l'armement qui s'en faisoit à Toulon

n'étoit pas encore achevé, quand elle auroit été prête de se mettre à la voile, l'incertitude des vents et le péril de la navigation dans une saison si avancée faisoient que l'on ne pouvoit pas précisément répondre du temps ni du jour qu'elle seroit à la vue de Naples. Le Mannara reconnut bien la vérité de ce que nous disions; mais il nous représenta qu'ayant affaire à un grand peuple, turbulent, séditieux et impatient, il étoit impossible de le gouverner par raison; qu'il falloit le persuader par quelque chose de présent et d'effectif, puisque des gens incrédules et timides ne se rassuroient pas facilement; qu'il n'y avoit que ma seule présence qui pût faire de si grands effets, et que, dans la joie que l'on en recevroit, il seroit aisé de faire entreprendre toutes choses au peuple de Naples, et que, jusques aux femmes même, tout prendroit les armes; que la haine d'Espagne pouvoit se ralentir, mais non jamais s'éteindre; et que, sous mon commandement, il n'y avoit personne qui ne s'exposât à la mort et qui ne répandît jusques à la dernière goutte de son sang pour le salut et la liberté de la patrie.

Nous résolûmes de dépêcher à l'heure même un courrier pour faire hâter la venue de l'armée; et je m'offris de partir dès le lendemain pour l'aller attendre à Porto-Longone, et m'embarquer dès qu'elle paroîtroit, ménageant par là le temps de trois ou quatre jours qu'il faudroit pour m'avertir qu'elle y fût, et pour m'y aller rendre sur cet avis; et que si j'avois quelque autre moyen de me conduire à Naples, je ne marchanderois pas de hasarder de m'y rendre pour y ranimer tous les cœurs et rassurer tous les esprits,

puisque j'aimerois autant mourir que de voir perdre une si belle conjoncture, qui ne se recouvreroit pas une autre fois, de faire un si important et si extraordinaire service à la France.

Le Mannara me répondit que si je voulois prendre une si belle résolution, il me seroit aisé d'entrer dans Naples sans que les vaisseaux ni les galères de l'armée d'Espagne pussent empêcher mon passage; qu'il y avoit des felouques subtiles si légères, que les galères ni les brigantins ne les pouvoient joindre, dont l'on avoit l'expérience, pas une de toutes celles qui en avoient été dépêchées depuis l'arrivée de la flotte ennemie ne s'étant perdue ni en allant ni en venant; que si je voulois m'en servir, il enverroit la nuit même en faire venir un nombre suffisant pour m'embarquer avec toute ma suite, qui seroit arrivée dans trois jours.

Messieurs les cardinaux commencèrent à se regarder l'un l'autre, incertains de la résolution que je voudrois prendre, pour en voir trop clairement le péril; étant dangereux, si l'on évitoit le hasard que les ennemis pouvoient faire courre, de s'exposer aux orages de cette mer, dont la navigation est plus à craindre que d'aucune autre des côtes de la Méditerranée, et principalement dans le mois de novembre, qui est le temps où s'élèvent, dans les plages dont elle est remplie, les plus furieuses tempêtes. M. de Fontenay, voyant la nécessité de mon passage et n'osant me conseiller directement, dit qu'en effet ces felouques étoient si heureuses et leurs mariniers si expérimentés, qu'il y avoit peu de péril à s'y fier, et que le trajet étoit si court, que prenant bien le temps

comme ils le savoient faire, il n'y avoit quasi pas de fortune à courre. Je me mis à rire, et le regardant lui dis que s'il avoit envie de me faire tenter l'embarquement, il n'en prenoit pas le moyen; qu'il n'avoit qu'à me dire qu'il importoit au service du Roi; que je ne pouvois rien faire de plus agréable, de plus utile et de plus avantageux pour la France, et que jamais personne ne s'étoit exposé à un danger si grand et si évident; et que je serois prêt à l'heure même de l'entreprendre, puisque je faisois gloire de connoître le péril et le mépriser, et que la facilité m'ôtoit le goût des entreprises. Je lui dis ensuite que puisqu'il falloit servir le Roi, je ne craignois rien, et que je risquerois tout avec joie; et ordonnai à l'heure même à Nicolo-Maria Mannara d'envoyer toute la nuit querir des felouques, et de mander au peuple de Naples qu'il me verroit bientôt dans sa ville, les armes à la main pour sa défense, ou que je serois mort en chemin. Alors il se mit à genoux pour me remercier au nom de tout le peuple dont j'allois être le libérateur, et au particulier de Gennaro à qui je sauvois la vie, qu'il ne pouvoit conserver que fort peu de jours, à moins que ma présence ne le garantît du péril où il étoit exposé, et de quoi il étoit demeuré d'accord, en cas que l'armée navale tardât plus de quinze jours à paroître, ou que ma venue fût différée. M. l'ambassadeur me remercia de la part du Roi du zèle et de la passion qui m'obligeoient à me hasarder de si bonne grâce pour les intérêts de la couronne, et m'assura de faire valoir ma résolution autant qu'elle le méritoit, et qu'elle étoit extraordinaire. Messieurs les cardinaux en étant assez surpris me dirent les choses du

monde les plus obligeantes, et, me cajolant sur l'action qu'ils me voyoient entreprendre si gaiement, m'assurèrent que par là j'effaçois tous les héros de l'antiquité, et me mettoient au-dessus de ceux de la vieille Rome.

J'appris ensuite du même député que la poudre manquoit dans Naples, et je me résolus d'en porter avec moi le plus qu'il me seroit possible; et lui m'assura qu'avec ce secours et ma présence l'on attendroit patiemment ceux de France et l'arrivée de son armée navale. Je pressai sur l'heure la dépêche du courrier qu'on avoit résolu pour la faire venir, étant bien juste que l'embarquement que j'allois faire si résolument sur les felouques avançât plutôt qu'il ne retardât son arrivée, afin de me laisser moins de temps en péril, après en avoir volontairement couru un si grand.

Durant que le Mannara alloit écrire à Naples, nous nous mîmes en conversation messieurs les ministres de Sa Majesté et moi : et comme ils ne pouvoient cesser de me louer, je leur dis que si ce que j'allois faire étoit une si belle chose, il étoit impossible qu'elle ne m'acquît grand crédit et grande autorité dans l'esprit des Napolitains, et qu'après m'y être établi par d'autres services aussi importans que j'espérois de ne guère tarder à leur rendre, je serois en état de leur persuader toutes choses, et eux de ne contredire en rien mes sentimens; qu'alors je pourrois ménager qu'ils se donnassent au Roi, et que je ferois exécuter si promptement cette résolution, que le Pape et tous les princes d'Italie, quelque jalousie qu'ils en pussent prendre, n'auroient pas le temps de s'y opposer. Ils

me répondirent, comme ils avoient déjà fait à notre autre conférence, que ni le Roi n'en avoit pas la pensée, ni ne vouloit pas seulement qu'on l'en crût capable; qu'il y avoit trop peu à gagner et trop à hasarder dans cette proposition; qu'il falloit laisser le choix au royaume de Naples et à la fortune du maître qu'ils devoient avoir; que, hors l'Espagnol, tout seroit égal à la France; qu'il ne falloit songer qu'à le chasser (comme ils me l'avoient déjà dit), et laisser faire le reste au temps et au hasard. Je proposai ensuite de faire tomber l'élection ou sur Monsieur, ou sur feu M. le duc d'Orléans. Ils me répondirent que le dernier étoit cassé, incommodé des gouttes, et peu portatif; qu'il aimoit le repos, et ne se résoudroit jamais à quitter la France pour aller régner en un lieu où la couronne seroit mal assurée, et lui forcé d'être toujours les armes à la main pour la conserver; que pour Monsieur, son enfance empêcheroit que les peuples ne pussent penser à lui, pour ne pouvoir être de plusieurs années en état de les défendre ni de les gouverner. Je répondis que son bas âge, à mon avis, lui étoit favorable; que l'élevant dans le pays, il en prendroit les mœurs et la manière, et qu'après il y passeroit plutôt pour naturel que pour étranger; que je pourrois, jusques à sa majorité, gouverner sous lui (ce qui se feroit fort aisément et sans répugnance, les Napolitains étant une fois accoutumés à vivre sous mon commandement et à recevoir mes ordres); qu'enfin je m'assurois que s'ils approuvoient cette affaire, de la ménager avec le temps, et de la faire réussir. Ils me dirent que l'on ne leur avoit rien ordonné sur ce sujet; qu'ils n'oseroient me rien prescrire, ne sa-

chant pas les intentions de la cour; qu'il ne falloit penser qu'à mettre le pays en liberté, et lui laisser prendre après telle forme de gouvernement qu'il voudroit choisir; et quelque résolution qu'ils pussent prendre, qu'elle seroit approuvée du Roi, qui les vouloit protéger sans intérêt. « Quelle instruction, « leur dis-je, messieurs, avez-vous donc à me don-« ner? Je voudrois avoir de bons ordres, et bien pré-« cis, afin de ne point prendre de conduite dont on « pût se plaindre, et de servir le Roi aussi agréable-« ment que j'espère de le faire utilement. — Faites « bien la guerre, me répondirent-ils; chassez promp-« tement les Espagnols de tout le royaume de Na-« ples; et pour le reste, gouvernez-vous suivant que « vous le jugerez plus à propos, et que vous trouve-« rez de bonnes ou mauvaises conjectures. Prenez, « aussitôt après votre arrivée, six mille hommes de « pied et deux mille chevaux, pour vous assurer de « quelque poste qui, ouvrant le chemin d'ici à Na-« ples, nous donne le moyen de nous entre-commu-« niquer aisément, afin de pouvoir agir de concert, « ayant souvent des nouvelles les uns des autres. « Deux avis seulement avons-nous à vous donner : « le premier, de ne souffrir jamais de différence « entre don Juan d'Autriche et vous, quelque chose « que vous ayez à négocier ensemble; et l'autre, de « ne vous laisser jamais perdre le respect, le peuple « abusant souvent des bontés que l'on a pour lui; et « quand on est assez malheureux pour tomber dans « le mépris, l'on a grand' peine à s'en relever. Ainsi « il ne se faut jamais laisser tâter, ni se commettre « trop légèrement. »

Voilà les seules instructions que je pus tirer des ministres du Roi (1) : et n'ayant depuis mon départ reçu

(1) *Des ministres du Roi :* Si le duc de Guise ne put obtenir d'instruction des ministres du Roi, il s'en fit donner par Lorenzo Tonti sur la conduite qu'il devoit tenir à son arrivée à Naples. La lettre de Tonti est fort curieuse.

« Capoue, le 10 novembre 1647.

« ALTESSE SÉRÉNISSIME,

« Votre Altesse a daigné me consulter sur la conduite que je croirois qu'elle dût tenir dans le voyage qu'elle va faire à Naples en qualité de chef et général du peuple. Votre Altesse a trop présumé de mon expérience, mais elle ne sauroit trop présumer de mon zèle ; et je vais essayer de lui soumettre les idées que me suggèrent la grande connoissance de ce peuple et de ce pays, et la réflexion sur une affaire dont je me suis trouvé, par moi ou par les miens, le principal négociateur.

« J'ose croire qu'on peut réduire à quatre les obligations véritables auxquelles il est bon que Votre Altesse se puisse assujétir.

« Et d'abord, le peuple de Naples étant fort dévot, Votre Altesse Sérénissime se mettra, en partant, sous l'invocation du nom de Notre Seigneur et de la bienheureuse vierge Marie sa mère, dont la protection assurera l'heureuse issue de son voyage. Aussitôt après son arrivée, elle ira visiter l'église de Notre-Dame del Carmine, et elle voudra bien y faire ses dévotions, se confesser, communier en public, et, s'il se peut, renouveler ces pratiques toutes les semaines, afin que le peuple perde l'opinion que les Français ne sont occupés qu'à mettre à mal tout ce qui se rencontre de femmes sur leur passage. Il seroit même important que l'on pût obtenir à cet égard quelque retenue des Français qui feront partie de l'expédition.

« En second lieu, Votre Altesse Sérénissime ne cessera point, jusques à nouvel ordre, de se rappeler qu'elle est envoyée à Naples par la France ; que ce sont les ministres français qui l'ont désignée, le roi Très-Chrétien qui l'a choisie, pour cette grande entreprise ; qu'il faut par conséquent, et pendant long-temps encore, donner aux ministres du Roi une communication pleine et entière des affaires, agir d'après leurs conseils, et, s'il est possible, établir entre la cour de France et Votre Altesse Sérénissime des ambassadeurs, au nombre desquels je pourrois être, qui entretiennent le roi Très-Chrétien dans ses bonnes dispositions pour Naples et son royaume.

« Quant au troisième point, un des premiers soins de Votre Altesse Sérénissime doit être, ce me semble, de maintenir fidèlement Gennaro Annèse dans la charge de capitaine général, et de laisser à ses conseillers

aucuns de ses ordres, l'on m'a à tort voulu blâmer de m'en être voulu rendre indépendant, puisque je ne me

et à lui l'expédition des affaires d'administration intérieure. Votre Altesse Sérénissime en saisira facilement les raisons. Il y aura dans Naples des taxes à percevoir, des châtimens à infliger, une foule d'audiences à donner et de suppliques à recevoir. Si Votre Altesse Sérénissime en prend la charge, elle ne pourra plus disposer d'un moment, et n'aura plus le moyen de pousser vivement la guerre, qui doit être son principal soin; elle perdra l'affection des peuples, qui rattacheront à son nom l'idée de ce qu'ils souffrent: Annèse, redescendu parmi eux, restera le chef populaire, et M. le duc de Guise un prince étranger qui lève des impôts et fait tomber des têtes. Si au contraire ce détail reste dans les mains d'Annèse, les approvisionnemens à faire, les punitions à ordonner, les contributions à répartir ne regarderont que lui; tout ce qui sera pénible ou sévère il faudra bien qu'il le fasse, tout ce qui sera grâce ou faveur paroîtra venir de Votre Altesse Sérénissime, soit parce qu'elle obtiendra facilement d'Annèse toutes les exceptions qu'elle voudra, soit, et au cas même d'un refus, parce que la bonne volonté de Votre Altesse Sérénissime n'en aura pas moins été protectrice et bienfaisante. Or (et Votre Altesse Sérénissime le sent comme moi) ce n'est pas un médiocre avantage que de pouvoir à la fois diriger la haine populaire sur ce brutal vieillard, et se concilier la faveur de ce peuple, qui ne se pourra passer d'un roi.

« Je pense enfin que Votre Altesse Sérénissime devroit peut-être, dès le premier jour et jusques au dernier, entretenir avec les puissances étrangères, et surtout avec le Pape, une correspondance amicale, respectueuse, et telle qu'il convient à l'égard des souverains. Les monarques étrangers voyant qu'avec les Espagnols tout est querelle et guerre, et que tout, avec Votre Altesse Sérénissime, est paix et bonne intelligence, ne pourront hésiter sur le parti à prendre dans la lutte qui s'engage; et le Pape croira tenir de vous des droits sur Naples, qu'il est, en tous cas, impossible de lui contester.

« Telles sont les humbles propositions que je crois devoir soumettre à Votre Altesse Sérénissime. Je la supplie de les peser dans sa sagesse, et comme les conditions nécessaires de son établissement à Naples, et de les recevoir comme un témoignage de mon passionné dévoûment.

« De Votre Altesse Sérénissime, très-humble, très-dévoué et très-fidèle serviteur,

« *Signé* LORENZO TONTI (1). »

(1) Lettre de Lorenzo Tonti à M. le duc de Guise. Raccolta 1 di documenti mss., p. 122 à 125.

suis jamais attaché qu'à la pensée de le servir et de lui plaire, et que, malgré tous les embarras qui m'ont été suscités sous son nom, je suis toujours demeuré ferme dans le respect et la fidélité; et, tout abandonné que j'ai été, j'ai mieux aimé hasarder et ma liberté et ma vie que d'accepter les offres avantageuses que m'ont faites ses ennemis, comme je ferai voir dans la suite de ces Mémoires.

Cependant je me résolus de faire partir le sieur de Tilly, afin d'aller solliciter tous les secours dont j'aurois besoin, et travailler à la négociation dont je l'avois chargé, lui promettant de lui dépêcher un courrier, comme je fis, qui le rejoindroit en chemin et l'assureroit du jour de mon embarquement, ne le faisant partir qu'après qu'il m'auroit vu à la mer. Je lui ordonnai de passer en Provence, pour envoyer promptement à Rome un quartier de l'argent que j'avois destiné pour la dépense que j'y faisois, dont j'avois assigné le fonds sur les terres que j'ai dans ce pays, afin de payer toutes les dettes que j'y avois faites, laissant pour assurance la plus grande partie de la maison que j'y avois, avec ordre à mon maître d'hôtel de n'en point partir que tout le monde n'y fût satisfait, et de me venir rejoindre aussitôt après, n'ayant pu, sur la somme que je reçus du Valenti, prendre ce qui étoit nécessaire pour cela.

Mais quoique l'arrivée du sieur de Tilly et tout ce qu'elle produisit ne fût que long-temps après que je fus entré dans Naples, pour n'en pas embarrasser la suite de ma narration, je suis d'avis de le mettre ici. Il fut reçu avec joie de ma famille, et avec des assurances que je serois assisté de tout ce qui me seroit

nécessaire, et que l'on mettroit le tout pour le tout pour ne me laisser manquer de rien. M. le cardinal Mazarin, prévenu par les dépêches de monsieur son frère, le reçut fort agréablement, et, après avoir loué et approuvé mon zèle et ma résolution, lui promit que je ne manquerois d'aucune chose qui me pût être utile, et qu'il en prendroit un soin particulier et en feroit son affaire propre; que j'aurois des assistances plus promptes et plus grandes que je ne les attendois; et enfin il trouva la cour dans les plus favorables dispositions pour moi que j'aurois pu désirer. Mes proches me publioient l'honneur de toute ma race, et le plus glorieux de tous les hommes qui avoient jusques ici porté mon nom, et l'avoient soutenu avec tant d'honneur et de réputation; mais, avec toutes ces belles paroles et toutes ces hautes et grandes espérances qui furent sans effet, je ne laissai pas d'être après malheureusement abandonné de tout le monde.

Je crus qu'avant mon départ je devois sonder la disposition de l'esprit du Pape, et voir si l'amitié qu'il m'avoit fait paroître étoit assez tendre et assez solide pour ne l'avoir pas contraire à mes desseins; et si la considération de l'Espagne ne l'empêcheroit pas de m'être favorable, en l'obligeant de se mêler d'une affaire dont le bon ou mauvais succès dépendroit en partie de la part qu'il y prendroit, par le poids que son autorité donneroit au parti qu'il voudroit ou traverser ou protéger. J'envoyai lui demander audience, qu'il m'accorda avec plaisir, dans la curiosité qu'il avoit de savoir le particulier de tout ce qui se ménageoit. Je lui rendis un compte exact de tout ce qui

s'étoit traité jusque là; et lui demandant son sentiment sur la conduite que j'avois à tenir, il me dit que je me devois laisser emporter au cours de ma bonne fortune, qu'il souhaitoit de voir solidement établie; m'avertit qu'ayant beaucoup de choses à craindre, je devois être dans une continuelle défiance, et avoir l'œil ouvert, ne méprisant ni ne négligeant pas jusques aux moindres choses, qui me devoient être toutes de conséquence, puisqu'il ne me pouvoit arriver de malheur qui ne me coûtât la vie; que je ne devois point faire de fondement sur les ministres de France résidant dans sa cour, qui la plupart n'étoient pas de mes amis, et qui, pour se faire valoir, voudroient faire croire que, par leurs négociations et leur adresse, ils seroient les auteurs de tous les bons succès que je procurerois par mes soins et au péril de ma vie; que si je trouvois de la facilité à faire soulever le royaume, ils l'attribueroient à la disposition des esprits, et à la haine qu'ils porteroient à la domination d'Espagne; qu'ils se persuaderoient mal à propos que tout autre que moi auroit pu faire la même chose; qu'élevant par là leurs espérances, ils feroient leurs efforts pour m'empêcher de m'accréditer, et traverseroient l'établissement de mon autorité; qu'ils ménageroient à mon insu des négociations secrètes, me formeroient cent cabales contraires, et tâcheroient de maintenir des divisions afin d'en profiter; qu'ils feroient paroître l'armée sans m'assister, feroient voir des secours sans les donner, afin que les peuples désespérés fussent contraints de se jeter entre les bras de la France par nécessité, et de s'y soumettre; que cette pensée que l'on ne manqueroit pas de prendre ruineroit les af-

faires et me précipiteroit, connoissant, comme il faisoit, la disposition des naturels du pays, qui sont cent fois plus ennemis de l'autorité française que de l'espagnole, à cause de l'humeur impétueuse et emportée de notre nation; et que c'étoit de là seul que pourroient arriver la désolation du royaume et le rétablissement des choses dans leur premier état. Que je devois également craindre les deux couronnes, dont la moins suspecte seroit celle qui me feroit le plus de mal; que la division du peuple et de la noblesse empêcheroit tous mes progrès; que je ne ferois rien à moins que de les réunir; que ce devoit être mon seul soin et ma principale occupation; que si j'en pouvois venir à bout, la conquête du royaume étoit assurée; qu'il me répondoit que la noblesse étoit plus outrée et souhaitoit plus la liberté que ne faisoit le peuple, quoiqu'elle dissimulât ses véritables sentimens; que toute l'Italie s'opposeroit à l'établissement des Français, et favoriseroit volontiers celui d'un prince particulier; que je devois sur ce plan bâtir mes espérances et régler ma conduite; qu'il n'aimoit point les Espagnols au point que l'on s'imaginoit; qu'il verroit les choses en père commun, sans s'y intéresser ni se déclarer d'aucun côté; que les rigueurs et vexations qu'ils avoient exercées sur tout le royaume avoient attiré l'indignation du Ciel, dont peut-être le temps étoit venu d'en ressentir les effets et en recevoir le châtiment; que la punition de Dieu, quoique lente, ne manquoit jamais d'arriver; que je prisse bien garde à tous les piéges qui me seroient tendus de tous côtés; que j'en trouverois à tous mes pas; qu'il falloit les éviter avec prudence; que j'en

avois grand besoin dans une entreprise et si délicate et si glorieuse ; qu'il m'offroit ses prières, qu'il feroit continuellement pour la conservation d'une personne qui lui étoit si chère, et pour qui il avoit les mêmes tendresses qu'un père peut avoir pour un fils bien aimé ; et, me quittant après m'avoir donné sa bénédiction, me dit en m'embrassant, la larme à l'œil, qu'il lui étoit indifférent désormais qui lui présenteroit la haquenée, et qu'il la recevroit plus volontiers de ma main que de pas une autre.

Je le suppliai de vouloir écouter encore un mot que j'avois à lui dire, et que je crus nécessaire pour mieux reconnoître son intention et voir ses plus secrètes pensées, lui témoignant la reconnoissance que j'avois de toutes les bontés qu'il m'avoit fait paroître durant mon séjour de Rome ; et lui en faisant mille remercîmens, je l'assurai que s'il avoit dessein de profiter des révolutions présentes, et réunir le fief de Naples au Saint-Siége, qui lui appartenoit de plein droit, et plus qu'à personne, j'étois si fort dévoué à son service, que je lui offrois mon entremise et mes soins, n'en désirant d'autre récompense que la gloire de le servir ; à quoi je croyois trouver beaucoup de facilité dans la disposition où seroit toute la noblesse et tous les peuples du royaume. Il me remercia de ma bonne volonté, et me dit qu'il étoit trop vieux et n'avoit pas assez de vie pour entreprendre un si grand dessein ; que ce seroit la ruine de sa famille, et qui laisseroit à ses proches trop d'envie et une trop puissante inimitié pour les pouvoir soutenir après sa mort ; que l'exemple de Paul IV le rendoit sage ; et qu'enfin il ne vouloit point commencer un si grand

ouvrage pour le laisser imparfait; que son ambition étoit assez réglée pour ne souhaiter pour ses parens qu'une fortune médiocre qu'ils pussent conserver; qu'il m'étoit redevable d'une offre si obligeante; qu'il ne vouloit point s'intéresser dans tout ce qui se passoit, qu'il verroit sans affectation de parti; que ses souhaits seroient en ma faveur, et que mes avantages le toucheroient toujours plus sensiblement que les siens propres. Et me confirmant tout ce qu'il m'avoit déjà dit, m'embrassa de nouveau, et me redonna sa bénédiction; et lui ayant baisé les pieds, je pris congé de lui, et l'assurai que, dès que je serois parti, M. de Fontenay viendroit lui donner part de mon passage à Naples par la participation, agrément et ordre du Roi, comme il m'avoit promis de le faire et exécuta ponctuellement le lendemain de mon embarquement.

Le soir, je conjurai M. l'ambassadeur et messieurs les ministres du Roi de me donner quelqu'un pour être de sa part auprès de moi, et tenir les chiffres. Ils me proposèrent le sieur de Cérisantes, faute d'en avoir d'autre pour lors capable de cet emploi; et comme je n'avois point de secrétaire, et que je ne pouvois m'en passer, j'en voulus avoir un de leur main. Ils jetèrent les yeux sur le sieur Fabrani, qui avoit été autrefois employé dans le service de messieurs les Barberin, et principalement de M. le cardinal Antoine. Il me suivit dans mon voyage, et m'a servi jusques au jour dans ma prison. Il étoit homme d'esprit, mais qui ne parloit point français et ne l'entendoit que médiocrement: ce qui a donné lieu à quelques plaintes que l'on fit de moi à la cour, et dont ceux qui ne m'aimoient pas ont voulu se prévaloir pour me nuire.

Toutes les dépêches que je fis de Naples furent toutes en italien : ce que l'on trouva à redire, comme si j'eusse voulu me détacher de la France et m'en faire voir indépendant, ne voulant pas même me servir de la langue. Mais il est aisé de juger que ce fut un pur effet de nécessité, et non pas de mon choix : l'accablement des affaires qui m'occupoient le jour et la nuit ne me donnoit pas le temps d'écrire de ma main; il falloit me soulager de ce soin sur le sieur de Fabrani, qui, ne faisant que prendre mes ordres et mes pensées pour les mettre par écrit, ne pouvoit le faire que dans la langue qui lui étoit connue. Et de plus j'étois obligé, ayant affaire à des gens défians, de leur montrer toutes mes dépêches, qu'ils n'auroient pas entendues en français; ce qui est et si innocent et si convaincant, que je ne dois pas m'arrêter à me justifier d'une accusation si frivole : ce que je ne touche aussi qu'en passant, pour faire voir que l'on n'a rien oublié pour me rendre de mauvais offices, et qu'il falloit que j'en donnasse bien peu de lieu par ma conduite, puisque l'on s'est attaché à une chose de si peu d'importance.

Les felouques enfin étant arrivées, je me préparai sérieusement à me mettre en chemin, et fis mes adieux à toutes les personnes pour qui j'avois du respect et de l'amitié. Et M. le cardinal d'Est étant auprès de M. le duc de Modène son frère, je lui écrivis pour lui donner part de mes aventures et prendre congé de lui, ayant bien de la douleur de ne pouvoir moi-même satisfaire à ce devoir : à quoi j'étois obligé non-seulement à cause de la parenté et amitié étroite qui étoit entre nous, mais pour lui être redevable

d'avoir voulu, quoique je tâchasse de m'en défendre de peur de l'incommoder, que je me servisse toujours de son équipage et de ses carrosses tout le temps que j'ai séjourné dans Rome. J'écrivis aussi à M. le cardinal Grimaldi, qui étoit à Modène, la lettre suivante :

À M. le cardinal Grimaldi.

« MONSIEUR,

« Je crois que Votre Eminence aura été bien informée par M. l'ambassadeur de la négociation qu'il a traitée avec les Napolitains, et que les ministres de France ne faisant rien sans sa participation et son approbation, il n'est pas besoin que je lui dise des particularités qu'elle sait mieux que moi : toutefois je n'ai pu m'empêcher de lui donner part de mon embarquement pour Naples, et lui demander l'assistance de ses sages conseils dans une entreprise si pleine de difficultés et de dangers. Les bontés que Votre Eminence m'a témoignées depuis que je suis à Rome me font espérer toutes choses de sa générosité ; et je suis assuré que, pour en être puissamment secouru en cette occurrence, il suffit qu'elle sache qu'il y va de l'honneur de la France, dont Votre Eminence soutient glorieusement les intérêts et la réputation. Si je suis assez heureux pour servir utilement le Roi en cette occurrence, j'enverrai un exprès à Votre Eminence lui en porter la nouvelle, et la remercier de toutes ses bontés, dont j'espérois lui aller rendre grâce moi-même avant que de retourner en France, suppliant Votre Eminence de croire que je chercherai tous les moyens de lui en témoigner ma

reconnoissance, et de faire paroître que je suis plus que personne, monsieur, de Votre Eminence, le très-humble et très-obligé serviteur,

« LE DUC DE GUISE. »

Ma cour étoit fort grosse de mariniers napolitains, et je les envoyois à toutes les heures du jour pour voir s'il n'y avoit point d'apparence que le temps se mît au beau et que le vent s'assurât, pour me rendre promptement à Naples, dont je mourois d'impatience; mais je fus neuf jours continuellement dans cette attente. L'on me vint un soir donner avis qu'il étoit arrivé une felouque: l'impatience de savoir quelque chose de nouveau m'en envoya querir les mariniers, qui m'apprirent qu'ils avoient apporté un vieux avocat nommé Francisco de Pasti pour traiter quelque chose de la part de la République. M. de Fontenay me fit secret et de sa venue et de sa négociation. Je feignis de n'en avoir ni soupçon ni connoissance, et reconnus ce que je devois attendre de lui, qui commençoit par un procédé si désobligeant, et se cachoit de moi dans des affaires où j'avois un si notable intérêt. Francisco de Pasti, à son retour, m'informa de toutes choses; et je crus que c'étoit par honte que M. l'ambassadeur m'avoit fait ce secret, ne voulant pas que je connusse qu'il donnoit trop légèrement à tout ce qui lui étoit proposé, l'opinion que quelques uns de Naples avoient eue que pour avancer les secours du Roi il falloit en quelque façon s'y soumettre, et avoient pour cet effet fait charger ce bonhomme d'aller offrir un tribut tous les ans à la France; qui étoit plus choquer le Pape que d'en prétendre la sou-

veraineté, et perdre la considération pour une chose déraisonnable que l'on vouloit avoir, quand il étoit question de s'acquérir un grand royaume. Cependant cette offre fut reçue à bras ouverts : l'on fit mystère de cette affaire, et M. de Fontenay crut, en ajustant ce traité, avoir rendu un service à la France d'une importance extraordinaire, ne se souvenant pas que le roi Charles VIII, fort ambitieux et fort éclairé, l'avoit autrefois refusé, reconnoissant bien qu'un royaume, ne pouvant avoir qu'un seigneur dominant, ne peut payer de tribut à deux en même temps, dont l'égalité du pouvoir étant incompatible, en détruit l'avantage et la gloire.

LIVRE SECOND.

Les felouques de Naples m'attendant depuis sept ou huit jours à Fiumicino pour m'embarquer, les députés envoyés du peuple pressèrent extraordinairement mon départ, la ville étant réduite, comme j'ai déjà dit, à telle extrémité, si divisée et si fort abattue d'espérance et de cœur, que la résolution avoit été prise de se remettre en l'obéissance des Espagnols, et se rendre avec leurs chefs à discrétion, si, dans le samedi 16 du mois de novembre, l'armée navale du Roi n'y arrivoit, ou qu'ils ne fussent secourus. La nécessité que l'on avoit de ma personne me donnant lieu de prendre de plus grandes assurances d'être soutenu dans une telle entreprise de toutes les assistances nécessaires, je fis paroître quelque refroidissement d'exécuter un dessein si hasardeux, attendu, comme je l'étois, de toutes les forces de mer d'Espagne, et, outre ses galères et ses vaisseaux, de grande quantité de felouques et de brigantins. Les ministres du Roi, qui voyoient que du seul passage de ma personne dépendoit la continuation ou la fin de la révolte de Naples, se servirent de toutes sortes d'adresses pour me faire valoir l'importance du service que je rendrois à la couronne en me sacrifiant pour ses intérêts, et la réputation que je pourrois acquérir par une action si extraordinaire. Et comme ils connoissoient l'estime et l'amitié que j'avois pour la personne

de M. le chevalier Digby, qui se trouvoit pour lors à Rome chargé des affaires de la reine d'Angleterre, ils le jugèrent propre à me persuader. Je feignis de me rendre à ces raisons, pourvu que l'on m'assurât de la part du Roi d'envoyer promptement à Naples son armée navale à mes ordres, chargée de tous les secours que j'avois recherchés.

Mes justes demandes m'ayant été confirmées, de la part du Roi, par M. de Fontenay son ambassadeur, messieurs les cardinaux Theodoli, Ursini, de Sainte-Cécile et l'abbé de St.-Nicolas, ses ministres à Rome (M. le cardinal d'Est, protecteur de France, en étant pour lors absent, et le cardinal Grimaldi étant à Modène pour traiter avec le duc), je leur donnai parole d'entrer dans Naples, d'y rassurer les esprits, et d'y maintenir tout le monde les armes à la main, jusques à temps que l'armée fût arrivée, et que rien que ma mort ne pourroit en empêcher l'exécution; que pour cet effet je partirois aussitôt que je verrois le vent assuré pour mon passage. Et quoique tous ces messieurs fussent d'avis que je m'allasse embarquer *incognito*, je jugeai qu'il seroit aisé de m'assommer par les chemins, les Espagnols ne manquant pas d'espions pour les avertir de mon départ; et suppliai M. l'ambassadeur de commander à tous les Français qui étoient à Rome de monter à cheval pour m'accompagner, trouvant la chose plus honorable pour moi et beaucoup plus sûre, puisque je ne pourrois être attaqué que par un corps considérable de troupes, que le Pape ne permettroit pas qu'on assemblât dans ses Etats.

Le mercredi 13 de novembre, ayant été averti à

mon lever, par les mariniers des felouques qui me devoient porter, que le vent étoit changé et assuré au beau pour quelques jours, j'allai m'en éclaircir moi-même, et en rendis compte après à M. l'ambassadeur, et lui dis que je serois prêt à partir immédiatement après le dîner. Je fus entendre la messe; et après avoir donné ordre, à mon retour chez moi, à tout ce qui m'étoit nécessaire pour un voyage si précipité, quittant, au sortir de table, mes habits de ville pour en prendre de guerre, je parus le collet de buffle sur le corps, et déclarai à tous ceux que la nouveauté de ce changement avoit attirés chez moi que je m'en allois à Naples, bien résolu d'y périr ou d'en chasser les Espagnols. M. l'ambassadeur me vint prendre pour me conduire dans son carrosse jusques à Saint-Paul, accompagné de messieurs les abbés de Saint-Nicolas et de La Feuillade, et suivi de tout ce qu'il y avoit de Français à Rome à cheval, en faisant mener en main celui dont je me devois servir. Je passai dans cet équipage au travers de la place d'Espagne, pour faire voir aux Espagnols que quand il étoit question de servir la couronne, je faisois gloire de me déclarer leur ennemi. Après avoir fait mes prières devant le crucifix miraculeux de l'église de Saint-Paul, je pris congé de M. l'ambassadeur; et montant à cheval, mon trompette sonnant, je pris ma marche droit à Fiumicino, où étant arrivé sur les deux heures après minuit, je visitai les felouques qui m'attendoient, dont je choisis la plus petite et la plus légère pour pouvoir plus aisément me sauver devant les galères et les brigantins des ennemis. J'étois accompagné de vingt-deux personnes en tout, ce nombre étant com-

posé des envoyés du peuple de Naples, de quelques officiers, et de cinq ou six de mes domestiques; et le capitaine Andrea Portaro, qui commandoit la felouque que je montois, m'ayant représenté qu'elle seroit trop chargée si j'avois avec moi un valet de chambre et un trompette, je fis embarquer le dernier sur un autre bâtiment. Ma petite armée étoit composée de trois brigantins et huit felouques, dont quatre étoient chargées de six milliers de poudre que j'avois achetés à Palo, port de mer du duc de Bracciano, pour porter à Naples, étant informé que le peuple n'en avoit plus. J'y portois aussi avec moi quatre mille pistoles, qui m'y ont servi utilement, comme l'on verra ci-après, et qui est le seul argent que j'ai pu recevoir de dehors en cinq mois de temps que je me suis maintenu sans aucun secours, hormis deux mille écus qui me furent apportés par le reste de mes gens que j'avois laissés à Rome.

Le jeudi, environ sur les quatre heures, je me mis à la voile avec un temps favorable et assez frais; donnai à un valet de chambre nommé Caillet mes dépêches pour la cour, avec ordre de dire qu'il m'avoit vu partir, et que l'on ne recevroit plus d'autres nouvelles que celle de ma mort, ou de mon entrée dans Naples. Environ sur le midi, l'on découvrit deux brigantins sur notre route, avec la bannière d'Espagne: je leur fis aussitôt donner la chasse; et les ayant obligés de venir à bord, je reconnus qu'ils étoient Siciliens, chargés de citrons et d'autres fruits pour Rome. Je n'appris d'eux aucunes nouvelles pour n'avoir pas touché à Naples, et leur laissai faire leur chemin, à condition d'aller rendre compte à M. l'ambassadeur

de l'heure et du lieu où ils m'avoient rencontré. Sur les quatre heures du soir je découvris l'île de Pons, d'où je vis en même temps sortir deux galères, qui firent fumée pour en avertir trois autres qui étoient à Terracine, qui répondirent aussitôt à leur signal; et toute la côte venant à être avertie par de semblables fumées de mon passage, cinq autres galères se tinrent prêtes dans Gaëte pour s'y opposer. Je fis en même temps assembler toutes les felouques autour de la mienne, pour donner ordre de me laisser aller tout seul, avec défense de me suivre, jugeant que les galères s'attacheroient à poursuivre le plus grand corps des felouques, les croyant de conserve auprès de la mienne, laquelle étant seule seroit et moins observée et moins suivie. Je fis en même temps amener la voile, et faisant force de rames je gagnai la terre, afin que son ombre (la nuit commençant à approcher) couvrant le corps de ma felouque, les galères qui me suivoient en perdissent la vue. Mes mariniers étoient d'avis, quand nous approchâmes de Gaëte, de se mettre au large; mais je fis mettre le cap droit à la tour de Roland, afin que me croyant une felouque amie l'on m'attendît, et que je pusse, avant que d'être reconnu des ennemis et que leurs galères eussent sarpé, être déjà bien loin. Je passai donc si près du château, que nous répondîmes à la sentinelle que j'étois un courrier expédié au vice-roi de Naples; et au lieu d'aller mouiller dans le port, je commençai à m'en écarter, et pour lors les galères se mirent en devoir de me suivre. Mais un vent furieux du Garigliano s'étant levé, et donnant dans la bouche du port, les empêcha, quelque effort qu'elles pussent faire,

d'en sortir. Je voulus me servir de ce vent frais pour mettre à la voile et pour faire plus de chemin; mais l'ayant pris par devant, nous fûmes démâtés, et faillîmes à nous perdre. Deux coups de mer nous brisèrent deux timons l'un après l'autre; et ayant mis une rame pour gouvernail avec bien du péril et de la peine, nous achevâmes de passer le golfe, et avec beaucoup de joie nous nous vîmes couverts d'un terrain.

A la pointe du jour, nous nous trouvâmes proche de l'île d'Ischia, où mes mariniers me voulurent persuader de chercher un abri pour laisser passer le jour, et entrer plus facilement dans Naples la nuit; mais je résistai à ce sentiment, appréhendant qu'étant découvert, ou par l'infidélité de quelqu'un d'eux, ou par quelque autre accident inopiné, je ne tombasse sans combat entre les mains des ennemis. La peur les faisant opiniâtrer en leur sentiment, je fus contraint de mettre l'épée à la main, et les faire voguer. Aussitôt que nous eûmes passé les bouches, nous découvrîmes la ville de Naples et l'armée d'Espagne, qui étoit devant; et pour pouvoir mieux résoudre ce que j'aurois à faire, je m'informai soigneusement de tous les postes que tenoient les ennemis, et voulus savoir qui étoit le maître des terrains qui étoient au-dessus et au-dessous de la ville. Je commandai à l'heure même d'aller droit à la capitane qui portoit l'étendard, pour faire que l'on m'attendît, et avoir le temps de m'éloigner avant que les vaisseaux eussent mis leurs barques longues et les chaloupes à la mer. Comme je fus à deux portées de canon de la capitane, au lieu de m'en aller droit à la ville, je pris

ma route au-dessous, vers la Tour du Grec, pour empêcher que les felouques de Chiaia et de Sainte-Lucie ne me pussent couper chemin; et pour donner avis à la ville de mon arrivée, j'ordonnai à mes mariniers, en passant au travers de l'armée d'Espagne, de crier qu'ils me portoient; et me levant debout sur la poupe, je commençai à faire signe du chapeau, pour obliger de l'infanterie à sortir, et venir me recevoir à mon débarquement. Je fus aussitôt suivi de tout ce que les ennemis purent mettre à la mer de bâtimens à rames, et salué de toute l'artillerie des châteaux, du môle, des vaisseaux et des galères. J'abordai terre une lieue au-dessous de la ville; et donnant les ordres, aux mousquetaires qui m'étoient venus recevoir, de faire un feu continuel sur les bâtimens des ennemis qui me pressoient trop, je côtoyai Resène et Portici, et ne voulus point débarquer que je ne fusse arrivé, à la faveur de cette escarmouche et au bruit de toutes les canonnades des ennemis, à la place de la Cavallerice, dans le faubourg de Lorette, où sautant à terre, le vendredi 15, sur les onze heures, je fus reçu avec un applaudissement incroyable d'un nombre infini de peuple, qui, me portant en l'air quelque espace de temps, me mirent sur un beau coursier qui m'avoit été préparé, sur lequel je fis mon entrée dans la ville, et allai descendre à l'église de Notre-Dame des Carmes pour la remercier du bon succès de mon passage, et reçus de la main du prieur le scapulaire (1).

L'on ne peut exprimer la joie de tout ce peuple, ni

(1) Les Mémoires du comte de Modène donnent une idée fort juste de la situation dans laquelle se trouvoit alors la ville de Naples, des divers

les respects et témoignages d'affections qu'ils me rendirent, qui allèrent jusqu'à l'adoration et l'idolâtrie, venant brûler de l'encens au nez de mon cheval; et ce qui me parut et plus extraordinaire et de

partis qui y luttoient les uns contre les autres, de leurs intérêts, de leurs projets, et du caractère de leurs chefs :

« On ne peut exprimer assez vivement, dit-il, le malheureux état où se rencontroit cette cité, qui souffroit à peine autrefois la domination des plus grands princes de la terre, et qui trembloit, dans ces occasions, à la seule voix de trois ou quatre cents jeunes garçons armés de bâtons et de cannes, et secouoit insolemment le joug d'un puissant monarque, pour se soumettre volontairement à celui d'un vil armurier. Tous ceux qui vivront après nous, et qui entendront cette étrange histoire, auront de la peine à se persuader que Naples, où les Espagnols avoient trois bonnes forteresses, une grande armée navale, des soldats aguerris et braves, encore qu'en fort petit nombre, où la noblesse et la bourgeoisie étoient tout à leur dévotion, et où étoit un fils d'Espagne, fût possédée et gouvernée par ce petit nombre d'enfans joints à quatre ou cinq mille hommes populaires qui étoient sous les armes, et qui formoient le corps apparent de la rebellion. Mais afin de reconnoître encore mieux cette vérité surprenante, il est nécessaire de remarquer que les quartiers tenus par le peuple contenoient deux sortes d'habitans : l'une, appelée capes noires, composée de quelques gentilshommes et de beaucoup d'officiers et gens de justice ou de police, bourgeois, marchands et artisans, qui n'avoient pu, ou plutôt qui n'avoient osé, quitter leurs maisons engagées dans ces quartiers, de crainte que leur retraite n'excitât la fureur du peuple, et ne l'obligeât à les brûler; l'autre sorte étoit composée de toute cette populace qui donnoit le nom au parti, et qui en effet avoit commencé le soulèvement avec tant de fureur et de violence, et qui le maintenoit avec tant de chaleur et d'obstination.

« Les capes noires étoient divisées en trois partis : le premier étoit formé d'une quantité de personnes qui, abhorrant secrètement les excès et les violences des Espagnols, n'en haïssoient pas entièrement la domination; ils désiroient bien la réforme de l'Etat, mais non pas le changement; et ils souhaitoient que les armes du peuple fissent cet effet, sans passer outre, et sans qu'ils lui eussent prêté la main; ils ne sortoient guère de leurs maisons, et ne se mêloient d'autre chose que d'obéir, malgré eux, aux ordres que les chefs du peuple ou de leurs *ottines* leur donnoient touchant la garde de leurs quartiers. Ceux-ci étoient en fort

meilleur augure, ce fut que, parmi cette multitude innombrable de gens amassés pour me voir débarquer, il n'y eut pas une seule personne de blessée de plus de mille coups de canon qui furent tirés des châ-

grand nombre; mais comme ils étoient partisans secrets des Espagnols, les justes soupçons qu'en avoit le peuple, qui sans cesse les surveilloit, les faisoit vivre dans une si grande crainte, qu'ils n'osoient pas même s'entre-visiter les uns les autres, pour ne pas s'exposer aux funestes suites que causoient les moindres ombrages. Dans cette mortelle appréhension, ils n'avoient ni chefs ni cabales, et les Espagnols ne pouvoient rien espérer d'un corps de qui les membres tout glacés de peur, et détachés les uns des autres par de continuels surveillans, ne pouvoient ni se réunir, ni agir en aucune sorte, non plus que des squelettes sans chaleur et sans mouvement.

« Le second parti, qui étoit moindre en nombre, mais qui pourtant contenoit des gens plus hardis et moins scrupuleux que les autres, formoit un corps de qui le but étoit de se prévaloir de toutes les grâces du temps. A ce sujet, en abhorrant le passé, il tâchoit de jouir du présent, attendant que l'avenir mît au jour ce que la divine Providence avoit délibéré touchant le succès de ces troubles, afin de demeurer debout, dans quelque différente assiette où l'Etat se pût trouver. Il prit emploi, et s'attacha apparemment aux intérêts de la populace, faisant cependant entendre sous main aux Espagnols que les plus sages de ce corps avoient pris le parti du peuple, croyant qu'ils les serviroient mieux par cette voie qu'en se tenant les bras croisés dans leurs maisons; qu'ayant feint dès l'abord de suivre volontairement un torrent dont le cours rapide les emportoit contre leur gré, ils avoient acquis peu à peu l'amitié et la confiance des chefs de cette populace; que par ce moyen ils pourroient rendre continuellement deux services aux Espagnols, l'un en les informant sans cesse de tout ce qui se passeroit de plus secret dans leur conseil, et l'autre en désunissant ces chefs par les défiances et les ombrages qu'ils avoient incessamment les uns des autres. Les plus remarquables de ce parti étoient Agostino Mollo et Aniello Portio, docteurs et avocats, mais dont le premier surpassoit l'autre en toutes choses; car outre que c'étoit l'un des plus habiles et des plus subtils jurisconsultes de tout le royaume, il avoit un esprit vif, agréable, complaisant, et qui servoit ses parties avec autant d'application que de hardiesse; il l'avoit témoigné par ce qu'il avoit fait pour le comte de Conversano, alors qu'étant emprisonné, et ne trouvant personne qui le voulût servir à cause que le vice-roi avoit déclaré qu'il feroit périr

teaux, du port, des vaisseaux et des galères. Comme j'achevois d'entendre la messe, le beau-frère de Gennaro Annèse me vint faire un compliment de sa part, et des excuses de n'être point venu me recevoir,

tous ceux qui prendroient sa défense, Agostino Mollo s'étoit moqué de toutes ses menaces, et malgré lui avoit passé secrètement et en diligence en Espagne, où il avoit agi si vigoureusement près du Roi et de son conseil, qu'il avoit obtenu la liberté du comte avec beaucoup de gloire, et étoit retourné dans sa patrie avec l'estime et l'amitié non-seulement du prisonnier, mais encore de toute la noblesse. Aniello Portio, moins savant de beaucoup, étoit d'une humeur austère, revêche, et qui, ne sachant pas l'art de se faire aimer comme l'autre, étoit haï et méprisé par sa vie scandaleuse; car ayant quitté sa femme, il entretenoit publiquement sa cousine germaine, après l'avoir ôtée à son mari.

« Le troisième parti des capes noires étoit le plus petit de tous: ceux-ci, unis avec le peuple pour leur commune liberté, ne craignoient pas moins de la voir soumise à un prince étranger, que retournée, avec le temps, à la merci du roi d'Espagne. L'aversion que les souffrances publiques leur avoient causée pour cette monarchie leur faisoit également craindre et abhorrer la royauté: ainsi leur pensée tendoit plutôt au changement qu'à la réformation du gouvernement; et s'imaginant que la république étoit la plus avantageuse et la plus assurée forme qu'ils pussent obtenir par leur soulèvement, ils tendoient à ce but avec l'approbation et la joie de la plus grande partie de la populace, laquelle espérant que sa liberté auroit toute son étendue dans cette nature d'Etat, et que tous les membres du corps politique auroient chacun leur part en la puissance souveraine, embrassoit ce dessein comme le plus utile de tous ceux qu'on pouvoit suivre. Le principal ou le plus adroit de ce parti étoit Vincenzo d'Andrea, dont l'esprit doux, affable et populaire s'étoit acquis beaucoup d'amis et de partisans non-seulement parmi les capes noires, mais encore entre la populace, dont il témoignoit prendre beaucoup de soin dans toutes les choses où il s'agissoit de sa conservation et de l'abondance des vivres dans la cité: et c'est une espèce de chaîne par laquelle on lie les cœurs des peuples plus étroitement qu'on ne sauroit faire par aucun autre genre de liens.

« L'autre sorte d'habitans des quartiers soulevés étoit composée de la populace qui les occupoit, et dont la plus tumultueuse étoit celle du Marché, de la Conciarie et du Lavinare, qui sont les quartiers les plus capables de faire et de maintenir une grande sédition par l'assiette de leurs rues étroites et tortues, qui semblent être autant de citadelles, et

ne se croyant point en sûreté hors du tourjon des Carmes, où il m'attendoit avec une impatience extrême. Je m'y rendis aussitôt, et le trouvai sur une petite terrasse à l'entrée de son logement, où, par

par la quantité de leurs maisons, qui, toutes pleines d'artisans et de petit peuple, semblent être autant de fourmilières d'hommes que l'on peut appeler hardis, n'ayant rien ou fort peu de chose à perdre. Toute cette nombreuse populace avoit une infinité de chefs, ou de gens qui, sans en avoir le caractère, avoient assez de crédit près d'elle pour pouvoir posséder ce titre. Les principaux étoient Pepe Palombe, Onoffrio Pisacano, avec son ami Carle Longobardo, Matteo d'Amore, Grazullo de Rosis, don Luigi del Ferro, et Peronné, capitaine des lazares. Gioseppe, ou Pepe Palombe, se pouvoit dire justement chef absolu de la Conciarie, par l'attachement et la déférence que tout ce quartier avoit pour lui : c'étoit l'esprit le plus adroit et le plus couvert de tous les chefs populaires, et il n'avoit point de semblable en l'art de ménager le temps, et profiter des conjonctures favorables. Ayant recueilli un bien assez considérable par la succession de son père, il en avoit dissipé la meilleure partie en des armemens sur mer, où il avoit acquis plus de réputation que de fortune, et plus d'amis que de profit. Dès le commencement des tumultes, tout son voisinage jeta les yeux sur lui; et ce qui le fit considérer davantage fut une compagnie d'infanterie qu'il leva à ses dépens pour le service et pour la défense de son quartier, qu'il gouverna depuis sans aucun obstacle, et de la sorte qu'il voulut. Il y a beaucoup d'apparence que si son ambition eût eu plus d'étendue, il eût pu se rendre chef de tout le parti populaire après la mort du prince de Massa; mais considérant les hasards qu'il falloit courir dans ce poste, et prévoyant que le soulèvement n'auroit pas de suite, et que l'orage après avoir éclaté durant quelque temps se dissiperoit de lui-même par les ombrages et les jalousies qui régnoient entre tous les chefs, il crut qu'il lui seroit plus avantageux de ne pas s'écarter d'un poste où il étoit chèrement aimé, et de s'y tenir à couvert pendant l'effort de la bourrasque; et pour s'affermir contre toutes sortes d'événemens, il conserva une secrète correspondance avec des Espagnols, moins par l'amitié qu'il eut pour eux, que par la crainte du succès du soulèvement populaire.

« Onoffrio Pisacano s'étoit acquis beaucoup de crédit dans son quartier par le moyen d'un nombre infini d'ouvriers qu'il employoit dans les manufactures de soie, où il avoit gagné du bien : il avoit aussi levé une compagnie d'infanterie à ses dépens; et ce qui le maintenoit en-

un compliment assez mal arrangé, il me témoigna, autant que son ignorance et son incapacité lui purent permettre, la joie qu'il avoit de me voir, puisque, sans mon arrivée, il devoit le lendemain matin être livré aux Espagnols, et par conséquent au supplice, sa fortune n'en ayant reculé l'exécution que de six ou sept mois. Beaucoup de gens étoient accourus

core davantage étoit la douceur de son visage, de son discours et de ses mœurs, aussi bien que l'adresse de Carlo Longobardo, son camarade et confident, homme qui n'avoit point de bien, mais dont l'esprit complaisant et populaire ne servoit pas peu à soutenir et à faire valoir Pisacano dans son quartier.

« Matteo d'Amore, qui de capitaine des sbires s'étoit fait capitaine d'une autre compagnie de fort bons hommes, étoit extrêmement chéri et estimé du peuple, non-seulement par son courage, mais aussi par sa prudente conduite : ce n'étoit pas un esprit fort éclairé ni fort subtil; mais l'on pouvoit dire certainement de lui que la fortune lui avoit fait tort quand elle l'avoit fait chef des sbires, d'autant qu'il avoit de trop bonnes qualités pour une profession si abjecte, ayant de l'honnêteté, de la sincérité et de l'honneur au-delà de sa naissance. Surtout il étoit ennemi capital des Espagnols; et si tous les autres chefs du peuple eussent marché aussi droit que lui, l'intérêt public eût été plus considéré qu'il ne l'étoit dans ces troubles, où chacun songeoit plutôt à faire ses affaires que celles de son parti.

« Grazullo de Rosis, capitaine d'une autre compagnie d'infanterie, s'étoit beaucoup accrédité par la ferveur et par les soins qu'il avoit pris pour le service du peuple depuis les commencemens de cette révolution; et ce qui le fit considérer le plus dans les suites de ces tumultes fut le poste de la Vicairie, dont il eut le commandement, et qui lui donna moyen de s'enrichir aux dépens d'un nombre de prisonniers qu'on y conduisoit tous les jours.

« Don Luigi del Ferro, quoique natif de l'Abruzze, et maître d'école ou écrivain de sa profession, eut un tel crédit parmi la basse populace (laquelle le retira des prisons où les Espagnols le tenoient au commencement des tumultes), que s'il eût eu autant de conduite que de bonheur, il eût pu monter au poste de Mazaniello; mais son esprit, plus visionnaire que solide, et plus propre à produire un feu qu'à l'entretenir, ne lui permit pas de jouir long-temps de cette fortune que le hasard peut donner, mais que la seule prudence peut conserver. »

pour assister à cette entrevue, dont les circonstances pouvoient donner de la curiosité. Je ne fus pas peu surpris de l'aveuglement du peuple de Naples d'avoir choisi un homme de cette sorte pour leur général : la personne m'en parut assez extraordinaire pour me croire, avec la perte du moins de temps qu'il me sera possible, obligé d'en faire ici le portrait.

C'étoit un petit homme de fort méchante taille, fort noir, les yeux enfoncés dans la tête, les cheveux courts, qui lui découvroient de grandes oreilles ; la bouche fort fendue, la barbe rase, qui commençoit à grisonner : le son de sa voix étoit fort gros et fort enroué, ne pouvant dire deux paroles de suite sans hésiter ; continuellement en inquiétude, et si rempli d'appréhension que le moindre bruit du monde le faisoit tressaillir. Il étoit accompagné d'une vingtaine de gardes dont la mine n'étoit pas plus relevée que la sienne. Il avoit un collet de buffle, des manches de velours cramoisi, des chausses d'écarlate, un bonnet de toile d'or de même couleur sur la tête, qu'il eut assez de peine de m'ôter en me saluant ; une ceinture de velours rouge, garnie de trois pistolets de chaque côté. Il ne portoit point d'épée, mais en récompense il tenoit un gros mousqueton dans la main. La première caresse qu'il me fit fut de m'ôter mon chapeau, et de me faire apporter en sa place, dans un bassin d'argent, un bonnet tout pareil au sien ; et me prenant par la main, il me conduisit dans sa salle, dont il fit en diligence fermer les portes, défendant à ses gardes de ne laisser entrer personne, de peur qu'on ne vînt l'égorger. Aussitôt que nous fûmes assis, je lui présentai la lettre que M. le marquis de Fon-

tenay m'avoit chargé de lui rendre, et l'assurai, comme il m'avoit été ordonné, de la protection de la France, de la venue de son armée navale, et de tous les secours dont les Napolitains pourroient avoir besoin pour se mettre en liberté et se délivrer de l'oppression des Espagnols. Il me répondit avec plus de satisfaction que d'éloquence; et ayant ouvert la lettre que je lui avois rendue, il la parcourut toute de la vue; et faisant la même chose après l'avoir tournée de tous les quatre côtés, il me la rejeta en me disant qu'il ne savoit pas lire, et en me priant de lui en dire le contenu.

Sur ces entrefaites l'on vient heurter à la porte, comme si on eût voulu l'enfoncer. Tout le monde courut à l'alarme; et la voix s'étant élevée de dehors que c'étoit M. l'ambassadeur de France qui me vouloit voir, elle lui fut ouverte : et me préparant à l'aller recevoir avec la cérémonie due à son caractère, je fus surpris de voir un homme sans chapeau, l'épée à la main, deux gros chapelets d'ermite au cou (qu'il disoit porter, l'un pour prier Dieu pour le Roi, et l'autre pour le peuple), qui, se couchant tout de son long et jetant son épée, vint embrasser mes jambes pour me baiser les pieds. Je le relevai avec assez de peine, et demeurai en doute si je devois lui rendre la lettre de M. de Fontenay, qui le traitoit d'excellence et d'ambassadeur du Roi, voyant en la personne du sieur Louigi del Ferro plutôt la figure d'un fou échappé des Petites-Maisons, que d'un ministre d'une grande couronne; mais croyant qu'il pouvoit avoir quelque bonne qualité cachée que je n'avois pas encore découverte, vu le grand crédit que celui qui

m'avoit chargé de sa dépêche m'avoit assuré qu'il s'étoit acquis parmi le peuple, je fus obligé de la lui remettre entre les mains, de peur d'être blâmé de n'avoir pas exécuté ponctuellement ce qu'on m'avoit ordonné.

Nous entendîmes un grand bruit dans la rue, du tumulte du peuple qui demandoit à me voir. Pour satisfaire à sa curiosité, je me mis à une fenêtre; et Gennaro m'ayant fait apporter dans deux bassins un sac de sequins et un autre de monnoie blanche, je les jetai sur le peuple; et durant qu'ils se battoient pour les ramasser, je crus qu'il étoit temps de demander à dîner, n'ayant point mangé depuis Rome, à cause de la grande bourrasque que j'avois courue sur la mer. Gennaro me fit des excuses de la méchante chère qu'il me feroit, n'osant, de peur d'être empoisonné, se servir pour cuisinier que de sa femme, aussi maladroite à ce métier qu'à faire la personne de qualité. Elle apporta le premier plat, habillée d'une robe de brocart bleu en broderie d'argent, avec un garde-infant, une chaîne de pierreries, un beau collier de perles, des pendans d'oreilles de diamans, toutes dépouilles de la duchesse de Montalone; et en ce superbe équipage il la faisoit beau voir faire la cuisine, laver les plats, et se divertir l'après-dînée à blanchir et étendre du linge. J'appelai Louigi del Ferro comme ambassadeur, pour venir laver avec nous : mais Gennaro me répondit que je me moquois, et qu'il avoit accoutumé de le traiter comme un chien; et comme j'eus demandé à boire, il m'en alla querir aussitôt, disant qu'il n'appartenoit qu'à lui de me servir, à cause de sa qualité. Il me donna à

boire à genoux : ce que ne voulant pas souffrir, Gennaro me dit qu'il le servoit de même; ce que je vis incontinent après. Le dîner ne dura guère; et toutes choses y étoient si mal propres et de si méchant goût, que, sans le pain, la salade, le vin et le fruit, que je trouvai excellens, je courois fortune de mourir de faim.

Au sortir de table, je demandai que l'on me fît venir le corps de ville; le conseil que l'on avoit donné à Gennaro à cause de son incapacité, composé d'une personne de chaque quartier, nommée exprès par le peuple; les officiers généraux, mestres de camp et principaux capitaines; et généralement tous ceux qui pouvoient avoir de l'autorité dans la ville, afin de m'instruire de l'état de toutes les affaires, et pourvoir sans perdre de temps à toutes les choses dont l'on pourroit avoir besoin, remédier à tous les désordres, et me mettre en état de faire une vigoureuse défense contre les Espagnols, et donner temps à l'arrivée de l'armée navale, et au secours que j'avois fait espérer à cette grande ville de la puissante protection du Roi.

Je trouvai qu'il n'y restoit plus de vivres que pour douze ou quatorze jours; que le fonds destiné pour en acheter avoit été malicieusement consommé; que de cent soixante-et-dix mille hommes que l'on m'avoit fait entendre, quand j'étois à Rome, que je trouverois sous les armes, il n'y en avoit pas quatre mille de pied, et trois cents chevaux en état de servir, distribués en corps de régiment et compagnies particulières, sous des officiers incapables et sans expérience; que le reste du peuple s'étant lassé, ne vouloit plus prendre les armes, et que ce petit nombre, occupé à

la garde chacun de son quartier, refusoit de demeurer la nuit dans son poste, à moins que d'être payé journellement; qu'il n'y avoit plus de poudres dans la ville que celles que j'avois portées avec moi; qu'il n'y avoit point d'argent; que la division et l'inimitié s'étant mises entre Gennaro Annèse et Pepe Palombe, chef de la Concherie, s'accusant l'un l'autre de trahison et d'intelligence avec les Espagnols, et non sans quelque fondement, comme je l'ai reconnu depuis, ils étoient entrés en telle défiance, qu'ils ne songeoient plus qu'à se retrancher et faire une exacte garde l'un contre l'autre, de peur que ceux du quartier de la Concherie ne tentassent quelque chose contre ceux du Marché : ce qui tenoit tout le reste de la ville en suspens, et en crainte que sa ruine et son saccagement ne pût être causé par cette mauvaise intelligence, dont les ennemis ne manqueroient pas de profiter.

Comme je m'éclaircissois du méchant état où la ville de Naples étoit réduite, il arriva deux choses assez considérables, et capables de donner de la surprise et de l'étonnement à tout autre homme que moi, qui ne se fût pas résolu à toutes sortes d'extrémités. Un boucher, capitaine du quartier de Porto, nommé Jommo Ropolo, homme séditieux et emporté, enfonça la porte de la chambre où nous étions au conseil, et s'approchant de Gennaro et l'appelant traître, lui donna de toute sa force trois ou quatre coups du plat de la main sur le cou, qu'il avoit découvert, en lui jurant qu'il lui vouloit couper la tête, dont rien ne l'empêchoit que ma présence et le respect qu'il me portoit. Gennaro se jeta à ses pieds, se mit à pleurer, et, lui em-

brassant les genoux, lui demanda la vie; et sa femme accourant au bruit, et se mettant en même posture devant moi, me conjura de le vouloir conserver. Je m'entremis de cet accommodement, et l'ayant fait avec assez d'autorité, je renvoyai ledit Jommo Ropolo à son quartier, avec assurance que je l'irois visiter le lendemain comme tous les autres de la ville, lui ordonnant cependant de faire bonne garde.

A peine ce différend étoit-il terminé, et avions-nous repris nos places pour continuer le conseil, que nous fûmes interrompus de nouveau par un grand bruit d'une grande affluence de peuple, avec des cris et des lamentations qui nous firent connoître qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque étrange malheur. C'étoit un fameux bandit, nommé Jacomo Rousse, qui, étant sorti de la ville trois ou quatre jours auparavant, avec douze ou quinze cents hommes de pied et trois ou quatre cents chevaux, pour conserver, contre le corps de la noblesse, le bourg de Saint-Anastase et quelques autres au pied de la montagne de Somme, dont la ville tiroit un grand secours de blé, avoit été si rudement chargé, que la plupart de ses gens avoient été taillés en pièces, et assez bon nombre demeuré prisonnier: le peu qui se retiroit avec lui étoient tous blessés, et lui de deux coups d'épée, l'un sur le visage et l'autre sur la tête. Ce triste spectacle jeta un tel effroi, que si le peuple n'eût été rassuré par mon arrivée, il auroit mis les armes bas. Les duc de Montalone, comte de Conversano, prince d'Ottaiano, don Ferrante Carraciolo et les autres cavaliers ayant poussé vertement la déroute jusque dans les faubourgs de la ville, le peuple s'y voyoit resserré, sans espérance de

pouvoir plus tirer de vivres de dehors, ce malheureux combat ayant fait changer de parti à tous les lieux qui tenoient pour lui dans la campagne et dans tout le reste du royaume, jusques à ceux mêmes qui, le matin étant encore en sa faveur, avoient facilité mon abord; sans quoi je ne pouvois éviter de tomber entre les mains des ennemis. Je laisse à juger, par cet état où je trouvai les choses à mon arrivée, si je n'eus pas besoin d'une extraordinaire résolution pour ne me pas laisser abattre à tant d'accidens imprévus, ne pouvant faire de fondement que sur ma seule personne, étant abandonné de tout le monde, et dépourvu généralement de toutes les choses nécessaires à la défense d'une place dans laquelle je me voyois renfermé.

Le reste de la journée se passa dans le conseil, qui, se trouvant à toute heure interrompu par l'arrivée des gens que Gennaro avoit envoyés pour saccager les maisons où l'on lui donnoit avis que l'on pouvoit faire quelque butin, y ayant de l'argenterie cachée ou quelques meubles de prix (ce qui étoit sa principale occupation, laissant au hasard la conduite de toutes les autres affaires), ne finit que bien avant dans la nuit, sans que je pusse être plus informé de l'état de la ville, des forces de ses troupes, ni de ses nécessités, qu'à l'heure même de mon arrivée : ce qui me fit bien juger que je ne pourrois avoir de lumières certaines que celles que je prendrois de moi-même par ma vigilance et par mes soins.

Je passai le reste de la soirée à recevoir des complimens de tous les particuliers de la ville, sans pouvoir reconnoître qu'une extraordinaire confusion, une incapacité générale dans tous les chefs, tant pour les

choses de police que pour celles de la guerre. La haine qu'ils portoient aux Espagnols ne s'expliquoit que par des paroles injurieuses : mais la lassitude étoit si grande d'avoir été si long-temps les armes à la main, que personne ne vouloit plus demeurer la nuit aux postes avancés, à moins que de se faire bien payer ; et ceux qui avoient de quoi faisoient faire leurs gardes par quelques pauvres misérables, et s'en retournoient coucher chacun chez soi.

Je ne pus reconnoître qui avoit le plus d'autorité dans la ville, les chefs de chaque quartier y commandant avec indépendance les uns des autres, sans s'être acquis cet avantage ni par le mérite ni par la capacité, mais seulement pour avoir parlé plus haut et fait plus de bruit que les autres. Gennaro même, tout général qu'il étoit, n'étoit respecté de personne, mais craint par la suite qu'il s'étoit acquise de toute la lie du peuple, et principalement du Marché, à qui il donnoit la liberté de piller, son élection n'ayant point été faite par le corps de ville, ni approuvée de personne des habitans (à ce que chacun disoit en particulier), mais seulement par cinq ou six cents petits garçons, tous pieds nus, qui, rôdant par toute la ville avec un croc de marinier sur l'épaule et une fascine poissée au bout, faisoient des insolences à tous les bourgeois, et menaçoient de mettre le feu aux maisons de ceux qui ne le voudroient pas reconnoître. Ces lazares (car c'étoit le nom que cette canaille s'étoit donné) prirent amitié pour lui, d'autant qu'il leur souffroit toute sorte de licence, et jusques au point même de lui perdre impunément le respect à toute heure, et pour l'avoir vu plus échauffé que

tout le reste du peuple à crier des injures au malheureux don Francisco Toralto, dont après la mort il fit déchirer le corps impitoyablement par les rues. L'on peut juger par là du fondement que l'on pouvoit faire sur sa personne, et si je n'étois pas à plaindre de me trouver dans un si grand désordre, sans savoir de qui je me devois défier, ou en qui je pouvois prendre confiance.

Comme il étoit déjà fort tard, et que j'avois besoin de repos, chacun se retira; et l'on me fit apporter un souper d'aussi mauvaise grâce et aussi dégoûtant que le dîner l'avoit été. Il ne dura guère : et m'étant informé du lieu où l'on m'avoit préparé un lit, je fus assez surpris quand j'appris de Gennaro qu'il vouloit que je couchasse avec lui. A quoi m'étant opposé autant qu'il m'étoit possible, ne voulant point donner d'incommodité à sa femme en prenant sa place, il me dit qu'elle coucheroit sur un matelas devant le feu avec sa sœur, et qu'il importoit à sa sûreté qu'il me donnât la moitié de son lit, sans quoi ses ennemis lui viendroient couper la gorge, le respect seul de ma personne le pouvant préserver de ce péril, dont l'appréhension l'avoit si fort préoccupé qu'il se réveilla la nuit vingt fois en sursaut, et m'embrassant, les larmes aux yeux, me conjura de lui sauver la vie, et de le garantir de ceux qui le vouloient assassiner.

Il me conduisit pour me coucher dans sa cuisine, où je trouvai un lit fort riche de brocart d'or, et au pied, dans un berceau, un petit esclave noir âgé de deux ans, tout couvert de petite vérole. Force vaisselle d'argent, et blanche, et vermeille dorée, qui étoit en pile au milieu de la place; plusieurs cassettes à demi

ouvertes, dont sortoient des chaînes, des bracelets, des perles, et autres pierreries; quelques sacs d'argent, et d'autres de sequins à demi répandus; des meubles fort riches, et quantité de beaux tableaux jetés confusément, faisoient assez voir combien il avoit profité dans les pillages des maisons des personnes les plus riches et les plus qualifiées de la ville, sans que de toutes ces richesses il ait voulu jamais assister le peuple de la moindre somme, soit pour acheter des munitions de guerre ou de bouche, soit pour payer les troupes qui étoient sur pied, ou faire de nouvelles levées : ce qui me désespéroit de me voir manquer de tout, et d'avoir si proche un secours si considérable sans m'en pouvoir prévaloir. L'on voyoit de l'autre côté de la cuisine, en grande quantité, toutes les choses qui y peuvent être nécessaires, et qui avoient été pillées en différens endroits, avec toutes sortes d'armes, le tout dans une extraordinaire confusion. Les présens et les contributions qu'il recevoit tous les jours de toutes sortes de chasses, de gibier, de volailles, de chairs salées, et de toutes les choses que l'on peut manger, en tapissoient les murailles.

Ce fut là le superbe appartement que l'on m'avoit préparé pour me régaler, et où me trouvant accablé de sommeil, je ne pensai qu'à me déshabiller promptement pour me mettre au lit. Louigi del Ferro ne voulut pas souffrir que personne m'approchât pour me débotter, maintenant qu'il n'appartenoit qu'à lui de me rendre jusqu'au moindre service. Je le refusai; mais Gennaro m'exhortant à le laisser faire, s'en fit déchausser pour me montrer l'exemple, que je suivis après sans répugnance, et me couchai le

plus promptement que je pus. Gennaro aussitôt se vint mettre auprès de moi; et mettant une chandelle sur le lit, et se débandant une jambe pour la panser, je lui demandai si c'étoit quelque blessure. Il me répondit qu'étant replet naturellement, et chargé d'humeurs, un médecin de ses amis lui avoit ordonné de se servir d'un remède que je ne nomme point, de peur de donner autant de dégoût qu'il me fit de mal au cœur.

Voilà comme se passa la journée de mon arrivée dans Naples, et la réception que j'y reçus, dont le désagréable commencement, après le premier accablement du sommeil, me donna le reste de la nuit de fort méchantes heures, me faisant faire beaucoup de réflexions sur le présent état de mes affaires, et sur tous les périls que j'avois à courre. Et après m'être résolu à toutes sortes d'événemens, j'attendis le jour avec une extrême impatience, afin d'aller travailler à toutes les choses nécessaires pour la conservation de la ville où je m'étois jeté, et pour la mienne particulière, puisque ma perte et mon salut ne pouvoient plus dépendre que de moi, et que je devois être seul l'artisan de ma bonne ou mauvaise fortune.

Le samedi au matin, dès que je fus levé, je m'en allai avec Gennaro entendre la messe en l'église des Carmes (qui ne manquoit point, pour tenir son rang de général du peuple, de prendre toujours la droite sur moi), Louigi del Ferro marchant devant nous sans chapeau, l'épée nue, et, pour paroître mieux à la française, avec de grands cheveux. Il avoit une perruque noire de crin de cheval, pareille aux coiffures que nous donnons aux furies dans nos ballets, et crioit incessamment *vive le peuple*, *le*

général Gennaro et le duc de Guise! et, transporté ou de joie ou de folie, il frappoit à grands coups d'épée tout ce qui se trouvoit en son chemin, et blessa tant de gens qu'il faillit d'en arriver une émeute. Je fus contraint, pour m'en défaire, de lui donner une commission. Je trouvai à la grande porte de l'église les religieux des Carmes avec la croix et l'eau bénite; et le prieur m'ayant fait une harangue, on commença à chanter le *Te Deum*, et je fus conduit dans le balustre du grand autel pour y entendre la messe sur un drap de pied qui m'avoit été préparé, où Gennaro se mit à genoux à ma droite. La messe étant achevée, je fus reconduit de la même façon, avec un grand applaudissement et des bénédictions de tout le peuple, jusque hors de l'église, où je trouvai un cheval que l'on m'avoit amené pour aller me faire voir par toute la ville, et en visiter tous les quartiers : et Gennaro ayant monté sur un coursier noir assez vigoureux, il lui voulut donner de l'éperon pour me venir rejoindre, et son cheval faisant un saut le jeta par dessus les oreilles, tout étendu à mes pieds, dont plusieurs tirèrent un mauvais augure pour lui, qui, de peur d'un pareil accident, se fit tout le reste du chemin tenir par deux hommes, et mener son cheval par la bride. Après avoir fait le tour du marché, où quantité de monde étoit accouru pour me voir, j'allai visiter le quartier de la Concherie, où je trouvai Pepe Palombe à la tête de tous ses gens sous les armes, qui, m'ayant fait un grand compliment, me témoigna beaucoup de déplaisir de n'avoir pu me venir rendre ses devoirs, n'entrant point dans la maison de Gennaro, pour qui

il avoit une inimitié extrême; et comme il me témoigna beaucoup d'affection et d'attachement à ma personne, je lui dis que je voulois qu'il fût de mes amis, et prendre un soin particulier de sa fortune. Je le fis sur l'heure même mestre de camp du régiment d'infanterie que je voulois lever sous mon nom, et lui ordonnai de se tenir auprès de moi pour porter mes ordres partout, en qualité de mon aide de camp général : ce que je fis pour le gagner, étant une des personnes plus considérées et de plus de suite parmi le peuple, comme aussi pour l'observer de plus près, à cause de la juste défiance qu'on m'avoit dit que je devois avoir de lui. Il me fit paroître beaucoup de ressentiment de toutes ces grâces, et me protesta qu'il dépendroit toute sa vie aveuglément de mes volontés. J'en fis l'épreuve sur-le-champ, en lui commandant de bien vivre avec Gennaro, et de se raccommoder avec lui, qui, le craignant comme le plus dangereux de ses ennemis, fit paroître une extrême joie de cette réconciliation; et, pour la rendre plus assurée, la femme de Pepe Palombe étant accouchée le jour même, je l'obligeai d'en tenir l'enfant sur les fonts. Je fis en même temps abattre les retranchemens qu'ils avoient fait faire l'un contre l'autre, et ordonnai que leurs soldats ne seroient plus employés que contre les ennemis, et vivroient dans l'intelligence que des frères et de bons citoyens doivent maintenir ensemble. Toute la ville témoigna autant de satisfaction de ce raccommodement que les Espagnols, comme j'appris, en ressentirent de déplaisir. Je visitai ensuite tous les quartiers de la ville, suivi de plus de cinquante mille personnes. Vincenzo

d'Andrea, provéditeur général, me dit alors qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il restât dans cette réjouissance publique des misérables dans la ville, et qu'il falloit faire ouvrir toutes les prisons : ce qui s'exécuta dès que je passai devant la porte de quelqu'une, et principalement à la Vicairie, ancien palais des rois de Naples, où tous les juges des différens tribunaux s'assemblent pour y rendre la justice, et où étoient renfermés le plus grand nombre de prisonniers; et quelque opposition que Gennaro y voulut apporter, je fis délivrer des cavaliers qu'il vouloit faire mourir pour satisfaire à la haine qu'il portoit à toute la noblesse, à qui je chargeai le marquis de Monte-Sylvano, de la maison de Brancacio, un vieux mestre de camp d'infanterie nommé Bartolomeo Griffo, et quelques autres gentilshommes, de l'assurer de ma part que je prendrois un soin extraordinaire de la conservation de la personne et des biens de tous les particuliers, et que mon intention n'étant que de procurer le repos et la liberté à tout le royaume, je m'étudierois principalement à remettre les choses dans l'ordre, espérant d'en venir à bout dans peu de temps : dont ils me firent mille remercîmens, et m'assurèrent d'en conserver une éternelle reconnoissance. Et ne s'étant rien passé de fort considérable dans le reste de ma cavalcade, je ne m'arrêterai pas à conter mille petites particularités, et dirai seulement trois choses dignes d'être observées.

La première, que Gennaro témoigna du chagrin de ce que dans toutes les acclamations publiques, qui furent excessives, l'on ne parla que de moi, sans jamais le nommer, tout le monde affectant de me

faire paroître autant de mépris et d'indifférence pour sa personne, que d'amour et de respect pour la mienne, croyant être à couvert de ses violences, dont désormais ma présence les garantiroit; la seconde, que, dans toutes les rues où je passai, je les trouvai toutes tapissées, les fenêtres garnies de femmes qui me jetoient des fleurs, des eaux de senteurs et des dragées, accompagnant ces témoignages de respect et de joie de mille bénédictions; la troisième est que les gens qui sortoient des portes venoient étendre sous les pieds de mon cheval des tapis et leurs manteaux, et les femmes, avec des cassolettes, venoient brûler des parfums au nez de mon cheval, et les pauvres gens de l'encens sur des tuiles; tout le monde généralement me protestant qu'il n'avoit plus rien à craindre puisque j'étois venu à son secours, et que, me reconnoissant pour son libérateur, ils étoient tous résolus de mourir avec moi, et de sacrifier leurs biens et leurs vies pour mes intérêts et pour ma fortune. Ces démonstrations d'amitié ont continué de la même sorte, avec les mêmes cérémonies et la même chaleur, depuis ce jour-là jusques à celui de ma prison.

Il étoit assez tard quand j'achevai le tour de la ville, et de visiter tous les quartiers; et je m'en vins dîner chez Gennaro, qui me fit aussi méchante chère que le jour précédent. En arrivant au tourjon des Carmes, je trouvai le maître de chambre de M. le cardinal Filomarini, qui me vint faire compliment de sa part, et des excuses de ce qu'une légère indisposition l'avoit empêché de me venir visiter dès qu'il avoit su mon arrivée. Il me fit demander audience pour l'après-dî-

née ; et comme je le voulus prévenir, je me mis, en sortant de table, dans une chaise de velours bleu en broderie d'argent, qui avoit été de la duchesse de Montalone, et dont la femme de Gennaro se servoit ; et m'en allai à l'archevêché, où je trouvai dans la cour toute la famille du cardinal Filomarini et tous les plus qualifiés bourgeois de la ville, qui me vinrent recevoir, et sa personne qui m'attendoit sur le haut du degré. M'ayant donné la main, il me conduisit dans un fort bel appartement, où nous nous assîmes ; et tout le monde en étant sorti, nous ayant laissés seuls dans sa chambre, nous demeurâmes une heure et demie dans une conférence secrète. Après s'être acquittés de plusieurs complimens de part et d'autre, il me témoigna beaucoup de tendresse pour le peuple, dont il espéroit la liberté par la puissante protection de la France, loua infiniment le zèle que j'avois de venir employer ma vie pour une cause si juste, me dit qu'on ne pouvoit assez estimer ma résolution d'avoir méprisé tant de périls que j'avois à courre, et d'avoir tenté un passage si hasardeux. Il me raconta toutes les choses arrivées depuis les premières révolutions, et, blâmant la conduite que les Espagnols avoient tenue, témoigna qu'il croyoit que le Ciel vouloit délivrer un royaume si beau et si considérable que celui de Naples de l'oppression sous laquelle il avoit langui jusques ici, qui ne pouvoit pas durer davantage sans son entière ruine, et que j'étois l'instrument dont Dieu se vouloit servir pour achever un si grand et si saint ouvrage ; qu'ayant toujours eu l'affection d'un vrai père pour le peuple de Naples, il prenoit grande part à l'obligation qu'il m'avoit de venir prendre sa dé-

fense, et m'offroit le secours de ses prières, et tout ce qui pouvoit dépendre de son crédit, de son industrie et de ses soins. Je le remerciai de tous ses discours si obligeans; et les reconnoissant plus remplis de dissimulation que de vérité, je résolus de l'engager insensiblement à faire des démarches qui le rendissent irréconciliable avec l'Espagne, et l'engageassent par nécessité à lier une amitié étroite avec moi, les bonnes qualités que je reconnus en sa personne, son esprit et sa prudence m'obligeant à le souhaiter. Je pris le concert avec lui de faire le lendemain matin, dans la grande église, le serment de fidélité au peuple, en jurant de le servir, au péril de ma vie, envers tous et contre tous, conformément à l'ordre que j'en avois du Roi. Je l'engageai, quoiqu'il s'en voulût défendre, de bénir une épée que le peuple me donnoit pour sa défense, comme la marque de son autorité et du commandement absolu de ses armes, que j'acceptois, et qu'il me remettoit entre les mains. Cette cérémonie étoit assez inutile, hors le dessein que j'avois de brouiller ledit cardinal avec les Espagnols, qui véritablement ne lui ont jamais pardonné. Comme il étoit fort clairvoyant, il reconnut aussitôt ma pensée; mais, après une contestation assez opiniâtrée, il fut contraint de s'y résoudre, lui ayant protesté que sans sa bénédiction je n'accepterois point le commandement, et qu'il seroit responsable envers le peuple de mon refus, à qui de plus il importoit que le serment que j'avois à lui faire se fît publiquement et entre ses mains, afin qu'il fût le dépositaire de ma parole et de ma foi.

Je me retirai, après avoir ajusté avec lui ce que je

désirois, et il me vint conduire jusques à ma chaise; et, après mille témoignages réciproques et d'estime et d'amitié, je repris le chemin du tourjon des Carmes, suivi des capitaines Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimielo, et Matheo d'Amore, chef du quartier de la Vinare, les quatre personnes plus fidèles que j'ai trouvées dans la ville de Naples, et qui ont eu plus d'attachement pour moi. En passant dans le Marché, je m'y arrêtai, et mis pied à terre pour parler à une quantité de peuple qui me vouloient faire entendre leurs nécessités, et me demander quelque réglement sur des différends survenus entre des officiers, et prendre en même temps mes ordres sur la conduite qu'ils avoient à tenir, et sur la manière de faire leurs gardes, n'y ayant eu rien jusque là de bien réglé. Je voulus voir aussi si les retranchemens faits entre le Marché et la Concherie avoient été abattus, comme je l'avois ordonné le matin. J'entrai dans le tourjon, où je trouvai Gennaro fort embarrassé à faire mettre les fers aux pieds et aux mains à Louigi del Ferro, pour avoir fait imprimer et afficher quelques placards sans sa permission. Je lui demandai sa grâce, que, quelques prières que je lui pusse faire, il ne me voulut pas accorder, qu'après qu'il auroit été deux fois vingt-quatre heures en cet équipage prisonnier dans sa cave, me disant qu'à moins d'un pareil châtiment de temps en temps il étoit impossible de l'empêcher de faire des extravagances.

Après avoir été témoin de cette belle exécution, comme je retournois dans la salle, l'on me vint avertir que M. le cardinal me venoit rendre la visite. Je

fus le recevoir, et nous demeurâmes une demi-heure en conversation particulière; et comme il étoit en inquiétude de ce qui avoit été résolu dans notre entrevue, il tenta de nouveau de me faire changer de sentiment : mais y ayant persisté, et lui ayant allégué les mêmes raisons, il n'osa les contredire davantage, et se retira fort inquiet de savoir comment ses excuses seroient reçues du vice-roi, qu'il lui envoya faire la nuit par un gentilhomme, qui lui rapporta que l'on étoit fort mal satisfait de lui, et qu'on s'en plaignoit hautement, comme si, par l'action qu'il devoit faire le lendemain, il établissoit mon crédit, et moyennoit la confiance entre le peuple et moi. Dès qu'il fut parti, je m'en allai souper, et me couchai (car il étoit déjà tard) avec le même dégoût et de la même manière que le jour précédent.

A mon lever, le dimanche au matin, j'eus bien de la joie de voir toutes les personnes qui s'étoient embarquées avec moi arrivées en parfaite santé, ne s'étant perdu aucune des felouques ni des brigantins de ma petite armée, qui, après avoir été suivie inutilement des galères des ennemis, après des fortunes diverses et beaucoup d'aventures considérables, abordèrent heureusement dans le port, les unes dès le soir, et les autres la nuit, quoique chacune en particulier eût pris une route différente. Ce fut une extrême satisfaction de se revoir tous ensemble, n'ayant pu savoir des nouvelles les uns des autres avant que d'être débarqués, ni sortir de l'inquiétude continuelle où tout le monde avoit été quatre jours entiers. Toutes choses étant préparées pour s'en aller à l'église, j'envoyai avertir M. le cardinal que je mon-

tois à cheval pour m'y rendre, les rues se trouvant toutes tapissées, et bordées des deux côtés du peuple sous les armes, et les fenêtres garnies de femmes, tout ce qu'il y avoit dans la ville de l'un et l'autre sexe étant accouru, et ayant pris des places commodes pour me voir passer. Les gardes de Gennaro marchoient devant, et ensuite des trompettes, suivis d'une personne choisie par Gennaro, qui portoit dans le fourreau l'épée que l'on me devoit bénir, pour me la mettre entre les mains. Le général et moi marchions à côté l'un de l'autre, et lui à ma droite, nos capitaines des gardes derrière nous; et tout ce qu'il y avoit d'officiers généraux, de capitaines des quartiers, de mes domestiques et de gens considérables nous suivoient à cheval.

En cet état, ayant fait tout le chemin depuis le tourjon des Carmes jusques à la grande église avec l'acclamation générale de tout le monde, et toutes les marques d'amour, de respect et de joie imaginables, je mis pied à terre, et fus reçu de M. le cardinal Filomarini à la tête de son clergé, qui, m'ayant fait un compliment sur l'obligation que la ville m'avoit d'être venu prendre sa défense, me conduisit au trésor de l'église, où il me fit baiser le chef de saint Gennaro, protecteur de Naples, et me fit voir avec admiration le miracle continuel de son sang, qui, conservé dans une fiole, se dissout à la vue de sa tête, et se congèle de nouveau sitôt qu'il en est séparé: ce que je vis pour lors et ai vu plusieurs fois depuis avec beaucoup d'étonnement. De là j'allai prendre ma place avec Gennaro sur un drap de pied qui nous avoit été préparé devant le grand autel; et M. le

cardinal s'étant revêtu de ses habits pontificaux et placé dans son siége archiépiscopal, Gennaro s'en alla se mettre à genoux devant lui, lui présenta l'épée qui devoit être bénite, qu'il tira hors du fourreau; et après les cérémonies faites, que l'Eglise a accoutumé de pratiquer dans la bénédiction des armes, Gennaro la tenant toute nue à la main pour faire voir qu'en lui résidoit l'autorité sur le peuple, aussi bien dans les matières de guerre que dans celles de la police, se tint debout à son côté droit. Le maître des cérémonies s'en vint alors me prendre, et me conduisit aux pieds de M. le cardinal, où m'ayant été présenté le formulaire du serment de fidélité que je devois faire aux Napolitains de les servir, moi et mes descendans, au péril de ma vie, envers tous et contre tous, et de ne point quitter les armes que je ne les eusse tirés de la sujétion, en leur procurant le repos et la liberté (ce que je prononçai à haute voix, tenant la main droite sur le livre des Evangiles), et après un discours que me fit M. le cardinal des obligations à quoi m'engageoit mon serment, Gennaro lui présenta l'épée, et il me la remit entre les mains, me disant qu'elle m'étoit donnée pour la défense de Naples, pour m'opposer à l'effort des ennemis qui vouloient l'opprimer, et pour briser les fers sous la pesanteur desquels elle avoit gémi si long-temps. Il finit cette fonction en me proclamant généralissime des armes du peuple, et défenseur de sa liberté : ce qui fut suivi des acclamations et des cris de joie de tous les assistans, qui, en faisant retentir l'église, en portèrent par ce bruit la nouvelle par toute la ville, dont les habitans, qui étoient sous les armes, témoignèrent

leur satisfaction par une grande salve à laquelle répondit toute l'artillerie; qui est la seule fois qu'elle a tiré pendant tout le temps que j'y ai séjourné, faute de poudre. Le *Te Deum* se chanta ensuite en musique; et ayant fait une révérence à M. le cardinal et une autre au grand autel, je revins, l'épée à la main, me remettre à ma place, et la donnai à tenir auprès de moi à celui qui l'avoit apportée. La messe fut célébrée pontificalement; et comme je me levai à l'Evangile, on me la présenta de nouveau, et je la tins haute tant qu'il dura, comme par une espèce de confirmation du serment que je venois de faire.

Toutes les cérémonies étant achevées, je me retirai au tourjon des Carmes de la même façon que j'étois venu, hormis que l'on portoit l'épée nue devant moi, que Gennaro me céda la droite, et que les acclamations publiques en furent redoublées. Tout le monde s'en alla dîner; et Gennaro me fit un aussi méchant repas que de coutume. Je donnai ordre pour faire assembler sur le soir le corps de ville, tous les officiers et capitaines, et le conseil, qui m'avoient tous envoyé demander une heure pour se venir réjouir avec moi, et conférer de toutes les choses qui étoient nécessaires pour la sûreté de Naples et pour remédier à ses nécessités. Après avoir été rendre grâces à M. le cardinal Filomarini de la peine qu'il s'étoit donnée, j'allai visiter tous les postes que l'on avoit fortifiés contre les ennemis, et ordonnai pour le lendemain une revue générale de toutes les troupes. De là je fus voir tous les magasins, et me fis donner un état de ce qu'il y avoit dans la ville de munitions de guerre et de bouche. J'employai une partie de la journée à ces oc-

cupations; et voyant qu'il étoit tard, je me retirai pour tenir le conseil, et me trouver à l'heure du rendez-vous que j'avois pris avec toutes les personnes à qui j'avois affaire.

Je donnai la première audience au corps de ville, dont je reçus les complimens, la parole m'étant portée (à faute de l'élu du peuple, qui n'avoit pas été nommé depuis la retraite de Cicio d'Arpaia, dont la charge est la même que celle de prevôt des marchands, et de lieutenant civil ici en ce qui regarde la police) par le plus ancien des capitaines des *ottines* (1). Pour réponse, je leur protestai que j'emploierois ma vie pour leurs intérêts, et que je n'abuserois jamais de l'autorité que j'avois reçue, dont je me tenois infiniment honoré. Et ayant conféré ensuite avec eux des moyens qu'il y auroit d'avoir des vivres et de rétablir l'abondance, ils me répondirent que pour le vin il y en avoit si grande quantité que le tonneau se donnoit pour une pistole; que la viande de boucherie et la chair salée, au lieu d'augmenter de prix, avoient baissé; et que l'on n'en manqueroit point de long-temps, non plus que de volailles et toutes sortes d'autres denrées qui viendroient en abondance aussitôt que l'on auroit appris dans la campagne que je commandois les armes, ce qui obligeroit tout le pays à se déclarer; que la seule chose qui manquoit, quoique la plus nécessaire, étoit le blé, dont l'on eût pu recouvrer quelque quantité si le fonds destiné pour l'achat, que l'on nomme celui de la conservation, n'avoit point été dissipé. Je leur offris deux mille pistoles pour les secourir dans ce pressant be-

(1) *Ottines* : Quartiers.

soin, que je leur fis compter à l'heure même de l'argent que j'avois apporté avec moi, en attendant que je leur pusse fournir des sommes plus considérables, ou que j'eusse, les armes à la main, ouvert un passage pour nous faire venir des vivres de dehors. Nous résolûmes que le pain se vendroit un peu plus cher que le blé ne nous auroit coûté, afin que par ce petit gain nous pussions grossir le fonds que je leur venois de donner, et qu'il valoit mieux n'en pas baisser le prix d'abord, que d'être par après obligé de le hausser. Nos felouques cependant nous fournissoient abondamment du poisson et de toutes sortes d'herbages, de fruits et de légumes, dont la plupart des habitans se nourrissoient.

Les gens de guerre vinrent ensuite se réjouir avec moi : et leur ayant donné ordre de m'apporter le lendemain à mon lever le nom de tous les officiers, et la liste de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens sous les armes, desquels je voulois faire faire la revue, tous les capitaines me dirent qu'ils manquoient de poudre dans tous leurs postes, et n'en avoient point pour les défendre en cas que les Espagnols en attaquassent quelqu'un cette nuit. Je leur en fis donner à l'heure même, et commandai à Aniello del Falco, général de l'artillerie, d'en faire délivrer deux milliers à Gennaro, pour la défense du tourjon ; et faisant soigneusement serrer le reste de ce que j'en avois apporté, m'en donner un état au juste, et n'en point distribuer que sur un ordre signé de ma main, le peu que nous en avions m'obligeant à le faire bien ménager.

Après avoir congédié les gens de guerre, je fis ap-

peler ceux du conseil; et leurs complimens m'ayant été faits sur le même sujet, et y ayant répondu dans le même sens qu'à tous ceux que j'avois reçus, nous nous assîmes pour délibérer sur les affaires publiques. Gennaro prit sa place auprès de moi, que son inquiétude continuelle faisoit lever incessamment pour recevoir les avis de quelque butin qu'il y avoit à faire, et serrer le pillage qu'on lui apportoit. Il s'aperçut que nous en étions incommodés, étant nécessaire de recommencer toujours les discours qui se tenoient, pour être de moment en moment interrompus: il me pria de ne point prendre garde à lui, sa présence étant fort peu nécessaire, se remettant à tout ce que nous résoudrions. L'on commença par le réglement de son autorité et de la mienne, et il fut conclu que je disposerois souverainement de tout ce qui regarderoit la guerre, et que les officiers et soldats ne dépendroient que de moi seul; qu'il se mêleroit du gouvernement politique, sans néanmoins pouvoir agir que par l'avis du conseil, qu'il assembleroit sur toutes sortes d'occurrences, et auquel je présiderois et tiendrois toujours le premier lieu; et qu'en cas que je fusse absent l'on m'avertiroit de toutes les délibérations, qui ne s'exécuteroient que par mon avis et par ma participation; que le pouvoir qu'il avoit dans la ville n'ayant point été approuvé du reste du royaume, ne s'étendroit pas plus loin; et que toutes les déclarations, manifestes et bans qui seroient envoyés dans toutes les provinces ne se publieroient et ne se feroient que sous mon nom.

Ensuite il fut résolu que tous les officiers et gens de guerre prendroient nouvelle commission de moi;

et attendu l'extrémité où l'on étoit de vivres, je serois supplié de lever le plus grand corps de troupes qu'il seroit possible, tant de cavalerie que d'infanterie, pour essayer de reprendre les faubourgs, dont la plupart étoient occupés par les ennemis, me rendre maître de la campagne, obliger le pays à se déclarer et ouvrir les passages qui nous étoient coupés, pour avoir la communication avec le reste du royaume, et principalement avec les provinces dont la ville avoit accoutumé de tirer sa subsistance : et comme je leur représentai que ces levées ne se pouvoient faire sans argent, et m'informai d'où nous tirerions les sommes nécessaires, Gennaro fut convié de nous en donner, tous les deniers publics étant épuisés; et sur son refus, je m'offris d'en faire la dépense tout autant que pourroit fournir le petit fonds que j'avois apporté. Ils me dirent que pour des armes j'en trouverois quantité dans la ville, envoyant faire la visite chez tous les habitans, dont le moindre en avoit de quoi armer quatre ou cinq personnes; et sur ce qui m'avoit été représenté que ceux qui gardoient les postes (quoique ce fût avec assez de commodité, puisque c'étoit chacun dans son quartier), lassés de cette fatigue, qu'ils trouvoient insupportable pour avoir duré trop long-temps, ne vouloient plus faire de factions sans être payés, nous résolûmes que l'on chercheroit des expédiens pour remédier à cette nécessité, et que ceux qui auroient quelque avis à me donner là-dessus seroient écoutés, et que de mon côté je penserois à quelque moyen pour éviter le malheur dont nous étions menacés par le refroidissement de la haine que l'on avoit contre les Espagnols, qui ne s'expri-

moit plus que par des paroles, puisque chacun croyoit faire une corvée de défendre sa liberté, son bien, sa vie, et l'honneur de sa famille.

Je fus aussi supplié d'envoyer un manifeste par tout le royaume pour assurer que je n'étois venu dans Naples que pour procurer sa liberté et en chasser les ennemis, avec l'assurance que je leur apportois de la puissante protection de la France, qui enverroit au premier jour une grande armée navale, avec tous les secours nécessaires; qui, pour ne point donner de jalousie, ne débarqueroit de troupes que celles qui lui seroient demandées, le Roi n'ayant point de dessein d'envahir le royaume ni de s'en rendre maître, mais seulement de le délivrer d'oppression, la France ayant accoutumé d'assister sans intérêt tous ceux qui, se voyant tyrannisés, avoient recours à elle (ce point étant de la dernière conséquence pour ôter la défiance que les Espagnols jetoient malicieusement dans tous les esprits et de la noblesse et du peuple de Naples, qui naturellement sont ennemis de toute domination étrangère); et que l'on ne pouvoit en tirer de preuves plus certaines que l'ordre que j'avois eu de me venir jeter parmi eux, et m'attacher par un serment si solennel à leur service, qui, me dégageant de toute autre obligation, me lioit aussi étroitement à leurs intérêts que si j'étois né dans leur pays. Ils me dirent de plus que pour m'autoriser davantage, et faire que la noblesse qui voudroit se réunir eût quelqu'un à qui s'adresser, leur vanité les empêchant de se pouvoir soumettre à Gennaro par manque de naissance, il falloit que les grâces désormais ne fussent données que par moi seul. Quelqu'un des plus mutins de l'as-

semblée, se récriant sur le mot de noblesse, dit qu'il la falloit toute exterminer; que c'étoit elle qui empêchoit les vivres et qui tenoit la campagne; qui, après s'être en toutes occasions accommodée avec les Espagnols pour les opprimer, avoit pris les armes pour achever leur ruine totale, avoit battu leurs troupes deux jours auparavant, et fait porter le deuil à quantité de familles par la perte de leurs parens, et que le prince de Montesarchio leur avoit coupé l'eau. Gennaro étant revenu prendre sa place sur ce discours, proposa d'aller dans un couvent où il avoit quatre de ses sœurs leur couper la tête pour les lui envoyer; ou du moins qu'il falloit, pour se venger de lui, leur faire les dernières violences, et les abandonner au menu peuple. Je représentai que ce n'étoit pas le moyen de nous faire rendre l'eau qu'il nous avoit ôtée, mais que je me chargeois de lui faire savoir le péril dont je les avois garanties; que mon autorité ne seroit peut-être pas suffisante une autre fois, et qu'il devoit tout appréhender d'un peuple irrité, qu'il ne falloit pas achever de mettre au désespoir; et que, faisant donner l'alarme dans le couvent de tout ce que ces pauvres filles avoient à craindre, elles emploieroient tout leur crédit auprès de lui pour obtenir ce que nous demandions, d'où dépendoit leur honneur et leur vie; ce qu'il ne leur refuseroit pas, pour peu qu'il eût de tendresse et d'amitié pour elles.

Ce conseil fut approuvé de tout le monde, et fut suivi du succès que j'en avois attendu. Et, sur la haine que je leur vis si grande contre la noblesse, je leur fis connoître que n'étant fondée que sur le mal qu'ils en avoient reçu et qu'ils en appréhendoient, ne parler

que de leur perte, de les égorger et les traiter d'ennemis irréconciliables, c'étoit les engager à faire pis, et les réunir inséparablement avec les Espagnols, qui, sans leurs forces, n'étoient pas en état de nous beaucoup nuire, puisque c'étoient elles qui tenoient la campagne et nous coupoient les vivres; et que si nous pouvions une fois les séparer d'intérêts et les attacher aux nôtres, tout le royaume se déclareroit pour nous: après quoi il nous seroit aisé, renfermant les Espagnols dans leurs forteresses, de les y affamer et les obliger à se rendre; et qu'ainsi nous arriverions en peu de temps au but de nos souhaits, étant délivrés de toute domination étrangère et en état de former notre république, et la rendre aussi puissante et aussi considérée que celle de Hollande.

Chacun se rendit à mon sentiment, et me conjura de travailler à un si beau dessein, et de mander pour cet effet tous les cavaliers qui se rencontroient dans la ville, pour les assurer de mes bonnes intentions, et les charger de les faire savoir à tout le reste de la noblesse. Je ne voulus pas témoigner la joie que je ressentois d'avoir gagné un point si important pour le salut public et pour le mien particulier, de peur de me rendre suspect au peuple, qui, s'attachant toujours au plus méchant parti, ne veut que ce qui lui est de plus préjudiciable: et, dissimulant ma satisfaction, je répliquai que, connoissant la naturelle vanité des principaux de leur noblesse, ils seroient trop fiers de se voir recherchés, feroient trop les nécessaires, et s'imagineroient que l'on ne pouvoit se maintenir sans eux, ce qui leur feroit exiger de nous des conditions insupportables; mais que, si on le

jugeoit à propos, je leur ferois connoître que, sans moi, leurs biens, leurs familles et leurs personnes étoient en un danger continuel, dont je ferois tous mes efforts pour les préserver; que s'ils vouloient se rejoindre à nous, je les assurois qu'ils trouveroient dans notre république un rang digne de leur naissance; que l'intérêt de la patrie les obligeoit à concourir avec nous à chasser nos ennemis communs; qu'ils portoient des fers, aussi bien que le peuple, qu'il falloit briser; et que, quand ils prendroient cette bonne résolution, ils me trouveroient toujours les bras ouverts pour les recevoir, et sacrifier ma vie pour leurs intérêts, que l'honneur, la raison et l'amour de la patrie devoient rendre inséparables de ceux du peuple.

L'on remit à ma discrétion la conduite de cette importante affaire, et, le conseil se levant, chacun se retira; et, après avoir mal et légèrement soupé, j'allai faire une dépêche pour rendre compte à la cour et à messieurs les ministres de Rome de mon arrivée dans Naples, et de tout ce qui s'y étoit passé depuis. Et ayant fait armer la même felouque qui m'avoit apporté, je fis sortir du port, à la faveur de la nuit, un valet de chambre nommé Bordeaux, le seul de tous mes gens qui avoit passé la mer avec moi, afin de suppléer au défaut de mes lettres, et de rendre un compte exact de toutes les choses dont il avoit été le témoin.

M. de Fontenay étoit si fort préoccupé du récit fabuleux qu'on lui avoit fait des forces du peuple de Naples, que, s'imaginant qu'il ne manquoit ni de vivres, ni de munitions, ni d'argent, ni de troupes,

mais seulement d'un chef qui, s'autorisant et remédiant à la confusion, pût, après avoir établi quelque ordre, se servir utilement de tous les avantages, il m'avoit chargé de prendre cinq ou six mille hommes de pied et deux mille chevaux pour ouvrir le passage, et rendre libre la communication de Naples à Rome, afin d'entretenir un commerce plus étroit avec lui. Je crus donc qu'il falloit, en lui faisant connoître l'état véritable des choses, lui faire voir l'impossibilité où je me rencontrois d'exécuter un si grand dessein, et même que je me voyois sur le point de me perdre si je n'étois puissamment et promptement secouru : ce qui m'obligea de lui écrire plus amplement toutes mes nécessités, afin qu'en étant persuadé, il fût le solliciteur de toutes les choses qui m'étoient nécessaires. Mais soit qu'il déférât davantage aux discours chimériques de quelques Napolitains, ou qu'il eût quelque mauvaise intention contre moi dont la raison m'étoit inconnue, ou que, par un désir de se faire valoir, et de faire croire que dans Rome il étoit mieux informé que je ne l'étois sur les lieux de ce qui s'y passoit, ou que, se flattant de quelques intelligences et négociations secrètes avec des personnes qui, apostées des Espagnols sans qu'il s'en aperçût, lui décrioient ma conduite, et lui donnoient ombrage du crédit que je m'acquérois tous les jours, s'imaginant que tout autre que moi eût pu faire ce que je faisois, et peut-être davantage, et que mon autorité venoit moins de mon adresse et de mes soins que de la haine irréconciliable des Napolitains contre les Espagnols, sur laquelle, quoique sur un fondement faux, il établis-

soit de grandes espérances pour se rendre nécessaire, il commença de se plaindre de moi, comme si, pour éviter la dépendance et les ordres que je pourrois recevoir plus fréquens, je ne voulois pas établir, en rendant le chemin libre, entre nous un commerce plus aisé : et, sans vouloir m'excuser sur la difficulté que la mer, dans une saison si fâcheuse, apportoit à la navigation, et l'embarras qu'une armée navale, composée de tant de vaisseaux, galères et petits bâtimens à rames, donnoit au passage des felouques, que je leur faisois tenter quelquefois dix jours de suite inutilement, il m'accusa de ne point donner de mes nouvelles, quoique je n'en perdisse aucune occasion, hormis dans les momens qui étoient les seuls dont l'on pouvoit profiter, et dont quelques entreprises de guerre, et parfois mon absence de la ville, m'empêchoient de me servir. Il retint toutes les dépêches que j'écrivis à la cour qui lui étoient adressées, tous les ordres et toutes les lettres que l'on m'en envoyoit, sans que j'en pusse recevoir d'autres, en cinq mois, que celles qui m'ont été apportées par quelques-uns de mes domestiques. Il donna des informations à mon désavantage, dont je m'aperçus à l'arrivée de l'armée navale, par la jalousie que l'on en prit et les soins que l'on apporta pour m'ôter tout le crédit, et m'empêcher d'exécuter, comme j'aurois fait sans peine, des actions si glorieuses et si avantageuses à la couronne, s'efforçant de me décrier comme une personne chimérique qui, se laissant emporter aveuglément à son ambition, ne travailloit que pour son établissement particulier, s'imaginant se pouvoir maintenir de ses propres forces, et n'avoir plus de besoin de pro-

tection ni de secours. Il tâcha de persuader les mêmes choses, dans Naples, aux personnes les plus factieuses, afin de m'y rendre odieux, prit des mesures avec Gennaro, et enfin travailla à ma perte par toutes sortes de moyens, comme si j'eusse été le plus grand ennemi de la France.

Ces intrigues me furent bientôt connues; car la plupart des courriers qu'il envoya étant soldats de la garnison de Piombino, et, comme Français, ayant plus d'amitié pour ma personne que pour la sienne, prirent parti dans les troupes que je levois, et m'apportant leurs paquets, ne les rendoient qu'après que je les avois ouverts et refermés. J'avois d'ailleurs pris soin de gagner toutes les personnes qui approchoient Gennaro, jusques à sa femme même, qui m'assista de temps en temps de quelque peu de son argent, et dont j'aurois tiré des sommes considérables s'il ne se fût aperçu qu'on lui en prenoit, sans pouvoir juger qui c'étoit: et comme il ne savoit pas lire, et qu'il falloit de nécessité qu'il se fiât à quelqu'un, ceux qui voyoient ses lettres venoient aussitôt m'en rendre compte, et par les lumières que j'en tirois il m'étoit aisé de prendre mes résolutions.

Quoique cette journée eût été fort fatigante pour tout autre, elle fut et agréable et satisfaisante pour moi, l'ayant utilement employée, et avancé en si peu de temps des choses que j'aurois raisonnablement cru devoir être l'ouvrage de plusieurs jours. Aussi, sans m'arrêter au souper, qui ne le méritoit pas, je m'allai mettre au lit, tant pour me reposer, en ayant quelque besoin, que pour rêver à mon aise à tout ce que j'avois fait, et à ce qui me restoit à faire le len-

demain; et sans l'importune compagnie que, malgré moi, j'étois forcé d'y souffrir, j'y eusse trouvé assez de douceur. Je fis ressouvenir Gennaro de la parole qu'il m'avoit donnée de tirer de prison Louigi del Ferro : ce qu'il m'assura d'exécuter le lendemain matin. Après quoi, lui donnant le bonsoir, je feignis d'être fort assoupi, pour éviter un entretien aussi peu plaisant et raisonnable que le sien.

Le lendemain, lundi 18 de novembre, je me levai de fort bonne heure, et me rendis dans les Carmes, pour entretenir plus à mon aise les gens de guerre à qui j'avois donné ce rendez-vous. Ils m'informèrent de la quantité et de l'importance des postes (outre les trois châteaux) que les Espagnols tenoient dans la ville, du nombre de régimens qu'ils avoient, tant de leur nation, qu'Italiens et Allemands; de celui de leur cavalerie, de la distribution qu'ils en avoient faite, du nom de leurs mestres de camp, de leurs officiers généraux, de la manière de leurs gardes; des officiers particuliers qui commandoient à chaque endroit, et généralement de toutes les choses qu'il m'étoit important de savoir. Ensuite ils me dirent que nous ne pouvions pas faire état de plus de trois mille cinq cents hommes de pied de faction, et d'environ deux cents ou deux cent cinquante chevaux, le reste ayant été défait au combat qu'ils avoient perdu contre le corps de la noblesse le jour même de mon arrivée; et qu'en une nécessité pressante je pouvois compter sur tout autant de gens que je voudrois, tout le peuple étant armé, et propre à combattre dans un cas imprévu, pourvu que l'occasion ne durât pas. Ils me donnèrent le nom des mestres de camp, ser-

gens-majors et capitaines qui étoient occupés à la garde des quartiers, ou à celle de quelque poste avancé; et comme ils devoient prendre de nouvelles commissions de moi, il n'y en eut point de paresseux à m'apporter son mémoire. Je voulus aussi savoir les personnes les plus propres, les plus intelligentes et les plus accréditées, pour les employer dans les levées que j'avois à faire: et pour ne pas perdre la matinée que j'avois destinée à faire la revue de tous les gens de guerre, et de toutes les rues que nous avions retranchées contre les ennemis, pour remédier aux défauts que j'y reconnoîtrois et nous mettre en plus grande sûreté, j'allai entendre la messe; et sitôt qu'elle fut achevée, me préparant à monter à cheval, j'appris que le conseil étoit assemblé chez Gennaro : ce qui étant contraire à la résolution qui avoit été prise que je présiderois toujours à ceux qui se tiendroient tant que je serois dans la ville, j'y courus aussitôt pour m'éclaircir de la raison de ce changement, et sus que c'étoit le sieur de Cerisantes qui en avoit fait instance, pour rendre compte, disoit-il, de quelque commission dont M. le marquis de Fontenay l'avoit chargé, et présenter des lettres de créance. Après les offres qu'il fit au conseil de la protection et des secours du Roi, il se mit à blâmer ma paresse de n'avoir pas encore rien tenté pour ouvrir un passage à faire venir des vivres, et dit que s'il avoit été à ma place il en auroit déjà fait entrer en abondance. Il parla des emplois qu'il avoit eus; et comme il ne manquoit pas d'esprit ni d'éloquence, il s'en fallut peu qu'il ne persuadât ceux qui l'écoutoient qu'il étoit aussi grand capitaine que les mar-

14.

quis de Spínola et princes d'Orange, et conclut en soutenant effrontément qu'il étoit ambassadeur de France, et que comme tel il en avoit le secret et la confiance, et étoit chargé seul de tous ses ordres; prétendant par cet artifice avoir la charge de mestre de camp général (et me nécessiter à ne lui pas refuser, ayant Gennaro, le conseil, et tout le peuple pour lui), qu'il croyoit bien ne pouvoir obtenir de moi, qui le connoissois de trop peu de naissance, de mérite et d'expérience pour lui donner un poste que je prétendois réserver pour leurrer et attirer à moi quelqu'un des plus grands seigneurs du royaume, qui eût porté les armes, et dont le rang et la capacité pût m'être utile, et m'accréditer davantage. C'étoit le fils d'un ministre de Saumur fort savant, et principalement dans les belles-lettres: le marquis de Faure, dont il avoit été précepteur, le fit lieutenant de la Mestre de camp de Navarre quand il en eut acheté le régiment; il se défit de cette charge après sa mort. C'étoit un homme de cœur, mais d'une vanité chimérique. Un embarras, qu'il avoit eu assez mal à propos au commencement de la régence avec feu M. de Candale, l'obligea à quitter le royaume: il se retira en Suède, où la reine Christine, faisant cas des gens d'esprit, eut quelque bonté pour lui, à cause des beaux vers latins qu'il faisoit, en quoi peu de gens de ce siècle l'égaloient. Et ayant obtenu d'elle la commission d'un régiment qu'il ne mit jamais sur pied, il revint en France avec le titre de colonel, et de son agent: mais ayant appris le peu de cas qu'on en faisoit, et qu'elle en étoit en quelque façon décriée, elle le congédia. Il prit aussitôt le chemin de

Rome, et voulant persuader que sa disgrâce ne venoit que du dessein qu'on avoit reconnu en lui de changer de religion, il demanda une pension au Pape, ayant abjuré l'hérésie; et lui présentant tous les jours, aussi bien qu'aux principaux et plus habiles du collége des cardinaux, de belles compositions latines, il se mit en état de pouvoir prétendre quelque grâce. Il voyoit assez souvent M. de Fontenay, et me faisoit sa cour régulièrement, afin que nous lui rendissions de bons offices. Il étoit dans cette occupation quand je fus obligé de passer à Naples; et comme je demandai quelqu'un à M. l'ambassadeur pour tenir les chiffres auprès de moi, n'ayant point pour lors de secrétaire français, il me chargea de cet homme, faute d'en avoir d'autres à la main qui fussent propres pour cet emploi. La facilité qu'il avoit vue aux ministres du Roi de traiter Louigi del Ferro d'ambassadeur lui persuada que, le méritant davantage, l'on ne lui pourroit pas refuser cette qualité, principalement si l'on connoissoit qu'il se fût acquis du crédit, afin de maintenir quelque intrigue cachée, et travailler à me détruire: ce qu'il avoit peut-être reconnu que l'on désiroit. Je savois même que par les chemins il s'étoit échappé de dire au sieur d'Orillac, l'un de mes gentilshommes, qui craignoit avec raison que je n'eusse été fait prisonnier, ne sachant point de mes nouvelles, que quand ce malheur seroit arrivé, le service du Roi en souffriroit peu, puisqu'il étoit capable de soutenir tout seul le faix des affaires de Naples, quelque embarrassées qu'elles fussent, jusques à l'arrivée de l'armée navale.

Ce discours, tenu à un de mes domestiques, fait

assez voir le jugement du personnage. Il fut fort surpris quand il me vit arriver dans l'assemblée, où, témoignant trouver fort mauvais que l'on délibérât de quelque affaire à mon insu, l'on me fit de grandes excuses sur ce qu'on n'avoit pu se défendre de recevoir des lettres du Roi, et d'écouter ce que son ambassadeur avoit à dire au conseil. Je gourmandai fort Cerisantes d'avoir osé prendre ce titre, et le menaçai de le châtier sévèrement s'il faisoit de sa vie une effronterie pareille, qui alloit contre l'honneur de la couronne, tournant en ridicule, à la vue de toute l'Europe, un caractère qui faisoit représenter aux particuliers la personne des rois.

Il se retira avec beaucoup de confusion; mais ayant infatué toute l'assemblée par ses beaux discours, je fus prié d'une commune voix de le choisir pour mestre de camp général. Je le refusai, quelque instance que l'on m'en pût faire, comme trop préjudiciable à ma réputation dans tous les lieux où il étoit connu; qu'il m'étoit aussi important qu'au peuple de me ménager, sans faire de pareilles démarches, qui donneroient trop d'avantage à nos ennemis, et trop de sujets de faire des railleries de nous.

Je montai incontinent à cheval, et fus faire la revue que ce cas fortuit m'avoit fait différer, dont je ne revins pas fort satisfait, ne trouvant, comme j'ai déjà dit, que trois mille cinq cents hommes de pied ou environ sous les armes, et quelques deux cent cinquante chevaux, dont la plupart des officiers n'avoient jamais vu de guerre que celle qui étoit allumée dans leur ville depuis les premières révolutions, où

la confusion et le désordre étoient si grands, qu'il y avoit plus de lieu d'oublier que d'apprendre le métier. Je visitai aussi tous les postes que l'on y avoit fortifiés et retranchés; et quoique naturellement j'aie assez de mémoire pour rapporter ce que j'ai vu, il me seroit tout-à-fait impossible d'en faire le récit, puisque je trouvai le tout si surprenant, si irrégulier et si nouveau, que j'avoue avec vérité que je n'y pus rien comprendre. Il y avoit des coupures à la tête de toutes les rues qui aboutissoient aux lieux où les ennemis s'étoient logés; les retranchemens étoient en quelques endroits de fascines et de barriques, assez bien terrassés, flanqués seulement par les maisons, dont quelquefois les Espagnols tenoient les caves et les greniers, et le peuple les autres étages. En d'autres endroits la chose étoit différente : il y avoit des gens postés derrière les cheminées; et où les rues étoient étroites, elles étoient traversées de quelques planches qui donnoient communication d'une maison à l'autre par dessus les toits, de sorte que les gouttières servoient le plus souvent de champ de bataille. Il y avoit seulement la douane, la porte d'Albe et deux ou trois autres postes en assez bon état, le hasard ayant voulu qu'il s'y rencontrât quelque officier qui avoit porté les armes en Flandre, à Milan ou en Catalogne.

Mais quand je pense à ce que je vis ce matin-là, j'admire encore comment la ville a pu se défendre contre les Espagnols, et suis persuadé que s'ils ne l'avoient pas réduite avant mon arrivée, c'étoit ou par incapacité de la plupart de leurs chefs (qui obtiennent leurs charges auprès des vice-rois sans avoir

rien vu, et que l'on avance en fort peu de temps, réformant quantité de personnes pour avoir le prétexte de leur donner des soldes, jusques au point que, du temps du duc de Medina de Las Torès, une seule compagnie d'infanterie a eu successivement en un seul jour sept capitaines), ou par l'irrésolution de leurs conseils, ou par l'appréhension qu'ils avoient d'être accablés par la grande multitude du peuple; ou bien que, manquant de vivres, ils ne voulussent rien entreprendre jusques à tant que le printemps donnât la facilité et la sûreté de la navigation pour en avoir en abondance, de peur d'être chargés de la nourriture de trop de gens, et consommer par là le peu qui leur en restoit pour la conservation de leurs châteaux. Enfin ayant trouvé le peuple en défense (il m'importe fort peu par quelle de ces raisons), j'ajoutai à toutes ces bizarres fortifications tout ce que je pus m'imaginer, et les mis en état de n'être pas surprises, à moins que ce ne fût par une trahison.

Je commençai ma levée par une compagnie de trois cents chasseurs, qui étant les meilleurs tireurs du monde, je les postai sur tous les toits, à toutes les lucarnes et derrière les cheminées, et principalement dans le clocher du couvent des Filles de Saint-Sébastien, qui voyant par revers la porte du Saint-Esprit, le plus important de tous les quartiers des ennemis, et gardé par les Espagnols, assommoient tous les officiers qui alloient et venoient pour porter quelques ordres; et j'en allois tous les jours, à mes heures inutiles, en prendre le divertissement, où je demeurois jusques à ce que le canon du château Saint-Elme m'en chassât: et une fois même don Juan d'Autriche

et le comte d'Ognate s'y faisant porter en chaise, leurs porteurs furent tués, et eux contraints de doubler le pas pour se sauver à pied. Ces gens adroits leur firent un dommage incroyable, ayant en cinq mois de temps fait tomber plus de trois mille de leurs officiers (1).

Je délivrai des commissions pour cinq régimens, que je donnai au sieur Perez, qui avoit porté les armes à Milan et en Catalogne, et qui avoit été blessé à la défense de la douane, qu'il avoit conservée jusque là avec beaucoup de réputation, et que j'ai encore maintenant auprès de moi; au sieur Castaldo, au sieur Antonio del Calco, qui avoit été lieutenant de Mestre de camp général dans le service d'Espagne; au sieur Juan Dominico, vieux soldat; et à Pepe Palombe, pour commander mon régiment. J'en fis aussi un de dragons, dont il n'y eut que deux compagnies de mises sur pied, que je donnai à commander à Marco Pisano. Je levai cent gardes et trois compagnies de cavalerie, le tout à mes dépens; et chargeai Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo et Cicio Batimiello, personnes de confiance, d'aller dans toutes les maisons faire la visite des armes qui s'y rencontreroient, pour m'en venir rendre compte dans le Marché sur les trois heures, où je les devois attendre. Et m'ayant été rapporté qu'il y avoit une émeute vers la Vicairie (2), je m'y rendis aussitôt, et trouvai Louigi del Ferro, qui, suivi de quelques enfans et de canaille

(1) *Trois mille de leurs officiers:* Les Espagnols n'avoient pas des forces considérables devant Naples, et il est difficile de croire qu'on leur ait tué, dans l'espace de cinq mois, plus de trois mille officiers sur un seul point. — (2) *La Vicairie:* C'étoit un tribunal chargé de prononcer sur les appels faits contre les jugemens rendus par les autres tribunaux du royaume.

qu'il avoit attroupée, avoit fait porter des échelles, et avec des ciseaux de tailleur de pierres rompoit les armes de l'empereur Charles-Quint qui étoient sur la porte. Sa mémoire étant en extrême vénération parmi le peuple, il se souleva : pour l'apaiser, je le fis prendre et conduire dans un cul de basse fosse, les fers aux pieds et aux mains ; ce qui arrêta la sédition. Je commandai en même temps qu'elles fussent refaites, et défendis, à peine de la vie, de faire de semblables insolences : comme aussi de traîner le portrait du roi d'Espagne par les rues, et le percer de coups de couteaux ; pourquoi je cassai le régiment des lazares, n'en réservant que la compagnie de Pione qui les commandoit, qui se rendoit plus obéissant à mes ordres que tous les autres, et qui étoit celui qui avoit accompagné Mazaniel dans la première révolte, et même outragé et pris par la moustache le duc d'Arcos; et fis donner le fouet, par les carrefours, à deux de ces fripons que je rencontrai déchirant à coups de croc le portrait du roi Catholique, croyant que, quelque guerre que l'on ait, l'on ne doit jamais perdre le respect aux personnes sacrées.

Je sais que l'on m'a voulu rendre de mauvais offices à la cour de cette conduite (qui ne peut être désapprouvée par tous les gens d'honneur) pour avoir fait remettre les armes d'Espagne, et laisser par là des marques de l'autorité des Espagnols, qui, quelque haine qu'ils aient pour notre nation, n'ont point fait abattre ce qui conserve aux principaux endroits de la ville la mémoire de la domination française.

Je revins dîner chez Gennaro, et m'en allai dans le Marché aussitôt après, pour y recevoir des nouvelles

de ce que j'avois ordonné, où il m'arriva une aventure assez remarquable, et qui servit à me faire craindre et m'autoriser davantage. Les personnes à qui j'en avois donné la commission m'apportèrent un état des armes qu'ils avoient trouvées. Un boucher, nommé Miquel de Santis, homme séditieux et insolent, accompagné de vingt-cinq ou trente personnes de même trempe qu'il avoit ordinairement à sa suite, me vint faire effrontément des plaintes de ce qu'on lui avoit perdu le respect d'avoir fait la visite chez lui comme chez les autres habitans. Je répondis que c'étoit par mes ordres, et que je ne savois par quelle raison il prétendoit s'en exempter, et quel respect lui pouvoit être dû. Il me répliqua qu'il étoit mestre de camp général. Je voulus savoir depuis quand il exerçoit cette charge, qui l'en avoit pourvu, et s'il avoit jamais porté les armes. Il m'avoua que non, et qu'il n'avoit nulle expérience; mais qu'il avoit pris de lui-même cette charge, qu'il ne recevoit de commission de personne, et que c'étoit la moindre récompense que les services importans qu'il avoit rendus au peuple pouvoient mériter, pour avoir chassé la noblesse de la ville, dont il s'étoit déclaré le persécuteur et l'ennemi. Je lui défendis d'en prendre désormais la qualité, que je réservois pour des personnes plus considérables, se devant contenter de commander en son quartier. Sur quoi m'ayant parlé avec trop peu de respect et trop d'arrogance, je le menaçai que s'il ne changeoit de conduite, je le ferois à l'heure même attacher à la potence qui étoit plantée dans le Marché. S'étant retiré dans sa troupe, où il se croyoit en sûreté, il se mit à murmurer contre moi, disant qu'il

n'y avoit que deux jours que j'étois dans Naples, et que j'y voulois déjà faire le maître; et se vantant d'avoir coupé la tête à don Pepe Caraffe, frère du duc de Montalone, et fait traîner son corps par les rues, qu'il me feroit le même traitement si je le fâchois. J'étois monté sur un cheval d'Espagne noir fort vigoureux, que je poussai droit à lui, et lui fis passer sur le corps au milieu de ses gens. Jugeant qu'une personne qui le marchandoit si peu ne manqueroit pas de le faire pendre, saisi de frayeur en se relevant, il se mit à deux genoux, et me demanda la vie, me protestant à l'avenir d'avoir pour moi toute sorte de soumission et de déférence. Je lui fis grâce, en l'assurant que s'il avoit jamais de témérité pareille, je le ferois châtier si sévèrement qu'il serviroit d'exemple. Tous ceux qui furent présens à cette action demeurèrent surpris de mon procédé, et de ce que je n'avois pas appréhendé de me commettre au péril qui m'en pouvoit arriver. Sur quoi je dis en souriant que naturellement je ne craignois point la canaille, et que quand Dieu formoit une personne de ma condition, il lui imprimoit je ne sais quoi entre les deux yeux qu'elle n'osoit regarder sans trembler.

Ensuite il vint un apothicaire me demander justice de ce que les soldats qu'il avoit commandés jusque là, lassés de lui obéir, avoient, de leur autorité particulière, fait choix d'un autre capitaine. Je leur en fis une grande réprimande, et leur commandai de lui obéir comme ils avoient fait par le passé; et sur quelques plaintes qu'ils me firent de sa mauvaise conduite, il me dit imprudemment qu'ils en avoient menti. La colère me prit; et voyant que si je souf-

frois de pareilles choses je serois tous les jours exposé à me voir perdre le respect, je lui déchargeai sur la tête un coup de canne dont je l'étendis à mes pieds, qu'il me vint baiser, reconnoissant sa faute et appréhendant quelque chose de pis. Il se crut bien heureux d'en être quitte à si bon marché, et fort redevable à ma modération. Il m'a toujours bien et fidèlement servi depuis, et ses soldats lui ont obéi sans avoir jamais eu de démêlé avec lui : ce qui me parut assez extraordinaire.

Et comme l'affaire la plus pressante que j'avois alors étoit de pourvoir à la subsistance de ceux qui gardoient tous nos postes, qui ne vouloient plus sans paiement en avoir la fatigue, après avoir rêvé à cent moyens, je m'arrêtai à un que je crus et le plus prompt et le plus assuré, qui fut d'ordonner au maître de la Monnoie et à tous les officiers de me faire apporter chez Gennaro un fourneau, pour éprouver s'ils la faisoient au titre qu'ils étoient obligés par leur bail, que je me fis représenter. Toutes choses étant prêtes pour cet effet, sur l'avis qu'ils m'attendoient, je m'y en allai; et ayant reconnu l'abus que ces sortes de gens ne manquent jamais de commettre, je les menaçai de les faire pendre comme faux monnoyeurs : ce qu'appréhendant avec raison, après m'être long-temps tenu inflexible aux prières de tous ceux qui me parloient pour eux, je leur fis valoir pour grande grâce de leur pardonner, et ne les point châtier que par la suspension de leurs gages et de leurs droits au profit du public pour autant de temps qu'il me plairoit. Par la supputation qui se fit de la fabrique, l'on trouva qu'attendu la quantité de vaisselle d'argent qui avoit

été pillée depuis le temps du soulèvement de Mazaniel, que les propriétaires faisoient convertir en monnoie, l'on pouvoit faire état tous les jours, l'un portant l'autre, de la somme de cinq cents écus. J'affectai ce fonds pour le paiement des troupes que j'avois dans la ville, lequel se trouva non-seulement suffisant, mais servit même à celles que, depuis ce jour jusqu'à celui de ma prison, j'ai toujours tenues en campagne, avec le succès qu'on apprendra ensuite.

Ne voulant pas demeurer plus long-temps inutile sans faire quelque action de bruit, et qui me donnât de la réputation, je fis extraordinairement prendre les armes jusques à deux mille hommes de pied, commandés des meilleures gens de tous les quartiers, afin de me servir de l'avis que j'avois reçu de la négligence que les ennemis apportoient à la garde de deux postes considérables, nommés les Mortelles et Saint-Charles. Ils s'y croyoient fort assurés, pour être couverts du château Saint-Elme, étant entre cette forteresse et celle du château Neuf; et le passage pour cette attaque nous ayant été jusque là interdit, Lantignane et le Vomero, qui sont comme deux faubourgs de la ville, ayant jusques à ce jour tenu pour eux : mais m'ayant envoyé assurer qu'ils se déclareroient pour moi et prendroient les armes au moindre de mes ordres, je les envoyai par écrit au sergent-major de La Cave, qui commandoit un corps de six cents hommes tirés de cette ville-là, dont les habitans sont de tout temps en réputation d'être les meilleurs et les plus hardis soldats de tout le royaume. Je ne voulus point aller de ce côté-là pour ne donner aucun soupçon de mon dessein, et empêcher

que les ennemis n'en pussent être avertis par leurs espions. Je me tins donc la nuit, après souper, dans le Marché, à la tête de mes deux mille hommes, prêt à marcher quand il en seroit temps. Je fis faire deux attaques aux ennemis, l'une du côté de la douane, et l'autre du couvent des religieuses de Sainte-Claire, pour les occuper et divertir leurs forces, se persuadant que je me tenois en état de renforcer de gens l'une des deux où je verrois plus de facilité et d'apparence de réussir. Les cavaioles cependant s'étoient rendus proche Saint-Charles, pour donner aussitôt que je ferois le signal, qui devoit être de trois fusées; cinq cents mousquetaires du Vomero et de Lantignane les devoient soutenir, et je devois en même temps m'y rendre à la tête de mes deux mille hommes, afin de chasser les Espagnols de tout ce qu'ils tenoient dans la ville, à la réserve des châteaux, ces deux postes forcés me les faisant prendre par derrière dans tous leurs quartiers, dont je pouvois facilement venir à bout, vu l'incapacité de la plupart de leurs chefs, l'étonnement et la confusion qui se rencontroient parmi eux d'une telle surprise. Cent hommes devoient attaquer les premiers, et, soutenus de pareil nombre, devoient avancer plus avant, aussitôt que le retranchement qu'ils auroient emporté auroit été garni, et en état de les assurer de ne pouvoir être coupés. La même chose se devoit pratiquer ensuite de poste en poste; et par ce moyen, sans hasarder guère de monde, j'aurois réussi dans cette belle entreprise. Le signal se devoit faire sur les quatre heures du matin; et comme j'en attendois le temps avec impatience, celle de mes gens fut si

grande, qu'ils commencèrent l'attaque deux heures devant, sans donner temps à ceux qui les devoient soutenir d'être arrivés, ni à moi celui de pouvoir leur porter du secours. Le grand feu que j'entendis m'avertit aussitôt de leur précipitation; je ne perdis point de temps de me mettre en marche; et à peine avois-je fait un quart-d'heure de chemin quand j'appris, par un officier qu'on m'avoit dépêché à toute bride, que Saint-Charles avoit été forcé, avec la perte ou la prison de trente-cinq officiers réformés qui le gardoient. L'espérance que ce bon succès me donnoit me causa bien de la joie, qui fut bien modérée un quart-d'heure après, quand je sus que mes gens, transportés de trop de chaleur pour la facilité qu'ils avoient rencontrée, avoient été plus avant sans regarder s'ils étoient soutenus; pris les Mortelles et quelques autres postes fortifiés, et poussé jusques à la Gardiole et à la chapelle de Sainte-Anne, qui sont proches du palais du vice-roi, qui en fut tellement épouvanté qu'il l'abandonna, et se retira en diligence dans le château Neuf : de sorte que si mes ordres eussent été suivis, et que j'eusse pu arriver à temps, les Espagnols se pouvoient dire chassés de Naples, n'ayant par hasard en ce temps-là que pour vingt-quatre heures de vivres dans les châteaux, dont je leur coupois la communication. Mes gens, se laissant éblouir à leur bonne fortune, s'abandonnèrent au pillage, et entrèrent dans les maisons : ce que le régiment de Naples ayant reconnu, et étant revenu de son désordre, s'en vint sans résistance reprendre les postes que nous avions gagnés, et qui se trouvèrent abandonnés; et de trois cents hommes qui furent

coupés, ils en tuèrent quelques-uns, en firent exécuter sept ou huit, et le reste leur fut une fort grande recrue pour l'armement de leurs galères.

Cet accident me toucha sensiblement, et me fit regretter de n'avoir pas un corps de troupes réglées, qui ne m'auroient pas exposé à ce déplaisir, ayant plus d'obéissance, et connoissant qu'on ne doit jamais s'avancer sans être assuré de sa retraite. Etant piqué au vif de cette disgrâce, je me résolus de ne me point retirer que je n'eusse entrepris quelque autre chose; et pour cet effet ayant mis les troupes que j'avois avec moi en bataille dans la place qui est devant le palais du cardinal Filomarini, j'en fis deux détachemens, l'un pour attaquer un retranchement qui avoit été porté par les ennemis jusques à la tête de la rue qui aboutit à l'église de Sainte-Marie-la-Nove, où ils avoient logé un de leurs plus considérables corps d'infanterie; l'autre, pour tâcher de s'élargir vers le fond du Cedrangulo, où ils avoient gagné tant de terrain qu'ils nous pouvoient aisément prendre par derrière, en deux ou trois lieux des plus importans où nous nous étions postés. Ces deux attaques me réussirent; et les rafraîchissant continuellement, je fus assez heureux pour regagner sur eux en un quart-d'heure, dans ce dernier endroit, tout ce qu'ils avoient pris sur le peuple en six semaines. Le combat fut plus opiniâtré vers Sainte-Marie-la-Nove: mes gens y furent repoussés par deux fois; et voyant qu'ils relâchoient de la vigueur qu'ils avoient fait paroître d'abord, je fus contraint de leur montrer l'exemple; et suivi de quelques-uns de mes domestiques, et de personnes particulières, je chargeai si rudement les en-

nemis l'épée à la main, que je les poussai jusque dans le couvent; et, perçant de maisons en maisons, je regagnai tout une rue, et portai un retranchement jusques à dix pas, quoiqu'ils eussent cinq cents hommes dedans. Je donnai l'ordre à Cerisantes de s'y loger sûrement; à quoi il se porta aussi bravement qu'il avoit fait à l'attaque, et le mit si bien en défense, que je l'ai toujours conservé depuis. Je m'en allai de même temps faire ouvrir des canonnières à droite et à gauche des logis voisins pour les flanquer, et y loger des mousquetaires; et à peine avois-je fait ouvrir une muraille, que voulant, par curiosité, voir la contenance des ennemis, j'y reçus une mousquetade au-dessous de l'œil gauche, qui ne fit que m'effleurer la peau et brûler un peu de mes cheveux. Ce coup fut si favorable, qu'il ne servit qu'à m'accréditer parmi le peuple, et à lui donner plus de tendresse pour moi, puisqu'il n'y eut personne dans la ville, ni homme ni femme, qui n'en voulût venir voir la marque, que j'en portai huit ou neuf jours, me donnant mille bénédictions, et me conjurant de me ménager davantage, puisqu'ils perdroient tout en me perdant, et n'espéroient, après Dieu, que de moi seul leur repos et leur liberté.

Cette petite action, que je n'avois pas mal conduite, fit oublier le mauvais succès que nous avions eu le matin; et voyant que mes levées commençoient à s'avancer, je me résolus, à quelques jours de là, de me mettre en campagne pour faire entrer des vivres dans la ville, que la nécessité commençoit à faire murmurer. Tous les bourgs et terres auprès de la ville, sur le bruit que j'y commandois, ayant pris

les armes pour moi (ce qui fut suivi de la déclaration du plat pays de tout le royaume, hors des places où il y avoit garnison, qui prirent cœur sur la réputation de ma personne et l'autorité de mon nom dès qu'ils surent mon arrivée, et qu'ils eurent vu les manifestes que j'avois eu le soin de faire tenir partout), j'envoyai Jacomo Rousse pour assembler mille mousquetaires, et se rendre auprès de moi dès que je le manderois, en qualité de mestre de camp des soldats que l'on tireroit des villages voisins; et employant huit ou dix jours pour tout ce qui m'étoit nécessaire pour me mettre en campagne.

Je fis cependant publier une défense, à peine de la vie, de ne plus saccager aucune maison bourgeoise, sous prétexte de visiter s'il n'y avoit point d'armes cachées, ou de meubles et d'argent; une autre pareillement, que tous ceux qui auroient quelque avis à me donner de trahisons ou d'entreprises secrètes eussent à s'adresser à moi, sur l'assurance d'être bien récompensés de leurs accusations en cas qu'ils les pussent justifier, mais au contraire d'être punis irrémissiblement du même supplice que mériteroient les crimes dont ils se feroient les dénonciateurs, en cas qu'ils ne les pussent prouver. Cet ordre étoit absolument nécessaire, puisqu'auparavant que j'eusse pris l'autorité un fripon étoit capable de faire mourir le plus honnête homme, Gennaro, sans rien éclaircir davantage, faisant couper la tête et traîner par les rues ceux qu'on lui rapportoit avoir quelque intelligence avec les ennemis, quelque méchant dessein contre le peuple ou sa personne particulière : ce qui maintenoit toute chose dans une étrange confusion

dans un pays où les haines sont violentes, celui qui avoit un ennemi devant appréhender la mort à toute heure, sans avoir le temps de s'en garantir, ni pouvoir être écouté dans ses justifications.

Et m'appliquant aux moyens d'avoir de la poudre, sans quoi l'on ne pouvoit maintenir la guerre (en attendant que je pusse faire venir les salpêtres de dehors), je fus à la poudrière hors du faubourg de Saint-Antoine, et commandai aux entrepreneurs de faire prendre de la terre des étables et écuries, et autres endroits dont l'on pourroit tirer du salpêtre, pour faire de la poudre en la plus grande quantité qu'il se pourroit, et de n'épargner pour cela ni le travail ni les hommes. Quelque effort que l'on pût faire, jamais je n'en ai pu avoir que quarante-quatre ou quarante-cinq livres par jour, que je faisois apporter chez moi pour la conserver soigneusement, ne se délivrant que sur des billets signés de ma main, ayant reconnu qu'Aniello del Falco, général de l'artillerie, et les officiers en faisoient une trop grande dissipation.

Je me trouvois si fatigué de la méchante chère que me faisoit Gennaro, et du gîte malpropre qu'il me donnoit tous les jours, que je me résolus, en attendant que j'eusse fait préparer un palais, d'aller loger aux Carmes, dans l'appartement réservé pour leur général, et de me faire servir par mes officiers, croyant qu'il n'étoit pas ni de la bienséance ni de ma réputation de vivre plus long-temps sans maison ni sans équipage; et la patience que j'avois eue huit jours durant étant à bout, je dis ma résolution à Gennaro, qui fit tous ses efforts pour m'en détourner; mais ce fut inutilement. Et le lendemain 22 de novembre, je le con-

yiai à venir dîner avec moi dans mon nouveau ménage; et lui ayant donné le bonsoir, je m'en allai coucher chez moi, et dormir à mon aise dans un bon lit que l'on m'avoit préparé : ce que je n'avois encore pu faire depuis le temps de mon arrivée dans Naples.

Dès que je fus parti de chez lui, il fut averti qu'il y avoit dans les Jésuites un coffre caché sous un degré, rempli d'argent et de pierreries. Son avarice l'y fit courir aussitôt; et ayant fait rompre quelque maçonnerie qu'il reconnut être faite de nouveau, il y trouva le coffre dont on lui avoit parlé, et l'ayant fait rompre avec précipitation, il ne le vit rempli, contre son attente, que de calices et autres ornemens d'église. Il crut que le portier lui pourroit donner lumière de quelque autre cache qui enfermeroit plus de richesses. Il l'emmena chez lui, et se divertit toute la nuit à le tourmenter, et lui donner la question de sa propre main. Il m'en vint rendre compte le lendemain au matin, dont je lui fis une grande réprimande, et l'obligeai à le renvoyer avec tout ce butin qu'il avoit fait de hardes servant à l'église, et l'intimidai si fort du châtiment qu'il devoit en attendre de Dieu, qu'étant naturellement timide, il me promit de ne retomber jamais dans une pareille faute.

De là nous fûmes ensemble à la messe, où ayant fait mettre sur mon drap de pied un carreau pour lui auprès du mien, je trouvai que l'on en mettoit un autre à ma gauche; et m'étant informé pour qui c'étoit, il me fut répondu qu'on l'avoit préparé pour l'ambassadeur de France; et Cerisantes se disposant à y venir prendre cette place, je renvoyai le carreau dans la sacristie, et lui dis que s'il ne se rendoit sage

après les leçons que je lui avois faites, je l'enverrois aux Petites-Maisons, où je le ferois enfermer, ne voulant pas que par son imprudente témérité l'honneur de la France ni mon autorité fussent tournés en ridicule ; à quoi je devois soigneusement prendre garde, toute l'Europe ayant les yeux ouverts sur moi, pour observer s'il ne se trouveroit point dans ma conduite de quoi ternir l'éclat des actions que j'avois essayé de faire avec tant de péril et de peine.

J'avois cependant résolu de laisser le baron de Modène dans Naples durant mon absence, pour présider à tous les conseils, étant homme d'esprit, et en qui j'avois confiance, afin d'observer toutes les démarches de Gennaro, m'avertir de tout ce qui s'y résoudroit, et voir avec adresse à tourner les esprits, de sorte que toutes les délibérations fussent suivant mes intentions. Il se rendoit agréable à tout le peuple, et se faisoit considérer et aimer, l'ayant chargé d'y apporter tous ses soins; il avoit même pris ascendant sur l'esprit de Gennaro. Il se servit de tous ces avantages pour se faire mestre de camp général, ne pouvant souffrir que l'on lui préférât Cerisantes, ou par un zèle de me servir, s'y croyant plus utile dans cet emploi, et ayant l'envie et l'ambition de faire la guerre et d'acquérir de la réputation les armes à la main: ce qui me le rendit inutile à ce que je l'avois destiné, le brouilla depuis avec moi, et m'apporta beaucoup d'embarras. Tout le peuple en corps me vint prier avec des instances incroyables, me croyant faire plaisir par ce choix, de lui vouloir donner cette charge si importante. Je les remerciai de l'affection qu'ils me témoignoient, en prenant confiance de la sorte

en une personne qui avoit suivi ma fortune; et leur dis qu'il étoit juste de conserver ce poste pour quelqu'un de leur nation, dont l'honneur et l'avantage pourroit attirer dans notre parti un des principaux de la noblesse, de la naissance et capacité duquel nous puissions nous prévaloir; et que par ce moyen assuré, que je réservois tout exprès, je prétendois ôter aux ennemis quelque galant homme, dont la perte leur seroit aussi préjudiciable que l'acquisition nous en seroit avantageuse.

Je demeurai ferme dans ce sentiment, que je lui voulus faire approuver par des raisons où il y avoit peu de réplique; mais agissant sous main, par la préoccupation où il étoit, et leur faisant persuader que je ne serois pas fâché que l'on me fît violence sur ce sujet, je fus fort étonné l'après-dînée, quand il me vint trouver avec la commission de mestre de camp général, signée de Gennaro et de tous les capitaines des quartiers et chefs du peuple, qu'il me dit l'avoir forcé d'accepter, après avoir fait en vain tous ses efforts pour s'en défendre. Je fus surpris et touché de cette conduite; et dissimulant le ressentiment que j'en avois, je lui dis que je me réjouissois de voir l'estime que l'on faisoit de lui, qu'il en seroit plus en état de me servir; mais que la conséquence seroit fâcheuse, et tout-à-fait contre mon autorité, si le peuple s'accoutumoit à donner des commissions. Je lui en fis expédier une; et pour celle du peuple, je lui commandai de la reporter et la faire biffer devant lui, comme il fit, fort satisfait par cette adresse d'être venu à bout de sa prétention.

Le sieur de Cerisantes, supportant impatiemment

qu'un autre fût pourvu d'une charge qu'il avoit prétendue, après quelques heures de chagrin prit une autre visée ; et ayant appris le soulèvement d'une partie de la Calabre, et que ceux du pays m'avoient envoyé demander un chef pour leur commander, il crut qu'il y pourroit trouver un poste assez considérable pour le dédommager de celui duquel il avoit perdu l'espérance; et m'étant venu trouver, il m'aborda avec de fort grandes protestations d'attachement, de zèle et de fidélité pour mon service ; il me dit que son bonheur et sa fortune dépendoient de moi, et m'ayant conté une partie de ses aventures, de ses disgrâces et de ses voyages, m'apprit qu'une dame de qualité en étoit cause, qu'il aimoit il y avoit long-temps, et dont il étoit réciproquement aimé : mais que, par faute et de fortune et de naissance, il ne pouvoit espérer la satisfaction ni l'avantage de l'épouser; qu'elle lui avoit donné du temps pour voir si par ses actions et par son mérite il pourroit assez s'élever en dignités et en biens pour qu'elle pût, sans faire tort à sa réputation et à sa maison, se marier avec lui; que la fortune lui avoit été contraire en cent endroits où il étoit allé pour la chercher, et qu'il sembloit qu'elle l'eût conduit par la main à ma suite, puisque, si j'avois de la bonne volonté pour lui, il ne dépendoit que de moi de le faire le plus heureux homme du monde.

J'écoutai ce roman avec assez de plaisir ; et lui demandant ce qu'il pouvoit prétendre de moi, il me répondit : « Le gouvernement des deux Calabres, » avec un titre de duché ou de principauté de quelques-unes des principales terres que possédât dans ces provinces un Espagnol, ou quelqu'un de la noblesse qui nous

faisoit la guerre. Je lui répliquai que je ne pouvois l'éloigner de ma personne qu'il n'en fût arrivé un autre pour se charger des chiffres qu'il tenoit auprès de moi : ce qui se pourroit faire à l'arrivée de l'armée navale, ou bien après avoir reçu la réponse d'une lettre que j'écrirois à Rome pour ce sujet. Ma repartie, quoique fort raisonnable, ne le satisfit pas ; et sortant de ma chambre en grondant, Louigi del Ferro arrivant tout à propos et me demandant ce qu'avoit Cerisantes, je crus me devoir venger d'un fou par un autre, et lui dis ce qui s'étoit passé dans notre conversation. Il partit aussitôt de la main, prétendant que s'il s'éloignoit de moi il devoit lui remettre les chiffres de la cour, nul ne pouvant à son préjudice les garder, puisqu'il étoit ambassadeur. L'autre, dont le sang étoit déjà échauffé, le traitant de fou et de chimérique, refusa de s'en défaire en sa faveur : sur quoi Louigi del Ferro lui repartit brusquement qu'il les vouloit avoir, ou bien le voir l'épée à la main. Cerisantes, outré de se voir en compétence avec lui, s'en vint tout transporté m'en demander justice, se plaignant qu'il lui avoit perdu le respect. Je répondis en riant qu'outre que ce n'étoit pas une injure de vouloir faire tirer l'épée à un homme quand le discours n'est point accompagné de paroles outrageuses ou de mépris, je ne savois pas quel respect lui pouvoit être dû, ni quelle différence il devoit se faire entre eux ; qu'à tout bien considérer l'avantage étoit tout entier pour Louigi del Ferro, puisque j'avois eu ordre de le traiter d'ambassadeur, et lui avois moi-même rendu des lettres de M. de Fontenay qui lui donnoient ce titre ; et que lui ne m'avoit été donné de sa main que pour tenir auprès de

moi les chiffres. Il perdit toute patience; et s'écria en jurant qu'il étoit ambassadeur, et que si je ne lui faisois raison de cet outrage qu'il avoit reçu, qu'il se la sauroit bien faire lui-même. Ce discours peu respectueux m'obligea de lui ordonner de se retirer dans sa chambre, et commander au capitaine de mes gardes d'en laisser un à la porte, avec défense de le laisser communiquer avec personne que je n'eusse eu des nouvelles des ministres du Roi que j'avois laissés à Rome, pour savoir en quelle qualité il avoit été envoyé avec moi, afin que si c'étoit comme ambassadeur, l'on lui rendît tous les honneurs qui lui seroient dus; mais aussi que s'il ne l'étoit pas, je me ferois tort de souffrir qu'il passât pour tel, et qu'il y alloit trop de l'honneur de la couronne de voir deux fous de suite, en un même lieu, impunément s'en attribuer le caractère. Après être revenu de son emportement, il m'envoya demander pardon, et conjurer de ne pas écrire à Rome ce qui s'étoit passé, qui ruineroit entièrement sa fortune. Il me fit pitié, et je ne le voulus pas perdre; mais je l'en tins huit jours dans l'inquiétude, pour voir si ce châtiment ne lui donneroit point plus de jugement et plus de conduite.

Ce soir-là même il arriva un accident que je n'appris que le lendemain matin à mon réveil; mais ce qui paroît de plus surprenant, c'est que je reçus deux lettres de deux différens endroits, l'une le soir et l'autre le matin, par lesquelles l'on me donnoit avis de prendre garde à moi, que l'on me devoit empoisonner, et que c'étoit Pepe Palombe qui avoit promis aux Espagnols de se charger de cette exécution.

En effet, un jeune homme entrant dans ma cuisine, avant mon souper, fit tout ce qu'il put pour s'approcher de ma viande : cette affectation donnant lieu de le soupçonner, l'on l'en fit sortir. Il se mêla parmi la foule de ceux qui me venoient voir souper; et s'approchant du buffet, tenant quelque chose dans sa main, il offrit à un officier napolitain, que j'avois pris depuis mon arrivée, une somme d'argent considérable s'il vouloit mettre dans mon verre, quand je demanderois à boire, ce qu'il avoit dans un petit papier. Un de mes gardes, par hasard, en ayant ouï quelque chose, suivit cet homme, l'arrêta au sortir de mon appartement, et le conduisit dans la chambre du capitaine de mes gardes, auquel il en donna avis, et qui ayant appris la même chose de l'officier, il ne m'en voulut rien dire avant que d'en avoir entièrement éclairci la vérité.

Je m'allai coucher un peu de temps après souper; et durant que j'étois au lit il lui fit donner la question, et lui confrontant l'officier, il demeura d'accord de toutes choses; et se trouvant saisi du poison, l'on en fit l'épreuve sur un chien, qui mourut un quart-d'heure après. Comme l'on le pressa pour savoir qui le lui avoit donné, il dit que c'étoit l'aide-major de Pepe Palombe, et celui qui avoit et son secret et sa confiance. L'on m'avertit le matin de tout ce qui s'étoit passé la nuit; je défendis d'aller si vite une autre fois, et presser une affaire de cette nature sans me l'avoir auparavant communiquée et avoir reçu mes ordres. Je ne voulus point faire arrêter l'homme que ce malheureux avoit accusé; et connoissant le crédit qu'avoit Pepe Palombe dans son quartier, je crus

qu'il valoit mieux essayer de le gagner que de tenter de le perdre, et je résolus d'en user si obligeamment, que s'il avoit de l'honneur il en conservât une éternelle reconnoissance et me fût à jamais fidèle. Il s'en vint à mon lever; et l'ayant tiré à part, je lui montrai les deux lettres d'avis que j'avois reçues du méchant dessein qu'on m'écrivoit qu'il avoit contre moi; et lui faisant raconter par le capitaine de mes gardes tout ce qui s'étoit passé, il me dit qu'il seroit caution de son ami que l'on accusoit. Je lui témoignai être persuadé de son innocence; et pour étouffer l'affaire et l'obliger plus sensiblement, je commandai qu'on fît sortir le prisonnier, et que l'on le laissât aller où il voudroit. La nouvelle (quelque soin que l'on prît de l'empêcher) courut aussitôt par la ville que j'avois été empoisonné, et tout le peuple s'étant soulevé s'en vint en foule à la porte du couvent des Carmes pour demander à me voir. Je me fis aussitôt amener un cheval, et montant dessus, je me résolus d'aller faire le tour de tous les quartiers, pour donner à tout le monde la satisfaction qu'il désiroit si ardemment; et comme j'entendis quelques-uns dans le Marché qui accusoient Pepe Palombe de cet attentat, et qu'il m'étoit important de le justifier, et faire voir la confiance que j'avois en lui pour me l'acquérir tout-à-fait, je pris mon chemin vers la Concherie, suivi d'une multitude incroyable de gens; et le trouvant sur la porte de son logis, je lui dis que n'ayant rien pris le matin, le cœur me faisoit mal, et que je le priois de me faire apporter un doigt de vin, une croûte de pain, ou un morceau de confitures. Il m'en alla querir aussitôt; et après avoir bu à sa santé et mangé de ce qu'il m'avoit

apporté, je l'embrassai, et lui dis à l'oreille que ce que je venois de faire avoit été sans nécessité, mais pour le disculper auprès du peuple et lui témoigner combien j'avois de confiance en lui, l'aimant chèrement, et voulant qu'il fût de mes amis. Il me protesta de ne me manquer jamais de fidélité, et de conserver une éternelle mémoire d'une si grande et si extraordinaire grâce.

J'employois toute la journée à visiter les postes, donnois les ordres de fortifier ceux qui ne l'étoient pas à mon gré, et y faisois travailler devant moi. Il ne se faisoit point d'attaque ni le jour ni la nuit que je n'y courusse aussitôt; et les Espagnols étoient étonnés d'apprendre qu'il ne se tiroit pas deux coups de mousquet que je ne m'y trouvasse à même temps, et surpris de me rencontrer partout en leur chemin, et bien souvent à leur dam, le renfort que je menois avec moi les repoussant vigoureusement; de sorte que dans tout le temps que j'ai demeuré dans Naples je ne suis jamais venu aux mains avec eux sans les avoir battus en toutes sortes de rencontres, et remporté quelque notable avantage. Le peuple avoit pris tant de créance en moi, et j'avois acquis tant d'estime, qu'il se croyoit invincible quand je combattois à sa tête: ce qui fit que les ennemis ne s'appliquèrent qu'à ma perte, persuadés que de ma seule personne dépendoit ou la ruine ou le rétablissement de leurs affaires. Le poison qu'ils m'avoient fait préparer n'ayant pas eu le succès qu'ils en espéroient, et la tentative qu'ils firent en deux ou trois autres rencontres de m'en donner n'ayant pas réussi plus heureusement, ils recoururent à d'autres moyens pour me faire pé-

rir ; et pour n'en pas irriter davantage contre eux tous les esprits des Napolitains, ils tâchèrent de rendre ma conduite suspecte, et de me procurer la mort par quelque sédition et tumulte populaire. Un matin que le Marché étoit rempli de monde pour me prier d'accommoder, comme je fis, deux de leurs chefs qui avoient eu quelque différend ensemble, un petit garçon me vint rendre une lettre, qu'il me dit être d'importance ; et ayant disparu dans la presse, sans pouvoir le rencontrer, ni savoir de lui qui la lui avoit donnée, je l'ouvris, et voyant ce qu'elle contenoit, je la lus tout haut devant le peuple ; et au lieu de me faire soupçonner, elle ne servit qu'à réchauffer leur amitié pour moi et la haine contre les ennemis. Elle étoit du duc de Siane, fils du régent Capici Ladro, et étant en forme de réponse. Elle portoit que don Juan avoit reçu avec une joie extrême l'offre que je lui faisois de lui livrer un poste et lui procurer l'entrée de la ville, afin de la mettre à feu et à sang, et lui donner lieu de punir la rebellion de ses habitans ; mais que la bonté du Roi son père ne lui pouvant faire autoriser une si cruelle vengeance, les considérant comme des enfans désobéissans qu'il aimoit tendrement, et qu'il ne vouloit ramener que par la clémence et la douceur, n'ayant point d'autre pensée que celle de leur pardonner, il me remercioit de mon affection, dont il étoit persuadé, et me prioit de la conserver pour une autre occasion plus favorable, sachant que je n'avois entrepris de venir à Naples que de concert avec lui, et hasardé tant de périls que pour le servir plus utilement en ne donnant point de défiance ; qu'aussi il m'assuroit que l'argent que j'a-

vois demandé étoit tout prêt, et que l'on me le feroit compter à Gênes, ou en tel autre lieu que je lui ferois savoir ; et qu'il s'étoit adressé à lui comme à un homme de qualité et de mes amis, afin que j'y pusse prendre plus de confiance.

Ce grossier artifice ne produisit qu'un effet tel que je pouvois désirer, et tout-à-fait contraire à leur attente. Tout le peuple en murmura hautement, et, détestant leur malice, se mit à crier : *Vive le duc de Guise notre défenseur, pour lequel nous voulons employer nos biens et nos vies, et sacrifier celles de nos femmes et de nos enfans!* Et voulant leur gagner le cœur davantage par un procédé doux et honnête, j'accordai toutes les grâces qui me furent demandées pour des condamnés, et continuai d'en user de même quelques jours de suite, ne pouvant me résoudre à faire mourir personne. Mais ces gens, accoutumés au sang et aux massacres, vouloient voir des spectacles sanglans ; et connoissant par les discours et les murmures qu'il étoit temps de se faire craindre, et m'étant dit par les rues que j'étois trop bon de ne point faire faire d'exécutions, et que sans des exemples je ne contiendrois jamais dans le devoir ceux qui étoient si habitués aux meurtres et aux brigandages, sept hommes ayant été pris pour de semblables actions, je les fis tous pendre à la fois, et reconnus que cette justice sévère avoit été fort agréable, et que le respect et l'amitié pour moi en étoient fortifiés et accrus. Depuis, me faisant paroître inflexible, quand je voulois pardonner à quelqu'un, je me servois d'une adresse que j'ai toujours pratiquée jusques à la fin. Etant averti de l'heure que

quelque malheureux étoit conduit au supplice, je sortois de mon logis, et prenant le chemin qu'il devoit tenir, je le rencontrois comme par hasard; et me montrant fâché que ceux qui marchoient devant ne s'étoient pas détournés, et m'obligeoient malgré moi à voir passer ce misérable, je lui accordois la vie à la prière de sa femme et de ses enfans, disant qu'il n'étoit pas raisonnable que son bonheur l'eût porté en ma présence, et qu'il mourût, le pardon étant naturellement inséparable de la vue du prince.

Vincenzo d'Andrea ne pensant qu'à sa trahison, travailloit secrètement à donner jalousie à Gennaro de l'autorité que je prenois tous les jours; à quoi il le trouvoit fort disposé, voyant affoiblir sa considération, et venoit incessamment me faire des plaintes de sa brutalité, ignorance, paresse et avarice, qui perdroient toutes choses à la fin, si je n'en prenois la conduite : il autorisoit sous main les désordres et les saccagemens, et n'oublioit rien pour parvenir à ses fins. Il survint un accident qui lui donna bien de la joie et de l'espérance, mais qui n'eut pourtant aucune suite fâcheuse, comme il se l'étoit imaginé. Trois capitaines du régiment de Sébastien de Landi, avec son sergent-major, qui gardoit la porte d'Albe, le poste le plus jaloux et le plus considérable de tous ceux que nous tenions, donnant l'entrée la plus facile et la plus dangereuse de la ville (comme il s'est vu par l'application que les Espagnols ont prise depuis à l'acheter de lui, et par où ils se sont enfin rendus les maîtres de tout, et réduit Naples dans leur obéissance, et ensuite tout le royaume), me vinrent faire des plaintes de la prison de leur mestre de camp; et leur ayant

demandé si les ennemis avoient fait une sortie, ou s'il y avoit eu quelque combat, ils me répondirent que non, mais que Gennaro l'avoit fait arrêter pour s'être opposé au pillage d'une maison qu'il envoyoit faire dans son quartier, au préjudice du ban que j'avois fait publier pour empêcher de semblables violences : et m'en étant allé au tourjon des Carmes, fort irrité d'une action si déraisonnable, je renvoyai le sergent-major et deux des capitaines pour faire redoubler la garde, et empêcher que nos ennemis ne se prévalussent d'un pareil accident, et n'emmenai qu'un des capitaines avec moi. Je trouvai Gennaro avec tous ceux du conseil, et quelques-uns des capitaines des quartiers, et principaux chefs du peuple : il s'en vint au devant de moi, et me dit brutalement qu'il savoit le sujet qui m'avoit amené, et que je ne me mêlasse point de cette affaire. J'entrai dans sa salle, où je trouvai toute l'assemblée; et le traitant de haut en bas, avec le mépris que l'on a d'ordinaire pour les gens de sa sorte, et la juste indignation que me donnoient et son imprudence et le hasard où il exposoit toute la ville, aussi bien que ma personne, je lui dis, en me promenant sans le regarder, qu'il savoit bien qu'ayant le commandement des armes, c'étoit à moi à châtier les gens de guerre, et qu'il n'avoit qu'à me faire des plaintes de ceux dont il seroit mal satisfait, pour en user après comme je le jugerois à propos; qu'il se gardât à l'avenir de faire des choses semblables, que je n'étois pas résolu de souffrir; que la sûreté de la ville m'étant commise, ma réputation et ma vie y étoient attachées, qu'il ne devoit pas mettre en péril par son caprice et son emporte-

ment; que le titre de défenseur ne m'étoit pas donné pour me voir maltraiter et perdre la considération de la sorte; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un homme de ma condition, après avoir méprisé tant de dangers, se vît à tous momens sur le point de se perdre sans raison, et sans occasion d'acquérir de l'honneur: et m'ayant fait une réponse arrogante, outré de colère, je lui répliquai que des gens si brutaux et si insolens ne méritoient pas d'être commandés par une personne telle que moi. Je rompis ma canne sur le genou; et la jetant en pièces, je renonçai à la charge que j'avois acceptée, et l'assurai qu'il seroit responsable de tous les malheurs qui arriveroient infailliblement, de la perte des biens, de la vie de tous les habitans, de l'honneur de leurs familles, et du sac et désolation de la ville et de tout le royaume, que j'abandonnois à la cruelle vengeance des Espagnols; que j'allois chercher des felouques pour m'en retourner, et me retirer d'un lieu où l'on faisoit si peu de cas de moi, et où je n'avois qu'à acquérir de la honte et de l'infamie, au lieu de la gloire que je m'étois proposée; que je ne savois ce que c'étoit de me laisser perdre le respect; connoissois trop ce qui m'étoit dû, et principalement par de la canaille comme lui; et que j'étois fort tenté, avant que de partir, de faire un exemple sur sa personne, et le faire jeter par les fenêtres. Tous les assistans s'y offrirent; et lui, se mettant à pleurer, se jeta à mes pieds, qu'il me baisa plus de cent fois, me demandant pardon, et sa femme et son beau-frère en faisant de même, avec cent démonstrations de désespoir, et autant de protestations de me rendre plus d'obéissance et de

soumission que la moindre personne de la ville. Tout le monde à genoux, les larmes aux yeux, me supplia de reprendre le commandement, n'ayant d'espérance qu'en moi seul, et se croyant absolument perdu si je cessois de prendre la défense de sa liberté. Je me laissai aller à tant de prières; et m'ayant été présentée une canne, je l'acceptai, comme une marque du commandement dont je me chargeois de nouveau. J'eus alors bien de la peine d'empêcher que l'on ne le tuât devant moi, tant tout ce qui étoit présent paroissoit animé contre lui. Je renvoyai le mestre de camp Landi à sa charge, et lui ordonnai de s'appliquer à l'avenir avec autant de ponctualité, de vigilance et de zèle qu'il en avoit eu jusques à ce jour-là; de quoi il me donna toutes les paroles et promesses que son obligation et l'amitié que je lui avois fait paroître l'y engageoient.

Cependant Pepe Palombe, à la tête de ceux de la Concherie; Matheo d'Amore, suivi de toute Lavinare; tous les quartiers voisins et tout le peuple du Marché s'y étant assemblés sous les armes, demandoient, avec des cris élevés et un tumulte furieux, que la personne de Gennaro leur fût livrée, pour lui couper la tête et le pendre par un pied, pour apprendre par son châtiment la déférence que l'on devoit avoir pour moi. Je descendis pour les apaiser, ce que ma présence fit à l'heure même; et ayant calmé leur emportement par l'assurance que je leur donnai d'être content, ils m'appelèrent cent fois leur père et leur libérateur, me conjurant avec pleurs de ne les pas abandonner, sans quoi ils ne pourroient se délivrer de l'esclavage, me recommandant la conservation de leurs

vies, de leurs biens, et de l'honneur de leurs familles.

Cet orgueilleux repentant ne se croyant pas en sûreté, me pria de le garantir contre le ressentiment de toute la ville. Il vint publiquement se mettre à genoux devant moi, et me demander la vie. Je l'embrassai devant tout le monde, et commandai à tout le peuple, lui ayant pardonné, et le tenant pour le meilleur et le plus assuré de mes amis, de l'aimer et le considérer comme auparavant, le prenant sous ma protection, et embrassant ses intérêts et sa défense envers tous et contre tous; de sorte que je tirai de l'avantage d'une affaire qui vraisemblablement me devoit causer du péril, de l'embarras et de la peine. Il se retira dans son tourjon, et je montai à cheval pour m'aller montrer à toute la ville, et reconnoître si les postes étoient en état et si les gardes se faisoient exactement, pour n'avoir rien à craindre la nuit. En passant auprès du couvent de Saint-Laurent, j'entendis du bruit dans un palais appartenant à une personne de qualité. J'envoyai un officier de mes gardes pour reconnoître ce que c'étoit. Il me rapporta qu'on le pilloit, et qu'il y avoit rencontré quinze ou seize personnes. Je lui commandai d'en arrêter le chef, et de me l'amener; et me l'ayant présenté, je lui demandai s'il n'avoit pas connoissance du ban que j'avois fait publier, par lequel je défendois, à peine de la vie, de saccager désormais aucune maison. Il me répondit que oui; mais que, sur l'avis qu'il y avoit des armes cachées, il étoit allé en faire la perquisition, par un ordre qu'il avoit signé de Vincenze d'Andrea et de moi. Je me le fis représenter; et ayant reconnu ma signature contrefaite, j'envoyai querir

un religieux dans le couvent pour le faire confesser; et aussitôt après je le fis pendre aux grilles des fenêtres. Cette prompte justice m'attira mille bénédictions, et intimida si fort tous ceux qui jusque là impunément faisoient de semblables violences, que depuis ce jour il n'en arriva plus dans la ville.

Je m'appliquai sérieusement à ménager quelque intelligence avec la noblesse, et fis enjoindre à tous les cavaliers qu'il y avoit dans la ville de se rendre auprès de moi le lendemain matin dans les Carmes, pour une conférence que je voulois avoir avec eux. Ils ne manquèrent pas de s'y trouver; et, les caressant tous extraordinairement, je leur dis qu'étant venu à Naples pour tirer tout le royaume, aussi bien que la ville, de la rude domination des Espagnols, je m'estimois heureux de me voir utile au service de la noblesse, et me croyois déjà bien payé de tous les périls que j'avois courus, puisque j'avois eu la fortune de sauver les maisons de beaucoup de personnes de condition, et de garantir leurs biens de la fureur du peuple, plus irrité contre eux par l'artifice des Espagnols, et pour ne pas connoître ce qui leur étoit et utile et nécessaire, que par aucune aversion particulière; que je souhaitois de trouver les moyens de les réunir ensemble, puisqu'ils ne devoient avoir qu'un même intérêt; que la liberté les devoit toucher également; que je ne pouvois la procurer au peuple sans que la noblesse en profitât; que ne devant faire qu'un corps, elle devoit y tenir le premier lieu, et conserver le rang et la prérogative que le Ciel et la nature lui avoient donnés; qu'une personne de ma condition ne manqueroit jamais à l'estime qui étoit

due aux gens de qualité; et que je ferois voir par la suite de mes actions que je connoissois et savois bien faire la différence entre les gens de rien et les personnes de naissance; qu'il n'y avoit pas un d'entre eux qui ne se dût réjouir de voir que l'autorité tomboit entre mes mains, puisque, au lieu des violences qu'ils avoient souffertes jusques ici, ils ne trouveroient en moi que civilité, que courtoisie, et passion de les servir tous en général et en particulier.

Ce compliment fut reçu d'aussi bonne grâce qu'il avoit été fait de bon cœur, et étant accompagné de remercîmens des favorables effets que ma présence avoit déjà fait ressentir, garantissant tous les cavaliers de l'oppression, du péril, des brigandages et de l'insolence du menu peuple. Je répliquai que je n'avois encore rien fait qui me dût attirer leur bonne volonté; mais que je m'assurois, quand le temps me donneroit lieu de pouvoir faire connoître la vérité de mes sentimens, que la noblesse avoueroit de m'en être en quelque façon redevable, et que si je ne pouvois attirer leurs personnes, au moins espérois-je de les forcer à me donner quelque part dans leur amitié et leur estime; et que, quelque attachement qu'ils pussent avoir aux Espagnols, ce ne seroit plus que par devoir, puisqu'ils ne pourroient défendre contre mes services, et les soins que je prendrois de leur en rendre en toutes sortes de rencontres, leurs cœurs et leurs inclinations. Je leur dis ensuite que j'attendois tous les jours l'armée navale de France qui venoit à mes ordres, pourvue de tous les secours nécessaires pour la ruine des ennemis, dans laquelle appréhendant qu'ils ne se vissent tous enveloppés, je les con-

jurois d'ouvrir les yeux, et de songer à leur sûreté et à leur avantage; que je les priois d'y faire de sérieuses réflexions, d'informer du véritable état des choses tout le reste de la noblesse absente, et de compter entièrement sur moi pour ce qui pourroit les regarder; qu'au reste, comme l'on étoit sur le point de faire quelque établissement dans la forme du gouvernement, et de travailler à former une république, ils ne s'en devoient pas laisser exclure, ni souffrir qu'on la fît simplement populaire, ce qui leur seroit préjudiciable, et à quoi il seroit difficile de remédier ensuite; que j'en différerois la résolution tout autant qu'il me seroit possible pour leur donner temps d'en prendre quelque bonne; qu'ils n'avoient plus affaire à un Mazaniel ni à un Gennaro, mais à un homme qui les considéroit et les aimoit tendrement, et qui préféreroit toujours leurs intérêts aux siens propres, et qu'ainsi ils pouvoient et devoient prendre en moi une entière confiance; que je leur conseillois d'assembler les siéges, où je leur répondois qu'ils pouvoient sûrement et librement traiter leurs affaires, et voir à prendre leurs mesures sur les conjonctures présentes, parce que telle chose pourroit arriver qu'ils n'y seroient peut-être plus à temps. J'observai soigneusement le visage de tous en particulier, pour tâcher de pénétrer dans leurs pensées les plus secrètes: je vis sur la plupart de la gaieté, m'imaginant que quelques-uns avoient été ébranlés de mes discours, et généralement que tous avoient pour moi quelque sorte de bonté et d'estime. Il n'y eut que le seul prince de La Roque, parent du cardinal Filomarini, qui me fit assez reconnoître par sa froideur;

quoiqu'il me rendît tous les respects et civilités imaginables, que je ne devois jamais me fier à lui; de quoi je n'ai eu que trop d'expérience dans la suite.

Je m'aperçus bientôt après de l'effet de cette conférence, qui m'attira des nouvelles de beaucoup d'endroits, et qu'ayant considéré à loisir tout ce que je leur avois fait entendre, me fit souhaiter du bien et désirer ma conservation par la plupart de ces messieurs, qui reconnurent que d'elle seule dépendoit celle de leurs biens, de leurs familles et de leurs personnes. J'envoyai un compliment à la princesse de Massa sur la perte de son mari, qui m'avoit touché sensiblement, et lui offrir pour ses enfans et pour elle tout ce qui pouvoit dépendre de mon crédit et de mon autorité, m'excusant sur l'accablement des affaires que j'avois entre les mains si je n'allois pas en personne lui faire ces civilités.

J'entendois la messe quelquefois, comme j'ai fait depuis assez souvent, dans des couvens de religieuses, où il y avoit des personnes de qualité; et les allant voir toutes à la grille, je les priois de faire à tous leurs proches toutes sortes d'offres et de complimens de ma part, et les chargeois de m'avertir de toutes les choses que je pouvois faire pour les obliger et les servir; enfin je n'oubliois rien de tout ce qui dépendoit de moi pour attirer la noblesse, sans laquelle je connoissois que les Espagnols ne pourroient se maintenir, et qui, jointe avec eux, faisoit leurs principales forces, et me pouvoit donner plus d'embarras et de peine. Et me trouvant un jour dans l'un de ces couvens, je voulus voir la princesse de Sens et ses filles, à qui j'offris tout ce qui dépendoit de moi,

comme à une personne animée contre les Espagnols par la mort de son mari, et qui par conséquent s'emploieroit avec plaisir et application à détacher de leur service, et engager avec moi tout ce qu'elle avoit et de parens et d'amis. Je crus aussi qu'il étoit de la politique de considérer en quelque façon la mémoire de Mazaniel, puisqu'il avoit jeté les premiers fondemens de la liberté de Naples ; et envoyant chercher sa veuve, qui étoit dans une extrême nécessité, je pris un soin particulier de l'assister, comme j'ai fait jusques au jour de ma prison : ce qui fut fort agréable à tout le peuple.

Cependant le manquement de vivres me forçant de tout hasarder pour en faire venir, ne pouvant plus subsister sans cela, je résolus de me mettre en campagne et d'aller tenter l'entreprise d'Averse, quoique véritablement avec beaucoup de difficulté et peu d'apparence. Je me préparai à marcher, le 12 de décembre, avec les régimens de Pepe Palombe, qui commandoit le mien, celui de Jacomo Rousse, composé de mille mousquetaires, deux autres que je donnai depuis au sieur Perez, et de Mallet, et celui d'Antonio del Calco, et les compagnies d'Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo et Batimiello, pouvant bien faire quatre cents mousquetaires, et toute mon infanterie trois mille cinq cents ou quatre mille hommes, dont il y en avoit quinze cents qui, n'étant pas encore armés et la plupart sans épées, n'avoient que des bâtons brûlés par le bout. Il y vint encore quatre ou cinq cents lazares qui portoient de grands bâtons armés de crocs, comme font les mariniers, avec lesquels ils prétendoient attaquer la cavalerie, et tirer à bas de cheval les cavaliers. Aniello del Falco, général de

l'artillerie, la commandoit, composée de quatre pièces de canon avec un équipage convenable. Il est vrai que n'ayant en tout que quatre cents livres de poudre, je faisois porter, pour l'apparence, quantité de barils remplis de sable, un Maltais en étant commissaire. Ma cavalerie étoit composée de la compagnie de mes gardes, de celle de Cicio Ferlingere, général (commandée par son lieutenant, n'ayant pu, à cause de la goutte, venir servir); de celle de Gennaro, dont Horacio Vassalo étoit lieutenant; de celle d'Andrea Rama, de Rocco, de Damiane, et du frère d'Augustin de Lieto, qui pouvoient bien faire cinq ou six cents chevaux. Le sieur d'Orillac, qui étoit à moi et qui devoit commander ma compagnie de chevau-légers, faisoit la charge de lieutenant général, et Philippe Prignani, avocat, étoit commissaire général; et tout ce corps devoit être commandé sous moi par le baron de Modène en qualité de mestre de camp général, et Bernardo Spinto étoit auditeur général. Toute cette petite armée avoit son rendez-vous dans une grande esplanade au sortir de la porte Capuane, à la tête du faubourg de Saint-Antoine, et m'attendoit en bataille pour marcher le 12 décembre sur les deux heures après midi; mais un accident considérable qui survint me fit différer mon départ jusques au lendemain.

Au sortir de table, comme mes gens achevoient de dîner, je me rendis dans le Marché; et faisant donner des armes à une compagnie de cent hommes levés de nouveau, j'eus avis que les ennemis, croyant avec raison que mon départ apporteroit quelque désordre, se résolurent d'attaquer les postes de la

douane, de l'île de Saint-Barthelemy et de Visita-Pauveri; et ils s'en rendirent les maîtres les trouvant dégarnis, ceux qui les gardoient les ayant abandonnés pour aller dîner chez eux. Dès que j'en eus l'avis, je commandai à la compagnie qui étoit dans le Marché de s'en aller en diligence pour s'y opposer; et envoyant avertir mes gens de monter à cheval et se tenir prêts pour me suivre, je poussai à toute bride à la porte Capuane. Je donnai ordre au baron de Modène de détacher cinq cents mousquetaires sous le mestre de camp Antonio del Calco, et envoyai commandement aux trois cents cavaiolles qui me restoient (en qui j'avois une entière confiance) de se rendre en diligence auprès de moi, qui me servirent avec beaucoup de valeur et de succès en cette occasion; et revenant avec la même vitesse que j'étois allé, je marchai droit aux ennemis à la tête de mes gens, et de quelques autres qui, à ce bruit, me joignirent: ce qui pouvoit en tout faire quarante chevaux. La compagnie qui étoit dans le Marché ne faisoit que de partir. Ainsi l'ayant rencontrée, à peine avois-je fait deux rues de chemin, qu'arrivant à la Cellerie, lieu fort spacieux, principalement à l'endroit de la Fontaine des Serpens, et quasi au milieu de la ville, j'y trouvai trois cents officiers réformés italiens, qui commençoient à se mettre en corps, et avoient leur premier rang armé de pertuisanes: je les chargeai vigoureusement, et les ayant rompus, je les poursuivis jusque dans la douane, et ayant quitté mon cheval à un petit pont qu'il y avoit à passer, j'entrai pêle-mêle avec eux, et les chassai de ce poste avec une fort grande tuerie. Ils voulurent se loger dans les ruines

d'une des salles, que je leur fis quitter. Toutes les troupes que j'avois commandées étant arrivées, ils tentèrent une seconde fois de s'y retrancher; mais ayant posté mes gens, ils furent brusquement repoussés. Cependant le combat s'étant réchauffé, la poudre me manqua, et j'envoyai en demander à Gennaro, qui m'en envoya un baril, et fus contraint de soutenir à coups de pierres et d'épée les efforts qu'ils faisoient contre nous à bons coups de mousquets: ce qui dura plus d'une grosse demi-heure. Cependant, se prévalant de mon manque de munitions, ils firent le logement qu'ils avoient entrepris.

Dans cette extrémité je donnai l'ordre au mestre de camp Melonne, avec cinq cents hommes, de reprendre l'île de Saint-Barthelemy; ce qu'il fit avec fort peu de résistance; et après le faisant sortir à découvert, suivi de trois cents l'épée à la main, laissant les autres pour la conservation de ce qu'il avoit regagné, je l'envoyai pour couper les ennemis et essayer de s'emparer de la douane des farines. Je détachai Antonio del Calco avec deux cents mousquetaires pour les chasser de Visita-Pauveri. Cependant je montai dans une des salles qui nous restoit, et faisant allumer du feu, je fis chauffer de l'huile que j'y trouvai en grande quantité, et faisant rompre une muraille, je la fis jeter sur les ennemis; et me servant de fascines poissées qui étoient réservées en ce lieu pour le besoin que nous en pourrions avoir, et des chemises de feu que j'avois fait préparer pour faire tenter le brûlement de quelques vaisseaux, ils n'y purent résister, et furent contraints de se retirer. Leur logement fut brûlé, et par là je conservai la ville, qui sans ma

diligence et vigueur étoit perdue, les ennemis étant dedans, et avancés jusques à deux rues du Marché.

Après avoir assuré toutes les choses, je m'en allai à Visita-Pauveri, que nous avions repris; et ne me contentant pas de ce bon succès, je fis gagner tout une rue, et portai un retranchement jusques à la Comédie italienne; et ayant trouvé à la dernière maison des Espagnols logés au-dessus de nous, je me servis de la poudre que j'avois envoyé chercher, qui ne m'arriva qu'en ce temps, pour les faire voler, où ils perdirent douze ou quinze hommes.

Dans toute cette occasion, qui dura plus de deux heures, et qui fut une des plus chaudes et des plus opiniâtrées qui se soient vues dans Naples, il n'en mourut de mon côté que deux ou trois, et cinq ou six de blessés; et, par l'aveu que les Espagnols m'en ont fait depuis ma prison, il y eut six vingts officiers réformés de tués ou mis hors de combat, et quasi tous de coups d'épée. Cette action redonna grand cœur à tout le peuple, dont je fus reçu avec d'extraordinaires applaudissemens.

Les Espagnols, piqués au vif de cette malheureuse journée, n'en attribuèrent l'effet qu'à ma présence; et me croyant ensuite sorti de la ville, ils s'imaginèrent qu'ils pourroient prendre leur revanche la nuit, et que le peuple, au lieu de penser à se défendre, ne l'emploieroit qu'en des réjouissances; et remplaçant ce qu'ils avoient perdu de gens d'autres officiers réformés, ils tinrent un corps considérable prêt pour les soutenir. Sur les onze heures, ils attaquèrent fortement la douane; mais comme j'avois reconnu de quelle importance elle nous étoit, la conservation de

la ville dépendant de la sienne comme sa perte de celle de ce poste, j'avois été sur les neuf ou dix heures le visiter: ce qui fit qu'ils trouvèrent les gardes exactes et redoublées, et qu'ils furent surpris, à peine l'escarmouche commencée, de m'y savoir arrivé, et d'y reconnoître ma présence par les cris de tous nos soldats de *vive Son Altesse notre défenseur!* Cette nouvelle leur fit perdre cœur; et les faisant retirer, de peur que la nuit ne leur fût pas plus heureuse que l'avoit été la journée, ils déchargèrent leur chagrin à coups de canon, dont ils se lassèrent bientôt, pour ne pas consumer inutilement leur poudre.

Cependant à leur vue je fis achever le retranchement de nos brèches, que j'avois fait commencer l'après-dînée, et mis ce poste en état de n'avoir plus à craindre que la trahison: et de fait, depuis ce jour-là, ils n'eurent jamais la hardiesse de l'attaquer. Je m'en vins après me mettre au lit pour me reposer, afin de régler le lendemain matin tout ce qui étoit nécessaire pour la défense de la place durant que j'en serois dehors, et la manière dont l'on devoit agir pour les conseils afin de se mettre en sûreté, et que les ennemis ne pussent rien entreprendre dans un temps où ils se persuadoient que mon éloignement leur rendroit toutes choses faciles.

Le lendemain 13 de décembre, dès qu'il fut jour je m'en allai entendre la messe, et ensuite je montai à cheval pour visiter tous les postes et quartiers de la ville, et y laisser les ordres nécessaires. Je donnai le commandement de la douane au mestre de camp Melonne, avec un sergent-major sous lui, et des officiers et soldats pour la garder. Je mis aussi sous son

autorité tous les quartiers voisins, comme de l'île de Saint-Barthelemy gardée par un capitaine de Porto, et Visita-Pauveri par un sergent-major. Le mestre de camp Pouca fut chargé de la garde de Sainte-Claire; un sergent-major, du fonds du Cedrangulo; San-Dominico Soriano fut commis au mestre de camp Annibal Brancacio; Monte-Oliveto, à un sergent-major; la porte d'Albe et le couvent de Saint-Sébastien, au mestre de camp Sébastien de Landi; la Fosse du Grain, au capitaine Cicio Costa; Saint-Dominique et Saint-Aniello, à deux capitaines; la porte de Saint-Gennaro et faubourg des Vierges, au mestre de camp Diego Passero; la porte Nolane et son faubourg, au mestre de camp Juan Dominico; celle de Capuane et faubourg Saint-Antoine, au mestre de camp Castaldo; de Santo-Effremo, Novo et Sangue de Christ, au mestre de camp don Bernardin Castrocucco; de Pausilippe, à un sergent-major; du fort de Grotto, et deux ou trois petites terres qui sont comme des espèces de faubourgs, sous le commandement du sergent-major Alexio, qui depuis la prise de Chiaia fut fait mestre de camp, et y commanda; du fonds del Cavone, au mestre de camp Lombarde; de la Cellaria, au capitaine Cimino; de la Monnoie, au capitaine Ignatio Spagnuolo; de la Vinare, au capitaine Matheo d'Amore; de la Concherie à Pepe Palombe, et en son absence à son lieutenant; de la Savaterie, au capitaine Pepe Ricco; de la Pietra del Pesce, à Onoffrio Pagano; du Marché, au capitaine des gardes de Gennaro, sous lui; de tous les autres quartiers de la ville, à leurs capitaines particuliers, et la garde de la Vicairie à Grassulo de Roza, avec celle des prisonniers, et la charge

de carcerero-major; leur ayant à tous donné toutes les choses nécessaires et les ordres pour le paiement ponctuel de leurs gens sur le fonds que j'ai déjà dit avoir destiné pour cela.

Ainsi, les choses réglées pour ce qui regardoit les gens de guerre, j'envoyai querir le corps de ville en présence de Gennaro, et lui dis que tous les soins que je prenois pour la conservation de la ville seroient inutiles s'il ne songeoit à empêcher la nécessité des vivres, et aux moyens de faire couler le peuple doucement et sans murmure jusques à temps que je leur eusse ramené l'abondance : ce que j'espérois bientôt, ne me mettant en campagne que pour cet effet; et que pour ceux du conseil, je les conjurois d'assister Gennaro de leurs bons avis, veiller de près à sa conduite, et ne rien résoudre d'important sans ma participation; que cela ne retarderoit point les affaires, puisque je ne m'éloignerois pas si fort que je ne pusse avoir de leurs nouvelles et eux de mes réponses deux fois le jour; que je me confiois à eux durant mon absence; que nous devions être bien unis, puisque nous n'avions que le même intérêt, et que la liberté que nous souhaitions tous si ardemment devoit aussi bien être l'ouvrage de leur tête que de mes mains. Je recommandai surtout ces choses à Vincenze d'Andrea, aussi bien que ce qui étoit de sa charge de provéditeur général; à Tonno Basso, à Aniello Porcio, à Antonio Scaciavento et à Agostino Mollo, et chargeai ce dernier, en qui j'avois une extrême confiance, de veiller à mes intérêts, m'avertir ponctuellement de toutes choses, et s'opposer à tout ce qu'on voudroit entreprendre contre moi : ce qui lui étoit aisé, étant un

homme fort agissant, fort éclairé et fort adroit, qui étoit tout-à-fait bien intentionné pour moi, pour qui il avoit beaucoup de zèle et de fidélité.

Toutes ces précautions nécessaires m'ayant occupé plus long-temps que je ne pensois, la nuit qui s'approchoit ne me permit que de venir coucher dans le faubourg Saint-Antoine, pour partir le lendemain 14 de décembre à la pointe du jour. Ce ne fut pas néanmoins sans aller auparavant prendre congé et la bénédiction de M. le cardinal Filomarini, et visiter les reliques de saint Gennaro. Je donnai la liberté à Cerisantes de sortir de sa chambre, et la permission de me suivre en campagne; et le soir, l'ayant fait appeler, après lui avoir fait une remontrance et lui avoir conseillé de profiter de tout ce qui lui étoit arrivé, il me dit que ce qui lui donnoit tant d'impatience de faire quelque chose pour sa fortune étoit l'appréhension que l'armée navale n'apportât quelqu'un de confiance pour être l'homme du Roi auprès de moi, et retirât les chiffres d'entre ses mains, ce qui lui seroit fort préjudiciable, lui faisant perdre le crédit et la considération; et qu'ainsi s'il n'étoit établi auparavant, difficilement le pourroit-il être par après. Il m'ajouta de plus que j'étois dans le même hasard; que l'on ne m'avoit laissé partir de Rome que par pure nécessité, faute d'avoir un autre homme qu'on pût envoyer; que l'on n'avoit point d'amitié pour moi, que l'on craignoit mon élévation et en avoit-on jalousie, et que je devois me hâter de m'établir aussi bien que lui, puisque l'armée pourroit apporter quelqu'un capable de remplir ma place; et qu'ainsi je devois me presser de prendre mes mesures, ou bien que

j'étois infailliblement perdu aussi bien que lui. J'avoue que cette comparaison qu'il faisoit toujours de lui à moi me paroissoit désagréable, pour n'être ni juste ni respectueuse : aussi lui répliquai-je qu'il avoit quelque sujet d'inquiétude, puisqu'il se trouveroit cent personnes capables de tenir le poste qu'il avoit auprès de moi, et qui l'accepteroient sans se soucier qu'il le trouvât ou bon ou mauvais; mais que pour moi j'étois de naissance à n'être pas désobligé légèrement; que peu de gens dans le monde seroient propres à remplir ma place, qui, quelque glorieuse qu'elle fût, étoit trop pénible et trop hasardeuse; que si mon séjour à Naples étoit désagréable au Roi et mes services suspects, que, sans me faire tirer l'oreille, je serois toujours prêt à me retirer au moindre ordre que j'en recevrois de Sa Majesté; mais que si sans cela quelqu'un par caprice prétendoit me venir faire des intrigues et des cabales pour me débusquer par adresse, et profiter de ma dépouille aussi bien que de mes travaux et de mon industrie, il ne le feroit pas impunément, et que j'étois certain qu'on y penseroit à deux fois avant que de se résoudre à s'exposer à ce péril, à moins que de m'apporter un commandement auquel ma fidélité et mon respect me feroient toujours être sans réplique, étant incapable d'autre passion que celle de servir aveuglément mon maître et obéir à ses bontés; mais qu'aussi saurois-je bien pousser mes ressentimens contre ceux qui voudroient m'outrager sans fondement et sans raison; et qu'assurément ils seroient plus craints et considérés que ne seroient les siens par ceux qui songeroient à le déposséder de son emploi.

Je laisse à juger si cette réponse a rien de contraire au respect et à la fidélité; mais cependant j'ai su que l'on m'en a quasi voulu faire un crime, et la prendre pour une menace contre ceux qui viendroient négocier de la part de la cour, soit que mes paroles n'aient pas été fidèlement rapportées, ou que l'on en ait voulu empoisonner le sens. Cependant, peu de jours après, la vérité de mes sentimens fut éclaircie, et mon respect bien avéré par la conduite que je tins avec l'abbé Basqui, auquel je fis toujours cent civilités à cause du caractère qu'il avoit d'être envoyé de la part du Roi, quoique je fusse pleinement informé qu'il recherchoit ma perte par cent intrigues différentes, et ménageoit même une conjuration contre ma vie; servant en cela, au préjudice de la France, les Espagnols, dont je savois parfaitement qu'il étoit pensionnaire.

Je fis expédier, avant que de partir, des commissions à quantité de bandits qui s'assembloient, et m'en envoyoient demander pour faire prendre les armes dans tout le royaume. Ce sont gens propres à faire des soulèvemens, dont l'on doit promptement se prévaloir, mais qui font tant de désordres et de violences, qu'ils causent la ruine de tous les lieux par où ils passent, et qu'il faut après sacrifier à la haine publique, et s'acquérir l'amitié générale aux dépens de leurs têtes, après que l'on en a tiré tous les services qu'ils sont capables de rendre, ne gardant ni foi ni paroles dans leurs capitulations, sans faire de distinction dans leur conduite des villes et terres qui se rendent volontairement, ou qui se font prendre par force; et il faut en cela suivre l'exemple des pères

qui brûlent les verges dont ils ont châtié leurs enfans. Je fis marcher Paponé sur le Griglean, avec deux gentilshommes nommés les Daretzo, qui se rendirent maîtres de tous les environs avec un peu de temps, et, après beaucoup de tentatives, de Sessa et de la tour de Sperlonga, où l'on mit pour commander le capitaine Pierre, piémontais; le sieur de Lascaris vers Fondi, dont il s'empara; Marcello Trussardo en Calabre; Pietro Crescentio, du côté de Monte-Fuscolo; le comte del Vaglie et Matheo Cristiano en terre de Bari; Marotta, en Basilicata; Sabato Pastore, en Puglia; d'autres bandits en Abruzze, où se déclarèrent après plusieurs personnes que je nommerai, et dont je parlerai en temps et lieu. Politto Pastena eut le commandement vers Salerne; Paul de Naples et les Vassallo vers Saint-Severin, Nocera, La Cave et Avelline, et leur renvoyai pour ce sujet les cavaiolles qui me restoient dans Naples : ce qui étonna fort les Espagnols de se voir attaqués de tous côtés, et amassa tant de forces qu'en moins d'un mois tout le royaume fut déclaré, et toutes les villes prises, à la réserve de celles qui avoient des citadelles et des châteaux; et toute la noblesse fut contrainte de recourir à moi pour avoir des sauvegardes, et se garantir des pillages de leurs terres et de leurs maisons; à quoi je prenois tous les soins imaginables pour les attirer : et comme ils étoient contraints de les abandonner, je leur demandois des gens de leurs mains pour veiller à la sûreté de leurs meubles et de leurs revenus; de sorte qu'ils ne me firent après la guerre que fort respectueusement, et s'intéressèrent dans ma conservation comme nécessaire à celle de leurs biens, de leurs en-

fans, et de l'honneur de leurs femmes : de quoi il y a fort peu d'entre eux qui ne m'en soient redevables, et qui n'en aient conservé dans leurs cœurs et de la reconnoissance et de l'amitié pour moi, qui leur donnois une si puissante protection.

Après trois heures de marche j'arrivai à Juliani, lieu fort peuplé, et dont il sort tous les ans pour tenir la campagne une quantité de bandits, où je trouvai bien cinq cents bons hommes sous les armes. J'y fis mon quartier général, et envoyai le reste de mes troupes à Saint-Antimo, distant d'une demi-lieue, et situé sur un ruisseau, avec ordre de s'y retrancher, comme je fis toutes les avenues de mon quartier après les avoir bien reconnues. Et retournant à mon logis, je trouvai la marquise d'Ataviane, personne de qualité, qui me vint demander une sauvegarde que je lui fis expédier à l'heure même, et lui fis donner un carrosse pour s'en retourner, étant venue à pied par un mauvais chemin et un temps assez fâcheux : mais comme elle étoit veuve, et embarrassée de deux grands enfans, elle me demanda permission de les envoyer à Naples auprès de ses parens, avec quelques pierreries et de l'argent, ce que je lui accordai avec un passeport pour leur sûreté ; et elle s'en retourna fort satisfaite de mes civilités, et bien résolue, à ce qu'elle me promit, d'employer tous ses soins à me gagner ses parens et amis.

J'avois amené avec moi un religieux augustin fort connu de toute la noblesse pour avoir été compagnon de Fra Andrea d'Avallos, pour lors évêque, frère du marquis dell' Vuaste, nommé frère Thomas Sébastien, qui m'étoit fort affectionné, et qui étant homme

d'esprit pouvoit m'être utile dans ma négociation. Il m'avertit qu'il y avoit dans le voisinage un cavalier nommé Vincenzo Caraffa, homme intelligent et grand ennemi des Espagnols, qui pourroit aisément traiter avec la noblesse retirée dans Averse. Je lui donnai ordre de me le faire venir le lendemain à mon lever. Ensuite, ayant appris qu'à une lieue de là il y avoit un grand bourg nommé Saint-Cyprien dont les ennemis avoient tiré déjà quantité de blé, et où il en pouvoit rester encore douze ou quinze mille sacs, j'envoyai querir Jacomo Rousse, qui, comme fameux bandit, savoit mieux le chemin que pas un autre, et avoit grande créance parmi ces gens. Je lui commandai de prendre son régiment composé de mille bons hommes, et de s'y en aller le lendemain matin à la pointe du jour (ce qu'il pouvoit faire aisément sans craindre la cavalerie des ennemis, le pays étant coupé de fossés et rempli d'arbres : et qu'ainsi) sans s'arrêter ni se laisser amuser par de légères escarmouches ni de petits partis que l'on ne manqueroit pas de détacher à sa suite, il s'y rendît le plus promptement qu'il pourroit, et s'y retranchât, afin de le pouvoir garder jusques à tant que j'en eusse fait porter à Naples tous les blés. Son imprudence m'engagea le lendemain, faute d'avoir suivi mes ordres dans un combat fort hasardeux, mais qui ne servit qu'à me donner de la réputation, et me faire naître une occasion que je sus si bien ménager, que ce fut la source de tout le bonheur qui m'est arrivé depuis, et faillit aussi à l'être de l'irréparable perte des Espagnols.

Le lendemain, à mon lever, je vis venir Vincenzo Caraffa, auquel, pour ôter le soupçon que l'on auroit

pris de lui, j'avois envoyé quatre de mes gardes pour me l'amener. Je fus enfermé avec lui une bonne heure et demie; et ayant su que la noblesse, étant cent fois plus ennemie des Espagnols que n'étoit le peuple, souhaitoit plus ardemment de se voir délivrer de leur domination, il m'assura que la haine de la canaille, et l'appréhension de s'y voir soumis, étoit la seule considération qui la pouvoit retenir de rechercher tous les moyens de se mettre en liberté. Je lui dis tout ce qui pouvoit lui plaire et la tirer de cette inquiétude; et étant ravi de connoître mes sentimens, il m'assura que je n'en trouverois pas un de leur corps qui ne recourût volontiers à moi, qui ne me souhaitât pour chef, et qui n'obéît avec joie à tous mes ordres; et après mille embrassades je l'envoyai à Averse bien instruit et bien intentionné, avec un passe-port, sous prétexte de s'y vouloir retirer avec ceux qui y étoient assemblés, et le fis accompagner de frère Thomas Sébastien, qui feignit de s'y rendre pour informer quelques-uns de ces messieurs de leurs affaires, dont ils lui avoient confié la conduite. Je fis grand fondement sur cette négociation, et en conçus de grandes espérances. Mais l'indiscrétion du zèle de Vincenzo Caraffa, pour être trop emporté et d'un naturel trop ardent, fit bien quelque bon effet, mais non tout celui que j'attendois. Il fut reçu et écouté à bras ouverts; mais, pour s'être découvert à trop de gens, il se fit arrêter, dont j'eus beaucoup de déplaisir.

Je ne faisois que de me mettre à table, quand Jacomo Rousse m'envoya dire qu'ayant rencontré quelques coureurs de la cavalerie des ennemis, il les avoit

poussés jusque sous les murailles d'Averse, où il étoit aux mains avec eux, avec assez d'avantage ; et que si je voulois marcher promptement à lui, il m'assuroit de sa prise. Je fus tellement touché de cette extravagante nouvelle, que me levant brusquement de table, je la renversai ; et faisant à l'heure même sonner à cheval, je me résolus de tout hasarder pour le sauver, et empêcher que son régiment ne fût taillé en pièces, étant le meilleur corps de mon infanterie. Je lui envoyai l'ordre de se retirer, tandis que j'attaquerois les troupes que je jugeai bien que les ennemis enverroient au devant de moi pour m'empêcher de l'aller dégager, et pour lui couper la retraite. Je commandai au baron de Modène de faire mettre à la tête de mon quartier, que j'avois fait retrancher, deux pièces de canon chargées de cartouches, et de me donner cinq cents mousquetaires pour m'assurer de tous les défilés qui me donneroient lieu de me retirer, et de faire tenir tout le reste de l'infanterie sous les armes dans le quartier, pour empêcher que l'on ne le vînt attaquer, et pour marcher où j'en aurois besoin, ne doutant point d'être poussé, y ayant dans Averse plus de trois mille chevaux. Je fis prendre à d'Orillac la garde de cavalerie, avec ordre d'aller reconnoître les ennemis, tâcher de les amuser par une escarmouche, m'avertir promptement de leur marche, prendre garde à ne pas s'engager légèrement, et me donner le temps de me mettre en bataille dans le grand chemin d'Averse à Naples, bordé de deux grands fossés comme sont la plupart de ceux de Flandre, la campagne étant toute coupée de petits fossés, et remplie d'arbres fruitiers

entourés de vignes, comme dans quelques endroits du Piémont et de la Lombardie. Je laissai mon infanterie dans les lieux où je la crus et la plus utile et la plus nécessaire; je fis avancer les troupes du quartier de Saint-Antimo, pour empêcher que l'on ne me pût, par ce côté-là, prendre par derrière. A peine commençois-je à me mettre en bataille, que d'Orillac ayant trouvé les ennemis plus près de lui qu'il ne les avoit jugés, à cause de l'incommodité de la vue, qu'il avoit courte, fut chargé par un escadron de cavalerie commandé par le capitaine Latin, auquel, ayant abattu le chapeau d'un coup de pistolet, et tournant son cheval pour se retirer, comme le terrain étoit mauvais, il s'abattit, et fut malheureusement pris sous lui et amené prisonnier, quand un Espagnol, nommé don Diego de Halamo, lui vint donner deux coups d'épée par derrière, dont il le tua de sang froid, au grand regret de toute la noblesse de Naples, qui eut horreur d'une si vilaine action. Je vis venir la garde fuyant, et qui, tombant sur un escadron qui étoit devant moi, le rompit, et le renversa sur le mien, qui le culbuta; et je fus si rudement choqué, que mon cheval tomba dans un fossé, le capitaine de mes gardes porté par terre, qui y perdit son chapeau: et m'étant relevé, je fus contraint de fuir deux mille pas avec tout le reste de ma cavalerie, pour tâcher de prendre du terrain pour me remettre en bataille, étant serré par les deux fossés à côté du chemin; de sorte que, dans le désordre où nous étions, si la déroute eût été poussée vigoureusement, j'eusse été mené battant jusque dans les portes de Naples, sans qu'il m'eût été possible de tourner. Mais,

voyant les ennemis ralentis dans notre poursuite, je gagnai la tête des fuyards, et fis tous mes efforts par mes paroles et à grands coups d'épée pour ramener mes gens au combat. Le capitaine Rocco s'enfuit à la tête de sa compagnie, sans regarder derrière lui, criant qu'il étoit fort blessé, quoiqu'il ne le fût pas; et passant sur le ventre de l'infanterie, qu'il trouva à la tête de mon quartier, il y rentra fort épouvanté, où je le cassai à mon retour, et le fis désarmer avec toutes les marques d'infamie que méritoit sa lâcheté. Et, haussant le bras pour donner de l'épée à un officier que je ne pouvois arrêter, je reconnus que c'étoit Philippe Prignani, commissaire général de la cavalerie, qui avoit un peu de sang à la main, de l'égratignure d'un clou du pommeau de la selle, qu'il me voulut faire passer pour un coup d'épée, me disant qu'il l'avoit répandu avec joie pour mon service, comme il feroit en toutes rencontres celui qui lui restoit, et qu'il avoit un coup de carabine au travers des reins. Je le renvoyai se faire panser dans mon quartier, qui étoit tout ce qu'il souhaitoit.

Cependant je m'arrêtai tout seul dans le chemin, et criai que ceux qui auroient de l'honneur tournassent avec moi : trente hommes s'y joignirent, et les ayant mis en escadron durant que l'on alloit rallier le reste, je chargeai les ennemis que je trouvai en désordre, qui, se renversant sur deux escadrons qui soutenoient le premier, les rompirent; et je les poussai près d'une demi-lieue, jusques à un petit pont où je fis faire halte. Les lazares croyant qu'il n'y avoit qu'à aller piller et gagner des chevaux, m'en demandèrent la permission, que je leur donnai de bon cœur, à dessein

de m'en défaire comme de gens inutiles et incommodes, leur disant que se jetant dans la campagne ils allassent le plus loin qu'ils pourroient pour essayer de venir prendre les ennemis par derrière : ce que faisant imprudemment, ma malice me réussit, car il y en eut bien trois cents d'assommés. J'y joignis le lieutenant de cavalerie qui commandoit leurs coureurs, et qui faisoit en se retirant l'arrière-garde, et je le fis prisonnier, fort glorieux de s'être rendu à moi, et d'avoir perdu sa liberté de ma main. Nos fuyards, voyant que les ennemis avoient lâché le pied et que je les avois poussés vertement, s'étant ralliés, commençoient de marcher, reconnoissant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, quand ils firent faire une décharge sur moi par trente ou quarante mousquetaires avancés derrière deux maisons pour garder le pont, qui tuèrent à mes pieds quatorze personnes des trente que j'avois avec moi : le reste épouvanté prit la fuite, et m'abandonna moi troisième. Le Maltais, commissaire d'artillerie, un de ceux qui étoient demeurés, fut envoyé par moi pour faire avancer deux cents mousquetaires ; et voyant venir douze ou quinze de mes domestiques avec des fusils, j'allai au devant d'eux, et leur défendant de se montrer, je les fis jeter à droite et à gauche dans les fossés qui bordoient le chemin, leur ordonnant de ne pas tirer que je ne leur commandasse. Trois escadrons des ennemis, défilant l'un après l'autre, passèrent le pont et se remirent en bataille devant moi, dont le prince de Minorvine se détacha l'épée à la main, menaçoit nos fuyards, les traitant de canailles et de veillaques ; et voyant deux de mes estafiers auprès de moi, dont la livrée de velours vert avec les galons d'or étoit

fort remarquable, vint en abattre un à l'étrier de mon cheval, d'un grand coup d'épée sur la tête. Je demandai à Horatio Vassallo s'il ne connoissoit point un homme si bien fait et si vigoureux : se méprenant à la ressemblance, il me dit que c'étoit le prince de La Torello ; et l'ayant renvoyé pour rallier sa compagnie et me la ramener, je m'en allai cependant à lui, qui s'étant fait amener un coursier frais, fort beau et gris pommelé, monta dessus à dix pas de moi, sentant le sien trop fatigué. Je mis alors le pistolet à la main, et lui criai : « Prince de La Torello, en attendant que « vos gens s'avancent et que les miens se rallient, « puisque nous nous trouvons tous deux seuls, un « coup de pistolet entre vous et moi : il y a de l'hon- « neur à acquérir de part et d'autre. » Mais il commença de se retirer sans s'arrêter à moi, qui, le poussant et l'ayant joint d'assez près, lui criai : « Bon quar- « tier! rendez-vous au duc de Guise; » mais baissant la main à son cheval, il s'en alla de vitesse devant le mien las et quasi rendu. Je ne voulus pas hasarder mon coup de si loin, ni m'attacher à le poursuivre, pour ne me pas engager mal à propos ; et lui, criant *à moi!* fit avancer son escadron, et s'alla remettre à la tête pour soutenir mes gens, qu'il voyoit de loin commencer à marcher. Je reconnus dans son premier rang quantité de noblesse, à la beauté de leurs chevaux, et à des justaucorps de velours noir qu'ils avoient tous ; je tournai à eux, et faisant faire des passades, je les voulus engager à me suivre : dès qu'ils me pressoient je me retirois vingt pas, et puis tournois à eux faire la même chose. Ce procédé, à la fin, les attira insensiblement dans le recoin du chemin où

j'avois logé mes fusiliers; je leur fis alors signe du chapeau de tirer, et que chacun choisît son homme: ce qui réussit malheureusement pour eux. Don Emmanuel de Vaïs, capitaine de cavalerie, fut tué tout roide; le marquis de Paihède eut la main droite brisée; le marquis de Saint-Juliani reçut deux coups, l'un dans le côté et l'autre dans la tête, dont il mourut trois ou quatre jours après; et enfin sept des plus beaux furent portés par terre. Leur escadron s'en ébranla; et s'affoiblissant de ceux qui emportoient les morts et remenoient les blessés, mes gens ayant repris cœur, je les repoussai une seconde fois jusques au pont, dont je fus rechassé par leur cavalerie et quelques mousquetaires, à la tête desquels le duc d'Andrea se vint mettre pour leur donner plus de courage, et repassa le pont avec trois escadrons. Mes gens ayant repris l'épouvante après la décharge de leurs carabines, m'abandonnèrent une troisième fois tout seul dans le chemin, où je me crus en plus de sûreté, dans l'appréhension qu'ils avoient de mon infanterie. Néanmoins le premier escadron marchant en fort bon ordre pour me charger, le duc d'Andrea, l'épée à la main, poussant devant, leur commanda de faire halte, soit qu'il appréhendât d'engager un combat, soit aussi, comme il me le voulut faire croire à notre entrevue deux jours après, qu'il ne voulût pas commettre ma personne, ni la remettre en nouveau péril. Dans cette entrefaite, l'infanterie que j'avois envoyé querir étant arrivée, je la fis voir aux ennemis; et la mettant dans les fossés, je pris toute ma cavalerie, par là un peu rassurée et remise en corps, et je marchai à eux. Ils ne tinrent pas pied devant

moi, et les ayant renversés, ils passèrent de nouveau ce pont fatal, où l'escarmouche se réchauffa, et dura plus d'un gros quart-d'heure. Dans cette poursuite, le cheval d'un officier de cavalerie étant tombé, il se vit environné de quelque canaille qui le vouloit tuer de mille coups; mais l'entendant crier quartier, je poussai à lui, et faisant retirer à coups d'épée ceux qui le vouloient massacrer si cruellement, il se rendit à moi avec bien de la joie, et le donnant à un de mes gardes je le renvoyai à mon quartier. Ce qui me fit avoir facilement ce dernier avantage fut que le duc d'Andrea s'étoit retiré pour détacher de son arrière-garde cinq cents chevaux pour me venir couper et m'empêcher la retraite. Jamais personne n'a couru tant de danger que je fis en ce rencontre, non pas tant des ennemis que de mes gens, qui, faisant leurs décharges derrière moi, me brûlèrent tous les cheveux et toutes mes plumes; et la plupart, après ce beau régal, venoient me dire qu'ils avoient tiré leur coup: de sorte que je puis dire que je n'en réchappai que par miracle. Jacomo Rousse, obéissant à l'ordre que je lui envoyai, se servant de l'avantage des arbres et des fossés qu'il y avoit dans la campagne, se retira heureusement en combattant toujours, sans perdre qu'environ huit ou dix hommes, et pareil nombre de blessés. La cavalerie qui me vouloit couper ayant trouvé deux cents mousquetaires à un passage que j'y avois laissés exprès, étant arrêtée par leur feu, ne pensa qu'à se retirer.

Cependant mes gens prirent une nouvelle épouvante de leur marche; et s'écriant que nous étions coupés, j'eus assez de peine à les rassurer en leur per-

suadant que c'étoit ma cavalerie du quartier de Saint-Antimo que j'avois fait avancer pour me favoriser la retraite; de quoi je me tenois assuré en garnissant, comme j'avois fait d'abord, tous les défilés avec de l'infanterie. Quelques-uns s'apercevant que ce corps étoit plus grand que celui dont je leur parlois, je leur dis que les escadrons qu'ils voyoient paroître n'avoient point de fond, et que, me servant de l'ombre des arbres et de la nuit qui s'avançoit, je leur avois commandé de faire ce grand front pour avoir plus d'apparence; et ayant appris que Jacomo Rousse étoit en sûreté, n'ayant engagé tout ce combat que pour cela, je ne pensai qu'à me retirer. J'en donnai le soin au sieur de Cerisantes, qui m'arriva fort heureusement; et faisant mettre pied à terre à trente de mes gardes des plus résolus, ils empêchèrent les ennemis de passer le pont, ayant ordre, en cas qu'ils se vissent pressés, d'abandonner leurs chevaux, et, sautant le fossé, de se retirer à la faveur des arbres qu'il y avoit dans la campagne. Je commençai donc à marcher à mon quartier, et dès que je vis le pouvoir faire avec sûreté, je fis revenir Cerisantes, qui me vint rejoindre après une légère escarmouche, sans perdre personne. J'eus deux de mes gardes prisonniers, dont l'un eut la même aventure que d'Orillac, et l'autre fut assez heureux pour réchapper d'un coup d'épée reçu par derrière à la porte d'Averse, où je le trouvai encore blessé dans l'hôpital, quand quelques jours après je m'en rendis le maître. Cette escarmouche dura plus de trois heures, avec perte de quatre ou cinq cents hommes, mais seulement de cinquante ou soixante des ennemis, la mort de d'Orillac étant la

seule à plaindre, et gagnant beaucoup plus que je ne perdois à celle de tous les autres, puisque je m'étois défait de force gens inutiles et incommodes.

Je rentrai dans mon quartier avec un fort grand applaudissement, laissai à la noblesse beaucoup d'estime et d'amitié pour moi, et n'eus de la fatigue de cette journée que l'incommodité d'être fort enroué, à cause du chaud et de la poussière, et pour avoir été obligé de crier et me tourmenter dans le désordre de mes gens. Je fus fort étonné, en arrivant à mon logis, de trouver Philippe Prignani en parfaite santé; et lui demandant des nouvelles de sa blessure, il me dit qu'il n'y avoit eu que sa casaque percée, et que le coup de carabine ne l'avoit pas touché; et comme il s'aperçut que je ne fis pas de cas de lui depuis ce jour-là, il eut tant de honte qu'il ne servit jamais à sa charge, comme aussi ne l'aurois-je pas souffert: ce qui le rendit si fort mon ennemi, qu'il chercha tous les moyens de me nuire; et prenant habitude avec M. de Fontenay, il n'y a sorte de mauvais offices qu'il ne m'ait rendus, et passant en France tout exprès, où il continua de faire la même chose jusqu'au retour de l'armée navale, après que je fus fait prisonnier, qu'un malheureux coup de canon lui emportant les deux jambes le punit et de sa lâcheté et de sa malice.

A peine entrois-je dans ma chambre, que la marquise d'Ataviane me vint faire des plaintes que ses enfans avoient été arrêtés à Naples et pillés, nonobstant mon passe-port; et qu'au lieu de le respecter, il avoit été insolemment déchiré et foulé aux pieds. Je l'assurai de lui en faire raison, y étant plus inté-

ressé qu'elle. Je fis partir à l'heure même le prevôt de l'armée pour informer de cette action, avec ordre d'arrêter les coupables, faire rendre ce qui avoit été pris, et relâcher ces messieurs; et envoyai un de mes gardes pour les accompagner jusqu'au quartier des ennemis. Miguel de Santis, dont j'ai déjà parlé, s'intituloit toujours mestre de camp général, n'ayant aucun poste fixe, et se promenant accompagné de douze ou quinze coquins. Il se trouva au faubourg de Saint-Antoine au passage de ces messieurs; et craignant autant la noblesse qu'il la haïssoit, n'en espérant jamais de pardon à cause du meurtre de don Pepe Caraffe, il recherchoit tous les moyens de lui nuire et de l'outrager. Il ne perdit pas cette occasion de se satisfaire; et mon passe-port lui étant présenté, il le déchira et le foula aux pieds, disant qu'il ne recevoit d'ordre de personne. Il fit encore arrêter mon prevôt; et sa témérité lui faisant croire que je le devois craindre, il me renvoya mon garde m'assurer que le lendemain il me viendroit rendre compte de son action.

Je fis dès le soir expédier un passe-port au sergent-major Jean Luigi Landi, pour aller le lendemain à la pointe du jour, avec un trompette, savoir des nouvelles de d'Orillac et demander une trève pour enterrer les morts, et une conférence de quelque officier général pour régler le quartier entre nos troupes; et je chargeai mon trompette de faire un compliment et une plainte au prince de La Torelle de m'avoir méprisé, ne croyant pas qu'il y eût assez d'honneur à acquérir avec moi, refusant de faire un coup de pistolet quand je l'en avois convié; que l'estime de la belle action que je lui avois vu faire prévalant

sur mon ressentiment, m'obligeoit à lui demander son amitié, étant d'humeur à rechercher toujours avec soin celle de toutes les personnes de cœur et de mérite comme lui.

Le matin, à mon lever, frère Thomas Sébastien me rendit compte du malheur de ***, qui me toucha sensiblement. Il m'apprit la division qui se mettoit parmi toute cette noblesse, et la disposition où il l'avoit trouvée, qui me parut assez favorable, et me donna lieu d'espérer que j'avois commencé à jeter une bonne semence, qui, étant un peu cultivée, produiroit avec le temps une avantageuse récolte.

Cependant Jean Luigi Landi et le trompette que j'avois envoyés à Averse étant arrivés, l'on les fit attendre quelque temps à la porte, pour mettre les choses dans l'état que l'on souhaitoit qu'ils les trouvassent pour me les rapporter. Après quoi l'on les fit entrer, et conduire à la grande église, qu'ils virent toute tendue de deuil, et avec force luminaires : toute la noblesse et tous les officiers de leurs troupes, la plupart avec un manteau de deuil, y étoient assemblés pour assister au service qu'ils firent faire au sieur d'Orillac, avec les mêmes honneurs et cérémonies que celui d'un général d'armée. Ils dirent tous à mon trompette que par ce qu'ils avoient rendu à sa mémoire ils témoignoient assez la douleur qu'ils avoient eue de son funeste accident, et combien ils avoient désapprouvé la brutale action d'un Espagnol qui l'avoit tué de sang froid par derrière, après avoir été fait prisonnier et désarmé ; qu'il me devoit rapporter fidèlement ce qu'il avoit vu, et m'assurer qu'ils traiteroient fort civilement tous les Français, et principalement

ceux de ma suite ; mais qu'ils n'en useroient pas de même pour les gens du peuple, qui les avoient si maltraités et leur avoient si fort perdu le respect en toutes sortes de rencontres, qu'ils ne méritoient d'autres traitemens que celui qu'on fait aux chiens enragés ; que pour la trève, ils la feroient volontiers pour deux jours pour enterrer les morts, quoiqu'il y en eût un assez petit nombre de leur côté, et que ceux du mien fussent indignes qu'on leur donnât la sépulture ; mais qu'ils seroient trop incommodés dans la ville, et moi dans mon quartier, par la puanteur de tous ces corps; et qu'ainsi, pour l'intérêt commun, il étoit à propos de les couvrir de terre ; que pour la conférence que je demandois pour l'ajustement du quartier, ils s'assembleroient pour en résoudre, et rendroient la réponse dans deux heures. Ce temps expiré, ils firent choix de la personne du duc d'Andrea après quelque contestation et quelque différence d'opinions, pour conférer avec un officier général de ma part, dont ils me prièrent de mander le nom le lendemain, et d'envoyer quelqu'un pour concerter le temps et le lieu de la conférence, et combien chacun ameneroit de gens de son côté.

Durant que toutes ces choses se régloient, je m'en allai entendre la messe à l'église de Juliani ; et le curé me venant recevoir à la tête de tous les habitans sous les armes, et suivis de quelques prêtres, me présenta le dais, que je refusai, nonobstant cette ambition démesurée dont l'on m'a voulu accuser, ne l'ayant jamais accepté dans tout le temps que j'ai été dans le royaume, quoique l'on me l'ait offert assez souvent. Au retour de la messe, on m'amena un espion

qui ayant été dans le quartier de Saint-Antimo, étoit venu dans le mien, où il fut pris observant attentivement toutes choses, et se trouvant chargé de lettres qu'il avoit cachées. Je le fis remettre entre les mains de l'auditeur général, avec ordre, aussitôt son procès fait, de le faire pendre sur le grand chemin. Je commandai mes chevaux au sortir de table pour m'aller promener, et, me servant de la liberté de la trève, visiter soigneusement le lieu du combat que nous avions fait la veille: et comme j'étois à la fenêtre, dans l'impatience de l'arrivée de mes chevaux, je vis entrer insolemment dans mon logis Miguel de Santis, accompagné de huit ou dix personnes. Il me salua avec assez de peine, et, mettant pied à terre pour me venir trouver, il fut fort surpris quand le capitaine de mes gardes, sur le haut du degré, l'arrêta de ma part avec tous ses compagnons; et faisant semblant de se mettre en défense, mes gardes se mirent en état de le tuer. Alors, saisi de peur, il se mit à pleurer, et se laissa désarmer avec ceux de sa suite. Je les fis tous mener en prison, et pour lui il fut mis dans un cachot, avec les fers aux pieds et aux mains. Je l'envoyai interroger sur l'heure; et lui faisant représenter les pièces de mon passe-port qu'il avoit déchirées et foulées aux pieds, il confessa son insolence, et eut recours à demander la vie, que je ne voulus pas lui accorder, le réservant pour faire un exemple de sa désobéissance et peu de respect, et un sacrifice à la noblesse pour m'acquérir leur amitié en vengeant la mort de don Pepe Caraffe qu'il avoit fait mourir avec tant d'inhumanité, et dont il se vantoit continuellement. Ses camarades confessèrent que c'étoit lui seul,

contre leurs sentimens, qui avoit fait arrêter les enfans de la marquise d'Ataviane; et que lui représentant le respect que l'on devoit à mon passe-port, il leur avoit dit ne m'en devoir aucun, et ne m'en vouloir point rendre: et accompagnant ses discours insolens et injurieux qu'il tenoit contre moi d'actions pareilles, il prit le passe-port, le mit en pièces et mit les pieds dessus, jurant qu'il traiteroit ma personne de la même manière s'il la tenoit entre ses mains. Ils lui maintinrent toutes ces choses à la confrontation, aussi bien que deux valets de la marquise d'Ataviane, et le prevôt de l'armée qu'il avoit si témérairement fait arrêter.

Je fis rendre tout l'argent et pierreries qui avoient été pris à ces cavaliers, pardonnant à ces misérables, qui n'avoient d'autres crimes que celui de s'être rencontrés à sa suite. L'aventure qui m'étoit survenue dans le Marché avec lui deux jours après mon arrivée, l'arrogance de ses discours, avec le mépris et la haine qu'il avoit fait paroître contre moi, me firent juger qu'il pourroit bien avoir entrepris contre ma vie, et que je tirerois de lui quelque lumière de ceux qui pourroient avoir de pareilles pensées, et de qui j'aurois à craindre et à me défier. J'ordonnai pour ce sujet qu'on lui donnât la question, qu'il souffrit d'abord avec quelque fermeté; mais elle ne dura guère, car se sentant pressé des tourmens, il avoua qu'il avoit résolu de me tuer, et qu'il ne faisoit qu'en épier les occasions; qu'il avoit déjà une fois manqué son entreprise, et que la grande aversion qu'il avoit contre moi ne venoit point de l'amitié qu'il eût pour les Espagnols, mais de la rage qu'il avoit contre toute la

noblesse, qu'il eût voulu détruire jusques au dernier, et les mettre en pièces et déchirer comme il avoit cruellement fait le frère du duc de Montalone, n'ayant point d'autre regret de mourir que n'avoir pu lui en faire autant; qu'il me considéroit comme leur ami et leur protecteur, qui ne souffriroit jamais que l'on leur fît quelque violence; que c'étoit pour cela seul qu'il se vouloit défaire de moi, afin de pouvoir par après à leur égard se contenter et se satisfaire. En deux ou trois jours de temps son procès fut achevé, et il fut condamné d'avoir le cou coupé, sa tête mise sur un poteau, et son corps pendu par un pied, comme on a de coutume d'en user avec les assassins et les traîtres. Je fis différer son exécution pour attendre l'occasion de m'en prévaloir avec la noblesse, et d'en tirer quelque avantage.

Revenant donc à la réponse qui me fut rapportée d'Averse, elle m'obligea de renvoyer mon trompette avec ledit Luigi Landi, pour dire de ma part à M. le duc d'Andrea que j'avois résolu d'envoyer le baron de Modène, mestre de camp général, pour conférer avec la personne qui devoit être nommée de leur part, pour le réglement du quartier entre nos troupes; mais ayant appris avec joie que l'on avoit jeté les yeux sur lui pour venir faire ce traité, j'avois cru n'être pas trop bon moi-même pour me rendre au lieu dont nous conviendrions, dont je lui laissois le choix, ayant tant de confiance en sa parole, que je me trouverois avec pareil nombre de gens que lui en quelque lieu qu'il me voulût marquer.

Ma civilité fut fort bien reçue, et l'on y répondit avec toute la galanterie imaginable. Mais craignant

que les Espagnols ne rompissent cette entrevue, qui leur donneroit beaucoup de soupçons s'ils en étoient avertis, et que je croyois fort nécessaire à l'exécution de mes desseins, j'avois donné l'ordre audit Landi de convenir du lieu des Capucins d'Averse, également distant de la ville et de mon quartier; que chacun ameneroit pour sa sûreté cent cinquante chevaux et deux cents mousquetaires pour faire garder les avenues; que l'on avanceroit des corps de garde et des sentinelles, de peur d'être surpris; que les troupes de part et d'autre n'approcheroient pas de cinq cents pas du lieu où nous serions; que nous viendrions chacun avec nos pistolets et nos épées, accompagnés de dix personnes, avec un aide de camp pour porter les ordres à nos gens quand il seroit nécessaire de les faire avancer ou reculer, suivant que nous le jugerions à propos; que l'on n'ameneroit de chaque parti qu'une douzaine de laquais ou d'estafiers pour tenir les chevaux; et que nous nous rendrions, le 18 du mois de décembre, sur les deux heures après midi, au lieu destiné. Beaucoup de cavaliers ayant curiosité de me voir voulurent accompagner le duc d'Andrea; et, après bien des contestations, le sort tomba sur don Fabricio Spinelli, don Scipion Pignatelli, don Carlo Caetano, Carlo Marullo, chevalier de Malte, don Cesare de La Marra, Joseph Papalette, capitaine de cavalerie, Juan-Jacobo Affati, baron de Canosa, don Francisco de Tassis, un cavalier espagnol, et l'aide de camp Battimiello. Pour moi, je menai de mon côté le baron de Modène, mestre de camp général, le sieur de Cerisantes, le sieur de Taillade, Augustin de Lietto, capitaine de mes gardes, Antonio Tonti, gentilhomme

romain, le sieur Dessinar, gentilhomme du Comtat, Onoffrio Pisacani, Jomo Santa-Apollina mon écuyer, Cicio Battimiello, Aniello del Falco, général de l'artillerie, et Pepe Palombe pour porter mes ordres, comme mon adjudant général.

Le jour étant venu où tout ce que je souhaitois le plus ardemment depuis mon entrée dans Naples m'étoit arrivé, de pouvoir moi-même tâter les sentimens de la noblesse, et d'employer de vive voix toute l'adresse que je pourrois pour l'attirer à moi, je m'y préparai avec autant de joie que d'espoir que cette conférence ne pourroit que produire un bon effet, puisque, ou je la gagnerois par mes civilités et par mes raisons, ou je la rendrois suspecte aux Espagnols, qui par leur défiance et mauvais traitemens la forceroient avec le temps de recourir à moi, et se venir jeter entre mes bras. J'envoyai querir les deux officiers que j'avois pris à la dernière escarmouche, et que j'avois fort bien traités; je leur proposai, après avoir loué leur valeur et témoigné de l'estime pour eux, de prendre emploi, les tentant par les avantages que je leur ferois : mais m'ayant répondu que la fidélité des Bourguignons étoit inébranlable, et qu'ils vouloient mourir pour le service du Roi duquel ils étoient nés sujets, je leur dis que je les en aimois moins, mais que je les en estimois davantage; qu'il étoit juste qu'ayant été pris de ma main, ils se prévalussent de ma courtoisie; qu'ils étoient libres, et qu'ils pouvoient s'en retourner. Et leur faisant rendre leurs armes et leurs chevaux, et donner quelque argent, je les fis accompagner par un trompette pour me rapporter quand le duc d'Andrea monteroit à cheval, pour me

trouver aussitôt que lui à notre rendez-vous, et le disposer à m'accorder plus librement le quartier, par l'exemple que j'avois commencé de donner d'en user honnêtement avec les prisonniers de guerre. Ces deux-ci ne se pouvant assez louer de ma bonté, en dirent tant de choses, que toutes leurs troupes en furent ébranlées, et prêtes à se débander pour me venir servir.

Cependant j'envoyai reconnoître tous les environs des Capucins, de peur de quelque embuscade, et visiter exactement tout leur couvent; je fis mettre toutes mes troupes sous les armes, monter à cheval toute ma cavalerie à la tête de mon quartier, saisir tous les passages pour favoriser ma retraite, et me tins prêt à marcher avec le nombre dont nous étions convenus, aux premières nouvelles que je recevrois. Je ne tardai guère d'en avoir; et marchant jusques à mille pas du lieu de notre conférence, je fis faire halte, et envoyai reconnoître ces messieurs, qui ayant fait le même de leur côté, et nous étant assurés de la bonne foi les uns des autres, nous nous avançâmes, et nous trouvâmes en même temps en présence, l'escorte étant demeurée à la distance dont nous étions convenus.

Le duc d'Andrea venant à moi mit pied à terre à trente pas, et descendant de cheval, je courus à lui les bras ouverts; et après beaucoup d'embrassades et de témoignages d'amitié et d'estime, il me présenta tous ces messieurs qui l'accompagnoient, comme aussi je le fis saluer par tous ceux de ma suite. Après quoi il me témoigna la joie qu'il avoit d'avoir été choisi pour cette conférence, et l'obligation qu'il m'avoit, au lieu d'y envoyer quelqu'un de ma part, d'y

avoir voulu venir en personne; qui étoit un honneur qu'il recevoit comme il le devoit, et dont il conserveroit toute sa vie et la mémoire et la reconnoissance. Je lui répondis que, sachant et son mérite et sa naissance, je ne pouvois ni ne devois faire moins, étant trop bien informé de la grandeur et antiquité de la maison des Caraffe dont il étoit le chef, et en soutenoit la dignité par sa vertu et son courage, et mille autres bonnes qualités personnelles qui lui acquéroient une si générale estime; que je souhaitois passionnément son amitié, et étois venu exprès pour la lui demander. Il ajouta que la curiosité qu'il avoit de me connoître avoit été satisfaite il y avoit deux jours, m'étant fait voir de si près l'épée à la main, qu'il avoit aisément pu remarquer tous les traits de mon visage; qu'il y avoit eu et honneur à acquérir et satisfaction à m'approcher; mais que j'étois un si dangereux ennemi, que cette curiosité n'étoit ni facile à contenter, ni sans un péril extrême; qu'au reste il m'avoit vu faire des choses si extraordinaires, qu'il n'avoit pas été nécessaire de demander mon nom, puisque toute la noblesse avoit jugé avec lui qu'il falloit nécessairement que ce fût moi, n'y ayant point d'autre personne dans le monde capable de soutenir tout seul un combat dans un chemin (abandonné, comme il m'avoit vu, trois fois de toutes mes troupes épouvantées, sans que l'on pût reconnoître en moi d'autres sentimens que d'une extrême fierté) contre un grand corps de cavalerie que j'avois sur les bras, et de chagrin de n'être pas suivi; et que si j'eusse été à la tête de gens assez braves pour m'accompagner dans les dangers où je les menerois,

qu'il ne croyoit pas que je pusse rien trouver de difficile, ni qu'il y eût de puissance capable de résister à ma valeur; qu'il avoit vu avec quelque déplaisir qu'elle étoit si mal secondée; qu'il m'en avoit même donné des marques de tendresse et de vénération en ne me voulant voir ni mort ni prisonnier, lorsqu'ayant reconnu que je ne pouvois éviter ou l'un ou l'autre, j'avois pu remarquer qu'il s'étoit venu mettre à la tête de ses troupes, et leur avoit commandé de faire halte, pour empêcher qu'ils ne s'attachassent si vertement à ma poursuite.

A ce discours si galant, je repartis que l'estime que je faisois de tous les cavaliers napolitains avoit failli à me coûter cher, puisque c'étoit plutôt l'envie de me faire aimer et considérer d'eux qui m'avoit donné du cœur et de la hardiesse, que le sang que j'avois hérité de mes ancêtres; et que j'aurois eu honte, la première fois que je paroissois devant eux, d'avoir plutôt fait remarquer ma taille que mon visage; que l'exemple de ce que je leur voyois faire de si bonne grâce m'engageoit à les imiter, pour faire naître par la sympathie quelque sorte d'inclination pour moi; que j'avois bien reconnu ce qu'il avoit voulu faire d'obligeant, dont je voulois demeurer d'accord, pour ne pas affoiblir la reconnoissance que j'en désirois conserver toute ma vie, quoique je ne fusse pas en fort grand péril, étant soutenu par de l'infanterie, comme je l'avois, à mon grand regret, fait voir aux dépens de quelques-uns de ses camarades. A quoi m'ayant reparti qu'il me voyoit avec douleur à la tête d'un nombre de canaille indigne d'avoir un chef tel que moi dont les vertus égaloient la naissance, et que

je méfriterois d'être mieux accompagné, je lui répondis avec un grand soupir qu'il seroit aisé, s'il vouloit, avec la toute noblesse, se résoudre à me voir combattre pour leur liberté, et employer mon sang et ma vie pour les tirer des fers qu'ils portoient, trop pesans pour être soufferts plus long-temps, les personnes de leur cœur et de leur qualité n'étant pas nées pour mourir esclaves, mais pour vivre avec l'honneur, les avantages et les prérogatives à quoi le Ciel les avoit destinées en leur donnant une naissance si illustre. Il me repartit qu'ils s'estimoient glorieux d'employer leurs vies pour le service d'un roi dont ils étoient nés les sujets; que leur fidélité leur rendoit douce la domination de leur maître, et que jamais un joug n'étoit pesant que l'on portoit avec plaisir et sans contrainte; et qu'ils ne pouvoient mieux employer leurs vies qu'à châtier une troupe d'infâmes révoltés, qui vouloient ébranler une couronne de laquelle l'honneur et le devoir engageoient tous les cavaliers d'être le soutien; et que comme il en étoit le plus zélé, il prétendoit aussi donner l'exemple à tous les autres.

Je vis que nous nous engagions trop avant pour parler en public; et croyant qu'en particulier je découvrirois plus aisément ses sentimens, faisant signe à ceux de ma suite d'entretenir ses camarades, je lui proposai d'entrer dans l'église, où, ayant fait notre prière, nous nous assîmes sur un banc, et commençâmes une conversation plus libre et plus importante. Il me dit regretter avec des larmes de sang de voir qu'une personne pour qui il avoit déjà le cœur attendri par des sentimens d'affection, d'estime et de respect, d'un sang si illustre, et même de celui de

leurs anciens rois, qui l'obligeoit d'avoir une particulière vénération pour moi, dont les ancêtres avoient soutenu la religion catholique en France, et qui s'étoient acquis, par tant de belles et grandes actions, l'admiration de toute l'Europe, et qui, en ayant hérité les hautes vertus, pouvoit non-seulement les imiter, mais les surpasser par tous les talens dont le Ciel m'avoit si avantageusement partagé, fût exposée à tant de périls pour soutenir les intérêts d'un peuple révolté, cruel, ingrat, traître et léger, qui ne récompensoit les services que l'on lui rendoit que par des massacres et des cruautés, dont le prince de Massa étoit un assez malheureux exemple, fût venue en une seule felouque au travers d'une puissante armée, méprisant la tempête et les fortunes de la mer dans une saison si dangereuse, poursuivie de tant de galères et tant de différens bâtimens à rames préparés à sa perte; s'exposer dans un lieu où il n'y avoit qu'à hasarder sa réputation et sa vie, pour chercher une mort aussi assurée que pleine de honte et d'infamie, sans être appuyée d'une armée navale, abandonnée de tout secours, hors de celui de sa vertu et de son courage, sans avoir un homme à qui se fier, ni capable de le soulager et exécuter ses hautes entreprises avec des puissances en tête si considérables, que la seule pensée seroit capable de faire trembler les plus déterminés, et dont le risque avoit plus d'air d'une action d'un désespéré que de celle d'un prince généreux, brave et ambitieux; qu'il n'y pouvoit penser sans douleur; qu'il me conjuroit d'y vouloir faire une sérieuse réflexion, et considérer sans préoccupation ce que j'avois à espérer et à craindre. Il me dit de plus qu'il voyoit bien

que je me flattois de l'espérance de pouvoir attirer tous les cavaliers dans mon parti, à quoi je ne devois pas m'attendre; qu'il étoit vrai qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût pour moi beaucoup d'estime, de respect et d'amitié, et qui ne crût m'être redevable de la cessation de l'incendie et saccagement de leurs maisons, de se voir depuis mon arrivée garanti des insolences et outrages du menu peuple, et qui n'attribuât à mes soins et à ma protection la conservation des biens qui leur restoient, des personnes de leurs proches, et de l'honneur de leurs familles, dont ils ne seroient jamais ingrats: mais qu'à bien considérer, je n'avois nul intérêt dans cette affaire, puisque je n'y prenois de part que celle que m'y donnoit le commandement des armes du peuple que je servois, et dont je n'étois pas le maître, puisque Gennaro en étoit le chef, que les gens de qualité ne voudroient jamais reconnoître; qu'il me croyoit trop généreux pour avoir le dessein de le leur conseiller, et qu'ils avoient trop de vanité et de gloire pour se soumettre à des canailles qu'ils avoient toujours tenues sous les pieds; que ce ne seroit pas se mettre en liberté, mais se rendre esclaves d'un menu peuple, duquel ils voyoient avec douleur et ressentiment les mains encore dégouttantes du sang de leurs proches, dont la vengeance leur auroit été aussi assurée que prompte, si ma venue, ma vigueur et ma conduite n'en avoient retardé l'exécution par le courage et la résolution que je faisois voir à soutenir un si méchant parti; que leur honneur et leur naissance les rendant les soutiens de la couronne de Naples, les obligeoient à pousser jusqu'au bout leur fidélité; que je pouvois juger de

leur zèle, ayant fait un corps d'armée à leurs dépens, et faisant la guerre sans crainte d'exposer à la rage des révoltés leurs biens et leurs familles; qu'ils faisoient gloire d'employer jusqu'au dernier sou et répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conserver cette couronne au Roi leur maître, quoiqu'à m'en parler franchement, ils n'espérassent pas d'en tirer d'autre récompense que celle d'avoir satisfait à leur devoir, et qu'il étoit et beau et généreux de tout sacrifier, après avoir été si maltraités et si peu considérés qu'ils avoient été jusqu'ici des Espagnols, ne s'attendant pas même d'être remerciés de ce qu'ils faisoient de si bon cœur, et qui leur coûteroit leur ruine totale; mais qu'ils se contenteroient de faire voir à toute l'Europe qu'ils avoient sans ordre consumé tous leurs biens et hasardé leurs personnes pour sauver un Etat qu'ils pouvoient laisser perdre sans crime, en ne s'opposant point au cours des choses, et ne s'appliquant qu'à la défense de leurs terres et à la conservation de leur fortune; et qu'enfin ils me voyoient avec déplaisir, à toutes les heures du jour, en danger de la vie, ayant à craindre le poison, l'assassinat et la trahison; que je ne pouvois pas seul résister à tant d'oppositions que je verrois naître tous les jours; que je ne devois faire aucun fondement sur des gens sans cœur et sans honneur, qui m'abandonneroient, comme ils avoient fait deux jours auparavant, dans toutes les occasions de guerre; qu'il falloit assurément que l'on m'eût fait dans Rome un état fabuleux des forces du peuple, puisque j'étois venu le servir; mais qu'ils ne doutoient pas qu'ayant reconnu les artifices malicieux dont l'on avoit usé

pour m'engager, je ne me fusse déjà repenti plus de cent fois de m'être si légèrement jeté parmi une si infâme canaille; que je devois considérer qu'au moindre mauvais succès dont suivant sa coutume elle me voudroit rendre responsable, ou à la première sédition qu'exciteroit quelque fou ou quelque emporté dont le crédit viendroit de crier plus haut que les autres, l'on me couperoit la tête, et me traîneroit-on par les rues; qu'il savoit déjà qu'en deux ou trois rencontres l'on m'avoit perdu le respect, et que si j'y avois remédié avec hardiesse et résolution, je n'aurois pas toujours la même fortune, quoique j'eusse toujours le même cœur, et que, pour peu qu'elle me manquât, je perdrois infailliblement la réputation et la vie; qu'il étoit venu exprès pour me représenter toutes ces choses de la part de la noblesse, et m'offrir, en cas que je voulusse me retirer à Rome, de m'accompagner en corps jusque là; que, comme mon serviteur, il me conseilloit de prendre cette résolution, puisque je ne pouvois ni ne devois me mettre dans l'esprit la pensée d'aucun établissement de fortune par le peuple, qui n'est capable que de faire des tumultes et exciter des séditions, les révolutions des monarchies ni les changemens de dominations ne se faisant que par la noblesse, qui ne pouvoit jamais m'être favorable dans les espérances dont je me serois peut-être flatté, la dépendance et l'attachement que j'avois avec le peuple l'empêchant de pouvoir se réunir à moi, qui ne croirois pas aussi bien lui avoir obligation de mon établissement, dont le peuple auroit jeté les premiers fondemens.

Je commençai par le remercier des bons conseils

qu'il me donnoit, aussi bien de la part de toute la noblesse que de la sienne particulière, que je n'étois pas en volonté de suivre, ne le pouvant ni avec bienséance ni avec honneur. Je lui dis même que je croyois qu'il avoit assez bonne opinion de moi pour ne s'y être pas attendu; que je n'avois pas tenté un passage si hasardeux pour perdre la gloire qu'il m'avoit acquise, en faisant passer pour une action d'imprudence ce que j'avois entrepris de si bonne grâce et avec tant de résolution; que je n'avois rien vu dans Naples qui m'eût surpris; que j'avois prévu tous les périls où je me voyois exposé, et m'étois même imaginé avoir à courre plus de fortune que je n'en trouvois pas; que la réputation ne s'acquéroit pas sans danger; que la passion que j'avois de servir la couronne dont j'avois l'honneur d'être né sujet m'avoit fait résoudre à tout; que je considérois de sang froid tous les bons et mauvais succès de la fortune, et cherchois tous les moyens d'avancer les uns et remédier aux autres; et que mettant dans une balance d'un côté l'honneur et la gloire que j'avois à acquérir, et de l'autre toutes les sortes de risques que j'avois à courre, je me sentois tellement animé et confirmé dans mes desseins, que rien au monde ne seroit capable de m'en faire perdre la pensée; que je ne m'étois point engagé si légèrement qu'il pouvoit croire; que si l'on m'avoit vu passer tout seul dans une felouque au travers de l'armée d'Espagne, et mépriser tous les périls que tout autre que moi auroit pu craindre avec raison, que ce n'étoit point que je crusse, comme un chevalier errant fabuleux, défendre un peuple contre de si grandes puissances de terre et de

mer que j'avois à combattre, ni faire tout seul la conquête d'un grand royaume; mais qu'ayant appris que tout le monde avoit perdu cœur dans Naples, j'avois cru m'y devoir jeter pour les animer et leur en faire reprendre, et donner temps à l'armée navale de France d'arriver avec tous les secours qui me seroient nécessaires non-seulement pour la conservation de la ville, mais pour chasser les Espagnols de tout le royaume, de quoi j'espérois de venir bientôt à bout. « En effet, j'ai pourvu, lui dis-je, à toutes choses; il vient une puissante armée à mes ordres, qui est présentement à la voile, et dont le vent seul peut retarder l'arrivée : vous la verrez bientôt venir brûler et couler à fond la flotte d'Espagne; elle est équipée de tout ce qui peut être nécessaire, au lieu que je sais que l'autre est entièrement désarmée. Elle me conduit des vaisseaux chargés de blé, m'apporte des munitions de guerre, de l'artillerie et de l'argent; il y a dessus un grand corps d'infanterie pour me débarquer en tel nombre que je croirai en avoir besoin, et quantité de cavaliers démontés que quand j'aurai une fois mis à cheval, rien ne me peut empêcher d'être maître de la campagne. Je suis bien aise de vous donner cet avis, et à toute votre noblesse, pour vous faire voir que je ne suis point chimérique, et que, sans me flatter, je puis me vanter de faire bientôt la loi, et non pas de la recevoir. Je plains son aveuglement de ne pas penser à elle; et je crains bien que si elle n'ouvre les yeux pour chercher sa sûreté, elle ne se trouve irréparablement enveloppée dans la ruine des Espagnols. Ne croyez point que j'aie dessein de vous faire faire de fausses démarches; je vous aime trop

pour vous précipiter : je veux que vous fassiez des réflexions, mais que vous ne résolviez ni n'exécutiez rien que vous n'ayez vérifié tout ce que je vous dis. Si vous êtes unis avec les Espagnols, les forces de France, jointes au peuple, se déclareront contre vous. L'on pourra songer à l'établissement d'une république populaire; vous en aurez regret; et en étant une fois exclus, vous ne pourrez pas y reprendre le rang et l'autorité qui raisonnablement vous y sont acquis. Vous me direz que l'exécution de ce projet est difficile tant que vous y serez opposés : j'en demeure d'accord, et que même vous l'empêcherez; mais ce ne pourra être que par une grande effusion de sang, par la destruction de toutes vos familles, par la ruine de vos biens, et par la désolation de tout le royaume, que vous aurez rendu le théâtre de la guerre peut-être pour plusieurs années : au lieu que réunissant tous les corps de cet Etat dans un même intérêt, comme naturellement ils n'en doivent point avoir de séparés, la liberté et l'affranchissement de la cruelle domination d'Espagne n'est qu'un ouvrage de peu de semaines; et comme vous en devez profiter plus avantageusement que le peuple, il est bien juste que vous preniez votre part de la peine et du travail; et il ne seroit pas honorable que vous lui en laissassiez toute la gloire, et voulussiez en avoir le profit. Ce seroit moi seul qui en ce cas la pourroit prétendre, ayant le commandement de leurs armes entre les mains; mais je la veux bien partager avec vous, afin d'en faire de même des avantages de la fortune qui la doivent suivre. Ne croyez pas que je veuille par là vous conseiller de vous venir mettre à ses pieds; je

hais trop la canaille, et aime trop les gens de qualité, pour être capable d'une pensée pareille. Si l'autorité de Gennaro vous choque, vous en serez bientôt défait, car je vous donne ma parole qu'à mon arrivée à Naples je la lui ôterai, et vous la saurez bientôt tout entière entre mes mains; je vous promets que je n'y serai pas huit jours que vous ne m'y sachiez le maître, et que l'on n'entende plus parler d'autres ordres que des miens : les choses y sont si bien disposées, que personne n'est plus en état de s'y opposer; je m'y suis fait aimer des honnêtes gens, et si fort craindre de la populace, que je suis plus absolu que vous n'y avez vu autrefois Mazaniel. Quand les affaires seront en ce point, et que vous voudrez venir à moi, vous me trouverez toujours vous attendant les bras ouverts pour vous recevoir, prêt à vous rendre toutes sortes de services et de marques d'estime et d'amitié : et pour vous en ôter toute répugnance, sachez que je suis ennemi du désordre, de l'insolence et du tumulte; que je les ferai cesser, rétablirai la justice et le repos, ferai rendre le respect qui se doit aux personnes de qualité, et mettrai la canaille dans le mépris, la sujétion et la dépendance qu'elle en doit avoir, et dans laquelle elle a toujours été avant les révolutions. Je punirai tous les incendiaires, et tous ces gens accoutumés à saccager les maisons; j'immolerai au ressentiment des proches tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang des cavaliers : et pour commencer, je tiens dans les fers Miguel de Santis, qui massacra si cruellement le pauvre don Pepe Caraffe; je vous le veux sacrifier, et à toute votre parenté; et avant qu'il soit six jours vous verrez sa

tête sur un poteau à la porte d'Averse, et son corps pendu par un pied à un arbre du grand chemin. Ce sont là les marques que je veux vous donner de mon crédit et de ma puissance, aussi bien que de l'amitié que j'ai pour toute la noblesse, et du dessein que j'ai de rechercher tous les moyens de m'en faire aimer en lui rendant toute sorte de service; espérant aussi qu'après avoir vu toutes ces choses, plus pour son intérêt que pour le mien, elle songera à prendre de bonnes mesures, et, se garantissant d'être enveloppée dans la ruine des Espagnols, travaillera, comme la prudence le veut, à en profiter, et en tirer des avantages. »

Je lui dis ensuite que je louois son zèle et sa fidélité pour l'Espagne, qui seroit infailliblement payée d'ingratitude; et qu'elle se devoit assurer que tous les services qu'elle rendoit étoient autant de crimes, puisque la politique raffinée de ses ministres feroit résoudre la perte des personnes qu'ils ne pourroient récompenser suivant leurs mérites, et dont après ils craindroient le ressentiment qu'attireroient avec raison leur mépris et leur ingratitude; qu'il étoit plus aisé de causer la perte d'un royaume, que de le conserver et le maintenir contre les décrets du Ciel et des révolutions générales; et qu'ils ne voudroient pas se mettre dans le péril de dépendre des caprices de la noblesse, qui pourroit, quand il lui plairoit, leur ôter une couronne qu'elle auroit soutenue avec tant de générosité et de courage; qu'ils savoient bien qu'il n'y avoit pas un cavalier qui n'eût le poignard dans le sein, et qui ne fût outré des injures et mauvais traitemens qu'ils lui avoient faits; qu'ils ne comp-

teroient pas à obligation la dépense d'avoir armé pour eux et d'avoir assemblé un corps de troupes si considérable, qui les avoit jusques ici garantis d'être chassés et avoit conservé toutes leurs places; qu'ils attribueroient cette résolution à la haine conçue contre le menu peuple, et à la vengeance que l'on vouloit faire de leur insolence, des saccagemens de leurs maisons, et au ressentiment du sang de leurs proches qu'il avoit répandu si barbarement; qu'enfin le conseil d'Espagne craignoit tout et ne s'obligeoit de rien, châtioit et ne récompensoit jamais, tenoit pour ennemis ceux dont l'autorité leur faisoit ombrage, appréhendoit une révolution, et ne songeoit qu'à perdre ceux qu'il voyoit capables de la faire, et, dans sa défiance naturelle, s'appliquoit à prévenir ceux qu'il croyoit en état de faire du mal quand ils voudroient. Qu'avec douleur je voyois tous les cavaliers dans ce péril, et lui, pour être le plus puissant et le plus considérable, dans un plus grand que tous les autres; qu'il devoit s'imaginer qu'il se rendroit coupable à faire de belles et généreuses actions; et qu'enfin sa perte étoit inévitable aussi bien que de tous ses compagnons, puisque dans celle des Espagnols ils seroient misérablement enveloppés, et qu'ils périroient certainement s'ils remettoient leurs affaires et rétablissoient leur autorité, ne se pouvant garantir de leur sévérité ni de leur défiance; qu'il ne se faisoit point avec eux de fautes légères; qu'ils appeloient trahison et entreprises tout ce qui leur donnoit du soupçon; qu'ils en prenoient sans fondement; qu'ils seroient plus coupables à leur égard que ceux du peuple qui s'étoient révoltés en s'opposant à leurs insolences,

et prenant le soin d'étouffer, comme ils faisoient, les séditions générales de tout le royaume, et empêchant le bouleversement de l'Etat; qu'ils connoissoient trop leur dissimulation pour y devoir prendre confiance; et qu'après beaucoup de belles paroles et de spécieuses apparences, le temps viendroit qu'ils ressentiroient les effets de leurs cruelles maximes sans pouvoir s'en parer.

Il goûta toutes mes raisons, et fut contraint d'en demeurer d'accord; il me repartit qu'il avoit bien considéré tout ce que je lui représentois si judicieusement, mais qu'il continueroit comme il avoit commencé, et que jusques à la mort il vouloit satisfaire à ses obligations. « La première que vous ayez, lui disje, est de conserver votre pays et le garantir d'une ruine totale, et toute votre noblesse et votre famille particulière de périr misérablement; et vous serez à jamais blâmable, si, ayant pu prévenir tant de maux dont vous êtes menacés, vous attirez par opiniâtreté la famine, la guerre, les incendies, les meurtres et les saccagemens, et vous vous rendez le destructeur de votre patrie, en pouvant en être le conservateur. Ce n'est point vous qui avez commencé le soulèvement de l'Etat, mais qui, ne le pouvant apaiser, vous en servirez pour lui procurer le repos et la liberté: les Espagnols seront les seuls coupables de cette révolution, leur mauvaise et violente conduite ayant attiré la haine générale des peuples, et leur négligence et leur foiblesse leur ôtant les moyens de se garantir de leurs ressentimens. Ainsi vous ne les abandonnerez point qu'après qu'ils se sont abandonnés eux-mêmes, et vous autres, messieurs, les premiers,

à la violence et barbarie d'une populace désespérée. Êtes-vous obligés de faire l'impossible pour des gens qui se sont laissés accabler, faute de prévoir et de se précautionner contre un malheur que l'on peut dire qu'ils ont bien voulu se procurer, puisqu'après tant d'avis réitérés ils n'ont pas changé de conduite ? Pouvez-vous maintenir toujours à vos dépens les troupes que vous avez levées dans une guerre qui, selon toute apparence, doit être de longue durée? Vous serez épuisés dans peu de temps, ne pouvant rien tirer du revenu de vos terres ; et je ne pourrai pas toujours empêcher que l'on ne les ruine et que vos maisons ne soient rasées, quand vous vous serez opiniâtrés contre toute raison, et au préjudice de vos intérêts propres, à demeurer les armes à la main contre moi. Quand la nécessité vous forcera de les mettre bas, vous serez ruinés, et n'aurez plus de considération dans aucun parti, n'étant plus en état ni de favoriser ni de nuire. Prévenez par votre prudence cet inconvénient inévitable qui vous feroit perdre le crédit et la réputation. Je ne vous demande pas de vous joindre à moi, il ne seroit pas honnête pour vous de le faire si légèrement, ni raisonnable à moi de vous le proposer, prenant un soin particulier de votre honneur ; il faut que vous ayez auparavant vu ce que je vous ai promis : mais vous devez vous retirer chacun dans vos terres pour songer à leur conservation, et vous donner le temps de voir le cours des choses, et prendre avantageusement votre parti. J'aurai grand sujet de me louer de vous, et les Espagnols n'en auront aucun de se plaindre, leur faisant connoître que vous avez fait pour eux tout ce qui vous étoit possible; que

vous avez levé et entretenu des troupes à vos dépens, que, faute d'argent, vous ne pouvez plus tenir ensemble; que vous allez essayer d'en amasser d'autre, et tâcher de conserver le peu de bien qui vous reste, ayant mangé le surplus dans leurs intérêts. Je vous donnerai non-seulement des sauvegardes, mais le commandement de vos terres aux personnes que vous me nommerez, la constellation qui domine faisant que le moindre petit village veut avoir un chef et faire la guerre. J'empêcherai que l'on ne parle de l'établissement d'une république, jusques à temps que vous puissiez y prendre la part que vous devez avoir dans le gouvernement, et dire votre sentiment sur la forme de son établissement.

« Le mien, et celui de toute la noblesse, me dit-il, est que la république ne nous étant pas propre, nous ne pouvons ni ne voulons jamais en ouïr parler; nous ne souffrirons jamais que le peuple partage l'autorité avec nous, et nous sommes d'un génie si agissant et naturellement si glorieux, qu'il nous est impossible, sans nous entre-manger les uns les autres, de nous voir beaucoup dans une égalité de puissance; il en arriveroit infailliblement des divisions, des haines et des jalousies, qui feroient absolument ruiner et perdre le pays. Nous sommes nés pour l'état monarchique, nous ne saurions nous passer d'un roi; il faut qu'une autorité suprême nous tienne en paix et en repos en apaisant nos dissensions et nos inimitiés, à quoi nous portent le naturel et l'éducation que nous avons eue. Et cela supposé, il faut de nécessité que nous nous résolvions à perdre et les biens et la vie pour nous conserver sous la domination de notre roi, quelque

rude qu'elle soit; nous y sommes accoutumés, et nous croyons que celle de France ne nous seroit pas plus douce : nous ne gagnerions rien à ce changement, et peut-être y pourrions-nous perdre; nous verrions tout de même notre nation soumise à des étrangers, nos charges, nos emplois, les gouvernemens de nos places et nos provinces entre leurs mains; nos biens et nos richesses passeroient, à l'ordinaire, dans un autre pays que nous enrichirions en nous appauvrissant, et nous serions toujours forcés de faire la cour et fléchir le genou devant un vice-roi qui ne seroit pas né plus que nous autres. Par là vous voyez bien que ce ne seroit pas amender notre condition; et de plus, l'humeur espagnole est plus sortable à la nôtre, la française étant et trop enjouée et trop galante pour des gens sérieux et jaloux comme nous le sommes naturellement. »

Je lui repartis qu'à tort il prenoit ombrage de la France, qui prétendoit contribuer de ses forces et de ses assistances à mettre le royaume de Naples en liberté, et le tirer de captivité et d'esclavage, sans autre intérêt que la gloire de secourir des opprimés, comme elle avoit fait les princes d'Allemagne, qui avoient eu recours à sa protection, et l'avantage de faire perdre à ses ennemis une couronne dont ils tiroient leurs principales forces pour résister à ses armes victorieuses; que le Roi connoissoit trop ses véritables intérêts pour songer à leur domination, qui lui attireroit peut-être leur haine, et assurément la jalousie de tous les princes d'Italie, qui seroient par là engagés à se liguer ensemble contre lui; et qu'ainsi il se procureroit beaucoup de fâcheux embarras, sans

se prévaloir d'aucune chose; qu'au contraire il gagneroit les cœurs de tout le monde, tant de la noblesse que du peuple, à chasser leurs ennemis communs, et leur laissant après le choix et la liberté de se faire un maître tel qu'ils voudroient, en cas qu'ils ne s'en pussent passer, lequel seroit obligé de recourir à lui pour se maintenir; et qu'ainsi l'intérêt commun uniroit toujours leurs forces de mer, qui seroient en état d'opprimer celles des Espagnols, d'autant plus affoiblies que celles de France se verroient accrues; et que, pour ôter à tout le royaume l'inquiétude qu'il pourroit avoir d'un si puissant secours, son armée se tiendroit prête pour entreprendre tout ce que je jugerois à propos, sans débarquer aucune chose ni un seul homme que quand je le demanderois, et que c'étoit là l'ordre que j'avois eu charge particulière de leur faire entendre; et qu'ainsi il avoit sujet, avec tous ses amis, d'avoir l'esprit en repos, et d'être persuadé que s'il avoit à changer de maître, ils n'en auroient jamais un que de leur choix; qu'ils pouvoient en prendre un parmi eux, s'ils trouvoient quelqu'un à qui le reste de la noblesse déférât assez pour lui vouloir obéir sans répugnance; que s'ils vouloient un étranger, nous avions en France deux princes, l'un oncle du Roi, prince fort sage et fort modéré, et qui, aimant le repos, penseroit à le leur conserver avec application; l'autre, son frère, encore enfant, d'un esprit fort vif et qui donnoit de grandes espérances, qui pouvant être élevé parmi eux et prendre les humeurs et les manières de se gouverner du pays, l'on pouvoit dire qu'il se formeroit un roi à leur mode, qui n'étoit pas un petit avantage;

que si quelque raison particulière les empêchoit de s'arrêter au choix de l'un de ces deux princes, que l'Italie leur pouvoit fournir d'assez bons sujets, ou bien le reste de l'Europe; et qu'enfin, quel que fût celui qu'ils éleveroient sur leur trône, la France le reconnoîtroit, l'approuveroit, et l'assisteroit pour se maintenir.

Il me dit qu'il ne falloit pas se mettre en peine de leur chercher un maître, puisqu'ils en avoient un, qu'ils espéroient de se conserver et n'épargneroient rien pour cela : mais quand quelques-uns du corps de la noblesse se laisseroient ébranler à tous mes raisonnemens, qu'il m'avouoit être fort bons, fort véritables et fort puissans, il ne vouloit pas être le premier à faire une semblable démarche, et qu'il vouloit auparavant que tout le monde vît qu'il y seroit forcé par une nécessité indispensable, pour n'être pas en état de faire autrement; et que s'il falloit songer à se soumettre à quelqu'un, ils ne pouvoient jamais le prendre parmi eux, chacun en ce cas y ayant prétention, non pas pour croire le mériter, mais pour ne pas céder à son compagnon, dont il ne souffriroit jamais l'élévation. Que pour les deux princes que je proposois, ils ne leur étoient pas propres; le premier pour être incommodé des gouttes et peu agissant, et qu'ils auroient besoin d'un prince vigilant, brave et vigoureux, pour défendre la liberté qu'il leur auroit acquise; l'autre, qu'outre qu'il étoit trop jeune pour les gouverner, le Roi son frère n'ayant point d'enfans, ou lui venant à en manquer par la mort de l'un ou de l'autre, ils seroient réunis à la couronne de France; qui étoit tout ce qu'ils craignoient au monde, rien

n'étant capable de les faire résoudre à prendre les armes contre leur devoir, que la pensée de rendre un jour leur couronne indépendante d'une autre. Il me dit ensuite que pour les princes d'Italie, ils n'avoient pas tous trop d'inclination pour eux; qu'ils prendroient plutôt une personne qui leur seroit inconnue, et dont les belles actions qu'ils lui auroient vu faire auroient attiré leur estime et leur amitié. Je ne répondis rien à ces discours, pour les voir pleins de cajolerie et trop flatteurs. Après quoi il me demanda si le crédit que j'avois sur le peuple me donnoit quelque bonne espérance, et si je croyois que la couronne de Naples pût jamais dépendre de son appui, de sa faveur et de son élection; que ce seroit prendre de fausses mesures, puisque la noblesse périroit pour s'opposer à toutes leurs résolutions, ne voulant point avoir jamais de dépendance de lui, ni s'assujétir sous l'autorité d'un homme qui tiendroit son élévation de la canaille, et qui pourroit croire lui en être redevable.

Je lui répondis que mon ambition étoit trop modérée pour prendre de si hautes pensées; que je n'étois point assez chimérique pour me flatter d'un rang et d'une dignité que je ne serois pas capable de soutenir; que je ne m'exposerois pas aux disgrâces de la fortune, que j'en appréhendois trop les revers, et que je ne songerois pas à monter si haut que je pusse faire une chute qui me coûtât et l'honneur et la vie, ou la dernière venant à m'être conservée par un effet de bonheur extraordinaire m'en feroit passer ce qui m'en pourroit rester dans une douleur et une honte éternelle; et que s'il m'arrivoit jamais, contre toute

apparence, aucun avantage, je ne voulois le tenir que de la noblesse, afin de lui en avoir l'obligation, et être engagé par là d'employer tous mes soins pour la remettre dans son premier éclat, les peuples dans l'abaissement et dans la dépendance où la nature les avoit mis, et où la raison les devoit faire demeurer; que je travaillerois à la venger de tous les outrages qu'elle en avoit reçus, et à en punir sévèrement et exemplairement les auteurs; qu'enfin je ne voulois rien de glorieux ni d'éclatant, lui dis-je, que par les mains du duc d'Andrea, à qui seul j'en voulois être redevable, afin que si jamais je tenois le premier lieu dans son pays, il y tînt la seconde place, partageant la fortune avec moi, et avec ses amis tous les biens, honneurs, charges et gouvernemens du royaume.

Il me remercia de ces bons sentimens, et m'assura qu'il ne souhaitoit ni ne croyoit pas que les choses pussent à la fin venir à ce point, étant persuadé que je ne serois jamais en état d'avoir des forces suffisantes pour chasser les Espagnols; et qu'il croyoit que la noblesse en avoit assez, aussi bien que de cœur et de fidélité, pour conserver au Roi leur maître une couronne qu'il avoit héritée de ses pères, et à laquelle le Ciel et leur devoir les avoient soumis.

Je le priai, dans la disposition où j'étois de ne rien oublier pour leur rendre toute sorte de services, de m'avertir de leur résolution, en cas que la nécessité les obligeât d'en prendre quelqu'une; et moi je m'engageai à lui faire savoir l'arrivée de l'armée navale de France et des secours que j'en attendois, et lorsque j'aurois ôté l'autorité à Gennaro et à tous les chefs du peuple, dont les personnes leur étoient si odieuses,

pour prendre seul la conduite de toutes les affaires, afin de leur faire perdre tous les scrupules qui pouvoient les empêcher de penser à leurs intérêts. Et, après mille protestations d'amitié et autant d'embrassades, nous sortîmes de l'église pour aller rejoindre la compagnie, où nous recommençâmes une conversation publique, moins sérieuse et plus galante.

Je lui demandai en présence de tous ces messieurs si ce n'étoit pas le prince de La Torelle qui étoit le brave cavalier que j'avois vu dans l'escarmouche, il y avoit deux jours, faire de si belles actions qui m'avoient fait naître beaucoup d'estime pour lui; mais de qui néanmoins je croyois avoir quelque sujet de me plaindre de m'avoir refusé de faire un coup de pistolet avec moi quand je l'en avois convié, comme s'il se fût imaginé qu'il n'y eût pas eu assez d'honneur à acquérir dans cette rencontre. Il me répondit que c'étoit le prince de Minorvine, qui l'avoit prié de me faire des complimens de sa part, et des excuses de n'avoir pas accepté un combat qui lui eût été si glorieux; mais qu'outre qu'il avoit déjà tiré ses deux coups de pistolet, l'appréhension de m'engager par l'approche de ses troupes qu'il ne pouvoit pas retenir, et la lâcheté des miennes, qui au lieu d'en soutenir le choc auroient pris la fuite infailliblement, et m'auroient abandonné, comme il leur avoit déjà vu faire, l'avoient forcé de refuser l'honneur que je lui proposois, dont il se sentoit si fort obligé, qu'il n'en perdroit jamais la mémoire, et en seroit mon serviteur toute sa vie. Je reçus ce compliment avec autant de reconnoissance que le méritoit sa galanterie, et le conjurai de lui témoigner de ma part que je lui en étois fort

redevable, et que je croyois avoir évité un grand péril, étant à mon opinion fort dangereux de venir aux mains avec une personne de sa valeur.

Don Fabricio Spinelli reconnut parmi mes chevaux un coursier gris qu'il estimoit fort, et qui avoit été pris par des gens du peuple dans l'une de ses maisons. Je voulus le lui rendre, mais il ne voulut pas le recevoir, témoignant être bien aise qu'il fût entre mes mains; et M. le duc d'Andrea me dit que les Espagnols, étant naturellement défians, auroient pris de lui quelque soupçon s'il avoit reçu de moi une pareille courtoisie. Il trouva qu'un fort beau coursier bai que j'avois lui auroit été fort propre pour achever un attelage de carrosse qu'il avoit de chevaux de même taille et de même poil; et s'étant informé s'il étoit à quelqu'un de ma suite qui s'en voulût défaire, je lui répondis que non, et qu'il me feroit beaucoup de grâce de le recevoir de moi. Il le refusa pour la même raison que son camarade avoit fait l'autre : et lui ayant loué un gris pommelé de son haras, sur lequel il étoit venu, il me pressa fort de l'accepter de sa main. Je l'en remerciai, et ne voulus pas lui proposer de le troquer avec le mien (ce qu'il auroit fait fort volontiers), dans la pensée qui me vint de le lui envoyer le lendemain, comme je fis par un trompette, aussi bien que celui de don Fabricio Spinelli, qui me les renvoyèrent, en me mandant que je les traitois assez mal, pour être mes serviteurs et mes amis, puisqu'il y avoit bien autant de malice que de générosité dans le présent que je leur voulois faire; et qu'il sembloit que je travaillois à les rendre suspects, afin de les forcer, par le péril où je les ex-

posois, de venir chercher leur sûreté auprès de moi.

Nous tînmes de part et d'autre force discours obligeans, après lesquels la nuit qui s'approchoit nous força de nous séparer; et je reconnus avoir beaucoup gagné de part dans leur inclination et dans leur amitié par cette entrevue, qui produiroit avec le temps de bons effets. Et quoique le principal sujet eût été d'ajuster le quartier entre nos troupes, je ne voulus pas malicieusement en dire un mot, pour faire naître plus de jalousie aux Espagnols d'une conférence si longue et si secrète, où l'on n'auroit point traité du sujet qui l'avoit fait demander: ce qui réussit à point nommé, comme je me l'étois imaginé. Et ces messieurs s'en retournèrent tellement satisfaits de ma personne, qu'ils en parlèrent à tout le reste de la noblesse dans des termes si obligeans et si affectionnés, que l'on ne douta point que je ne leur eusse gagné le cœur.

A mon retour, j'appris avec bien de la joie l'arrivée de l'armée navale de France, qui fut d'autant plus grande que le bruit avoit couru que la même tempête dont j'avois vu se briser devant moi dans le port de Naples deux vaisseaux d'Espagne, le jour même que j'en étois parti, l'avoit séparée, et fait périr une partie de leurs navires. Le peuple fut ravi de la voir paroître, et les Espagnols fort surpris, qui ne s'y attendoient pas, croyant d'abord que ce fût un secours qui leur devoit venir, et qu'ils espéroient de jour en jour. La flotte d'Espagne étoit sur le fer, tous les vaisseaux démâtés, et n'ayant personne dessus: de sorte que la nôtre, qui venoit avec un vent frais, la pouvoit sans nul péril brûler et prendre quasi

toute, sans qu'il s'en pût échapper que fort peu de vaisseaux, lesquels auroient été rendus inutiles, n'osant pas tenir la mer devant une armée puissante et victorieuse comme l'auroit été la nôtre. Je ne sais par quelle raison ce coup si important et si facile ne fut pas entrepris, dont les Espagnols ne se seroient jamais relevés; mais au moins puis-je dire qu'ils m'ont avoué dans ma prison qu'ils n'ont jamais été si près de leur perte, qu'ils n'auroient jamais pu éviter si on l'eût voulu. Tous ceux qui montoient l'armée sont demeurés d'accord de cette vérité, sans que personne puisse donner ni de raison ni d'excuse de cette faute, ni savoir à quoi l'attribuer.

Le lendemain matin, à mon lever, l'abbé Basqui me vint trouver : et m'ayant rendu toutes les dépêches dont il étoit chargé pour moi, lesquelles m'assuroient de la satisfaction que l'on avoit reçue à la cour de la nouvelle de mon passage, et que, pour confirmer toutes les paroles que j'avois données au peuple de Naples de la protection et puissant secours de la France, l'armée étoit venue pour fournir tous ceux que l'on pourroit désirer, et débarquer tout ce que l'on auroit besoin et d'hommes et de munitions, il me présenta ensuite l'état de toutes les choses qu'elle portoit; et venant au détail, je lui demandai de combien d'argent nous pourrions être secourus, et qu'il falloit faire débarquer un homme qui en fût chargé de la part du Roi, pour le distribuer suivant mes ordres, l'assurant qu'il seroit ménagé avec toute sorte d'économie, et que je ne souffrirois point qu'on fît de dépense inutile. Il me dit qu'il y avoit cinq cent mille francs; mais que n'ayant pu toucher à

Gênes pour y recevoir cette somme, elle n'étoit qu'en lettres de change; qu'il falloit que je la fisse trouver dans Naples sur mon crédit, et que le remboursement en seroit fait ponctuellement à Gênes, à lettre vue. Je lui répondis que ce qu'il me proposoit étoit inutile, puisque dans une ville où le désordre avoit régné si long-temps tout le monde avoit caché son argent et mis à couvert, et que s'il m'avoit été possible d'y en trouver je m'en serois servi utilement, et l'armée m'auroit trouvé en un autre état que je n'étois pas; mais qu'il falloit renvoyer promptement quelques vaisseaux pour nous en rapporter, puisque c'étoit la chose qui nous étoit la plus nécessaire, et dont nous manquions davantage. Ensuite je lui demandai si l'on nous avoit fait venir du blé : il me dit que non, mais que l'on avoit laissé l'ordre d'en faire charger des vaisseaux en Provence qui arriveroient bientôt, et que nous n'en manquerions point. Je m'informai de ce que l'on nous pourroit débarquer d'infanterie; il me dit tel nombre que je demanderois : je proposai que l'on me donnât six mille hommes; il trouva que c'étoit trop : je me réduisis à quatre mille, et puis à trois, à deux mille cinq cents, et à deux mille; enfin je me restreignis à dix-huit cents, qui fut ce dont il convint, et que l'on pouvoit mettre à terre sans désarmer les vaisseaux. Je m'étois attendu à quantité de cavaliers démontés; mais il me fallut contenter de la compagnie des gardes de la Reine, qui avoit autrefois été celle de M. le duc de Brezé, et de celle de M. de Manicamp, n'ayant point d'autres gens à me donner propres à monter à cheval. J'avois prétendu quatre-vingts milliers de poudre,

mais je me contentai de quarante, qui me furent promis avec des balles et mèches à proportion. J'avois demandé des mousquets et des piques en quantité pour armer de l'infanterie, des selles, brides et pistolets pour faire deux mille chevaux, et me serois réduit à la moitié; mais, soit qu'on n'eût pas eu le temps d'en charger sur l'armée, ou qu'on l'eût oublié, l'on me dit n'en avoir pas apporté. L'on demeura d'accord de me débarquer dix pièces de canon, et que je n'avois pour cet effet qu'à faire des pontons, et les faire trouver, pour les recevoir, à la pointe de Pausilippe. Ensuite, ayant instruit l'abbé Basqui de l'état de toutes les choses qui s'étoient passées depuis mon arrivée, lui ayant rendu compte de toutes mes négociations avec la noblesse, dont la réunion nous étoit si nécessaire, et que je tenois infaillible dès qu'ils apprendroient que j'avois de si puissans secours en main, et que l'armée navale étoit à mes ordres, il me dit que l'armée et tous les secours étoient envoyés au peuple de Naples, et devoient obéir à celui qui lui commandoit, et qui avoit la principale autorité dans la ville. Je lui répliquai que c'étoit moi, puisque les secours et le commandement de l'armée étant choses qui regardoient la guerre, le peuple m'ayant donné le même commandement de ses armes qu'à M. le prince d'Orange en Hollande de celles des Etats, et de plus le titre de défenseur de sa liberté, la disposition de toutes les choses qui regardoient la guerre m'appartenoit, et ne dépendoit que de moi seul. Il me repartit que Gennaro en étoit le chef et le généralissime; et la France ayant cru qu'il avoit l'absolu pouvoir dans la

ville, il ne pouvoit s'empêcher de s'adresser à lui. Je lui fis connoître son incapacité, son manque d'expérience, et son peu de crédit; qu'il ne se mêloit quasi plus de rien; qu'il n'y avoit pas même de sûreté de se fier à lui, tenant toujours quelque commerce secret avec les ennemis, et se laissant gouverner par des gens suspects d'intelligence avec eux; et qu'enfin j'avois acquis l'estime et la confiance de tout le peuple, dont je disposois comme il me plaisoit. « Quand « vous aurez fait voir, me dit-il, votre autorité ab« solue dans la ville, que vous en êtes le maître, et « que l'on n'obéit qu'à vos ordres, l'on ne s'adres« sera plus qu'à vous; mais jusque là je ne puis m'em« pêcher de traiter de la part du Roi avec celui qui a « paru jusqu'ici avoir le principal commandement. » Je lui promis qu'il en seroit éclairci le lendemain; et que s'en retournant coucher sur l'armée navale, je lui en manderois des nouvelles par un gentilhomme que j'enverrois à ceux qui avoient l'honneur de la commander, pour leur faire compliment sur leur arrivée, les informer de l'état de toutes les affaires, leur demander les secours dont nous étions convenus et dont j'aurois besoin, remettant de le faire jusques à temps que je le pusse au nom de tout le peuple et au mien, comme en étant le chef, ayant dépouillé Gennaro de son autorité; et que pour cet effet je m'en retournerois à Naples dès que j'aurois dîné.

Je commandai aussitôt à Pepe Palombe, Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo et Cicio Battimiello de s'y rendre avec leurs compagnies, comme gens de confiance, et qui m'étoient nécessaires pour l'exécution du dessein que je venois de prendre; et lais-

sant toutes les troupes sous le commandement du baron de Modène, je lui ordonnai de continuer le blocus d'Averse, en se conservant dans les quartiers que j'avois pris de Juliani et Saint-Antimo, et le chargeai de me faire savoir tout ce qui se passeroit de nouveau, et de ne rien entreprendre sans mes ordres, que je lui enverrois ponctuellement tous les jours. En sortant de table, je montai à cheval pour aller à Naples, où je fus reçu avec des applaudissemens extraordinaires, mon crédit et ma réputation y étant augmentés par le bruit des choses qui s'étoient passées dans l'escarmouche d'Averse, et par le transport de joie où je trouvai toute la ville de l'arrivée de l'armée navale, et de voir l'exécution des paroles que j'avois données de la part du Roi d'un puissant et prompt secours. Gennaro ne se sentoit pas d'aise, non-seulement par la part qu'il prenoit à celle du public, mais par l'espérance qu'il avoit de rétablir son autorité par l'appui et les secours que l'abbé Basqui lui avoit promis, qui ne travailloit qu'à nous désunir et mettre du désordre dans la ville, faisant en cela le métier d'espion et de pensionnaire d'Espagne, tel qu'il étoit, quoiqu'il fût chargé, en qualité d'agent, de toutes les affaires de France. Je me fis amener un cheval frais, et m'en allai aussitôt visiter tous les postes pour voir en quel état ils étoient, et me faire rendre compte de tout ce qui se seroit passé dans mon absence.

A mon retour, je commandai à Pepe Palombe et à Matheo d'Amore de se tenir le lendemain matin à neuf heures sous les armes dans leur quartier, et à Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo, Cicio Battimiello,

le capitaine Cimino, Ignacio Spagnuolo et Grassullo de Rosa d'être en bataille à la même heure, à la tête de leurs compagnies, dans le Marché. Le conseil m'ayant informé de tout ce qui étoit survenu durant que j'étois hors de la ville, je le priai de venir le lendemain matin entre huit et neuf me trouver, pour lui communiquer une affaire d'une extrême conséquence. Et Vincenzo d'Andrea m'étant venu trouver, et m'entretenir à son ordinaire de l'ignorance et brutalité de Gennaro, qui perdoit tout, et causeroit la ruine totale du peuple si, par charité, je ne voulois prendre l'autorité tout entière, et me charger de la conduite de toutes choses; après m'en être fait presser fort long-temps, je feignis de me laisser persuader, et d'en prendre la résolution, par la déférence que j'avois à ses sentimens, afin de l'engager plus fortement à appuyer un dessein dont il croiroit être l'auteur, et m'avoir donné les premières lumières. Je lui donnai le bonsoir, et lui dis de ne manquer pas de se rendre le lendemain matin de bonne heure auprès de moi, qui aurois grand besoin et de ses bons avis et de son crédit pour exécuter ce que j'avois entrepris, et à quoi il m'avoit fait résoudre. Et après avoir soupé je m'allai mettre au lit pour me reposer, et attendre le lendemain, qui devoit être et la plus belle et la plus glorieuse journée de ma vie, comme l'on le verra par ce que je fis, qui me réussit heureusement, et par l'établissement solide de ma souveraine autorité, que j'ai conservée jusques au jour de ma prison, avec un respect et une soumission plus grande des peuples de Naples qu'ils n'ont jamais eue pour la personne de leurs rois.

LIVRE TROISIÈME.

Je me levai le 20 de décembre à la pointe du jour, et m'en allai entendre la messe; et de là, m'enfermant avec Vincenzo d'Andrea, nous conférâmes des moyens que j'aurois à tenir pour finir une si grande et si importante entreprise que celle que j'avois résolu d'exécuter. Le conseil se rendit auprès de moi, à qui je fis entendre que l'incapacité, ignorance et brutalité de Gennaro perdoit absolument toutes choses; qu'il ne pensoit qu'à piller et faire saccager toute la ville; qu'il étoit temps de faire cesser tous ces désordres, et qu'ayant des secours et des moyens en main pour travailler sérieusement à l'établissement du repos et de la liberté, il s'y falloit appliquer de tout son pouvoir, et régler les choses de façon que, par la polioe et le bon gouvernement que nous ferions observer dans la ville, nous commençassions à nous mettre en crédit, et acquérir quelque réputation dans toute l'Italie, qui nous étoit nécessaire, afin que l'on vît que, ne faisant plus les choses tumultuairement, mais avec ordre et bonne conduite, nous fussions considérés comme personnes capables de pousser à bout un si glorieux et si grand dessein que celui de tirer le royaume de Naples de la domination des Espagnols; que nous ne pourrions les chasser sans nous réunir avec la noblesse, qui seule les pouvoit maintenir, en s'opposant par leurs forces et par leur crédit à

tout ce que nous pourrions entreprendre contre eux; qu'ayant remarqué que tous les cavaliers avoient pour moi de fort bons sentimens et y prenoient confiance, et que la principale raison qui les pouvoit empêcher de se déclarer étoit l'aversion de se soumettre à Gennaro et aux autres personnes du peuple, pour qui ils avoient tant de haine et de mépris que l'on ne les surmonteroit jamais par aucun moyen, qu'il falloit lever cet obstacle, après quoi nous trouverions tout facile, remettant l'autorité entre les mains d'une personne pour qui ils eussent de l'estime, du respect et de l'affection, et qui leur pût ôter l'appréhension d'être sujets à l'avenir aux insultes et violences du menu peuple; que je me trouvois en cet état, et que toutes ces puissantes considérations me faisoient résoudre à prendre la conduite de toutes les affaires, à me charger seul du faix du gouvernement, quoique je connusse les fatigues et les périls à quoi il m'exposoit; mais qu'étant le seul moyen de tirer le royaume de la tyrannie d'Espagne, j'y travaillerois autrement sans succès, et que, par l'amour que j'avois pour les Napolitains, j'étois résolu de me sacrifier, et de mettre ma vie au hasard de la guerre, du poison, des assassinats, des tumultes et des séditions, à quoi m'exposeroit l'envie de beaucoup de gens, et la rage de ceux que je voudrois tenir dans le respect et dans la crainte, en les empêchant de continuer les brigandages et les insolences qu'ils avoient coutume de pratiquer, pour donner à tout le monde le repos et la liberté.

Sur quoi je les priai de me dire sans contrainte et sans aucune considération leurs avis, étant résolu d'acquiescer à leurs sentimens, quels qu'ils pussent

être. Ils furent tous conformes, et approuvèrent non-seulement ma résolution, mais me prièrent tout d'une voix de ne pas différer plus long-temps de la mettre en exécution ; qu'étant en état de se perdre, et ne se pouvant sauver sans cet expédient, ils étoient tous résolus avec tout le peuple, dont ils me répondoient des intentions, d'employer leur sang et leurs vies pour l'établissement et la conservation de mon autorité.

Voyant une si belle disposition, je commandai à tous les officiers de se rendre à la tête de leurs soldats dans le Marché, et à tous les capitaines des quartiers d'y faire assembler tout le peuple, et d'y aller attendre mes ordres. Je chargeai les sieurs Antonio Scaciavento et Agostino Mollo de s'en aller, de la part de tout le peuple et de la mienne particulière, trouver Gennaro pour le remercier de toutes les fatigues qu'il avoit prises jusque là de maintenir la ville et la conserver en si bon état, et garantie de retomber sous la cruelle et violente domination des Espagnols. Mais comme il étoit temps d'établir quelque ordre dans Naples, et d'achever ce que l'on avoit si heureusement commencé, la nature ne lui ayant pas donné les lumières ni la capacité nécessaires pour soutenir des affaires d'un si grand poids, tout le monde m'avoit généralement prié de m'en charger ; qu'il étoit temps qu'il pensât à se reposer, après avoir si long-temps et si utilement travaillé ; que, pour sa récompense, l'on lui offroit le gouvernement du château Neuf quand nous en serions les maîtres, un titre de duché ou de principauté de la plus belle des terres que l'on confisqueroit sur les ennemis, et cinquante mille écus de rente pour lui et pour les siens ; que

l'on ne feroit rien sans ses avis; qu'il auroit la seconde place dans le gouvernement et dans les conseils, auxquels il présideroit en mon absence; qu'attendu le nombre d'ennemis qu'il s'étoit faits dans le temps de son administration, l'on lui permettroit d'avoir des gardes, et de les mener avec lui pour sa sûreté; et qu'enfin, s'il considéroit sérieusement les offres que l'on lui faisoit, il devoit se louer de la reconnoissance que l'on avoit de ses services, s'estimer heureux de voir sa fortune si bien établie, et se voir décharger avec plaisir du tracas des affaires, dont aussi bien il n'étoit pas capable, et se réjouir de se voir garanti de tant de périls et d'accidens fâcheux qui l'avoient menacé jusques ici, en se dépouillant de bonne grâce entre mes mains de l'autorité que le peuple, pour de très-importantes raisons, ne pouvoit ni ne devoit pas laisser plus long-temps entre les siennes; et que s'il ne prenoit volontairement ce parti, l'on le contraindroit à le suivre par toutes sortes de moyens; et que ce seroit avec bien du déplaisir que l'on se verroit forcé de recourir à des voies de fait et de violence, et travailler à sa perte, comme à celle d'un ennemi et d'un perturbateur du repos public.

Ces deux messieurs lui représentèrent toutes ces choses avec beaucoup d'efficace et d'éloquence, étant de fort habiles gens. Mais lui, qui, d'un naturel timide, auroit à genoux accepté ces conditions avantageuses, qu'il avoit même recherchées plusieurs fois, se croyant appuyé de l'armée de France, et animé par la conférence qu'il avoit eue avec l'abbé Basqui, répondit insolemment qu'il vouloit demeurer le maître, et sauroit fort bien maintenir son pouvoir et son autorité. L'on

me rapporta cette réponse; et je montai aussitôt à cheval, suivi de mes domestiques et des Français que j'avois auprès de moi, dont le nombre étoit déjà accru des sieurs de Mallet et Villepreux, capitaines dans le régiment de La Motte, personnes de mérite et de valeur, qui, de la garnison de Porto-Longone, étoient venus avec des lettres de M. de Fontenay pour prendre emploi; des sieurs de Beauvais, d'Apremont, de La Serre, et chevalier de La Viselette, dont les uns étoient venus de Rome, et les autres de Venise; et quelques autres que l'envie de servir dans la guerre que nous allions faire et de suivre ma fortune avoient attirés; et, accompagné de Vincenzo d'Andrea et des principaux du conseil, je m'en vins dans le Marché, où, ayant fait faire silence, je déduisis toutes les raisons que j'avois déjà alléguées, et demandai ensuite qui l'on désiroit qui commandât dans Naples de Gennaro ou de moi. L'on me répondit par de grands cris que l'on ne vouloit plus ouïr parler du commandement de Gennaro, homme brutal et incapable; que l'on vouloit vivre et mourir sous le mien, m'ayant de trop essentielles obligations, et ne croyant obtenir que de moi seul le repos et la liberté : ce qui fut suivi d'un applaudissement général en ma faveur, et d'un cri universel de *vive le duc de Guise notre roi! Nous n'en voulons point d'autre que lui, et n'en reconnoîtrons jamais d'autre.*

J'apaisai tout ce bruit, et leur dis que mon ambition étoit plus réglée; qu'il n'étoit pas temps de se faire un maître; qu'il falloit auparavant chasser les Espagnols; qu'une résolution si précipitée causeroit infailliblement et leur perte et la mienne, m'attire-

roit l'envie de toute l'Europe, et nous priveroit de tous les secours que nous devions attendre, et qui nous étoient si nécessaires; et que, plutôt que d'y consentir, je me rembarquerois sur l'armée, et me retirerois; que je ne songeois qu'à les servir, et me sacrifier pour les tirer de l'esclavage, sans prétendre d'autre récompense que celle que je tirerois d'une si belle et grande action. Et, fort satisfait de leur amitié pour moi, j'allai dans la Concherie, Lavinare, et généralement dans tous les autres quartiers de la ville; où tout se passa de la même façon, et d'une manière encore plus obligeante.

Ce grand tour qu'il me fallut faire ne me permit que de me rendre fort tard dans le couvent de Saint-Laurent, où se font toutes les délibérations qui concernent les affaires du royaume : j'y fis aussitôt sonner la cloche pour y assembler tous les corps de ville, des capitaines des *ottines*, de ceux de la milice, et du conseil. S'y étant rendus, je leur dis que je les avois tous fait venir, non pas pour leur demander l'autorité et commandement absolu que le peuple m'avoit déféré tout d'une voix, mais pour les avertir que l'ayant accepté, ils eussent à le faire entendre à tous les particuliers, leur défendre, à peine de la vie, de plus recevoir ni reconnoître d'autres ordres que les miens; que je protégerois et traiterois comme un bon père tous ceux qui se rangeroient dans le devoir et m'obéiroient de bon cœur; mais aussi que je ferois punir tous ceux qui, à l'avenir, ne me rendroient pas toute sorte de respect et de déférence.

Après quoi je les congédiai : et m'ayant été rapporté que Gennaro incitoit une grande émeute parmi le

menu peuple, lui persuadant que je n'avois pris le commandement à la vue de l'armée que pour remettre la ville entre les mains de la France, et que, sous prétexte de procurer la liberté, je leur allois seulement faire changer de fers, et leur en faire porter de plus rudes et de plus pesans que ceux dans lesquels les Espagnols les avoient retenus jusques ici, et fait souffrir une si cruelle tyrannie; la nuit étant trop avancée pour aller apaiser ce tumulte, étant accompagné d'ordinaire de l'insolence et du désordre, je remis cette affaire au lendemain, et mandai à Gennaro qu'il prît une bonne résolution; que j'irois sur les dix heures à la messe aux Carmes, et que s'il ne se dépouilloit de son autorité entre mes mains, que je lui ferois couper la tête, la mettre sur l'épitaphe du Marché, et ferois pendre, à une potence qui étoit plantée au milieu, son corps par un pied. Et me mettant au lit pour me reposer, j'attendis le jour avec une extrême impatience, pour achever ce que j'avois si heureusement commencé.

Cependant il se fit force allées et venues, et quantité de cabales, que je dissipai néanmoins avec assez de facilité. Le matin je me levai de fort bonne heure; force cavaliers me vinrent faire leur cour, et les gens les plus importans de Naples, entre autres Mazillo Caraciolo, Marco-Antonio Brancacio et Bartholomeo Griffo, que je résolus de faire mestre de camp du régiment de mes gardes, pour être homme de qualité, vieux soldat de beaucoup de mérite et d'expérience; et l'autre mestre de camp général, pour être une personne de naissance de beaucoup de capacité, qui avoit porté les armes toute sa vie avec beaucoup de réputa-

tion, et qui étoit ennemi irréconciliable des Espagnols, de qui il avoit été fort maltraité. Le peuple néanmoins ayant pris ombrage de leurs personnes, ce projet n'eut point de suite, voulant déférer quelque chose à leur aversion; mais je tins toujours auprès de moi le vieux Marco-Antonio Brancacio, dont je suivis les conseils en toutes les importantes occasions, m'en étant toujours bien trouvé, et ayant tiré beaucoup d'avantage de la confiance que j'avois en lui.

Je descendis sur les huit heures à la messe, et après l'avoir entendue je haranguai le peuple, qui m'écouta favorablement, et que je trouvai par ses réponses, et par les mêmes cris et acclamations que le jour précédent, plus réchauffé, plus affectionné pour moi, et plus résolu de me vouloir pour son roi; dont je les dissuadai par les mêmes raisons, lui disant résolument que je me retirerois et l'abandonnerois s'il vouloit persister dans cette pensée. Je montai à cheval pour m'en aller à Saint-Augustin, suivi de plus de vingt mille personnes, où j'appris que le corps de ville et le conseil étoient assemblés, étant le lieu ordinaire où ils ont accoutumé de faire leurs délibérations: et m'étant arrêté sous les fenêtres de la salle où ils étoient au conseil, j'envoyai le capitaine de mes gardes pour savoir ce qu'ils faisoient, et leur mandai qu'il étoit fort inutile, après leur avoir fait entendre ma volonté, qu'ils s'imaginassent avoir quelque chose à résoudre; que tout le peuple m'avoit reconnu, et que par les acclamations générales ils entendoient quelle étoit sa volonté; que s'ils pensoient y apporter ou quelque difficulté ou quelque modération, je n'avois qu'à le laisser aller, ayant assez de peine à le

retenir, et qu'il les jeteroit tous par les fenêtres. Ils me demandèrent un peu de patience, et que je serois fort satisfait de leur zèle et de leur obéissance; et un moment après ils m'apportèrent un résultat de leur assemblée signé de tous les assistans, par où ils me déclaroient pour cinq ans duc de la République, avec un pouvoir absolu et souverain : ce qui fut approuvé par le consentement et les cris de tout le peuple.

Après quoi je m'en allai dans le Marché, où je trouvai cinq ou six mille hommes sous les armes, mutinés et faisant un étrange tumulte. Je m'avançai vers eux pour savoir qui les obligeoit à cette émeute : ils me répondirent que Gennaro leur avoit fait entendre que je n'avois pris l'autorité que pour les remettre entre les mains de la France, et que je prenois possession du royaume au nom du Roi, faisant état de faire débarquer ce qu'il y avoit de troupes sur l'armée pour leur livrer la ville; à quoi ils ne consentiroient jamais, souhaitant une entière liberté, et de voir leur royaume indépendant de tout autre; qu'autrement ils se verroient toujours sujets d'une autre nation, ce qu'ils ne vouloient plus souffrir, étant le principal motif qui les avoit obligés de prendre les armes pour chasser les Espagnols et se rendre libres, ce qu'ils n'obtiendroient pas s'ils étoient soumis aux Français, dont la domination leur seroit également rude et insupportable; qu'ils en vouloient bien les secours et la protection, mais non pas la sujétion; et quand ils leur avoient envoyé demander de l'assistance, ils avoient cru l'obtenir sans autre intérêt que celui de l'affoiblissement et de la ruine de leurs ennemis. Je tâchai à les détromper, et leur faire perdre cette er-

reur prise sans aucun fondement, les assurant que la France n'avoit point de pareilles intentions; que j'en étois suffisamment instruit, ayant eu charge, comme j'avois déjà fait, de leur donner parole du contraire, et que l'on ne donnoit point de commission à des personnes comme moi pour les désavouer, et leur faire recevoir le démenti des choses que l'on leur avoit commandé d'avancer de la part d'une couronne si exacte à exécuter tout ce qu'elle promettoit positivement, et si religieuse à l'observation de sa foi; que j'en étois une caution à laquelle il devoit ajouter toute créance, et que je n'aurois jamais accepté le titre de défenseur de leur liberté pour aider à la leur faire perdre au lieu de la leur faire obtenir.

L'on me répondit que l'on n'auroit point de soupçon ni de défiance de moi, si je n'étois né Français; mais que l'on avoit sujet de tout craindre d'une personne qui, étant de la nation, préféreroit toujours ses intérêts à toute autre chose. Je leur répondis que ce n'étoit point son intérêt, mais que je n'en avois point d'autre que le leur; mon serment fait si solennellement quand j'avois accepté le commandement de leurs armes m'ayant dispensé de tout autre, et me faisant cesser d'être Français pour me rendre Napolitain : de quoi ils ne devoient pas douter, ne l'ayant fait que par la permission et l'ordre de mon Roi, qui par là me dispensoit de ce que je lui devois, en approuvant que je m'engageasse dans leur service. Un des plus mutins s'opiniâtrant à me dire que je ne pouvois me détacher de l'amitié de ma patrie, et où j'avois pris la naissance, je lui repartis que j'étois né dans la felouque qui m'avoit apporté, et que je ne connoissois rien au-

delà. Cette réponse, à quoi ils ne s'attendoient pas, les surprit si agréablement et fut reçue avec tant de plaisir, qu'ils en firent une grande salve, et s'écrièrent tous ensemble qu'ils vouloient vivre et mourir avec moi, et se résolvoient à n'avoir jamais d'autre maître.

De là je marchai à l'église des Carmes, où je trouvai Gennaro qui, étonné de ma bonne fortune et se croyant sans support et sans appui, m'attendoit à la porte de l'église, bien informé de ce qui s'étoit passé à Saint-Laurent, à Saint-Augustin et au Marché. Il se mit à genoux devant moi, me demanda pardon, me pria de lui accorder tous les avantages que je lui avois envoyé offrir la veille; et jetant sa canne à mes pieds, que je lui ordonnai de reprendre en qualité de mon lieutenant, me fit une renonciation de son pouvoir par devant notaires, que nous signâmes tous deux sur le balustre du grand autel, et fîmes signer comme témoins aux principaux des assistans; après quoi l'on chanta le *Te Deum*, et nous entendîmes la messe ensemble. Je lui fis aussi dresser un acte qu'il me demanda de toutes les grâces et avantages que je lui avois accordés; et en suite de mille acclamations et cris de joie, je rentrai dans le couvent et le menai dîner avec moi dans mon appartement, à l'issue duquel Mazillo Caraciolo m'étant venu représenter que le haras du Roi étoit entièrement ruiné, je lui donnai l'ordre nécessaire pour faire remettre toutes les cavales qui en avoient été prises, et je fus si ponctuellement obéi qu'il s'en trouva fort peu de perdues : et pour en prendre soin avec plus d'autorité, je lui fis expédier les provisions de grand écuyer du royaume, charge possédée de temps immémorial par ceux de

sa maison, et qui avoit été exercée par le marquis de Saint-Erme son oncle; ce qui l'obligea depuis à plus d'assiduité auprès de ma personne. J'envoyai aussitôt chercher Agostino Mollo, avocat fameux, et grand ami de toute la noblesse pour avoir eu entre les mains les affaires des principaux; et lui donnai ordre de les avertir de tous ces bons événemens, de l'arrivée de l'armée, et de la satisfaction qu'ils devoient avoir de n'avoir plus à s'adresser qu'à moi qui avois l'autorité absolue et me pouvois dire le maître; après quoi ils n'avoient plus à craindre les insolences de la canaille, ayant en moi un protecteur puissant et fort affectionné à leurs intérêts. Je fis ensuite écrire par tout le royaume, et dresser des manifestes que j'envoyai par toutes les provinces avec tant de succès, que peu de temps après toutes les villes généralement, à la réserve des forteresses, m'envoyèrent assurer de leurs obéissances, et témoignèrent une extrême joie de n'avoir plus à reconnoître que mon autorité, que je pris tous les soins imaginables de rendre juste et agréable, ne m'étudiant qu'à obliger tout le monde et m'acquérir l'estime et l'amitié générale; à quoi je réussis heureusement.

J'avois fait préparer un grand régal, composé de toutes sortes de rafraîchissemens, et de toutes les choses qui se pouvoient trouver dans une ville grande, riche et superbe, mais qui souffroit depuis plusieurs mois les incommodités des révoltes et de la guerre, dont il y avoit la charge de douze felouques, pour envoyer à ceux qui commandoient l'armée du Roi, et leur rendre compte de même temps de l'état et disposition où se trouvoit Naples, de la renonciation

que Gennaro m'avoit faite de son autorité, de l'établissement de la mienne, du consentement général de tout le peuple, et du titre qui m'avoit été donné de duc de la République, joint à celui de défenseur de sa liberté et de généralissime de ses armes ; et que par là je n'avois plus de lieu de douter que l'armée ne fût à mes ordres, puisque l'abbé Basqui m'avoit assuré qu'elle avoit ceux du Roi de n'en recevoir que de la personne qui seroit le chef du peuple et le maître absolu de la ville ; que ce discours m'avoit obligé de tenter ce que j'avois fait si heureusement, et d'établir ma puissance pour l'abaissement de celle de Gennaro.

Le sieur de Taillade, à qui j'avois donné cette commission, devoit aussi faire mes complimens aux généraux et à tous les officiers particuliers, et faire instance de ma part que l'on me débarquât tous les secours dont j'étois convenu deux ou trois jours auparavant avec ledit abbé Basqui ; mais je fus contraint de différer son départ par l'éloignement de l'armée qui s'étoit retirée de la vue de la ville, pour aller brûler, comme elle fit, cinq vaisseaux des ennemis qui étoient mouillés sous Castel-à-Mare, leurs chefs voulant effacer par cette petite action la honte qu'ils avoient eue de n'avoir pas à leur abord pris ou fait périr toute la flotte d'Espagne, comme ils l'avoient pu facilement et sans rien hasarder s'ils l'eussent voulu : ce qui auroit terminé toutes les affaires, et forcé le vice-roi et tous les Espagnols de se rendre à discrétion, étant dépourvus généralement de toutes choses, et ne pouvant après une perte si considérable recevoir aucun secours de dehors. Ils firent donc embar-

quer ce qu'ils purent de gens sur leurs vaisseaux, qui levant l'ancre se mirent à la voile pour aller livrer à ceux de France un combat qu'ils n'avoient pas voulu gagner lorsqu'ils n'étoient pas en état de leur résister ni de se défendre. En effet la bataille navale se donna, qui dura cinq ou six heures; mais l'avantage de part ou d'autre fut si peu considérable, le tout s'étant passé à se canonner sans venir à l'abord, que je ne m'arrêterai pas à en faire le récit, le détail en ayant été su, et ne voulant point employer de temps qu'à raconter les choses qui me regardent. Les Espagnols s'en revinrent une partie se mettre à couvert sous le château de l'Œuf, et l'autre s'en alla mouiller dans le port de Bayes.

Dès que l'armée du Roi parut à notre vue, j'envoyai le sieur de Taillade s'acquitter de la commission que je lui avois donnée, et demander de ma part les quarante milliers de poudre que l'on m'avoit promis, et les autres munitions de guerre, avec le débarquement des dix-huit cents hommes de pied des gardes de la Reine mère et du sieur de Manicamp, pour mettre à cheval, que l'on m'avoit fait espérer; et pour recevoir les dix pièces de canon qui m'étoient promises, j'avois fait faire à la pointe de Pausilippe des pontons. Toutes ces choses lui furent accordées, mais ne s'exécutèrent pas; je lui avois donné charge en même temps de prier tous les généraux et les principaux officiers de l'armée de venir mettre pied à terre au même endroit où je prétendois leur donner à dîner, pour conférer avec eux de toutes les choses que nous avions à faire de concert, principalement de l'attaque des Espagnols, qui, n'ayant pas de forces suffisantes

pour garnir tous leurs postes et leurs vaisseaux, seroient contraints de se désarmer ou en terre ou en mer, ou d'être si foibles aux deux endroits s'ils vouloient partager leurs gens, qu'il falloit de nécessité qu'ils perdissent un combat et tout ce qu'ils tenoient dans la ville, si l'armée et moi venions aux mains avec eux en même temps : mais comme c'est à la mer à régler la terre, les actions qui s'y font dépendant du vent, j'attendrois le signal qui me seroit fait de l'armée, et me tiendrois prêt à donner dès que je la verrois s'appareiller au combat.

Le sieur de Taillade vint me rapporter beaucoup de belles paroles et de promesses de tout ce que je lui avois ordonné de demander de ma part; et l'abbé Basqui me vint trouver, accompagné du père de Juliis, pour régler plus particulièrement avec moi toutes les affaires. Je les reçus à bras ouverts, croyant que cette conférence me devoit être d'une entière satisfaction; mais je reconnus qu'il ne vouloit que chercher des prétextes de se plaindre de moi, et que l'on n'avoit point d'intention de me donner du secours. Il m'offrit le débarquement des troupes, que je souhaitois passionnément; mais ayant demandé de l'argent, sans quoi elles m'auroient été non-seulement inutiles, mais tout-à-fait préjudiciables et ruineuses, il me répondit qu'il n'en avoit point à me donner, les lettres de change sur Gênes ne pouvant pas être si tôt acquittées. Je lui dis que si les troupes mettoient pied à terre sans que j'eusse de l'argent pour les payer, il me seroit impossible de les faire vivre avec ordre, et que s'imaginant être en un pays de conquête et en une guerre nouvelle, je ne pourrois les empêcher de piller

ni de vivre licencieusement, les soldats ne se réprimant que par le châtiment, que l'on ne peut faire quand ils ne sont pas payés; et qu'ainsi leur insolence et leur déréglement attireroit non-seulement la haine du pays contre la nation française, mais qu'ayant même affaire à un peuple cruel et emporté, qui, se voyant maltraité par ceux dont il espéroit du secours, ne manqueroit pas de les égorger tous, et moi avec eux, et que ce seroit un assuré moyen de rétablir les affaires d'Espagne. Pour remédier à cet inconvénient, je lui dis que je savois que l'on jouoit grand jeu sur l'armée, et qu'il y avoit beaucoup d'argent, et qu'il seroit aisé en boursillant d'amasser deux mille pistoles, de quoi je me contenterois en attendant de plus grandes sommes; et qu'ayant de quoi payer les gens que je demandois pour huit ou dix jours, je me ferois fort dans ce temps de chasser les Espagnols de toute la ville, et même d'emporter quelqu'un des trois châteaux, et donnerois le moyen à notre armée, en tenant occupées en terre toutes leurs forces, de trouver leur flotte désarmée, et de la prendre toute ou de la brûler. Il me répondit que l'armement s'étant fait si à la hâte, tout le monde étoit si dépourvu d'argent qu'il ne pourroit pas seulement me fournir cent pistoles. Sur quoi je lui répliquai que cela étant, il ne falloit pas songer à me donner des troupes, dont je me passerois fort bien, et coulerois le temps jusques à ce qu'il eût fait venir de l'argent; sans quoi, au lieu de profiter de leur débarquement, je ferois perdre la réputation à la France, et il m'en coûteroit infailliblement la vie, et nous procurerions aux ennemis des avantages qu'ils n'étoient pas en état d'espérer.

L'on a pris de cette réponse le prétexte de se plaindre de moi, et de dire que j'avois refusé les secours que l'on m'avoit voulu donner, pour vouloir être indépendant de la France, et croire me pouvoir maintenir sans elle. Mais je laisse à juger, à ceux qui considéreront ces choses ici sans passion, si ma conduite est plus blâmable que la manière d'agir que l'on a tenue avec moi.

Je demandai ensuite de la poudre, l'on me promit de m'en donner; et envoyant des felouques pour la querir, l'on les chargea de trente-six barils, trente qui furent envoyés à Gennaro pour la munition du tourjon des Carmes, et seulement six pour moi, me faisant espérer le reste des quarante milliers, que je n'ai jamais vu, n'en ayant pu tirer davantage. Pour l'artillerie, mes pontons ne se trouvèrent pas assez bien faits au gré des officiers de l'armée, qui dirent ne pouvoir la hasarder qu'ils ne fussent raccommodés: ce que je fis faire inutilement. Pour des mèches et des balles, l'on ne parla point de m'en donner.

L'abbé Basqui me proposa de m'en aller sur l'armée pour m'aboucher avec les généraux. Mais outre que je ne pouvois ni avec honneur ni avec bienséance m'y rendre, un gouverneur ne sortant jamais de sa place assiégée, étant chargé de la sûreté de la ville, du commandement des armes et de l'autorité sur tout le royaume, il n'eût été ni honnête ni raisonnable que je me fusse mis en danger que Naples se fût perdue, durant qu'un vent contraire m'auroit empêché de venir remédier au désordre qu'auroit causé mon absence, le respect seul de ma personne et ma présence

y maintenant dans l'ordre et le devoir un peuple turbulent et séditieux. Quand je n'aurois pas eu toutes ces raisons, il m'en fit la proposition de façon à ne me pas persuader, mais à me donner de l'ombrage et de la défiance : de sorte que je m'aperçus qu'il n'avoit point d'autre fin que celle de me rendre de méchans offices, en publiant, comme il fit à son retour, que non-seulement j'avois refusé toutes les assistances que l'on m'avoit offertes, mais même que je n'avois pas voulu avoir de correspondance ni de commerce avec les officiers de l'armée; et eut de plus la malice de me faire dire en confidence, par le père de Juliis, que je me gardasse bien d'aller sur l'armée navale, puisque l'on avoit l'ordre et le dessein de m'arrêter. Ledit père, par la même instigation, dit qu'il avoit reconnu que j'avois pensée, au dîner que je voulois donner à Pausilippe, de retenir les officiers qui débarqueroient pour otages, jusques à temps que l'on m'eût donné toutes les assistances que j'avois demandées et que l'on m'avoit promises : ce qui fut un artifice pour empêcher que nous ne pussions avoir de communication ensemble, où nous eussions pu nous éclaircir de toutes les fourberies de ce galant homme, que je vérifiai par là, comme j'en étois déjà suffisamment informé, qu'il étoit un espion, et pensionnaire d'Espagne. Je crois qu'il n'y a personne qui, considérant attentivement sa conduite, n'en soit persuadé aussi bien que moi, et qui ne le juge plutôt un agent d'Espagne que de France. J'en eus encore des preuves plus essentielles; car la noblesse ayant envoyé savoir de moi si l'armée en dépendoit, dans la résolution en ce cas de se déclarer, je lui fis part de cette bonne

nouvelle; et dès le soir même il fut trouver Gennaro, pour l'assurer qu'elle n'avoit ordre que de lui obéir: ce qu'il publia dès le lendemain, afin de rompre mes desseins, et de rengager tous les cavaliers dans le service d'Espagne, plutôt que de se voir soumis à l'insolence et brutalité de Gennaro.

Il arriva une chose qui faillit à me désespérer et me faire perdre patience. Deux vaisseaux chargés de blé, qui venoient aux Espagnols, furent pris par l'armée à notre vue; j'en eus une extrême joie, me persuadant que le Ciel nous les avoit envoyés miraculeusement pour nous tirer de la nécessité : mais l'on les fit passer à Porto-Longone, nous donnant de méchantes excuses, et nous faisant espérer leur retour de jour en jour. La malice fut poussée plus loin; car l'abbé Basqui me disant que l'armée manquoit de biscuit, et qu'il me prioit de l'en pourvoir en attendant qu'il lui en pût venir de Provence, et de même temps beaucoup de blé pour nous (il ne m'en restoit qu'environ pour trois semaines), j'en fis biscoter la moitié; après quoi m'ayant consumé une partie de mes vivres, et rendu inutile, il me laissa mon biscuit, me disant qu'un vaisseau en avoit apporté à l'armée, et qu'elle n'en avoit plus de besoin.

Il me fit ensuite une proposition assez ridicule, qui fut de faire donner la protection du royaume de Naples à M. le cardinal de Sainte-Cécile; à quoi je lui répondis que j'étois trop serviteur de M. le cardinal Mazarin son frère pour consentir à une chose si fort contre sa réputation, qui le rendroit la risée et la fable de Rome, le faisant protecteur d'une république qui ne pouvoit passer que pour chimérique, puisqu'elle

n'étoit encore qu'en idée. Il empoisonna aussi cette judicieuse réponse, et s'en servit pour débiter que non-seulement j'étois ennemi de la France, mais même de feu M. le cardinal Mazarin et de toute sa famille.

Vincenzo d'Andrea, partisan secret d'Espagne, prit quelques mesures avec lui pour me tendre un piége que je reconnus d'abord, et évitai. Ce fut que, pour faire voir l'entier établissement de mon autorité, je devois faire battre monnoie, et ne souffrir que celle du roi d'Espagne eût aucun cours, afin de me rendre inutile le peu d'argent que je pouvois avoir. Je témoignai approuver cet avis; et de fait j'en fis fabriquer d'argent et de cuivre, mais avec cette précaution que quand j'en faisois faire pour mille écus il n'y en avoit que pour cinquante tout au plus au coin de la République: le reste étoit à la marque d'Espagne, mais datée de l'année précédente. De quoi l'on se voulut servir pour me nuire; mais j'apaisai par mes raisons un petit tumulte que l'on excita sur ce sujet, et crus qu'il valoit mieux ne se pas laisser emporter à la vanité, que de se mettre en état de mourir de faim.

L'on me voulut faire un nouvel embarras dont je me tirai avec vigueur et résolution. Gennaro s'en vint, à la tête de quantité de gens de la populace, me demander tumultuairement la grâce de Miguel de Santis, étant une personne fort aimée de toute la ville, pour l'agréable service qu'il lui avoit rendu dans les premières séditions d'avoir coupé la tête à don Pepe Caraffe, et fait traîner son corps par les rues; me représentant que si je le faisois mourir, l'on croiroit que je le sacrifiois au ressentiment de la noblesse, pour qui je témoignerois par là trop d'inclination, ce

qui mettroit le peuple au désespoir. Je lui répondis que son supplice importoit à la conservation de mon autorité, sa témérité et son insolence ayant été trop excessives et trop publiques pour demeurer impunies. Il me dit que tout le monde vouloit que je lui pardonnasse, et que si je refusois une prière qu'ils avoient si à cœur, il arriveroit une générale sédition. Je lui repartis que je n'étois pas d'humeur à souffrir que l'on me fît faire les choses par force, que la conséquence en seroit trop dangereuse; que je voulois accoutumer le peuple à me porter plus de respect, et à me venir demander à genoux les grâces que l'on désiroit obtenir de moi, et non pas s'imaginer de me faire par la crainte condescendre à leur volonté; que ce procédé si peu soumis avanceroit sa mort, contre mon intention, puisque si l'on s'y fût pris d'une manière plus raisonnable et plus pleine de déférence, je lui aurois accordé la vie. Que je ne craignois point les tumultes, ayant assez de crédit et de résolution pour les apaiser, contenir la ville dans le devoir, et faire punir ceux qui voudroient s'émouvoir; et que si j'entendois le moindre murmure, l'on verroit bientôt les potences du Marché garnies des plus emportés et des plus mutins. Qu'ils apprissent à connoître mieux mon humeur, et la façon dont il falloit agir avec moi. Et appelant un de mes gardes, je lui commandai devant eux d'aller porter l'ordre à Bernardo Spirito, auditeur général, de faire confesser Miguel de Santis, et de l'aller faire exécuter à l'heure même sur le chemin d'Averse, d'y faire planter un poteau sur lequel on mettroit sa tête, et attacher à un arbre son corps par un pied, avec un écriteau que je l'avois fait

mourir comme personne séditieuse et sanguinaire, désobéissant à mes ordres et méprisant mon autorité : ce qui fut fait ponctuellement, à la grande satisfaction de la noblesse, dont l'amitié pour moi redoubla beaucoup, voyant la ponctualité que j'apportois à l'exécution de mes paroles, et le soin que je prenois de les venger et de les satisfaire. Après quoi, congédiant ceux qui m'étoient venus haranguer avec tant d'effronterie et d'imprudence, je m'allai promener par toute la ville pour voir ce que produiroient les menaces que l'on m'avoit faites, et j'y trouvai les mêmes marques de respect et d'amour qu'à l'ordinaire, sans que personne osât se plaindre ni ouvrir la bouche sur ce sujet.

Un soir, l'abbé Basqui fut trouver Gennaro, qu'il crut outré du peu de cas que j'avois fait de lui et de son intercession ; et consultant avec lui les moyens de me perdre, il lui promit en ce cas l'assistance de la France et le rétablissement de son autorité. Ils n'admirent dans cette conférence secrète que Tonno Basso et quelques autres leurs adhérens, avec le docteur Francisco de Pati, homme qui ne leur étoit point suspect, pour avoir concerté à Rome à mon insu, deux jours auparavant mon départ, avec M. de Fontenay, de rendre le royaume de Naples tributaire à la couronne de France, et avoir tenu depuis un commerce secret avec lui.

Sur les cinq heures du matin, ledit Francisco de Pati me vint trouver, et me demandant audience, se mit à genoux à la ruelle de mon lit, et me rendit compte de tout le détail de ce qui s'étoit passé entre l'abbé Basqui et Gennaro, ce qu'il avoit négocié avec M. de Fontenay, et généralement tous les secrets de

leur correspondance, dont il me promit désormais de m'avertir ponctuellement, me demandant pour récompense de cet important service une charge de président en la chambre des comptes; et l'abbé Basqui m'étant venu trouver le matin à mon lever, je lui dis être fort surpris de sa conduite, et que s'il étoit payé des Espagnols et avoit dessein de les servir, il n'en pourroit pas tenir une autre. Ce discours l'étonna, et le fit changer de couleur; il commença d'entrer dans de grandes justifications, et me fit mille protestations et d'amitié et de service: à quoi je lui repartis qu'il ne m'éblouiroit pas par ses beaux discours; que je le croyois fort habile, mais qu'il ne l'étoit pas assez, et avoit la physionomie trop épaisse pour me duper; que je croyois qu'il avoit fort lu Machiavel; mais que quand je voudrois jouer d'esprit, j'aurois une politique si raffinée que j'y ferois en deux heures des commentaires qu'il n'entendroit pas en dix ans d'étude. Il me dit ne comprendre rien en tous ces discours, et je les lui voulus expliquer en lui déclarant que je savois ses intrigues les plus secrètes, ses négociations avec Gennaro, les desseins pris avec lui contre mon autorité, ma liberté et ma vie: ce qu'il me voulut nier effrontément; mais il fut tout-à-fait embarrassé quand je lui racontai par le menu le détail de tout ce qui s'étoit passé, et les moyens dont ils se prétendoient servir pour exécuter leurs intentions; je lui nommai même toutes les personnes qui avoient connoissance de ce complot. Il me parut fort inquiété; et se retranchant sur la négative, il perdit toute contenance quand je lui découvris que je tenois toutes ces choses de Francisco de Pati, et lui dis la

récompense que je lui avois accordée pour un service si signalé, et que s'il vouloit je le ferois venir pour les lui soutenir. Il perdit la parole, et, saisi de frayeur, crut que c'étoit fait de sa vie; mais je le rassurai en lui jurant que j'avois tant de respect pour le caractère qu'il avoit d'agent du Roi, que quelque chose qu'il eût entrepris contre moi, au lieu d'en avoir du ressentiment, il ne trouveroit en moi que des caresses et un dessein de le servir; que je voulois par mon procédé lui faire avouer que j'avois pour la France plus de zèle, plus de passion et de fidélité que lui, puisqu'il ne travailloit qu'au rétablissement des Espagnols en cherchant tous les moyens de faire manquer une entreprise si avantageuse à la couronne, et ménageant la perte du serviteur le plus passionné, le plus fidèle et le plus désintéressé qu'elle auroit jamais : et que moi, malgré tous ses artifices et sa méchanceté, je demeurerois dans le respect, et ne songeois qu'à sacrifier ma vie pour sa gloire et ses avantages ; que j'étois assuré qu'il seroit désavoué d'un si infâme procédé; que ce n'étoit point par ordre de la cour qu'il agissoit de la sorte, et qu'il n'étoit pas besoin de recourir à de si étranges moyens pour ruiner ma fortune et s'opposer à mon établissement, puisque si ma personne donnoit quelque ombrage à la cour, et que l'on ne voulût pas que je demeurasse davantage à Naples, au premier ordre que je verrois signé du Roi, ou au moindre billet que je recevrois de la main de M. le cardinal Mazarin, je partirois sans répugnance et irois rendre compte de mes actions, préférant la gloire d'obéir et de satisfaire à mon devoir au plus grand et plus solide établissement que

je pusse tenir de la fortune. Il fut surpris de me voir dans une telle soumission, pour n'avoir aucun prétexte de me nuire; mais je crois qu'après en avoir si mal usé avec moi, il n'eut garde de témoigner la vérité de ma conduite; qu'au contraire il me rendit tous les plus méchans offices qu'il lui fut possible, afin de m'empêcher d'être secouru, et d'avancer par un abandon général la perte d'un homme qu'il avoit trop offensé pour lui pouvoir pardonner, et qui seroit toujours un témoin irréprochable de la perfidie qu'il avoit eue pour la France.

Depuis cette conversation il séjourna encore deux jours dans Naples, qu'il n'employa pas inutilement suivant ses desseins, comme l'on le verra par la suite de ce discours. Il tâcha de me faire tuer par une émotion populaire, en ayant concerté les moyens avec Vincenzo d'Andrea et les autres personnes de sa cabale; me voulut faire passer pour le tyran de Naples, plutôt que pour le restaurateur de sa liberté. Et en cas qu'il n'y pût réussir par cette voie, qu'il croyoit plus honnête, pour ne pas paroître avoir de part à un accident que l'on n'attribueroit qu'à la sédition d'une populace emportée et tumultueuse, il résolut, en levant le masque, de me faire poignarder, par une conjuration qu'il forma de dix-sept personnes, dont les chefs étoient Tonno Basso, Salvator de Gennaro et Pietro Damico, leur persuadant qu'étant ennemi de la France, j'étois cause que le peuple n'en recevoit aucun secours, qui leur fourniroit toutes les choses en abondance dont il pourroit avoir besoin dès que je serois mort; et qu'autrement l'armée avoit ordre de se retirer et de les abandonner. J'eus quelque

soupçon de tout ce complot, et je jetai deux hommes parmi ces gens suspects, qui, paroissant fort mal satisfaits et fort animés contre moi, furent reçus dans toutes leurs assemblées, et m'avertissoient ponctuellement de toutes les résolutions que l'on y prenoit.

L'on fit dès ce soir assembler quantité de peuple dans le Marché, sous les armes, et entrer beaucoup de monde dans le couvent des Carmes, où je logeois; et je fus surpris, durant que nous étions l'abbé Basqui et moi en conférence, de voir arriver le corps de ville et le conseil, qui demandoient à me parler d'une affaire de la dernière conséquence pour le bien public. Vincenzo d'Andrea s'y rencontrant comme par hasard, Tonno Basso fut celui qui me porta la parole, homme éloquent, et d'un esprit fort chaud et fort emporté. Il me dit que le peuple étoit satisfait de ma conduite, et avoit beaucoup de reconnoissance des grands services que je lui avois rendus; mais que l'établissement de la République étant si nécessaire, il me prioit d'en vouloir jeter les premiers fondemens; que j'y conserverois la qualité de duc et de général de ses armes, avec le titre de défenseur de la liberté, que j'avois si bien mérité; mais qu'il étoit temps de former un sénat, sans l'avis et délibération duquel il ne se devoit ni rien ménager ni rien entreprendre; et que de voir en ma seule personne toute l'autorité, cela sentoit trop ou son tyran ou son roi; que ce soupçon m'attireroit la haine de tout le monde, puisqu'il paroîtroit que j'aurois plus de dessein d'opprimer la ville et le royaume que de les tirer de captivité.

Ce discours captieux me surprit, mais ne m'étonna

pas, et me fit rappeler en un moment toutes les lumières d'esprit que je pouvois avoir, qui furent redoublées par la nécessité où je me vis de me tirer d'un pas si glissant et si dangereux, y ayant de tous les deux côtés beaucoup à craindre, puisque si je refusois la demande que l'on me faisoit avec tant d'instance, je ne pouvois éviter la mort, comme un tyran que je me déclarerois vouloir être; ou si j'accordois ce que l'on désiroit de moi, je ne serois plus qu'un fantôme sans crédit et sans pouvoir. Chacun jeta les yeux sur moi, attendant avec impatience de voir le parti que je prendrois, ne croyant pas que sans être préparé je pusse en choisir un qui me fût avantageux, ni éviter un péril évident et quasi égal, de quelque côté que je voulusse pencher. Je leur répondis en riant que je m'estimois extrêmement heureux de ce que les services que j'avois essayé de rendre au peuple jusques ici eussent été reçus agréablement, et que j'eusse eu l'avantage de lui plaire; mais que ma joie se redoubloit en voyant la passion avec laquelle il souhaitoit de se mettre en république, se devant souvenir que j'étois le premier qui avoit proposé cette manière de gouvernement, et que je désirois ardemment, puisque je lui en avois fait venir la pensée, comme la résolution la plus avantageuse que nous pussions jamais prendre; que j'avois plus d'envie que personne du monde de la voir mettre en exécution, puisque de son établissement dépendoit et le repos et la liberté du pays; qu'il falloit y penser et y travailler sérieusement; mais que toute l'Europe, et Rome principalement, ayant les yeux sur notre conduite, il falloit la prendre et si juste et si raisonnable que

l'on ne pût pas nous tourner en ridicule, les affaires dépendant de la réputation, qu'il falloit ménager de sorte que nous ne fissions rien dont les ennemis pussent tirer quelque avantage, qui observoient soigneusement toutes nos démarches afin de profiter de toutes les fautes que nous ferions, qui ne pourroient être légères, notre salut ou notre perte dépendant de la bonne ou mauvaise manière de nous gouverner; qu'il y avoit beaucoup de sortes de républiques, et que nous devions bien considérer, avant que de choisir, celle qui nous seroit la plus avantageuse, et plus sortable à l'humeur et à la disposition du pays; que la populaire avoit ses douceurs, mais aussi qu'elle avoit ses inconvéniens; que toute la ville et tous les peuples y auroient assurément plus de penchant; que Naples étant un royaume rempli de noblesse brave et généreuse qui avoit jusqu'ici eu tant de part au gouvernement, je croyois fort dangereux de les en exclure, puisque le désespoir réunissant inséparablement les cavaliers aux intérêts des Espagnols, nous aurions bien de la peine à résister à ces deux puissances jointes ensemble; que le nombre en étant si grand, nous ne pourrions pas aisément ni les chasser tous ni les exterminer; qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût ses habitudes et sa suite, et qu'ainsi ils nous formeroient des divisions dangereuses parmi nous, et feroient naître de si grands embarras, qu'il faudroit des siècles entiers pour les surmonter; que des gens désespérés étoient à craindre, qui, n'ayant plus rien à ménager, mettroient tout en usage pour conserver leurs biens, leurs vies, leur honneur et leur rang; que nous aurions à combattre une hydre renaissante; que je ne

voyois pas quelle raison nous pouvoit obliger à nous jeter dans des périls si difficiles à surmonter, que j'osois même assurer d'être impossibles, nous attirant Rome sur les bras, que nous avions à ménager sérieusement, puisque dans un état dont le Pape étoit le seigneur dominant, l'on ne pouvoit pas faire une subversion générale sans sa participation et son consentement, que nous n'obtiendrions jamais, rencontrant tant d'oppositions dans le crédit de quelques uns de nos cavaliers qui étoient liés de sang et de parenté avec les cardinaux les plus accrédités et les principaux seigneurs de cette cour; que cette sorte de république ne nous pouvoit jamais être propre, étant bien plus raisonnable d'affoiblir les Espagnols que de les fortifier de ceux dont la valeur et la considération faisoit toute leur puissance, et qui, n'étant pas moins las de leur cruelle domination que nous, ne penseroient, quand ils y verroient leur sûreté, qu'à travailler conjointement avec nous à chercher le repos et la liberté, et employer contre ceux qui nous opprimoient également leur sang et leur vie, pour tirer la patrie de l'oppression sous laquelle elle languissoit depuis tant d'années; qu'ainsi je croyois que nous devions penser à regagner toute notre noblesse en lui faisant connoître qu'elle pouvoit trouver avec nous et son repos et son avantage.

Chacun applaudit à mes raisons, et demeura d'accord qu'il ne les falloit pas exclure du gouvernement, et qu'une république populaire ne pouvant s'établir que très-difficilement, ne feroit qu'avancer notre perte. Je leur dis que je ne voyois pas moins d'inconvéniens à la composer purement des nobles, qui tyran-

niseroient le peuple, ayant la mémoire trop fraîche des outrages qu'ils en avoient reçus, et dont ils leur voyoient encore les mains teintes du sang de leurs proches; qu'ils n'oublieroient pas l'incendie de leurs maisons, le saccagement de leurs biens et la ruine entière de leurs terres; et qu'ils emploieroient le crédit et l'autorité qu'ils auroient acquis à venger leur passion particulière; que les Espagnols y pourroient rencontrer leur perte, mais que le peuple n'y trouveroit que des fers au lieu de la liberté qu'il recherchoit, et se verroit traité plus cruellement qu'il n'avoit été jusques ici par les ennemis pour qui il avoit pris tant d'horreur et tant d'aversion. Tout le monde s'écria tout d'une voix que ce seroit empirer son mal au lieu de le soulager, et qu'il n'étoit pas question d'en parler davantage; mais qu'il falloit s'arrêter au choix d'une république mixte, où le peuple et la noblesse eussent une égale autorité. Je leur répondis que j'y voyois encore beaucoup de difficultés, puisque nous ne pouvions pas prendre seuls la résolution de l'établir sans consulter auparavant tous les nobles, les détacher d'avec les Espagnols et les réunir avec nous, n'étant pas juste que le Ciel leur ayant donné de si grands avantages sur le peuple, ce même peuple leur voulût faire la loi, et formât sans eux une manière de gouvernement où ils devoient avoir la meilleure part; et qu'ainsi, auparavant que de rien conclure, l'on devoit leur donner avis de la résolution que l'on étoit sur le point de prendre, afin que leur intérêt les obligeât à venir dire leurs sentimens dans une affaire où ils devoient avoir le principal.

Chacun me dit que comme duc de la République

je devois leur écrire à tous de se rendre auprès de moi, pour délibérer sur la forme du gouvernement que nous avions à prendre, et voir ensemble les moyens les plus prompts et les plus assurés de donner à tout le pays le repos et la liberté. « Je suis prêt, « leur dis-je, de faire tout ce que vous m'ordonnerez « sur ce sujet; mais je prévois de cette résolution des « suites fâcheuses qui pourroient vous donner du dé- « plaisir, et que je me sens obligé de vous représenter, « afin que vous n'ayez pas à me reprocher que je vous « aie jetés dans les inconvéniens dont j'aurois bien « de la peine à vous retirer. Nous donnerons trop de « vanité à la noblesse si nous avons recours à elle, « comme nous étant nécessaire; tous ceux de ce « corps croiront que nous reconnoissons notre foi- « blesse, et que nous ne nous sentons pas capables « de résister à nos ennemis, à moins que de nous « voir soutenus de leur valeur et de leur autorité; et « se persuadant nous être nécessaires, ils nous tien- « dront le pied sur la gorge, et exigeront de nous des « conditions que nous ne pourrons ni ne devrons leur « accorder avec honneur; et le refus que nous leur « en ferons les aigrissant contre nous, les réunira « plus étroitement avec nos ennemis, s'imaginant que « nous sommes sur le point de nous perdre.

« Mon sentiment seroit donc de faire publier un « manifeste par lequel je déclarerois qu'ayant été élu « duc de la République, j'attends les bras ouverts tous « ceux qui voudront avoir recours à moi; que ce titre, « aussi bien que celui de défenseur de la liberté, « m'engage aussi étroitement dans les intérêts de la « noblesse que dans ceux du peuple; que je les con-

« sidère également, sachant bien néanmoins faire la
« différence que l'ordre du Ciel et la naissance appor-
« tent entre les personnes; que je suis comme un bon
« père, qui aimant tendrement tous ses enfans, fait
« la distinction d'avec les autres de celui à qui ap-
« partient le droit d'aînesse; et qu'ainsi je convie tout
« le monde à recourir à moi, résolu de traiter chacun
« selon ses mérites, et donner dans l'établissement
« que je prétends faire d'une république le rang et
« l'avantage que la vertu et le sang doivent régler
« entre les personnes. Ainsi je ferai les conditions à
« ceux qui se présenteront, au lieu de les recevoir
« d'eux: et comme il y a de trois sortes de noblesse
« dans le royaume, il faut aussi se gouverner de dif-
« férentes manières. Il y a des cavaliers qui ont bien
« vécu avec notre ville et avec leurs sujets, et qui se
« sont fait aimer et estimer généralement par leur sage
« conduite: à ceux-là l'on ne leur sauroit faire trop
« d'avantages et de trop bons traitemens. Il y en a
« d'autres qui se sont fait aimer dans Naples et qui
« ont tyrannisé leurs sujets: il les faut obliger à chan-
« ger de conduite, les raccommoder avec leurs vas-
« saux, de peur de les perdre en gagnant leurs maî-
« tres; et entremettant mon autorité pour les obliger
« de bien vivre ensemble, m'engager à faire exécuter
« ponctuellement ce qui m'aura été promis de part
« et d'autre. Ceux qui restent, qui sont également
« haïs dans leurs terres et dans la ville, ayant toujours
« eu une conduite violente et emportée, ne doivent
« pas être exclus de toute espérance de pardon, ce
« qui par nécessité les rendroit inséparables de nos
« ennemis; mais l'on les doit obliger à s'éloigner

« pour quelque temps, leur laissant la jouissance de
« leurs biens, et ne les rappeler qu'après avoir souf-
« fert une espèce de bannissement pour l'expiation de
« leur faute, qui sera ou plus ou moins long, suivant
« l'apparence qu'il y aura de leur amendement. »

L'on applaudit à tout ce raisonnement, me priant d'agir en conformité avec la moindre perte de temps qui seroit possible. Je me chargeai d'y satisfaire, représentant néanmoins qu'il falloit un peu de loisir, la précipitation gâtant plutôt qu'elle n'avance les affaires de cette nature. Tonno Basso, après avoir approuvé mes raisons comme les autres, me dit qu'il n'y avoit rien de si juste ni de si raisonnable que ce que je venois de leur déduire; mais que comme l'établissement de la République devoit de nécessité tirer de longue, il croyoit à propos cependant de commencer à former un sénat. Je me mis à sourire de ce discours, et lui fis connoître que le sénat étant le corps de la République, l'établissement de l'un n'étoit autre chose que celui de l'autre; qu'il falloit voir auparavant de quelle façon l'on le devoit régler, quel nombre l'on fixeroit de sénateurs, combien il y en devoit avoir de chaque province; si chaque ville du royaume en devoit avoir un, combien de voix devoit avoir la ville de Naples; et enfin mille choses qui ne se pouvoient pas régler sur-le-champ. Et puis qu'il savoit bien que pour mettre une imposition légère sur le royaume il falloit les vœux des communautés des provinces et du baronnage; que celui de Naples étoit composé de cinq siéges de la noblesse et de trente-deux *ottiries* du peuple, sans quoi il étoit imparfait; qu'à plus forte raison, pour délibérer sur une affaire de cette impor-

tance, il falloit de nécessité faire cette assemblée générale, qui nous étoit absolument impossible.

Il en demeura d'accord, et me proposa de faire en attendant des vice-sénateurs. Je lui dis qu'il avoit été jusques ici inouï que l'on eût commis des gens à l'exercice des charges qui n'avoient jamais été en nature; mais que je reconnoissois que me jugeant incapable de gouverner sans conseil, tout son discours n'alloit qu'à m'en établir un; en quoi il m'obligeoit sensiblement, n'aimant pas à me rendre garant des événemens, et étant bien aise d'avoir des gens sur qui me soulager, et qui fussent capables de me donner de bons avis; qu'il falloit voir de combien le corps en seroit composé, et qui auroit à les nommer; et que n'ayant pas à disputer des noms, ils prendroient, s'ils vouloient, celui de vice-sénateurs; qu'encore étoit-il à craindre que le royaume ne voulût pas déférer à l'autorité de ceux qui ne seroient nommés que par la ville et sans sa participation, et que Naples ne perdît la prérogative d'en être le chef, chaque ville prétendant en son particulier faire une république indépendante, et qui ne fût simplement que son alliée. Ce que je ne disois pas sans fondement, pour avoir dans ma poche deux lettres que je leur fis voir, signées l'une, LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-SEVERIN; et l'autre, LA RÉPUBLIQUE DE LA CAVE.

Tout le monde commença à murmurer et trouver que j'avois grande raison. Mais Tonno Basso s'échauffant et s'obstinant dans son opinion, je lui demandai encore une fois qui devoient être ces vice-sénateurs, ou qui les devoit nommer. Il me répondit avec chagrin que ce devoit être eux, qui représenteroient le

corps du sénat, qui devoient faire cette nomination. Je lui répondis qu'il y avoit plus d'apparence que ce fût le corps de ville et les capitaines d'*ottines*. Il repartit avec emportement que le corps de ville ne devoit point se mêler de choses pareilles, son autorité ne s'étendant qu'à régler les vivres et à pourvoir à l'abondance. « Je m'étonne, lui dis-je, que vous con-
« testiez la puissance de ceux qui vous l'ont donnée :
« vous avez été nommé pour assister et servir de con-
« seil à Gennaro, à cause de son incapacité; son em-
« ploi étant cessé, le vôtre l'est de même. Il s'agit
« de matière plus importante, et il est à propos de sa-
« voir si les *ottines* ne veulent point faire de nou-
« velles nominations, ou, en confirmant celles de
« vos personnes, vous destiner pour les emplois dont
« il est question. » La dispute s'échauffa entre le conseil et le corps de ville; ils se prirent de paroles avec tant d'aigreur, que sans l'interposition de mon autorité ils seroient infailliblement venus aux mains. Ils me prièrent de terminer leur différend, et de régler ce qui étoit de leurs prétentions. Je répondis que je ne me sentois pas capable de prononcer sur une matière si importante; mais que ne voulant point désobliger personne, il falloit que d'un côté le corps de ville et les *ottines*, et de l'autre ceux qui prétendoient former celui du conseil, donnassent leurs raisons par écrit aux quatre plus habiles jurisconsultes de la ville, qui sachant les coutumes du pays, et ce qui s'y étoit pratiqué avant qu'il fût en royaume, ou dans le temps de quelques révolutions, comme celle qui étoit arrivée cent ans auparavant pour le fait de l'Inquisition, me fissent entendre leurs sentimens après avoir bien

étudié la matière, et que j'en déciderois avec connoissance de cause, puisqu'ils avoient les uns et les autres la bonté de s'en rapporter à moi; dont ils demeurèrent d'accord. Et je nommai pour cet effet Jean Camille Cacaccio, Antonio Scaciavento, Agostino Mollo et Aniello Portio; et je leur demandai entre les mains de qui cependant devoit demeurer l'autorité. « Entre « les vôtres, me répondirent-ils.—De qui dois-je donc « prendre conseil? car je ne veux point gouverner « sans recevoir les avis de quelqu'un, ne m'en sentant « pas capable. — Vous n'en avez pas besoin, se ré- « crièrent-ils, car vous en savez plus que nous. » Je m'en excusai, leur disant qu'ayant affaire à un peuple soupçonneux et difficile à contenter, je ne voulois pas m'exposer à lui déplaire, ni souffrir qu'il prît jalousie de mon autorité; que je ne pourrois aussi bien seul résister à l'accablement de tant d'affaires; que je n'étois venu me jeter parmi eux que pour les servir, sans avoir l'ambition de les commander qu'autant de temps qu'ils le voudroient, et de la manière qu'ils l'ordonneroient; et que plutôt que de me voir dans de continuelles inquiétudes, et d'être toujours en peine par les ombrages que l'on pourroit prendre de moi à toute heure sans aucun fondement, j'aimois mieux me retirer; que je demandois mon congé, durant que l'armée étoit en état de me rembarquer. La voix s'éleva par toute la chambre, ensuite dans les salles, et de là dans le Marché, que le peuple étoit perdu si je l'abandonnois; qu'il n'avoit de confiance ni d'espérance qu'en moi seul; qu'il ne désiroit point que j'eusse de conseil de personne, que je n'en avois que faire, et qu'enfin il n'obéiroit qu'à moi seul; qu'il vouloit que je comman-

dasse souverainement, me reconnoissant pour son maître.

J'apaisai cette émeute en déférant à la volonté de tant de gens; et pour être mieux éclairci de leurs sentimens, j'ordonnai que tout le monde s'assemblât le lendemain matin chacun dans son quartier, où j'irois les apprendre.

L'abbé Basqui, au sortir de chez moi, s'entretint avec les conjurés, qui, enragés de n'avoir pas réussi dans leur dessein, et de voir avec quelle adresse j'avois évité un piége si dangereux qu'ils m'avoient tendu, et que mon autorité en étoit mieux affermie, et eux entièrement exclus de la part qu'ils prétendoient dans le gouvernement, s'allèrent assembler dans une église pour résoudre de me poignarder; mais n'ayant pu demeurer d'accord ni du temps ni du lieu de l'exécution de leur entreprise, ils remirent à en conférer la nuit suivante. Et le lendemain matin, l'abbé Basqui m'étant venu dire adieu pour s'en retourner sur l'armée, afin d'attendre le succès de la conspiration qu'il m'avoit préparée (ne croyant pas de sûreté pour lui de demeurer dans Naples, où je n'aurois pas le crédit d'empêcher qu'il ne fût déchiré par le peuple, son dessein venant à n'avoir point d'effet et à s'éventer, et lui reconnu pour en être l'auteur), je le retins pour être le témoin de ce qui se passeroit dans la ville.

Je m'en allai dans tous les quartiers, où, ayant exposé à tout le monde ce qui étoit arrivé le soir, et demandant le sentiment public, il fut fort surpris de voir que tout d'une voix l'on me déclara que l'on vouloit que je fusse le maître absolu, que j'agisse

souverainement, en me demandant la permission d'aller prendre et traîner par les rues ceux qui s'y voudroient opposer. Ce qui fut suivi d'une acclamation générale; que l'on ne reconnoîtroit jamais d'autre autorité que la mienne; que c'étoit trop peu, pour ce qu'ils me devoient, que de me faire duc de leur république; qu'ils vouloient que je fusse leur roi. A quoi je m'opposai par les mêmes raisons que j'avois fait les deux autres fois, les menaçant de les abandonner et m'aller embarquer sur l'armée, s'ils s'opiniâtroient dans une pensée si peu raisonnable et si hors de saison. Et m'appelant leur père et leur libérateur, le conservateur de leurs biens, de leur vie et de l'honneur de leurs familles, me protestèrent, avec les témoignages d'un respect et d'un amour extraordinaire, qu'ils vouloient tous vivre et mourir avec moi, et qu'ils n'épargneroient ni leur sang, ni même la vie de leurs femmes et de leurs enfans, aussi bien que la leur, toutes les fois qu'il s'agiroit de m'obéir, ou du moindre de mes intérêts.

L'abbé Basqui s'étonna du grand crédit que j'avois acquis en si peu de temps, et de voir que toutes les rues avoient été en un moment tapissées sur mon passage; que l'on me jetoit des eaux de senteur, des fleurs et des confitures des fenêtres; que l'on étendoit des manteaux et des tapis sous les pieds de mon cheval, et que l'on venoit brûler devant moi du parfum et de l'encens; et qu'il n'y avoit ni femmes ni enfans, aussi bien que les hommes, qui ne me donnassent mille bénédictions, et des témoignages d'amitié que l'on reconnoissoit aisément venir du fond du cœur, sans aucune flatterie ni dissimulation. Et m'ayant dit

qu'il n'auroit jamais cru ce qu'il avoit vu, je le priai d'en rendre un fidèle compte, et de me faire entendre quelles étoient les intentions de la cour; que je tournois les esprits du peuple comme il me plaisoit, et que je me ferois fort avec un peu de temps, par mon adresse et mes soins, de faire tomber la couronne de Naples entre les mains du Roi; ou s'il ne l'agréoit pas pour lui, de la mettre sur la tête de Monsieur ou de feu M. le duc d'Orléans; et que je le conjurois de me parler librement sur un point si important, puisque je n'avois ni n'aurois jamais d'autre intention que de faire réussir celles de la France, quelles qu'elles pussent être. Il m'assura n'avoir aucune instruction particulière sur ce sujet, et que tout ce qu'il pouvoit savoir étoit que le Roi ne désiroit autre chose que de voir chasser les Espagnols de Naples; et que pourvu qu'ils perdissent le royaume, il lui étoit indifférent à qui il tombât, puisqu'il en tireroit toujours un assez grand avantage. Je ne sais s'il n'étoit pas plus instruit de ce que la France pouvoit désirer, ou qu'il ne s'en voulût pas expliquer avec moi, pour avoir toujours sujet de se plaindre de ma conduite; mais il est constant que ni de lui, ni des ministres résidant à Rome, je n'ai jamais pu apprendre comment l'on vouloit que je me gouvernasse. Ainsi l'on n'a pu ni dû me blâmer avec justice de ma manière d'agir, ne m'ayant jamais été rien commandé.

La peur qu'il eut que je ne pusse avoir quelque commerce avec les officiers de l'armée, et leur donner des informations particulières de toutes choses, l'obligea à apporter tous ses soins pour empêcher que le gentilhomme que M. le duc de Richelieu m'en-

voyoit pour me faire compliment ne débarquât, et faire en sorte que l'on le fît passer et garder soigneusement sur un autre navire, de peur qu'il ne retournât dans le bord de l'Amiral, que lorsque l'armée seroit sur le point de se mettre à la voile. Par où l'on peut voir que si je n'ai pu avoir de commerce avec ses officiers (ce que je souhaitois ardemment), il n'a pas tenu à moi.

L'on me fit savoir de l'armée que, faute d'eau, elle seroit contrainte de se retirer si je n'y remédiois. Je leur envoyai aussitôt dix-huit felouques pour en faire; mais ce nombre n'ayant pas été jugé suffisant, sous ce méchant prétexte elle se mit à la voile, et reprit le chemin de Porto-Longone, sans avoir fait autre chose que m'exposer à mille périls, dont je puis dire ne m'être garanti que par un pur miracle : et si je n'eusse établi une créance extraordinaire parmi le peuple, je devois cent fois être déchiré, se voyant privé de tous les secours que je lui avois fait espérer avec tant d'apparence, dont j'étois le garant et la caution, et n'ayant que ma seule personne pour les assister.

Cette puissante armée ne voulut point contribuer à la ruine de l'Espagne, qui étoit infaillible, en prenant ou brûlant toute sa flotte, qu'elle trouva sur le fer, et toute désarmée et désabordée à son abord; me consuma la moitié de mes vivres inutilement, et, si j'ose dire, avec malice; prit deux vaisseaux de blé à ma vue, et les envoya à Porto-Longone; me refusa le peu d'argent que je demandois pour faire subsister les troupes dont je pressois avec tant d'instance le débarquement; ne me donna de poudre que six barils, et

je n'en tirai d'assistance que de l'arrivée des sieurs chevalier de Forbin, baron de La Garde, chevalier de Gent, Souillac, de Glandevèse, baron Durand, Saint-Maximin, depuis maréchal des logis de mes gardes, et Beauregard, officier d'artillerie; encore firent-ils tous les efforts possibles pour les empêcher de me venir trouver. Je laisse à juger si tout autre que moi, se voyant si malheureusement abandonné, n'auroit pas perdu le courage aussi bien que l'espérance, et si je n'eus pas besoin d'une extrême résolution pour résister à une si mauvaise fortune, et de beaucoup d'adresse pour me parer des périls où j'étois exposé avec tant d'apparence. Néanmoins, renouvelant de vigueur dans ce déplorable état, voyant que tout rouloit sur ma personne, je m'employai avec tant d'ardeur et de soins, que non-seulement j'évitai ma perte, mais faillis seul à causer celle des Espagnols, comme l'on le verra si l'on veut lire attentivement la suite de ces Mémoires, qui, quoique véritables, seront trouvés si extraordinaires, qu'ils paroîtront fabuleux à bien des gens.

J'envoyai le lendemain matin querir le corps de ville, et ceux qui avoient jusque là composé celui du conseil, et leur dis que je savois qu'il y en avoit parmi eux qui avoient conjuré contre ma vie, et s'étoient assemblés la nuit dans une église pour délibérer sur cet attentat; que comme je n'aimois pas à m'ensanglanter les mains, je leur pardonnois de bon cœur, pourvu qu'ils voulussent s'en repentir, et prendre à l'avenir une conduite différente; mais que s'ils vouloient persister opiniâtrément dans ce méchant dessein, que je leur ferois sentir des effets de ma rigueur

et de ma justice, après avoir refusé ceux de ma clémence et de ma bonté, avec l'assurance que je leur donnois de perdre non-seulement la mémoire d'une si détestable pensée, mais de ne les pas moins aimer et considérer à l'avenir. Tous les assistans furent surpris de cette modération : les coupables ne s'en ébranlèrent pas trop, et les autres me prièrent de les déclarer, et de les punir sévèrement, étant indignes de pardon; et que si ma bonté m'empêchoit de les vouloir châtier, je laissasse le soin au peuple d'en faire l'exécution, qui seroit assez rude pour donner de la terreur à toutes les personnes capables de semblables perfidies, devant cet exemple au public, qui m'en conjuroit à genoux. Je répondis que si les complices de cette action si noire avoient quelque reste d'honneur, ils seroient touchés de ma douceur, et me seroient à l'avenir et affectionnés et fidèles; mais que s'ils persévéroient dans leur mauvais dessein, mettant à bout ma patience, je les ferois punir comme ils le méritoient. La nuit suivante ils se rassemblèrent dans une autre église, pour délibérer une seconde fois sur l'exécution de leur entreprise. Je renvoyai querir le lendemain matin les mêmes personnes, et leur dis encore les mêmes choses que j'avois fait le jour précédent, et que je me lassois de leur ingratitude; et qu'après leur avoir pardonné deux fois, s'ils retomboient la troisième dans la même faute, rien au monde ne seroit capable de les soustraire à ma juste vengeance. Ils ne changèrent point de sentiment; mais s'étant contentés de changer de lieu pour s'assembler, comme j'en fus averti, j'envoyai à même temps les officiers de mes gardes se saisir de

leurs personnes : et deux des dix-sept qu'ils étoient ayant demandé de m'être amenés pour prendre l'indult, et me déclarer toute la conspiration, j'ordonnai qu'on les conduisît chez moi, où, se jetant à mes pieds, ils me demandèrent la vie, et me rendirent compte de tout ce qu'ils savoient.

J'appris de leur bouche que l'abbé Basqui leur ayant fait entendre que j'étois ennemi de la couronne de France, j'avois passé à Naples contre ses ordres et sans sa participation, et que j'étois la cause que le peuple ne recevoit aucun secours; que l'armée navale, par cette seule raison, n'avoit débarqué ni troupes, ni munitions, ni artillerie, et avoit fait passer à Porto-Longone les deux vaisseaux chargés de blé qu'ils avoient pris à la vue de la ville; qu'il y en avoit encore d'autres arrivés de Provence, tout prêts à leur faire venir, qu'ils recevroient avec toutes sortes de secours dès qu'ils auroient défait la France d'un rebelle et d'un ennemi, et leur ville d'un tyran qui, sous le prétexte de leur procurer le repos et la liberté, ne travailloit qu'à s'accréditer parmi eux pour pouvoir par après les opprimer plus à son aise, et usurper la souveraine autorité; que l'envie de se voir assistés à chasser les Espagnols les avoit fait résoudre d'ôter le seul obstacle qui les privoit de l'assistance et de la protection de la France; que le désespoir de se voir abandonnés, et l'assurance de recevoir en abondance toutes sortes de secours, leur avoient fait jurer à tous ma perte, et prendre le dessein de me poignarder; qu'ils étoient dix-sept de ce complot; mais que Tonno Basso, Salvator de Gennaro et Pietro d'Amico étoient les plus animés, et les chefs de cette en-

treprise; qu'il y avoit encore un prêtre, appelé Camillo Todino, et un greffier, nommé Caldedino; et me déclarèrent ensuite tous les autres, dont j'ai perdu la mémoire pour y avoir trop de temps; et que pour eux ils avoient eu toujours horreur de cette action, avoient dissimulé leurs véritables sentimens pour découvrir ceux des autres, et venir par après m'en rendre compte; et que je savois bien leur avoir ordonné de feindre d'être mal satisfaits de moi, et se mêler parmi tous les gens qu'ils connoîtroient suspects et malintentionnés. Je ne leur pardonnai pas seulement, mais leur témoignai que je leur avois obligation de me tirer d'un si grand péril, et que je m'en souviendrois en temps et lieu pour payer le service qu'ils me rendoient. Je leur fis aussitôt apporter du papier, et leur commandai d'écrire ce qu'ils me venoient de déclarer, et de le signer, après quoi je les fis remener prisonniers dans la Vicairie; et envoyant chercher l'auditeur général, je lui commandai de s'en aller interroger les coupables, et de les confronter avec ces deux qui s'étoient indultés, les faisant appliquer à la question seulement par forme, suivant la coutume du pays, afin que leurs témoignages eussent plus de force à la confrontation. Tous les complices étant présentés devant eux, n'eurent aucune cause de récusation à alléguer; et la conscience leur reprochant leur crime, ils ne le nièrent pas, ni ne le confessèrent pas aussi entièrement. L'on me vint rendre compte de tout ce qui s'étoit passé; et voyant la conséquence de l'affaire, et que ces malheureux ne manqueroient pas de mêler la France dans leurs confessions, et d'attribuer à ses ordres ce qui ne procé-

doit que de la malice et de la perfidie de l'abbé Basqui, j'ordonnai à l'auditeur général de faire donner aux chefs de la conspiration la question ordinaire et extraordinaire, et quand ils voudroient commencer à parler, de faire sortir le greffier et les autres officiers de la justice, afin d'écrire de sa main leurs dépositions pour les pouvoir tenir secrètes, et empêcher le peuple d'entrer en connoissance de tout ce qu'ils pourroient dire de la France; qui produiroit quelque méchant effet, dans l'apparence qu'elle pût avoir quelque part en cette vilaine action, si contraire aux coutumes et à l'humeur du pays, et dont le seul abbé Basqui étoit l'auteur, étant capable et accoutumé à de semblables infamies, et entreprenant celle-ci pour servir utilement l'Espagne, à dessein de décrier la France dans l'esprit des Napolitains en la faisant soupçonner d'autoriser un assassinat, à quoi elle n'avoit nulle part. Tonno Basso parut d'abord assez constant à la question; mais pressé par la violence des tourmens, et plus encore par les remords de sa conscience, il confirma de point en point la déposition des deux personnes à qui j'avois fait grâce, et y ajouta encore beaucoup de circonstances fort considérables, et entre autres que l'on trouveroit dans un des couvens des jacobins, dans la chambre d'un docteur qu'il nomma, un manifeste qu'il avoit dressé pour faire publier aussitôt que j'aurois été poignardé, afin de justifier son action et la faire voir nécessaire, n'étant entreprise que pour le service de la France et pour les avantages du pays, qui ne devoit qu'à ce prix recevoir les secours qui lui étoient nécessaires pour acquérir la liberté et le repos, et l'affranchir de l'oppres-

sion des Espagnols; et que, n'agissant que par le zèle qu'il avoit pour la patrie, son action n'auroit rien que de glorieux, ôtant la vie à un tyran et au perturbateur du repos public, pour tirer des fers tous les habitans de sa ville et de son pays. J'envoyai aussitôt chercher ce manifeste, qui me fut apporté, et que je trouvai dans les mêmes termes et les mêmes sentimens qu'il avoit dits. Les conjurés se trouvèrent tous conformes dans leurs dépositions; et leur procès étant achevé, pour ne pas répandre tant de sang, je me contentai d'exposer à la rigueur de la justice les trois chefs, faisant retenir les autres dans la prison jusques à tant que j'eusse la liberté de les bannir, et les envoyer sûrement par mer hors du royaume. Les femmes et les parens des condamnés vinrent (échevelées et se déchirant le visage avec les ongles, pour m'émouvoir à compassion, suivant la coutume du pays) se jeter à mes pieds et me demander leurs grâces : ce que je leur refusai, et n'aurois pas pu leur faire quand je l'eusse voulu, tant le peuple étoit animé contre eux; et après des efforts redoublés deux ou trois jours de suite sans rien obtenir, elles me prièrent qu'au moins l'exécution ne s'en fît pas en public. Je fis grande difficulté en apparence de le leur accorder, et m'en fis presser fort long-temps, quoique je l'eusse résolu, pour empêcher qu'ils ne parlassent à la mort, et, comme ils étoient abusés, ils ne déclarassent que j'étois ennemi de la France, que j'étois cause qu'elle ne donnoit pas de secours, et que c'étoit pour son service et par sa participation qu'ils avoient entrepris de me poignarder : ce que je savois bien être faux, et que je ne voulois pas ni qu'on pût croire ni même le

soupçonner. Aussitôt qu'ils eurent les têtes coupées, on les porta sur l'épitaphe du Marché, et leurs corps y furent pendus tout nus par un pied, supplice ordinaire des traîtres ; et l'on y mit des inscriptions qui portoient qu'on les avoit fait exécuter comme assassins, perturbateurs du repos public, et gens qui avoient conspiré contre moi. Ce cruel spectacle satisfit extraordinairement tout le peuple, et lui donna bien de la joie de me voir délivré d'un si grand péril ; et, par l'horreur et l'appréhension qu'il en conçut, il redoubla pour moi et sa tendresse et son amitié.

Ensuite je dépêchai à la cour le sieur de Taillade, pour rendre compte de toutes les négociations que j'avois achevées, de la situation où j'avois mis toutes les affaires, de la demande que j'avois faite de tous les secours que me pouvoit fournir l'armée, dont j'avois été entièrement refusé ; de la méchante conduite de l'abbé Basqui, des preuves évidentes que j'avois qu'au lieu de servir la France il n'avoit fait qu'appuyer les intérêts d'Espagne, travailler à ma ruine particulière, aussi bien qu'à celle de Naples et de tout le pays ; des émeutes qu'il m'avoit suscitées pour me faire périr, des artifices dont il s'étoit servi pour y parvenir, de la proposition ridicule qu'il m'avoit faite touchant M. le cardinal de Sainte-Cécile, de l'empêchement qu'il avoit apporté à l'accommodement de la noblesse, et enfin de la conjuration qu'il avoit pratiquée pour me faire poignarder, et des sujets de plaintes que j'avois à faire de ce que j'avois inutilement tenté de prendre commerce et correspondance avec les officiers de l'armée, dont l'on me vouloit malicieusement rejeter la faute ; du manquement qu'elle avoit

fait à son arrivée de ne pas faire périr toute la flotte d'Espagne, ce qui se pouvoit avec autant de facilité que peu de péril; et finalement de m'avoir abandonné après m'avoir fait consumer la moitié de mes vivres, sans me vouloir donner un grain de blé de la charge de deux vaisseaux qu'ils avoient pris à ma vue sur les ennemis, ce qui auroit mis le peuple dans le dernier désespoir, et m'auroit fait massacrer malheureusement si je ne m'étois par mes soins acquis un si grand crédit, que je pouvois assurer de maintenir les affaires sans dépérir jusques au retour de l'armée; que je conjurois M. le cardinal Mazarin, sur l'amitié et protection de qui je faisois un solide fondement, de me renvoyer promptement un puissant secours de blés, d'hommes, d'argent, d'artillerie et de munitions de guerre, sans quoi il me seroit impossible de me soutenir plus long-temps; mais aussi que les recevant, j'assurois de rendre au Roi des services plus importans que ceux que l'on attendoit de moi, et de faire perdre en peu de temps aux Espagnols la couronne de Naples. Je lui donnai des instructions fort précises de tout ce qu'il avoit à traiter de ma part avec mondit sieur le cardinal et avec mes proches, que je lui donnois charge de presser de me secourir d'argent le plus promptement et en la plus grande somme qu'ils pourroient, puisque de là dépendoit ou mon salut ou ma perte. Je le chargeai surtout de m'obtenir de M. le cardinal Mazarin des instructions de la manière dont j'avois à me gouverner, afin de ne point manquer en suivant ses ordres, et de témoigner par mon obéissance aveugle la fidélité, le respect et le zèle que j'aurois toujours pour la couronne de France. Je le fis

partir en diligence, et lui ordonnai de passer à Rome, de communiquer toutes choses à M. de Fontenay, et de lui rendre les lettres dont je l'avois chargé pour lui.

Durant les fêtes de Noël, tous les bandits que j'ai déjà nommés, s'animant par l'espérance que je leur avois donnée de la prise d'Averse et par la présence de l'armée, firent la guerre avec plus de hardiesse et de succès. Les Espagnols attribuoient à ma vigilance et à mes soins tout ce qui leur arrivoit de désavantageux, et crurent que ma conduite avoit plus de part en ma bonne fortune que le hasard.

Le prince de Montesarchio, incommodé de la fièvre quarte, s'en étant allé chez lui pour se faire traiter quelques jours auparavant, ils le soupçonnèrent d'abord d'intelligence avec moi, qui néanmoins n'étoit autre que la reconnoissance qu'il m'avoit témoignée d'avoir garanti ses sœurs de la fureur du peuple et de le laisser en sûreté dans sa maison. Leurs ombrages s'accrurent quand étant obligé de se retirer en Pouille pour quelques affaires particulières, de peur que sa maison ne fût pillée dans son absence, j'envoyai une commission à un de ses gens pour y commander de ma part, aussi bien que toutes les milices de ses terres. Ce fut un procédé que j'observai tout autant qu'il me fut possible avec toute la noblesse, pour mettre leurs biens à couvert, me faire aimer d'eux par cette protection, et redoubler la défiance des Espagnols, dont j'espérois d'heureuses suites.

J'appris aussi que Polito Pastena s'étoit emparé de Salerne, et marchoit pour attaquer Scafatta, dont la prise m'étoit d'une extrême importance, me rendant maître de la rivière de Sarno, et de dix-sept moulins

qui faisoient subsister les ennemis dans les châteaux et dans les quartiers qu'ils tenoient de la ville, ne tirant que de là leurs farines. J'eus aussi avis que Paul de Naples s'étoit rendu maître d'Avelline, et se fortifioit de gens pour faire de plus considérables entreprises. Paponi, qui n'avoit fait jusques ici que de courir la campagne, et faire des brigandages sur le bord du Garigliano, accompagné des sieurs Daretze, avoit pris la ville de Sessa, Itri et la tour de Sperlonga, poste assez considérable, pour être sur le bord de la mer. Le sieur de Lascaris, neveu du grand-maître de Malte, que j'avois envoyé servir auprès de lui, s'empara de la ville de Fondi; et ce petit corps d'armée se rendit assez considérable pour devenir maître de la campagne, et bloquer de telle sorte la ville et château de Gaëte, qu'il lui ôtât la communication du reste du royaume, et l'empêchât de pouvoir plus recevoir de secours par terre. Pietro Crescentio, avec sept ou huit cents hommes qu'il avoit ramassés, attaqua la ville de Monte-Fusculo, capitale de la province qui porte le même nom, et résidence d'un président (qui est le titre qu'on donne aux gouverneurs de provinces), qu'il obligea d'en sortir, la prenant en fort peu de temps, ses troupes s'allant grossissant de jour en jour.

Dans la Pouille, Sabatto Pastore me donna avis qu'il étoit assez fort, ne trouvant rien qui lui résistât à la campagne, pour y exécuter quelque dessein considérable; et je lui envoyai l'ordre de marcher droit à la ville de Fogia (lieu fameux par la foire qui vaut six cent mille écus de rente, qui ne consiste qu'au péage des bestiaux qui paissent l'hiver dans les plaines de

la Pouille, et vont l'été chercher des pâturages dans les montagnes de l'Abruzze), dont il s'empara en fort peu de jours, et ensuite des villes de Lusciera et de Troja.

Dans une partie de la Calabre, Trussardo s'étant fortifié commença de s'y faire craindre, et prit quelques lieux importans, qui avoient fait difficulté de se déclarer dans notre parti. Dans une autre partie de la même province, il me fut demandé un chef, et quelque officier français avec lui : j'y envoyai un jeune avocat, nommé Paris, personne de résolution et de vigueur, accompagné du sieur de La Serre, qui ne fut pas moins heureux que les autres qui combattoient ailleurs sous mes commissions. Dans la Basilicate et la terre de Barri, le comte del Vaille et Matheo Christiano, assemblant du monde chacun de son côté, firent des prises assez considérables, et entre autres d'Altamura Matera, Gravina, Cassano, Bitento, et autres lieux. Les bandits commencèrent aussi à remuer dans l'Abruzze, et beaucoup de gens m'envoyèrent demander des commissions. Les succès de nos armes n'y furent pas plus malheureux; mais comme ils n'arrivèrent pas si tôt, je remets à en parler en son temps.

Les Espagnols recevant tous les jours de si mauvaises nouvelles, commencèrent à appréhender leur perte sérieusement, voyant que toutes choses me réussissoient avec tant de fortune, que je venois à bout de toutes mes entreprises, et croyant ne pouvoir plus prendre de confiance en la noblesse, avec laquelle ils soupçonnoient que j'avois d'étroites intelligences et pris de grandes mesures. Ce qui les confirma dans

cette opinion fût que le duc de Vairanne, levant le masque, m'envoya demander la commission de mestre de camp général dans la terre de Labour, sur les confins de l'Etat ecclésiastique. Le duc de Vietri, dont les terres sont proches de Salerne, ne crut pas les pouvoir conserver sans se rendre auprès de moi : il arriva dans ce temps à Naples, pour me venir assurer de son obéissance et de ses services. Beaucoup d'autres personnes de haute naissance, et des plus riches du royaume, desquelles il seroit trop ennuyeux de particulariser ici les noms, s'étant retirées dans la ville de Bénévent, m'envoyèrent exprès faire compliment en des termes fort obligeans : de quoi les Espagnols furent sensiblement touchés.

Je crus de mon côté ne devoir pas demeurer les bras croisés; et assemblant des troupes dans la ville, que je fis joindre par les milices de Nocera et de La Cave, j'envoyai attaquer la tour du Grec, que les ennemis avoient regagnée sur nous, qui fut prise en vingt-quatre heures; et de là je fis assiéger la tour de l'Annonciate, donnant le commandement de ce siége au mestre de camp Melloni. Les Espagnols envoyant à leur secours la galère de Saint-François de Borgia, les forçats qui étoient dessus se révoltèrent, prirent prisonnier le capitaine, et la firent échouer en terre, au même endroit où, trois jours auparavant, celle de Sainte-Thérèse avoit fait la même chose. La place dura trois jours, et m'ennuyant de sa résistance, je me résolus d'y aller en personne; mais je trouvai à mon arrivée que la nuit les ennemis l'avoient abandonnée et s'étoient retirés. Après la prise de l'Annonciate, je fis revenir les troupes qui l'avoient assiégée, pour

les faire partir le lendemain et tâcher de prendre Castel-à-Mare, lieu d'où les ennemis tiroient leurs vivres, n'en pouvant qu'avec peine recevoir de Capoue, et Gaëte en étant si dépourvue, qu'ils ne pouvoient recevoir aucune assistance de ce côté-là. Et comme le Melloni m'étoit nécessaire dans Naples, où il faisoit la charge de mestre de camp général, étant le plus ancien de nos officiers, je donnai cet emploi au sieur de Cerisantes, m'ayant été demandé un chef français. Il prit possession du commandement de ce petit corps, qui, étant en bataille prêt à marcher, se mutina, demandant de l'argent. J'envoyai leur en promettre pour apaiser ce désordre; mais les soldats lui perdirent le respect, le menaçant de le tuer s'il les pressoit davantage. Il vint m'en avertir afin d'y apporter remède: j'y courus aussitôt, et vis qu'à mon abord tous ces révoltés souffloient leurs mèches et les compassoient, se préparant à tirer sur moi, en me présentant leurs mousquets. Je leur demandai fièrement qui étoient ceux qui ne se fioient pas à ma parole, et ne vouloient pas m'obéir; un insolent me répondit: « C'est moi, et généralement tous les autres. » Je poussai mon cheval droit à lui, et mettant l'épée à la main, lui passant au travers du corps, je le tuai tout roide. « Y en a-t-il d'autres, m'écriai-je, qui veuil-« lent mourir de ma main? » Un de ses camarades me dit que c'étoit lui. « Vous ne le méritez pas, lui ré-« pondis-je, mais vous mourrez de celle d'un bour-« reau; » et le prenant par le collet, je le fis désarmer, et le faisant confesser par un aumônier du régiment, je le fis pendre à l'instant à un arbre. Tout le reste, étonné de ma résolution, mit les armes bas, et

me demanda pardon. Alors je leur commandai de marcher; et leur faisant voir de l'argent que j'avois fait apporter pour leur donner, je leur dis que, pour les punir de leur révolte, ils n'en recevroient de trois jours. Après quoi les ayant accompagnés un quart de lieue, je m'en revins dans la ville, d'où je détachai quelques gens pour s'aller saisir de La Cerra, passage qui nous étoit d'une extraordinaire conséquence; et ordonnai à Paul de Naples d'aller attaquer la ville de Nola. Elle se rendit en fort peu de jours, et voulut envoyer faire la capitulation avec moi, que ledit Paul de Naples n'observa pas, dont il fut puni quelque temps après, aussi bien que de tous ses autres crimes.

[1648] Gennaro et Vincenze d'Andrea s'étant ralliés ensemble, se servirent de cette favorable conjoncture pour me susciter un embarras des plus dangereux qui me soit survenu dans tout le temps que j'ai été dans Naples, dont, me démêlant avec vigueur et adresse, j'en tirai de l'avantage, et de l'accroissement en mon crédit et en ma réputation. Ils fomentèrent sous main l'aversion de la canaille avec les bons bourgeois et peuple civil, qui, à cause du mal qu'ils avoient souffert de leurs insolences, avoient autant de haine pour elle qu'ils s'y voyoient obligés. Ces gens, dont le bourg des Vierges étoit rempli, s'appeloient les *capes nègres*, et le menu peuple avoit pris le nom de *lazares* dès le commencement des révolutions, comme les révoltés de Flandre celui de *gueux;* ceux de Guienne de *croquans;* de Normandie, les *pieds-nus;* et les *sabotiers*, ceux de Beauce et de Sologne. Ces lazares s'en allant le jour de l'an, qui fut la plus belle et la plus glorieuse journée de ma vie,

enflés de tous nos bons succès, demander les étrennes dans le faubourg des Vierges, peuplé de trente ou quarante mille personnes, aux capes nègres, avec beaucoup d'insolence, un gentilhomme leur ayant répondu que leurs pilleries les avoient mis hors d'état de leur pouvoir faire des libéralités, un de ces coquins lui repartit qu'il lui donneroit quelque chose, ou qu'il lui arracheroit la moustache; et s'en étant mis en devoir, ce gentilhomme le tua d'un coup de poignard, et se retira dans sa maison. Ces lazares, animés par la mort de leur compagnon, envoyèrent aussitôt chercher du secours dans le Marché et dans les autres quartiers, dont il y courut bien trois ou quatre mille hommes, et il s'y commença une batterie qui fut suivie d'une escarmouche furieuse, désavantageuse néanmoins à la canaille, qui, outre le corps qu'elle avoit en tête dans la rue, étoit arquebusée des fenêtres. Cette nouvelle m'étant rapportée comme je sortois de table, mon premier soin fut d'envoyer renforcer tous nos postes et en redoubler les gardes, de peur que les Espagnols ne perdissent pas une si belle occasion qu'ils avoient de profiter de ce désordre pour en attaquer quelqu'un. Je commandai à Onoffrio Pisacani d'y marcher avec sa compagnie, pour tâcher d'apporter quelque remède à ce fâcheux accident. J'y courus aussitôt, suivi de mes gardes et de trois ou quatre de mes gens, ayant distribué tous les autres dans tous les postes, pour avoir l'œil sur tout ce qui s'y passeroit et m'en venir donner avis. Je menai avec moi Mazillo Caracciolo, mon grand écuyer, qui me pouvoit servir utilement, étant personne sage, aimé et accrédité dans toute la bourgeoisie, et capable de négocier

quelque chose avec celle de ce faubourg et la noblesse qui y demeure. J'avois ce jour-là un habit à l'italienne (le seul que j'aie fait faire dans tout le temps de mon séjour), qui, faute de trouver du drap, dont nous n'avions point dans la ville, étoit de gros de Naples vert en broderie d'or, et qui, pour être fort brillant et remarquable, me fut nécessaire pour me faire reconnoître de loin. A mon arrivée, je trouvai Onoffrio Pisacani blessé d'une arquebuse à la main, qui m'avertit qu'il y avoit dans le faubourg une étrange confusion, et avoit prudemment fait fermer la porte de la ville pour empêcher le grand concours des gens qui y accouroient de tous côtés, qui auroient accru le désordre, et rendu plus difficile à s'apaiser. Je fis signe de la main à tout le peuple que je trouvai amassé de m'écouter; et pour faire cesser la division, je défendis, sur peine de la vie, de prononcer de toute la journée les noms de lazares et de capes nègres, de parler de trahison, ni d'appeler personne rebelle, qui n'auroient fait qu'altérer davantage les esprits.

A peine avois-je achevé de parler, que quatre ou cinq coquins tiraillant un chirurgien qui, malheureusement pour lui, à cause de sa profession, se trouvoit habillé de noir, et l'appelant traître, rebelle et cape nègre, le vouloient assommer devant moi. Il se jeta fort effrayé à l'étrier de mon cheval, quand un boucher s'en vint avec un grand couteau pour lui couper la gorge; je lui déchargeai un coup de canne que je lui cassai sur la tête, et l'étendis à mes pieds. Un autre s'écriant que le peuple ne souffriroit pas d'être traité de la sorte, je lui fis passer mon cheval sur le ventre; et les ayant envoyés tous deux pri-

sonniers, je les menaçai de les faire pendre avant la nuit. L'on me donna une autre canne que je rompis sur d'autres mutins, et en fis de même jusques à la quatrième; ce qui fit que le tumulte s'apaisa, tous ces lazares me demandant pardon à genoux. Ensuite faisant ouvrir la porte de la ville, et y laissant mes gardes pour la garder, je n'en pris que six avec moi pour porter des ordres, Mazillo Caracciolo, le père Capece, et deux ou trois gentilshommes; et entrant dans le faubourg, je trouvai les lazares aux mains avec les capes nègres; et y ayant bien deux ou trois mille hommes de chaque côté, je criai à ceux du peuple de s'ouvrir; et, passant au milieu d'eux, je m'allai mettre entre les deux partis, faisant signe du chapeau qu'ils s'arrêtassent, et cessassent de tirer : ce qui fut fait à l'heure même, et avec un si grand respect, que, sans plus faire d'actes d'hostilité, ils écoutèrent avec beaucoup d'attention ce que j'avois à leur commander. Et pour lors, prenant la parole, je leur dis que je voyois avec une extrême douleur que tous les soins que je prenois de réunir le peuple civil avec le menu peuple étoient inutiles, par la haine qui se rallumoit entre eux à la moindre occasion, dans un temps où, ne devant avoir qu'un même intérêt, ils ne devoient aussi avoir qu'une même pensée; que l'oppression qu'ils avoient soufferte des Espagnols leur étant commune, ils devoient tous faire les mêmes souhaits pour s'en délivrer, et contribuer de tous leurs soins avec moi pour se mettre en liberté; mais que leurs partialités étant le plus grand obstacle que j'y rencontrasse, ils devoient s'appliquer à les faire cesser; ce que j'avois essayé jusques ici vainement de leur per-

suader, leur représentant ce qui étoit de leurs intérêts, auxquels ils devoient sacrifier leurs animosités, s'ils avoient de l'amour pour leur patrie; et qu'enfin, voyant mes raisons et mes exhortations si peu considérées, je serois forcé de recourir à des remèdes plus violens pour les contenir dans le devoir; et que j'étois tellement touché de ce dernier désordre, que j'emploierois toute sorte de rigueurs pour empêcher, par un grand exemple, qu'il n'en arrivât à l'avenir d'aussi dangereux que celui-ci, dont les ennemis n'auroient pas manqué de profiter, sans la précaution que j'y avois apportée. Je commandai que l'on fît planter deux roues et quatre potences dans le milieu du faubourg, pour donner de la terreur par les supplices des coupables de cette émeute. J'ordonnai en même temps à toutes les capes nègres de se retirer dans le couvent de Santa-Maria de la Sanita, et à Mazillo Caracciolo et au père Capece, mon confesseur, de s'en aller avec eux pour s'instruire du particulier de tout ce qui s'y étoit passé, et des auteurs de cet embarras, pour venir m'en rendre compte; après quoi je les irois trouver pour leur faire entendre mes volontés. Ils m'obéirent aussitôt, et marchèrent vers le lieu où je leur avois commandé de se rendre, après leur avoir défendu aux uns et aux autres, sur peine de la vie, de faire aucun acte d'hostilité. Et de là me tournant vers le peuple, je lui fis une sévère réprimande d'avoir, au lieu de recourir à moi pour me demander justice, eu la pensée de se la faire soi-même, et mettre toute la ville au hasard de retomber entre les mains des Espagnols, si je ne me fusse précautionné contre tout ce qu'ils pouvoient entrepren-

dre durant que tout le monde étoit occupé à venger ses passions particulières, abandonnant la défense publique pour contenter leurs animosités. Et ayant commandé qu'on me remît entre les mains, pour les faire châtier, ceux qui avoient commencé le tumulte, il se trouva qu'ils avoient été tués, et qu'ainsi le hasard en avoit fait la punition. J'envoyai l'ordre à Aniello Porcio, auditeur général, de venir informer de part et d'autre de tout ce qui étoit survenu, pour ordonner après tout ce que je jugerois être nécessaire. Je fis rouvrir la porte de la ville, et fis rentrer le peuple, enjoignant à tout le monde de se retirer chacun chez soi, et de mettre bas les armes : ce qui fut fait à l'heure même. Et faisant refermer la porte de la ville, j'y fis demeurer mes gardes, avec défenses expresses de laisser rentrer personne dans le faubourg.

Mazillo Caracciolo et le père Capece vinrent me rendre compte de ce qu'ils avoient appris des capes nègres, que j'allai trouver moi-même aussitôt pour leur faire une réprimande différente de celle que j'avois faite au peuple, leur disant que j'avois été fort surpris de leur emportement, m'attendant de trouver plus de sagesse en d'honnêtes gens, dont la plupart étoient gentilshommes ; que, connoissant l'insolence des lazares, ils ne se devoient pas commettre avec eux ; et qu'étant la plupart des enfans, ils les devoient mépriser, et n'entrer pas en discours avec eux ; qu'il falloit se retirer dans leurs maisons, et m'envoyer avertir de leur tumulte, sans prendre les armes contre des gens qui n'en avoient pas ; que j'y serois aussitôt accouru, leur en aurois fait justice, et donner le fouet dans les faubourgs aux plus mutins de

cette petite canaille; que je les priois, pour l'amour de moi, d'être plus sages une autre fois; que j'aurois un soin particulier de les protéger et garantir de toutes les insultes que l'on leur voudroit faire à l'avenir; que s'il y en avoit parmi eux d'affectionnés au roi d'Espagne, ils devoient mieux dissimuler leurs sentimens, lesquels, étant inutiles à son service, ne feroient que les mettre en péril, hasarder l'honneur de leur famille, et attirer le pillage de leurs maisons: de quoi je les mettrois à couvert, pourvu que, par un zèle trop indiscret, ils ne donnassent pas dans les apparences, qui me lieroient les mains, et m'ôteroient les moyens de les servir, comme j'en avois l'intention; et qu'après tout la conservation de ma personne étant nécessaire à celle de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils devoient s'y intéresser à bon escient, et non pas m'exposer tous les jours à de nouveaux périls, puisque leurs vies, leur repos et leur honneur ne dépendoient que de ma protection, dont ils avoient reçu, depuis mon arrivée, de si grandes preuves en tant de rencontres différentes.

Ils m'écoutèrent avec autant de patience que de soumission, et me protestèrent de ne jamais perdre la mémoire des obligations qu'ils m'avoient; et que, me devant toutes choses, ils emploieroient tout ce qu'ils avoient au monde pour le salut et la conservation de ma personne, pour qui ils feroient des vœux et des prières continuelles. En effet, quoique la plupart d'eux s'intéressassent au rétablissement des affaires des Espagnols, ayant la plus grande partie de leurs biens sur les gabelles, et qu'ils eussent une haine mortelle contre la populace, qui en avoit recherché

avec tant d'ardeur la suppression, et les avoit outragés en toute manière, ils eurent tant de ressentiment de la façon obligeante dont j'usois à leur égard, qu'ils ne se contentèrent pas seulement de prier Dieu pour moi avec toute leur famille; mais croyant que leur perte étoit inséparable de la mienne, ils veillèrent soigneusement à ma sûreté, en me découvrant toutes les conjurations qu'on pouvoit faire contre ma vie, et m'avertissant de toutes les entreprises des Espagnols dans lesquelles j'aurois pu courir quelque fortune. Je les assurai qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux et y demeurer sans aucune crainte, puisque je me chargeois de leur défense et de leur protection.

Je remontai aussitôt à cheval, et fis tout le tour du faubourg pour y laisser toutes choses en assurance et en repos; et poussant mon cheval à toute bride vers une rue où j'avois ouï tirer un coup de mousquet, j'y rencontrai une demoiselle fort éplorée, qui, se jetant à genoux devant moi, me demanda justice de la mort de son frère, qu'un soldat d'une compagnie que je rencontrai dans cette rue venoit de tuer d'une mousquetade à la fenêtre de son logis. Je m'adressai au capitaine pour savoir celui qui avoit tiré, nonobstant la défense que j'en avois faite, le coup étant parti d'auprès de lui : ce que m'ayant répondu ne pas savoir, le saisissant au baudrier, je le fis désarmer, et le mis entre les mains de deux de mes gardes, lui disant que sa vie me répondroit de l'action de son soldat; et commandant au père Capece, mon confesseur, de mettre pied à terre pour le confesser, j'envoyai querir le bourreau, que j'avois fait venir dans le faubourg pour retenir, par la terreur que don-

neroit sa présence, tout le monde dans le respect et le devoir. Le capitaine effrayé, me demandant la vie, m'assura qu'il me livreroit le soldat coupable : ce qu'il fit à l'instant; et les autres ayant témoigné la vérité de la chose, je lui fis rendre ses armes, et lui commandai, dès que l'exécution seroit faite, à laquelle je voulois qu'il assistât, de s'en retourner avec sa compagnie dans la ville. Le criminel ayant été confessé, et pendu par mon ordre aux grilles des fenêtres du mort, sa perte fut vengée sur l'heure, et sa sœur consolée autant qu'elle le put être d'une si prompte justice.

J'achevai ensuite la visite de tout le faubourg; et entendant du bruit dans une maison d'une rue écartée, je m'y rendis en diligence, et trouvai le sergent-major Gennaro Griffo, fils du vieux mestre de camp Bartholomeo Griffo, dont j'ai déjà parlé, que huit ou dix coquins armés, l'un d'un poignard, l'autre d'un grand couteau, traînoient à terre, et le reste lui tenant les épées à la gorge, prêts à le tuer de mille coups. Je leur commandai de le laisser, et de se retirer; mais voyant que malgré ma défense ils ne laissoient pas de persister dans leur dessein, je me jetai en bas de cheval l'épée à la main, et, entrant dans la maison, je commençai à les charger pour leur faire quitter prise. Le pauvre gentilhomme, se jetant à mes genoux, me pria de lui vouloir sauver la vie : je l'embrassai de la main gauche, et parai de l'autre main huit ou dix coups d'épée que ces canailles lui allongeoient entre mes bras; et sans une fortune extraordinaire ils m'auroient tué avec lui. Je le poussai dans une chambre basse; et sortant à la poursuite de ces insolens, je

joignis celui qui avoit allongé le dernier coup que j'avois paré, et qui m'avoit passé deux pieds derrière le corps. Je lui donnai un si grand coup, que je le jetai à deux pas de moi tout étendu, mon épée ayant ployé jusques à la garde sans entrer, pour avoir rencontré l'endroit, heureusement pour lui, où une basque de son collet de buffle croisoit sur l'autre; et se relevant à la hâte, il s'enfuit avec ses compagnons, que je suivis à coups d'épée sur les oreilles jusques à la grand' rue du faubourg, où je trouvai douze ou quinze cents hommes sous les armes, qui, ayant passé par les autres portes de la ville, avoient accouru au bruit, qui étoit parvenu jusques à eux, de ce qui se passoit dans le faubourg. Je les menaçai de les châtier rudement d'être revenus, contre la défense que j'avois faite; et leur commandant absolument de rentrer dans la ville, dont j'avois fait rouvrir la porte, j'étois surpris de voir qu'ils n'osoient marcher; et leur en ayant demandé la raison, ils me dirent qu'ils craignoient que je ne leur donnasse quelque coup de plat d'épée. J'en mis la pointe en terre, et m'appuyant dessus, je leur donnai parole de ne les point frapper s'ils m'obéissoient; ils mirent bas les armes, et, se jetant tous à genoux, me demandèrent pardon. Cette marque de soumission me fit juger que je pouvois encore faire quelque chose de plus que ce que j'avois fait; et envoyant querir par un de mes gardes Gennaro Griffo, je lui mandai qu'il pouvoit venir sur ma parole, et qu'il importoit même à sa sûreté. Il se rendit aussitôt auprès de moi; et le prenant de la main gauche, je tournai du côté de cette populace, et lui dis : « Vous voyez ce gentilhomme; je l'aime et le

« considère, et l'ai pris sous ma protection; de sorte « que si pas un de vous autre le fâche jamais ou lui « perd le respect; rien au monde ne m'empêchera de « le faire pendre. Où sont ces insolens qui l'ont tantôt « voulu assassiner? Qu'ils s'avancent, je leur pardonne « pour l'amour de lui; mais je veux qu'ils lui de-« mandent pardon à genoux, et lui viennent baiser « les pieds. » Ce qu'ils firent avec toutes les marques de repentance et de soumission imaginable; et l'embrassant, je lui dis devant tout le monde qu'il pouvoit demeurer en repos chez lui, puisque je prenois sa défense envers tous et contre tous, et que si désormais quelqu'un avoit la moindre pensée de l'offenser ou de lui déplaire, j'en ferois un si sévère châtiment, que cet exemple le feroit respecter de tout le peuple. Il se retira fort reconnoissant de l'obligation qu'il m'avoit, et fort satisfait d'avoir un si bon protecteur. Je remontai à cheval, et faisant rentrer tout le monde dans la ville par la porte de Saint-Gennaro, je la fis refermer; et après avoir fait une autre ronde par tout le faubourg, y laissant toutes choses tranquilles et dans un profond repos, je fis le tour pour m'en retourner par la porte Capouane.

A peine étois-je dans la ville, que j'ouis une alarme à un des postes, où je courus en diligence. Les Espagnols me croyant fort occupé à remédier à la confusion qu'ils avoient appris être dans le faubourg des Vierges, avoient cru se prévaloir de mon absence pour entreprendre quelque chose du côté de Sainte-Claire: mais ils furent bien trompés dans leur attente, quand, par les cris redoublés de tous les soldats de *vive Son Altesse notre duc et notre défenseur!* ils

furent assurés de ma présence : ce qui les obligea de se retirer, sans avoir fait le moindre feu depuis. »

En arrivant chez moi, je trouvai les sœurs et les femmes de ces misérables que j'avois envoyés prisonniers, qui, tout échevelées, et les larmes aux yeux, me venoient demander leur grâce. Cette journée m'avoit été trop glorieuse, et j'en étois trop satisfait, pour être en état de rien refuser : je la leur accordai de bon cœur, et envoyai dès l'heure même pour les faire mettre en liberté, à condition qu'ils seroient une autre fois et plus respectueux et plus sages. Ayant l'esprit fort satisfait d'une si belle journée, je me retirai chez moi pour me délasser de toutes les fatigues qu'elle m'avoit causées, et pour penser la nuit plus en repos à toutes les choses que j'avois à faire au lendemain. Et m'attachant à établir plus de police et plus de règle dans la ville, je pris une manière de vivre que je crus nécessaire, et que l'on trouvera être assez raisonnable, quoique difficile à pratiquer à toute autre personne moins laborieuse et moins vigoureuse que moi, qui n'y auroit pu résister, à moins que d'avoir le corps aussi bon que la nature me l'a donné.

Dès que je me levois, en m'habillant, l'on me venoit rendre compte de tout ce qui s'étoit passé la nuit à nos attaques; et les gens les plus considérables de la ville m'informoient de tous les désordres où il y avoit à remédier, et donnoient leurs avis sur tout ce qu'il y auroit à faire pendant la journée. J'allois ensuite me mettre dans ma salle sous un dais, appuyé contre une table, donner audience particulière, faisant tenir mes gardes suisses en haie pour empêcher que l'on n'approchât de moi qu'une personne à la fois,

afin que ceux qui avoient à me parler ne pussent être ni interrompus ni écoutés; et tenant un gentilhomme à côté de moi, je lui remettois entre les mains tous les placets qui m'avoient été donnés, ayant établi l'ordre de négocier par écrit pour éviter la confusion et soulager ma mémoire, écoutant néanmoins toutes les choses que l'on me vouloit dire, et répondant sur-le-champ à tout ce qui étoit de nature à le pouvoir faire. De là, je me mettois en chaise pour m'en aller entendre la messe tous les mercredis et samedis à Notre-Dame des Carmes, et les autres jours dans les églises où l'on faisoit quelque fête particulière, ou dans les couvens de religieuses où il y avoit des personnes de qualité, pour avoir par leur moyen correspondance avec leurs proches, et savoir d'elles tout ce que je pouvois faire pour leur service, m'acquérir leur amitié, et les engager dans mes intérêts par les soins que je prenois de les obliger en toutes sortes de rencontres. Par les chemins, je faisois arrêter ma chaise pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire. Les femmes venoient me demander des grâces, que je leur accordois ou refusois, sans les amuser, selon qu'il étoit raisonnable; et m'apportant la plupart une plume et de l'encre pour répondre à leurs requêtes, je le faisois tout autant qu'il étoit possible. J'avertissois dès le soir du lieu où je devois aller à la messe, afin que les dames de qualité s'y pussent rendre, ne venant point chez moi, pour n'être pas la coutume du pays. Dès que je l'avois entendue, je les allois aborder pour savoir d'elles ce qu'elles pouvoient désirer de moi; et les ayant écoutées toutes les unes après les autres sur les balustres de l'autel, je

leur expédiois toutes les grâces qu'elles prétendoient pour leurs frères, pour leurs maris et leurs parens. A mon retour, attendant que ma viande fût portée, je redonnois encore audience à tout ce qui se présentoit, et de là je me mettois à table. Durant mon dîner je faisois venir ma musique, qui étoit des meilleures de l'Europe, pour me divertir; elle étoit souvent interrompue par ceux qui avoient ou quelque avis à me donner ou quelque chose à me dire, ou par la signature des expéditions que l'on m'apportoit, qui d'ordinaire étoient de la hauteur de plus de quatre doigts. Je demandois mes chevaux au sortir de table, et en attendant que mes gens eussent dîné pour m'accompagner, je passois ce temps-là à donner des audiences : après quoi, montant à cheval, je m'arrêtois à tous les coins des rues où je voyois du monde attroupé, pour recevoir toutes les plaintes que l'on avoit à me faire, et m'informer de toutes leurs nécessités pour y pouvoir remédier. Je faisois de la façon le tour de toute la ville, que je trouvois tapissée, avec les acclamations et l'encens dont j'ai déjà parlé; ce qui a duré de la même force jusques au jour de ma prison : et dès que l'on eut eu le temps d'avoir de mes portraits, j'en trouvois à tous les carrefours sous des dais, avec des cassolettes devant. J'allois exactement visiter tous les postes, et y donnois tous les ordres nécessaires : après quoi je sortois de la ville pour aller prendre l'air, et le plus souvent me promener au Poge-Real, dont les jardins et les eaux sont les plus délicieuses choses du monde; les autres fois je faisois monter mes chevaux devant moi, et en montois souvent moi-même. A l'entrée de la nuit je me

retirois, écoutant et entretenant par le chemin tous ceux que je trouvois en avoir envie. En arrivant chez moi, les audiences recommençoient pour tous ceux qui se présentoient pour en avoir; et quand elles étoient finies, tous les officiers des postes et de tous les quartiers venoient prendre l'ordre, et demander des billets pour avoir de la poudre, que je leur donnois, suivant le besoin que je reconnoissois qu'ils en avoient. Le sieur chevalier de Forbin, en qui j'avois une entière confiance, la leur distribuoit, lui ayant donné le soin de la garder, après avoir reconnu qu'Aniello del Falco, général de l'artillerie, en faisoit une trop grande dissipation, n'ayant pas la force d'en refuser à tous ceux qui lui en demandoient, et y ayant trouvé tant d'abus, que même on l'avoit quelquefois vendue aux ennemis.

Le corps de ville et les *ottines* se rendoient tous les soirs chez moi, suivant l'ordre que je leur en avois donné; et pour lors je conférois avec eux de tous les moyens de faire subsister le peuple, et de lui faire fournir suffisamment tout ce qui étoit nécessaire à la vie. Le vin, que nous avions en quantité, étoit à si bas prix, que le meilleur ne revenoit pas à deux sols le pot: ce qui aidoit beaucoup à faire supporter au peuple le manquement des choses qu'on n'avoit pas en abondance. J'avois fait publier la viande de boucherie au rabais, suivant la coutume du pays; et l'adjudication en fut donnée pour un prix fort modique à un homme riche qui avoit été boucher, qui depuis plus de vingt ans en avoit toujours pris le parti. C'étoit une personne de laquelle le peuple avoit autrefois eu quelque soupçon, mais qui étant fort

agissante, fort entendue et fort zélée pour moi, ne nous laissa manquer de rien, et eut tant de soin de nous en faire venir de la campagne, que la grosse viande ne nous a jamais coûté plus de deux sous la livre : le veau, qui est en ce lieu-là des plus délicats, ne nous revenoit qu'à trois sous, non plus que la livre de jambon, de lard et de chairs salées. Nous tirions de la campagne si grande quantité de volailles, de gibier et de toute sorte de chasse, que nous l'avions quasi pour rien. Nous ne manquions pas de pigeons, plus délicats encore que ceux de Rome. Enfin, hors le pain, qui étoit un peu cher, toutes les choses nécessaires à la vie et à la bonne chère étoient à meilleur marché qu'en lieu du monde ; nous avions le plus beau et le meilleur poisson qu'on eût su voir, qui nous coûtoit fort peu de chose. Je tenois si exactement la main à la conservation de nos blés, que je résolvois tous les soirs avec ces messieurs de quel poids devoit être le pain, et quel prix l'on le devoit vendre, ordonnant combien le lendemain matin l'on devoit envoyer moudre de blé, et quelle quantité de farine on devoit distribuer aux boulangers, ne se tirant rien des greniers publics que sur des billets écrits et signés de ma main : et pour éviter le désordre et la confusion, j'avois réglé combien de fours cuiroient pour la soldatesque, laissant tout le reste pour le service des bourgeois et de la ville. Le soir, l'on retiroit des boulangers le prix du pain qu'ils avoient vendu, et l'on en conservoit l'argent, pour remplacer par l'achat d'autres blés ce que l'on tiroit des greniers ; et l'on m'apportoit des essais du pain que l'on devoit débiter, pour voir s'il étoit du poids et de la qualité que

j'avois ordonné. Nous ne manquâmes jamais de fruits, de légumes ni d'herbages; et ayant assez grande quantité de blé d'Inde, l'on en mêloit dans le pain des pauvres gens, qui par ce moyen l'avoient à plus bas prix. Outre cela, les villages de la campagne, depuis que nous en fûmes maîtres, apportoient vendre tous les matins du pain dans la ville, de même que ceux de Gonesse en apportent à Paris. Pour l'orge et le fourrage pour nos chevaux, nous n'en avons jamais été en trop grande nécessité.

Le réglement de toutes ces choses étant de la fonction du corps de ville, m'occupoit une partie du soir avec eux. Après je me retirois dans ma chambre, où quelquefois, me mettant au lit pour me délasser, j'y faisois trouver un des officiers de la chambre des comptes, un conseiller de la vicairie civile, un de la criminelle, et une personne du conseil de Sainte-Claire, pour me donner leur avis sur la différente matière des placets qui m'avoient été présentés la journée, que je faisois tous lire devant moi, ce qui me tenoit quelquefois deux ou trois heures, et n'en laissois pas un qui ne fût ou accordé ou refusé, faisant mettre le matin à la porte de ma secrétairerie une liste de tout ce qui m'avoit été présenté, où chacun alloit voir si son affaire étoit faite ou faillie, avec tant de ponctualité que je n'en ai jamais remis d'un jour à l'autre. Mais, pour me rafraîchir durant un si grand travail, nous buvions de toutes sortes d'eaux glacées, que l'on fait meilleures et plus délicieuses à Naples qu'en pas un endroit d'Italie. Après, donnant le bonsoir à ces messieurs, je me faisois apporter à souper, et retenois cependant quelques-uns de mes plus confidens pour me divertir

et m'entretenir avec eux. En sortant de table, je me promenois par ma chambre, et me faisois lire toutes les dépêches que j'avois reçues du royaume durant la journée, ordonnant les réponses, et faisant faire des extraits devant moi des principaux points : l'on y travailloit toute la nuit, et dès que j'étois éveillé le matin, l'on m'apportoit toutes ces lettres pour les signer. Mais pour ce qui regardoit mes négociations avec la noblesse, pour les tenir plus secrètes je ne montrois à personne les lettres que j'en recevois, et faisois toutes les réponses de ma main. Il étoit toujours près de trois heures quand je me mettois au lit, et j'ordonnois à mes valets de chambre de me réveiller à quelque heure de la nuit que ce pût être, pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire ; ce qui arrivoit ordinairement cinq ou six fois : mais je croyois ne devoir rien négliger dans l'état où j'étois, estimant que parmi un grand nombre de choses inutiles, l'on en pouvoit par hasard apprendre d'importantes. Ainsi, de quelque âge, qualité ou sexe que pussent être les gens qui me venoient demander, ils étoient aussitôt introduits auprès de moi. Voilà la manière dont je me suis toujours gouverné ; et puis dire avec vérité qu'en cinq mois de temps je n'ai pu prendre celui ni de manger ni de dormir à mon aise.

Je voulus remédier à la confusion que la fainéantise des gens qui portoient les armes causoit dans la ville, l'insolence que des soldats attroupés pouvoient faire plus facilement, l'incommodité de voir toujours des boutiques fermées, la nécessité où étoient réduits les gens de métier faute de travailler, et la tyrannie qu'exerçoient sur les pauvres bourgeois

ceux qui vendoient des denrées, étant armés. De sorte que je fis publier un ban et afficher par tous les carrefours de la ville, portant commandement à tous les artisans de retourner travailler à leur métier, à tous les marchands de rouvrir leurs boutiques; défenses à tous les soldats d'aller en troupe, de porter des armes à feu, ni de battre le tambour par la ville, hors l'heure de monter la garde; et à tous officiers de se faire suivre par leurs soldats armés quand ils iroient à leurs affaires particulières, acheter quelque chose, et principalement parler aux magistrats, recevoir ou solliciter leurs paiemens; à tous bouchers, boulangers ou autres vendant les choses nécessaires à la vie, d'avoir des armes à feu ni autres quelconques sur eux ou sur leurs étaux lorsqu'ils débiteroient leur marchandise, m'ayant été fait des plaintes que quelques uns d'eux avoient été assez insolens pour rançonner de pauvres gens et les forcer de prendre des choses qui ne leur plaisoient pas, et pour des prix dont ils n'étoient pas convenus; et généralement de frauder sur les poids ni sur les mesures, ni altérer les taux qui auroient été mis sur les denrées : le tout à peine de la vie.

L'exécution de ce ban fut si exacte, que depuis ce jour-là la ville de Naples fut plus paisible et plus en repos qu'elle n'avoit jamais été dans le temps de la plus profonde paix : toutes les boutiques y furent ouvertes, et garnies de toutes sortes de marchandises; tous les commerces s'y firent avec autant d'assurance que de liberté; il ne s'y vola pas la moindre chose du monde; l'on n'y voyoit point d'armes, et l'on n'y entendoit point de bruit; les artisans y ga-

gnoient leur vie du travail de leurs mains comme auparavant les révolutions, et l'on y véquit avec plus de douceur et de tranquillité que l'on n'y avoit jamais fait. Cet ordre, que les Espagnols n'y ont jamais pu établir dans le temps de leur autorité la plus absolue, et que je fis observer à l'heure même que je leur fis savoir ma volonté, surprit tout le monde, qui ne pouvoit pas s'imaginer que cela fût possible, et m'attira plus fortement l'amour et l'estime d'un chacun.

Les choses étoient en cet état quand les Espagnols, qui recherchoient ma perte et essayoient de me susciter tous les jours quelque nouvelle émeute, se servirent de la personne du duc de Tursi, qu'ils croyoient considéré parmi le peuple, pour y ménager quelque entreprise. Il s'adressa à un sergent-major nommé Alexio, et employant le crédit de l'internonce pour lui gagner un prêtre nommé Joseph Scopa, il leur fit proposer un abouchement avec lui: dont m'ayant rendu compte, je ne pus pas me persuader qu'un homme de son âge et de son importance fût capable de se laisser transporter à un zèle inconsidéré pour l'Espagne, jusques au point de faire une démarche si hasardeuse qu'elle n'auroit pas été excusable à un jeune homme. Ces deux personnes me dirent qu'elles étoient assurées qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'elles prendroient avec lui, et qu'elles avoient pénétré qu'il avoit dessein de leur proposer une entreprise sur ma personne, et en même temps de livrer aux ennemis l'entrée dans la ville; qu'elles avoient si bien joué leur jeu, qu'elles m'assuroient, le lendemain 4 janvier, de m'apporter sa tête. Je leur défendis, à peine de la vie, de rien entre-

prendre sur sa personne, dont je ne voulois point, si elles ne me la livroient en parfaite santé; mais surtout qu'elles prissent bien garde de ne me rien déguiser, et de ne pas engager ma parole pour assurance au duc de Tursi, que je croyois trop prudent pour se venir mettre autrement entre leurs mains, et se fier à des gens qui n'avoient aucun caractère qui les autorisât à pouvoir donner de sûreté. Je leur permis de prendre toutes leurs mesures pour le lendemain après dîner, leur ordonnant de venir à mon lever recevoir mes ordres, et me rendre compte de tout ce qu'ils auroient ménagé. Ils s'y rendirent ponctuellement, et m'apprirent que le duc de Tursi avec l'internonce, son petit-fils le prince d'Avelle, l'héritier de sa maison, et le secrétaire de don Juan d'Autriche, se trouveroient sur les trois heures dans l'église de Li Patri Luchezi, dans le faubourg de Chiaia; qu'ils me demandoient des gens pour pouvoir mettre en embuscade, et qu'ils me répondoient sur leur tête de me ramener deux heures après le petit-fils et le grand-père, le secrétaire de don Juan d'Autriche, et sa personne même, que l'on leur faisoit espérer qu'il se rendroit à cette conférence. Je leur commandai surtout de prendre bien garde à ne faire aucun outrage à la personne de l'internonce, qui leur devoit être sacrée aussi bien qu'à moi, puisque d'avoir le Pape ou favorable ou contraire dépendoit absolument ou la ruine ou l'établissement de nos affaires.

L'heure étant venue, et le duc de Tursi s'y étant trouvé avec son petit-fils le prince d'Avelle, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, et don Prospero Suardo, cavalier de beaucoup d'esprit et fort ennemi du peuple,

ils me mandèrent que le secrétaire de don Juan étoit allé querir son maître, que ces messieurs leur faisoient espérer de faire venir, afin de leur confirmer toutes les conditions avantageuses qu'ils leur promettoient pour le peuple, et que si je voulois me donner un peu de patience, ils le prendroient prisonnier avec les autres. Je jugeai que les Espagnols ne consentiroient pas qu'il se hasardât si légèrement, et que pour faire un beau coup ils perdroient celui qu'ils avoient entre les mains; de sorte que je leur mandai qu'ils se contentassent des personnes du duc de Tursi, du prince d'Avelle, et de don Prospero Suardo : et craignant l'insolence du peuple, et qu'il ne se trouvât dans la troupe quelques-uns assez brutaux pour les assommer par les chemins, je les envoyai escorter par la compagnie de mes gardes, fis trouver trois chaises pour les apporter plus commodément, et donnai ordre au capitaine de mes gardes de leur aller faire compliment sur leur disgrâce, et me les faire conduire aux Carmes, où je les attendrois. Le duc de Tursi reçut fort mal ma civilité, plus enragé de son imprudence de s'être ainsi livré lui-même entre les mains du peuple, que de sa prison; et dit, avec assez d'emportement, à Augustin de Lieto que s'il avoit cru qu'il eût été engagé dans mon service quand avec ses galères il l'avoit rencontré passant à Naples dans une felouque, qu'il l'auroit fait pendre à l'antenne de sa capitane. Et ayant fait éclairer toutes les fenêtres des rues par où il devoit passer, tout le peuple étant sous les armes, l'on lui fit voir toutes les boucheries garnies de viande en abondance, quantité de volailles, de gibier et de venaison pendant aux boutiques, et

le Marché rempli de tables couvertes de pain, comme si c'eût été ce qui restoit du débit de la journée : ce qui lui donna grand mal de cœur, ne voyant que misère du côté des Espagnols. Il trouva une garde d'infanterie devant le couvent des Carmes où je logeois, mes gardes suisses en haie sur le degré, mes gardes de même dans ma salle, étant revenus de l'accompagner, et vingt-quatre estafiers avec chacun un flambeau de cire blanche, mon appartement richement paré et fort éclairé. Je le fis recevoir au bas du degré par plus de trente gentilshommes et cinquante officiers; et je l'attendois dans ma salle avec Gennaro, quelques cavaliers et tous les chefs du peuple, et les principaux officiers des troupes. Je lui fis toutes les caresses et honneurs possibles, lui offris la main plusieurs fois, qu'il refusoit avec un abattement incroyable; je le pris par la main et le menai dans ma chambre, où, nous étant assis, nous entrâmes dans une fort grande conversation. Elle commença par un compliment que je lui fis sur son malheur, lui disant que ceux qui portoient une épée étoient sujets à de pareils accidens, qui ne devoient ni étonner ni surprendre une personne d'esprit et de cœur comme lui; que, quelque utilité que je pusse tirer de sa prise, je ne laissois pas de compatir à son affliction, que j'essaierois d'adoucir par toute la courtoisie et tous les services imaginables; et qu'enfin je lui promettois qu'il recevroit de moi le même traitement que je voudrois que l'on me fît si le malheur m'avoit mis à sa place. Mais que si j'osois lui dire mes sentimens sans le choquer, je lui dirois que je n'aurois jamais cru qu'un homme de son âge et de son expérience eût été capable de se fier à un prêtre et à

un soldat de fortune, à la parole desquels il ne devoit pas avoir pris tant de confiance, puisqu'outre qu'ils n'avoient pas assez d'honneur pour tenir celle qu'ils donneroient, ils n'avoient pas aussi assez de crédit ni n'étoient en un poste assez élevé pour la pouvoir garder, ni donner aucune sûreté pour l'exécution de leurs promesses, quand ils en auroient eu l'intention; qu'il y avoit quelques jours qu'ils m'avoient rendu compte de ce qu'ils traitoient avec lui, qu'ils n'auroient pas continué sans ma permission; et que, sans lui vouloir faire considérer l'obligation qu'il m'avoit, je devois l'informer que leur première pensée n'avoit été que de lui couper la tête pour me l'apporter; que cette proposition m'ayant fait de l'horreur, je leur avois défendu de rien entreprendre contre sa vie, dont la leur me répondroit; mais que s'ils me le pouvoient amener sans lui faire courir de fortune, j'approuvois leur dessein, et les en récompenserois comme d'un service signalé; et que, quelque profit que mon parti pût recevoir d'ôter à nos ennemis une tête si propre à donner de bons conseils, et une personne si capable, par sa valeur et son expérience, de leur rendre des services considérables, j'aimois mieux le souffrir, et me priver des avantages que je pouvois recevoir de sa prison, que de voir exposer, pour mes intérêts, à quelque péril un homme dont le mérite, la naissance, la vertu et la réputation m'avoient donné tant d'estime et de vénération pour lui. Il me remercia d'un discours si obligeant, et m'avoua qu'il reconnoissoit qu'il s'étoit bien légèrement hasardé, et avoit fait le tour d'un jeune homme; mais qu'il auroit bien risqué davantage pour le service de son roi; et qu'ayant à trai-

ter avec un peuple léger et rebelle, il falloit de nécessité se sacrifier, puisqu'il n'y avoit personne dans la ville capable de lui donner de sûreté que moi seul, à qui il n'avoit garde de s'ouvrir, le principal point de ce qu'il avoit à négocier ne pouvant être que contre moi, comme le plus dangereux ennemi de l'Espagne, du malheur ou prospérité duquel dépendoit sa bonne ou mauvaise fortune. « Vous voyez, ce lui dis-je, le soin « particulier que le Ciel prend de ma conservation, « puisqu'il punit sévèrement les desseins que l'on « peut avoir contre ma personne. » Il me dit qu'il s'en apercevoit à ses dépens; mais que j'étois trop généreux pour lui vouloir mal de tenter toutes sortes de moyens de conserver une couronne sur la tête d'un maître aux intérêts duquel son honneur, son devoir et son inclination l'attachoient si puissamment; qu'il me plaignoit de m'être engagé dans une entreprise qui ne me pouvoit qu'être ruineuse à la fin, et qui devoit vraisemblablement me coûter la perte de la réputation et de la vie; qu'une personne de ma qualité et de mon mérite devoit employer son courage et faire les belles actions que je faisois tous les jours pour un sujet plus juste et plus honnête, et pour une meilleure cause; qu'il étoit honteux qu'un homme comme moi, qui devois être à la tête des armées royales, dont le commandement ne me pouvoit manquer, quelque parti que je voulusse suivre, ou de France ou d'Espagne, fût venu se faire le chef d'un peuple révolté; que cet emploi trop indigne de moi terniroit toute la gloire que je pourrois acquérir, quelque chose d'extraordinaire que je fisse; que je n'avois qu'à craindre et rien du tout à espérer dans ce que je tentois;

que la monarchie d'Espagne étoit si établie, avoit tant de puissance et de si grandes ressources, que l'on ne pourroit jamais impunément essayer de l'ébranler; que si la suite de mon bonheur venoit à lui donner de l'inquiétude, elle enverroit contre moi de telles forces et de terre et de mer, que je m'en trouverois accablé; que mon ambition avoit déjà donné tant d'ombrages à la France, que je n'en devois attendre aucun secours; que le départ de son armée navale m'en devoit avoir suffisamment éclairci, qui n'avoit pas voulu me débarquer aucun secours, et avoit mieux aimé ne pas perdre la flotte d'Espagne (ce qu'elle avoit pu faire avec grande facilité et sans aucun péril), que de gagner une victoire, et faire une si belle action dont j'aurois pu me servir pour m'établir; que l'intention de la France n'étant autre que de s'emparer du royaume de Naples, elle vouloit laisser manquer le peuple de toute assistance, afin que la nécessité et le désespoir l'obligeassent à se jeter entre ses bras; que j'en serois considéré comme son plus grand ennemi, mon intérêt particulier m'engageant de m'opposer à ses avantages, et ne croyant pas trouver de plus grand obstacle qu'en ma personne, qu'elle essaieroit de perdre par toutes sortes de voies, comme j'avois pu reconnoître par la conspiration qu'avoit ménagée contre moi l'un de ses ministres; que le peuple, qui m'obéissoit avec joie, m'abandonneroit dès que la fortune cesseroit de m'être favorable; que mon bonheur me faisant aimer, mon malheur me rendroit odieux, et feroit mon crime; qu'au moindre mauvais succès il m'en rendroit responsable; que l'exemple du prince de Massa me devoit tenir en continuelle in-

quiétude, et qu'enfin j'étois toujours exposé au poison, à l'assassinat et aux séditions; et que connoissant mieux que moi leur naturel défiant, léger, cruel et turbulent, il m'assuroit que je ne pourrois éviter, pour récompense de tous les services que je leur rendois, de me voir un jour déchirer et traîner par les rues; qu'il croiroit par ce sacrifice sanglant apaiser le ressentiment de l'Espagne; qu'il y avoit des gens dans la ville assez éclairés pour juger qu'il faudroit un jour retourner sous leur première domination; que le peuple civil et les honnêtes gens étoient persuadés de cette vérité, et que les autres venant à ouvrir les yeux recourroient à la clémence de leur roi, et ressentiroient les effets de sa bonté quand ils voudroient, et dont il seroit volontiers la caution, et leur répondroit de sa tête; que le soin que je prenois d'empêcher les saccagemens et les brigandages me perdroit, puisque la canaille ne trouvant plus à profiter de leur révolte se lasseroit de fatiguer et de porter les armes sans prévaloir de leurs peines, et seroit la première à recourir au pardon, ne s'imaginant pas avoir rien à craindre, étant une victime indigne de la colère de son maître, qui n'auroit pour elle que du mépris, et s'apaiseroit par le châtiment et le supplice de quelques uns de ses chefs; que la noblesse, sans la réunion de laquelle je ne pourrois jamais rien faire, ayant autant d'honneur que de naissance, ne se sépareroit jamais de son devoir, et auroit pour moi une haine éternelle, me considérant comme le tyran de sa patrie et un prince ambitieux qui vouloit en envahir la souveraineté, et qui l'empêchoit de se venger sur le menu peuple du saccagement de ses maisons, du massacre de ses pro-

ches, et de tant d'outrages qu'elle en avoit reçus; mais que l'amitié qu'il avoit toujours eue pour feu mon père, et celle qu'il avoit pour moi, l'obligeoient à me conjurer de prendre garde sérieusement à moi, étant plus près de l'échafaud que du trône; que devant être fort mal satisfait de l'abandon de la France, l'Espagne seule pouvoit satisfaire à mon ambition si je voulois recourir à elle; et qu'il me pouvoit répondre qu'ayant assisté si puissamment ceux de ma maison durant la Ligue, si j'avois dessein de me venger, comme, à dire le vrai, le traitement que j'avois reçu m'y convioit, l'on me feroit des partis si avantageux que j'aurois sujet d'être satisfait.

Je lui repartis que de la manière que j'avois disposé les choses, les Espagnols étoient plus en péril que moi; que je leur avois déjà ôté la communication de tout le royaume, et par conséquent coupé les vivres; que je savois qu'ils en manquoient, et que nous en aurions dans peu de jours en abondance; que les bourrasques et les tempêtes de la saison, si contraire à la navigation, leur empêcheroient d'en tirer par mer; qu'ils avoient été près d'abandonner ce qu'ils tenoient de la ville, et les châteaux même, pour n'avoir pas de quoi les conserver; qu'ils s'étoient trouvés en telle extrémité, qu'ils n'avoient que pour vingt-quatre heures de vivres, sans la galère qui leur en avoit apporté si heureusement; que des miracles pareils ne se faisoient pas tous les jours; que s'ils avoient une puissante armée, il savoit bien qu'elle étoit devenue inutile par le manquement de matelots et de soldats, dont ils n'avoient pas suffisamment pour l'armer et pour garnir leurs postes; que leurs galères, par sa

prison, manquant de chef, et ne s'en rencontrant point d'assez expérimenté pour remplir sa place, elles ne pourroient quasi plus servir ni se rendre considérables; que l'armée de France reviendroit bientôt; que ses officiers auroient des ordres si précis, qu'ils ne manqueroient pas de faire leur devoir, et ne laisseroient pas perdre comme ils avoient fait l'occasion de ruiner la flotte d'Espagne (ce qu'ils recouvreroient fort aisément, la trouvant encore à leur retour plus foible et plus désarmée); que j'avois envoyé un gentilhomme en France pour y apprendre ce que de tout ce qui étoit arrivé l'on ne savoit que confusément, et rendre compte de toutes choses; que j'étois assuré de toutes sortes de secours; que l'armée ne s'étoit retirée que pour aller faire de l'eau, et joindre un nombre considérable de vaisseaux qui s'armoient en Provence, et qu'il la reverroit bientôt paroître plus forte de moitié qu'il ne l'avoit vue la première fois; qu'elle m'amenoit force navires chargés de blés dont j'avois nouvelle, et des troupes que l'on y faisoit embarquer; qu'elle avoit l'ordre de me donner des munitions et des gens, et qu'avant qu'il fût trois semaines j'aurois un corps fort considérable de Français, et les meilleurs officiers que nous eussions dans le royaume, pour mettre pied à terre quand je leur prescrirois, et en tel endroit que je le jugerois à propos; que la cour étoit trop persuadée de mon zèle et de ma fidélité envers la couronne pour en prendre ombrage; que je n'agissois que suivant les instructions que j'en avois reçues; qu'elle n'avoit nulle pensée d'envahir le royaume de Naples; qu'elle donneroit à ses peuples toute sorte d'assistance, sans autre intérêt que celui de

protéger ceux qui avoient recours à elle, comme elle avoit si glorieusement témoigné en tant d'endroits de l'Europe; qu'elle se contentoit de voir chasser les Espagnols d'un royaume tyrannisé par eux depuis tant de temps, et qu'elle laisseroit à ceux du pays le choix du gouvernement qu'ils voudroient suivre, et celui d'un maître s'ils jugeoient qu'il leur fût nécessaire d'en avoir un; reconnoîtroit et appuieroit de toutes ses forces qui que ce fût qu'ils voulussent élever sur leur trône; qu'elle ne vouloit point donner de jalousie à l'Italie, n'ayant autre pensée que de la mettre en repos et en liberté; que l'abaissement de ses ennemis élevoit suffisamment sa puissance, et qu'elle gagnoit assez d'avoir ligué avec elle toutes les forces de terre et de mer qu'ils perdroient avec le royaume de Naples, qui étoient les plus considérables qui se fussent opposées au cours de ses victoires; que ses galères trouveroient peu d'opposition et de résistance en celles d'Espagne, dépourvues d'un chef si considérable que M. le duc de Tursi; et que pour moi, étant plus obéissant que n'étoient anciennement les bachas de Turquie, elle ne doutoit point que je n'allasse lui porter ma tête et rendre compte de mes actions au premier ordre qu'elle m'en enverroit; qu'il ne falloit pas l'accuser de la méchante conduite de l'abbé Basqui, des embarras qu'il m'avoit suscités, et de la conspiration qu'il avoit faite contre ma vie; que jamais l'on ne s'étoit servi de pareils moyens, qui faisoient horreur à toute notre nation, et que sa générosité n'avoit jamais pratiqués; qu'il savoit mieux que moi par quel esprit ce galant homme avoit agi, puisqu'il étoit pensionnaire d'Espagne; que cette vérité

seroit bientôt éclaircie, et que je serois blâmé de ne l'avoir pas puni, ce que j'aurois fait si je n'avois pas respecté son caractère; que la puissance de la monarchie d'Espagne n'étoit plus à craindre comme elle avoit été par le passé; qu'elle étoit épuisée et d'hommes et d'argent, et ne pouvoit que faire foiblement une guerre défensive en Flandre, en Catalogne et dans l'Etat de Milan; qu'elle apprendroit bientôt le siége de Crémone par la déclaration en notre faveur de M. le duc de Modène, et que l'attaquant vigoureusement comme je faisois dans ce pays, elle seroit hors d'état d'y résister; que j'étois déjà le maître de la campagne dans tout le royaume, et le serois bientôt de cette ville et de ses châteaux; que j'avois tant de forces dispersées en différens endroits, que quand je voudrois les réunir, je mettrois plus de vingt-cinq mille hommes ensemble; que les ennemis n'osant plus paroître, étoient renfermés dans leurs forteresses, qui ne tarderoient guère à tomber entre mes mains, étant dépourvues de toutes choses, et n'ayant pas assez de monde pour leur défense; que le peuple de Naples n'étoit plus ni cruel ni turbulent; que j'avois su l'apprivoiser; qu'il étoit si bien discipliné et en si bon ordre par mes soins, qu'au lieu d'insolences et de tumultes, je n'y trouvois que respect et qu'obéissance; qu'il me craignoit, bien loin que je le dusse craindre, et que les services considérables que je lui avois rendus m'avoient tellement accrédité, que mon pouvoir n'étoit établi que sur l'amour et l'estime universelle; que mon autorité n'étoit plus contestée de personne, et que l'on ne disputoit plus dans Naples, ni il n'y avoit plus de contestation parmi le monde,

que celle de me témoigner à l'envi plus de déférence et de soumission; que la populace étoit désaccoutumée de ses violences et de ses brigandages; que le peuple civil reconnoissoit tenir de moi la conservation de leurs biens et de l'honneur de leurs familles, et qu'ils avoient plus de zèle, d'affection et de respect pour moi que les lazares; et qu'enfin pour la noblesse, il ne savoit peut-être pas le fond de leur pensée, ni ce qu'elle avoit dans le cœur, et que je voyois bien qu'il ignoroit mes intrigues, mes négociations secrètes, et les mesures que j'avois prises avec elle; qu'elle ne pouvoit plus tenir dans Averse, dont la prise seroit suivie du débandement de leurs troupes; que la plupart de ces messieurs prendroient aussitôt le chemin de leurs terres, ce qui donneroit assez d'inquiétude à l'humeur défiante des Espagnols; et qu'après tout cela je lui laissois à juger par tout mon discours si j'étois en état d'espérer ou de craindre; que pour le trône, je n'y avois jamais aspiré, et que pour l'échafaud, je n'étois pas prêt d'y monter, mais bien d'y faire monter qui il me plairoit.

Il parut fort étonné de tout ce que je lui venois de dire; et, retournant sur son sujet, il me demanda ce que je voulois faire de lui. « Vous bien garder, lui « dis-je, et vous traiter avec toute la courtoisie ima- « ginable. — Mais à quoi vous peut être bon un « homme de quatre-vingts ans, me répondit-il? Une « rançon, dans la nécessité où vous êtes, vous seroit « plus profitable que ma personne; si vous voulez « en traiter, je vous ferai ponctuellement compter à « Gênes la somme dont nous conviendrons. — Il n'y « en a point d'assez forte pour faire sortir de mes

« mains un homme de votre portée, repartis-je; et « j'en puis tirer de si grands avantages, que quel- « que besoin que j'aie d'argent, il ne faut pas penser « de m'en proposer, puisque j'estimerois moins un « million que de vous avoir. » Il me conjura du moins d'avoir compassion de la jeunesse de son petit-fils, qui étoit le seul espoir de sa famille et son unique héritier. « Vous êtes un homme, lui répondis-je, d'une « fermeté romaine : je n'ai reconnu de foible en vous « que celui-là, dont je veux me prévaloir ; et puis- « que c'est un dépôt si sacré et si considérable, je « ne veux pas m'en dessaisir, puisque, dans l'âge où « vous êtes, s'il vous arrivoit un accident, je perdrois « tout, et je ne pourrois profiter de votre prison. » Il me pria de les laisser aller tous deux sur leur parole : ce que je n'eus garde de lui accorder, leur présence étant nécessaire à mille ménagemens ; et comme j'attendois mon frère le chevalier, en cas que dans son passage il tombât malheureusement au pouvoir des ennemis, j'étois bien aise d'avoir un échange tout prêt pour l'en retirer. « Quel moyen, me dit-il donc « en soupirant et les larmes aux yeux, puis-je avoir « de me voir, et mon petit-fils, en liberté? — Il n'y en « a qu'un seul, lui repartis-je, que je ne vous con- « seillerois pas et n'oserois vous proposer, s'il n'y « avoit dans votre famille l'exemple d'un des plus « grands hommes de son siècle : c'est de faire comme « fit André Doria, qui, à la vue de Naples, passa « avec toutes ses galères du service de France à ce- « lui d'Espagne; faites aujourd'hui de même. Il crut « en avoir été méprisé; et vous avez plus de sujet de « vous plaindre avec justice de vous avoir si légère-

« ment exposé pour l'intérêt de leur couronne. —
« Ah! se récria-t-il, que vous me connoissez mal!
« Je souffrirois plutôt mille morts que de faire une
« semblable lâcheté; et quoique j'aime tendrement
« mon petit-fils, je l'égorgerois de ma main, si je le
« croyois capable d'avoir jamais une pensée pareille;
« et je lui donne dès à cette heure ma malédiction
« s'il se sépare en toute sa vie, pour quelque raison
« que ce puisse être, du service du Roi mon maître.
« — Vous m'avez forcé, lui répondis-je, de vous
« donner cette douleur; mais je vous ai dit franche-
« ment le seul prix que peut avoir la liberté de deux
« personnes si considérables. »

Je me levai aussitôt, et croyant qu'il avoit besoin de se reposer, je lui voulus quitter mon appartement, qu'il ne voulut pas accepter, quelque presse que je lui en fisse; mais il me pria qu'il pût aller coucher dans quelque autre couvent où il fût plus en repos, et hors du tracas de tout le peuple et des gens de guerre, qui ne bougeoient de chez moi. Je lui envoyai aussitôt apprêter le logement du général, dans le couvent de Saint-Laurent; et faisant venir un carrosse pour le conduire, il fut bien aise de s'aller retirer. Je lui fis porter du linge par deux de mes valets de chambre, avec ordre de demeurer à le servir. Je détachai, pour le garder, quinze de mes gardes avec un officier, et commandai à un gentilhomme polonais qui étoit à moi, et qui parloit fort bien italien et espagnol, de demeurer auprès de lui et de veiller continuellement sur ses actions, empêcher qu'il ne communiquât avec personne, et qu'on ne lui parlât point sans mon ordre; et l'officier de mes gardes eut celui de suivre ponc-

tuellement tous ceux que lui donneroit, de ma part, ce gentilhomme polonais. Pour la personne de don Prospero Suardo, je le fis conduire à la Vicairie, où il fut resserré et traité comme les autres prisonniers, pour avoir voulu, dès le soir même, négocier avec quelques gens qu'il rencontra. Le duc de Tursi ne voulant point que son petit-fils se séparât d'auprès de lui, le fit coucher dans sa chambre, quoique je lui en eusse fait préparer une autre. Mes officiers furent aussitôt pour leur porter à souper; mais ce bonhomme avoit le cœur si serré, qu'il ne mangea qu'un peu de fruit et un morceau de confitures, et but un verre d'eau glacée. Il ne voulut pas même se déshabiller pour se mettre au lit; il ne fit que se coucher dessus, et passa la nuit sans dormir, avec beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain matin j'envoyai le visiter et apprendre des nouvelles de sa santé par le sieur chevalier de Forbin, et savoir s'il vouloit entendre la messe; et lui ordonnai, en ce cas, de l'y accompagner, et lui dire que si l'après-dînée il vouloit aller à la promenade, je l'irois prendre dans mon carrosse pour l'y mener, et tâcher à le divertir du chagrin de sa prison. Ensuite de ce compliment, il lui présenta de ma part douze bassins de fruits et de confitures, quantité de gibier et de volailles, un sanglier, et d'autre venaison qui m'avoit été envoyée de la campagne. Je lui fis dire aussi que s'il vouloit faire venir de ses gens pour le servir, je lui en donnerois la permission, aussi bien que d'écrire pour ses affaires particulières; et que puisqu'il étoit mon prisonnier, je lui donnerois la main-levée du revenu de toutes les terres qu'il avoit dans le royaume, que j'avois fait saisir durant le temps

qu'il étoit les armes à la main contre moi. Il écrivit quelques lettres à Gênes à ses parens, et une à son maître d'hôtel pour lui envoyer un valet de chambre et un cuisinier, que je fis tenir aussitôt après que je les eus vues. Il alla entendre la messe dans l'église, où au sortir, voyant beaucoup de peuple attroupé, il commença à leur faire une exhortation de la fidélité qu'ils devoient avoir pour l'Espagne. Elle fut bientôt interrompue par ceux qui étoient auprès de lui de ma part, qui le remenèrent aussitôt dans son appartement, et m'envoyèrent rendre compte de ce qui s'étoit passé. Et comme je me disposois à l'aller voir au sortir de mon dîner, tout le peuple étant fort scandalisé de son procédé, quelques-uns me demandèrent ce que je voulois aller faire chez lui, et qu'il ne méritoit pas que je lui fisse cet honneur et me donnasse cette peine. Je lui renvoyai le même chevalier de Forbin lui dire que par son zèle indiscret il m'avoit ôté la liberté de l'aller voir, et que puisqu'il abusoit de celle que je lui donnois avec tant de courtoisie, s'il n'étoit plus sage une autre fois, il me forceroit à ne la plus continuer et le faire resserrer. En effet, les personnes qui ne m'aimoient pas, et qui ne cherchoient que les occasions de me nuire, firent malicieusement semer par la ville que sa prison n'avoit été qu'un artifice des Espagnols, pour me donner le moyen de traiter avec eux sans soupçon : ce qui fut cause que je ne le vis point durant tout le temps qu'il demeura mon prisonnier.

Gennaro et Vincenze d'Andrea, qui ne demandoient qu'à brouiller, firent faire une émeute sur le sujet des bruits que j'ai déjà dit qu'on avoit fait courir, et dont ils étoient les auteurs. Il s'attroupa quelques

gens pour aller au couvent de Saint-Laurent lui couper la tête; j'y courus, et ma présence dissipa aussitôt cette sédition. Et m'en étant revenu aux Carmes, Gennaro me vint faire une belle proposition, qui fut que, pour satisfaire aux ombrages que donnoit au peuple la prison du duc de Tursi, qu'il croyoit concertée, il falloit le sacrifier à ces défiances, aussi bien que le prince d'Avelle et don Prospero Suardo, et leur faire publiquement couper la tête dans le Marché; que ce spectacle le réjouiroit davantage, et lui seroit plus agréable que le retour de l'armée navale de France et le débarquement de tous les secours qui lui étoient si nécessaires. Je fus surpris de sa brutalité, et je lui répondis que si son ignorance ne lui servoit d'excuse, je le ferois châtier d'avoir la hardiesse de me venir proposer une action si infâme; que s'il n'étoit plus raisonnable une autre fois, et s'avisoit jamais de me parler de choses pareilles, que je ne lui pardonnerois pas, et lui ferois connoître que je n'aimois pas à répandre le sang innocent, mais seulement celui des personnes convaincues de crimes; et que cela eût été bon à faire à lui ou à Mazaniel, qui n'agissoient que comme des bêtes, sans justice, et sans raisonnement ni discrétion.

Le lendemain matin, je renvoyai le chevalier de Forbin faire à mon prisonnier un compliment, et apprendre des nouvelles de sa santé, avec ordre, s'il vouloit se conduire avec plus de prudence qu'il n'avoit fait le jour précédent, de le mener à la messe. Il le promit; mais ne pouvant s'empêcher de haranguer le peuple, il m'obligea de ne le plus laisser sortir : et l'après-dînée je le fis conduire au palais du marquis

de Terracuse, que je lui avois fait préparer et meubler fort proprement. Le prince d'Avelle, naturellement plus modéré que son grand-père, lui fit de grandes leçons sur l'indiscrétion de son zèle, qui leur faisoit perdre la liberté que je leur accordois. Le duc de Tursi m'envoya demander la permission de voir son maître d'hôtel pour l'envoyer à Gênes (pour quoi je lui fis donner un passe-port), et les officiers de ses terres, pour régler avec eux quelques affaires domestiques; à quoi je consentis, à condition qu'il ne leur parleroit que tout haut, et en présence du chevalier de Forbin et de celui qui le gardoit. Il me manda que le marquis del Vaast son neveu lui avoit donné un coursier pie, le plus beau qui fût dans tout le royaume, et qui étoit dans l'une de ses maisons: je l'envoyai chercher, et lui fis mener, croyant qu'il en vouloit faire un présent à don Juan d'Autriche; mais il me l'envoya, et me pria de le vouloir garder pour l'amour de lui. Je le reçus de bon cœur, quoique, à dire la vérité, ce n'étoit que me donner une chose qui étoit à moi, puisque, quand je donnai l'ordre de le faire venir, il avoit été pris par des officiers de mes troupes qui me l'envoyoient.

Je vis venir, le 6 janvier au matin, un trompette des ennemis, avec un passe-port du baron de Vatteville, pour me demander qu'il fût permis à don Pedro de La Molta-Sarmiento, premier maître d'hôtel de don Juan, de venir visiter le duc de Tursi et le prince d'Avelle de la part de son maître, qui avoit autant d'amitié pour le petit-fils que d'estime pour le grand-père, que l'on lui avoit donné d'Espagne pour le conseiller et pour l'instruire, comme un homme de beaucoup de

confiance et fort expérimenté. Je donnai les ordres nécessaires pour le faire recevoir et me le conduire, lui faisant voir avec soin que nous ne manquions de rien, mais qu'au contraire nous avions toutes choses en abondance. Il me fit un remercîment de la part de son maître du bon traitement que je faisois à mes prisonniers; qu'il me prioit de continuer, dont il me seroit fort obligé, leurs personnes lui étant extrêmement chères. Ensuite il me fit force civilités, et en son particulier me dit en avoir beaucoup reçu à Bayonne de feu mon père, de qui il avoit été toujours depuis fort serviteur, lorsqu'il accompagnoit le duc d'Uzède au mariage de la Reine mère et de la feue reine d'Espagne. Il me demanda la permission de s'aller acquitter de sa commission, que je lui donnai, à condition de me venir voir avant que de partir. Je le fis accompagner par le chevalier de Forbin, par Onoffrio Pisacani, et deux autres des personnes les plus accréditées du peuple, pour être témoins de la conversation que l'on auroit dans cette visite, qui ne se passa qu'en public, et en complimens de condoléance sur son malheur, et en offres de toutes sortes de services. Etant ensuite revenu chez moi, je lui parlai du bon état où nous étions, dont il avoit été témoin, et que je le priois de rapporter fidèlement. Je l'assurai que j'avois nouvelle du prompt retour de notre armée, qui feroit mieux son devoir que la première fois, en ayant les ordres bien précis, et lui faisant entendre que je savois la nécessité qu'ils souffroient de leur côté. Je lui dis que si je ne croyois que son maître l'attribuât plutôt à une fanfare qu'à une civilité, je lui enverrois tous les jours

de la glace, des fruits, de toutes sortes d'herbes, du gibier, des confitures, du pain frais, de bons vins, et mille autres régals délicieux. Je le renvoyai fort satisfait de toutes les courtoisies qu'il avoit reçues de moi, dont j'appris qu'à son retour il s'étoit loué fort hautement.

Cependant, comme il falloit ranimer l'esprit de tout le monde, abattu par la retraite de l'armée et par un si étrange abandonnement de tous les secours que l'on avoit attendus, je m'appliquai à faire quelque chose d'extraordinaire, et songeai aux moyens de faire entrer des vivres dans la ville, la nécessité y augmentant, qui faisoit que tous les matins on entendoit crier en beaucoup d'endroits *Du pain! ou vive Espagne!* Mais ma personne dissipoit ces dispositions que l'on voyoit à quelque soulèvement; et quand j'avois parlé au peuple, il se récrioit aussitôt que puisqu'il m'avoit vu, il ne se soucioit plus d'avoir du pain.

Par les intelligences que j'avois dans Averse j'appris la division qui se mettoit parmi la noblesse, dont la plupart ne pensoient qu'à se retirer, lassés de faire la guerre à leurs dépens, et tellement épuisés d'argent, que faute de paiement ils ne pouvoient plus retenir leurs troupes ensemble, ni les empêcher de se débander. Il arriva même un grand démêlé entre le comte de Conversano et don Vincenze Toutteville, commandant le corps de la noblesse, qui alla si avant que tout le monde se partialisa, et qu'à la fin ne voulant plus lui obéir, les Espagnols furent contraints de lui ôter le commandement, et de laisser à la noblesse le choix d'un général: ce qui n'arriva néanmoins que quelque temps après. Je me servis utilement de tous

ces désordres; et pour donner le prétexte d'abandonner Averse à ceux qui avoient dessein de se retirer, je donnai l'ordre au baron de Modène d'envoyer cinq cents mousquetaires se saisir de Lusciano, et trois cents de Marcianise, pour les enfermer, et les serrer plus étroitement, et, par le poste que je prenois proche du Vulturne, leur ôter la communication avec Capoue. J'envoyai aussi cent mousquetaires se saisir de la tour de Patria, lieu mémorable par la retraite de Scipion dans sa disgrâce; leur commandant de se bien retrancher dans ces trois endroits, pour n'y pouvoir pas être forcés. Cette marche donna tant d'inquiétude à toute la noblesse assemblée dans Averse, qu'après un grand conseil ils résolurent de l'abandonner, et de se retirer à Capoue. Ce fut un coup mortel pour les Espagnols, puisque je me rendois maître d'une ville pleine de blé; que je leur ôtois les moyens d'en tirer par terre, et que je procurois par cette retraite celle de quasi tous les cavaliers dans leurs maisons, et m'ôtois de dessus les bras un corps d'armée, le seul qui tînt la campagne pour eux. J'en tirai de fort grands avantages par la jalousie qu'ils prirent contre toute la noblesse, n'attribuant pas tant cette action à la nécessité qu'aux négociations secrètes et correspondances qu'ils crurent que j'avois ménagées; et cette opinion m'étant fort profitable, je tâchai de la confirmer par toutes sortes d'apparences.

Ce coup de miracle que le Ciel fit en ma faveur, qui m'étoit nécessaire pour relever le cœur du peuple et le consoler de la retraite de l'armée, m'arriva la veille des Rois. J'en reçus la nouvelle sur les dix

heures du matin, avec une joie extrême et un applaudissement général de toute la ville : elle fut accompagnée d'une circonstance assez satisfaisante pour moi, qui fut que la marche de mes troupes donna une telle épouvante au corps d'armée que je tenois assiégé, quoique beaucoup plus foibles, qu'il abandonna la place dès la pointe du jour, en tel désordre qu'il y laissa dix-neuf drapeaux et quelques cornettes, dont j'usai fort modestement, ne voulant point en faire trophée dans la ville de Naples, ni les y faire apporter, non pas tant pour avoir été pris sans combat, que pour être des troupes particulières de la noblesse, que je voulois favoriser en toutes choses, et obliger par cette modération, n'ayant pas beaucoup gagné d'en user autrement, et leur voulant épargner un peu de chagrin et de honte. Ce que je trouve de plus remarquable, et qui paroîtra plus extraordinaire, c'est qu'en vingt jours de temps je me rendis maître d'une grande place, ravitaillai Naples pour quelque temps, fis dissiper une armée de plus de trois à quatre mille chevaux, et quasi de pareil nombre d'infanterie, enfermée dans une place que je ne fis que bloquer de fort loin, n'ayant que quatre mille hommes d'infanterie, dont il y en avoit plus de quinze cents désarmés, cinq ou six cents chevaux de méchante cavalerie, quatre pièces de canon ; et ne me mis en campagne qu'avec quatre cents livres de poudre, et ne laissai pas en cet état de donner de la terreur, et mettre les Espagnols à deux doigts de leur perte.

J'envoyai aussitôt au baron de Modène ordre de faire publier un ban portant défenses, à peine de la

vie, de piller aucune maison dans Averse, dont les habitans nous ouvroient les portes avec tant de joie, nous ayant envoyé avertir en diligence de la retraite des ennemis; de faire visiter, et dresser un état de tout ce qui se trouveroit de blé dans la ville; et faire observer une si bonne police, que le 7 de janvier, que je m'y rendrois au matin, je ne reçusse aucune plainte, ne pouvant y aller le sixième, à cause de la venue de don Pedro Sarmiento, que je ne pouvois remettre, pour lui avoir envoyé un passe-port, et désirant me trouver dans la ville afin qu'il n'y eût point de désordre, et que personne ne pût conférer avec lui.

Je donnai en même temps part de cette bonne nouvelle à M. le cardinal Filomarini, pour en faire chanter le *Te Deum* l'après-dînée dans la grande église; et notre joie fut célébrée par toute la ville au son des cloches, le peu de poudre que nous avions ne nous permettant pas de le faire au bruit du canon, ni par des salves et feux d'artifice. La nouvelle dignité que j'avois acquise m'obligeant à marcher avec un peu plus d'éclat, je montai à cheval pour me rendre à l'église, accompagné de la compagnie de mes gardes, de quelques cavaliers qui s'attachoient à me faire leur cour, de tous les Français qui étoient à ma suite, de tous les officiers d'armée, capitaines des quartiers, et gens plus considérables de la ville, et précédé de ma compagnie de Suisses, qui, devant être de cent, n'avoit pu être encore que de cinquante, et fut la première fois qu'elle commença à marcher. Le *Te Deum* chanté, je m'allai promener par toute la ville pour me faire voir au peuple, et lui promettre qu'avant qu'il fût

trois ou quatre jours il verroit arriver quantité de blés dans la ville, et que je lui ferois ressentir des effets de mon adresse et de mes négociations; qu'il nous viendroit bientôt de puissans secours; mais quand ils seroient différés, je les mettrois en état de les attendre avec patience, et réduirois les ennemis au point d'en avoir plus de besoin que nous, qui nous pouvions vanter d'être à présent les maîtres de la campagne, puisque nous n'avions plus d'armée qui osât y paroître devant nous. Mes discours furent écoutés avec bien du plaisir : la confiance et l'affection qu'on avoit pour moi redoubla de telle sorte, qu'il n'eût pas fait trop sûr de venir contester mon autorité. Je passai le reste de la journée à visiter tous les postes, et le soir à faire des dépêches par tout le royaume, pour me servir de la chaleur que cette bonne nouvelle donneroit à tous les esprits.

Le jour des Rois, je fus averti que mes troupes avoient fait du désordre dans Averse; et en ayant reçu des plaintes, je promis aux habitans de m'y en aller le lendemain, de faire rendre tout ce qui auroit été pris, et châtier si exemplairement ceux qui auroient contrevenu au ban que j'avois fait, que personne à l'avenir n'eût plus l'insolence d'y désobéir. Le lendemain matin, je partis pour me rendre de bonne heure à Averse, où j'arrivai sur les dix heures : le baron de Modène s'en vint, avec la plupart des officiers, au devant de moi. Il fut assez surpris de ce que je lui fis froid à son arrivée; il me dit qu'il paroissoit que j'eusse peu de joie du bon succès d'Averse, qui me garantissoit du danger où m'exposoit l'abandonnement de l'armée navale, et mettoit mes affaires en un

état avantageux, m'accréditant, et me donnant lieu de bien espérer. Je lui répondis que n'ayant à récompenser personne, pour ne devoir qu'à la fortune un événement si heureux, je n'en ressentois qu'une joie modérée; mais que j'avois bien de la douleur de la désobéissance de mes soldats, d'avoir, malgré le ban que j'avois fait publier, pillé des gens qui m'avoient reçu de si bon cœur dans leur ville, et de la négligence de mes officiers généraux à ne l'avoir pas empêché, et n'en avoir pas fait de châtiment. Il me repartit que l'on n'avoit pas eu de lieu de me faire des plaintes, et qu'il n'avoit vu personne qui ne se fût tenu exactement dans le devoir. « Je n'aime pas, lui dis-je, que « l'on m'excuse des coupables quand leur châtiment « est nécessaire à l'établissement de mon crédit, de « mon honneur et de mon autorité : je saurai fort bien « découvrir la vérité des choses; et devant la justice « à ceux qui me la demandent, je me ferai aimer de « ceux de cette ville, et craindre des gens de guerre; « et, par les exemples que je ferai avant que de par- « tir d'ici, mes ordres seront observés une autre fois « exactement dans mes troupes. » Après quoi j'entrai dans la ville assez chagrin, et m'en allai dans la grande église pour entendre la messe. Le chapitre me vint recevoir à la porte avec les honneurs accoutumés, et puis l'on chanta le *Te Deum*. En sortant de l'église, après la messe, un prêtre se vint jeter à mes pieds pour me demander justice de ce qu'on avoit pillé le linge de l'hôpital de l'Annonciate. Je lui dis que sans crainte il me nommât ceux qui étoient coupables de cette action : ce qu'ayant fait, je les envoyai arrêter aussitôt; et faisant faire la visite en

leurs maisons, le linge fut retrouvé, que je lui fis rendre à l'heure même. Ensuite une femme fort éplorée se présenta devant moi, s'écriant qu'elle étoit ruinée, et qu'on ne lui avoit rien laissé de ce qu'elle avoit chez elle. Je lui promis que si elle reconnoissoit ses voleurs ils seroient châtiés à l'heure même. Elle m'en montra un, qui par hasard étoit assez proche de moi : je le pris par le baudrier, et le désarmant, je le mis entre les mains de mes gardes, et l'envoyai prisonnier. Les chanoines s'y voulurent opposer, disant que l'église devoit donner un asyle. Je leur répondis que ce n'étoit pas pour de pareilles actions; que si je souffrois l'insolence des gens de guerre, et que l'on contrevînt impunément à mes défenses, je ne pourrois garantir aucune maison, ni même les églises d'être saccagées; et qu'ainsi il falloit en réserver les immunités et leurs intercessions pour des sujets qui en fussent plus dignes, et dont la grâce ne pût apporter de fâcheuses conséquences. De là, je m'allai promener par toute la ville pour la voir; et, suivant les plaintes que je reçus, je fis mettre des soldats prisonniers. M'en revenant à l'évêché, où l'on m'avoit apprêté à dîner, j'envoyai querir Bernardo Spirito, auditeur général, et lui commandai de faire dresser des potences dans les principaux quartiers de la ville, et une devant la porte de l'hôpital de l'Annonciate; et faisant confesser cinq soldats prisonniers, au nombre desquels la justice se réduisit, les faire pendre aussitôt pour l'exemple, n'étant pas besoin de plus de formalité, puisqu'ils étoient condamnés par le ban qu'ils avoient ouï publier. Le baron de Modène emmenant dîner avec lui une partie de ceux de ma suite,

je lui dis de tenir la main à ce que cette exécution fût faite avant que je montasse à cheval pour m'en retourner. Il vint quantité de gens de la ville me voir dîner, que je caressai tout autant qu'il me fut possible, et principalement la noblesse, dont il y en a beaucoup de maisons, et des plus anciennes du royaume, la coutume d'Italie étant que les cavaliers demeurent dans la ville. Après dîner, je me fis apporter l'état de tout le blé qu'on avoit trouvé dans la ville, demandai le nom des propriétaires, et le prix qu'ils le vouloient vendre: dont étant convenu, je défendis d'en enlever sinon pour la ville de Naples, ni d'en vendre à personne qu'à moi, promettant de le faire payer ponctuellement; et pour celui que les ennemis avoient assemblé pour faire subsister leurs troupes, faisant chercher dans tous les villages du voisinage ce qu'il y avoit de chevaux et de mulets, j'ordonnai que dès le lendemain l'on en chargeât trois cents, et que l'on me les amenât à Naples.

Après avoir ainsi réglé toutes les choses que l'on devoit faire, je commandai qu'on fît venir mes chevaux pour m'en retourner; et descendant, je trouvai sur le degré le baron de Modène, qui venoit de dîner, à la tête de beaucoup d'officiers. Je lui demandai si l'exécution que j'avois ordonnée étoit faite: il me répondit qu'il n'en savoit rien, et qu'il avoit peine à faire pendre de pauvres soldats pour si peu de chose, croyant qu'il étoit bon de flatter les gens de guerre dans le besoin que nous en avions. Sur quoi je repartis brusquement qu'il falloit m'obéir, plutôt que d'avoir pour eux tant de clémence et laisser leurs désordres impunis, me conduisant en cela par

une politique particulière, sur laquelle il n'avoit pas fait les mêmes réflexions que moi. Il me dit qu'il m'obéiroit toujours en toutes choses; mais qu'en celle-là il me prioit de l'en dispenser, et qu'il auroit de la peine à se résoudre à faire châtier ces misérables si légèrement. Comme je voulois satisfaire les peuples, et n'aimois pas les répliques : « Ce n'est pas à vous, « lui dis-je, à considérer si j'ai raison ou non; vous « devez, sans contester avec moi, faire ce que je « vous commande; et si vous y manquez, je saurai « fort bien me faire obéir, et vous apprendre ce qui « est du devoir de votre charge. » Il s'y en alla, un peu touché de la rigueur avec laquelle je le traitois, sans néanmoins ni s'en plaindre ni murmurer. Toute la ville d'Averse me donna mille bénédictions de cette sévère justice que j'avois fait faire, et en resta tout-à-fait satisfaite, et hors d'appréhension que mes troupes leur fissent des insolences à l'avenir.

Ensuite faisant venir le baron de Modène, je lui témoignai d'être fâché d'en avoir usé si rudement en public, mais qu'il m'y avoit forcé en se prévalant trop légèrement de l'amitié et de toutes les bontés que je lui avois toujours témoignées; que j'aurois reçu ses remontrances s'il me les eût faites en particulier; mais que les discours qu'il m'avoit tenus pouvoient donner trop d'avantage à nos soldats, et même lieu d'en abuser, pour être faits devant le monde; qu'un mestre de camp général devoit réprimer leur licence et non pas l'autoriser, comme il avoit en quelque façon paru vouloir faire; que les grâces devoient toujours partir du général et non pas des subalternes; et qu'il falloit une autre fois être plus considéré,

parce qu'étant un peu chaud de mon naturel, je pourrois quelquefois être d'humeur à ne pas passer les choses si légèrement, et que c'étoit à lui à montrer l'exemple au reste du monde de la déférence qu'il falloit rendre à mes volontés; qu'il savoit bien la confiance que j'avois toujours prise en lui, et l'affection particulière que je lui avois fait paroître en toutes sortes de rencontres; qu'il devoit se conserver avec plus de précaution, et ne me pas forcer malgré moi, par de semblables démarches, à le perdre. Je lui ordonnai de tenir la main à ce qu'il ne se fît aucun désordre dans Averse, et de n'y rien innover sans ma participation; faire conserver soigneusement tous les blés, ne pas souffrir qu'il s'en transportât sans mes ordres; qu'il pourroit recevoir deux fois le jour, aussi bien qu'en quatre heures de temps, mes sentimens sur tous les avis qu'il me donneroit; et qu'il fît partir le lendemain à la pointe du jour les trois cents mulets chargés de blé que j'avois commandé qu'on m'envoyât. Après quoi l'ayant embrassé, aussi bien que tous les officiers de l'armée et tous les principaux de la ville, je montai à cheval pour m'en retourner à Naples.

Cependant comme il étoit bon et d'un tempérament doux, il prit trop de créance à des gens mal affectionnés pour moi, qui tâchèrent de l'aigrir en se servant de son chagrin pour le détacher de mes intérêts. Ils l'engagèrent insensiblement à faire des choses qui le perdirent, vu la délicatesse de mon humeur, et sans y avoir en rien contribué, quelque soin que je prisse de me le conserver, dont son malheur l'empêcha de profiter. Il avoit auprès de lui un secrétaire, nommé Pepe Caetane, capable de toutes

sortes de friponneries; un mestre de camp, nommé Antonio del Calco, homme de service, mais qui, ayant appris son métier sous les Espagnols, conservoit toujours de l'amitié pour eux, et quelque dessein de les servir; un colonel de dragons, appelé Marco Pisano, qui n'oublioit pas les inclinations de piller et de faire des insolences, à quoi la profession de bandit qu'il avoit faite assez long-temps l'avoit accoutumé; Andrea Rama, capitaine de cavalerie, qui conservoit les sentimens que les sergens ont accoutumé d'avoir (ce qu'il avoit été dans Naples avant les révolutions); et le cavalier Michellini, son aide de camp, homme d'esprit et fort intéressé, qui ne pensoit qu'à me perdre, afin de faire prévaloir de ma ruine M. le prince Thomas dans les prétentions qu'il avoit sur le royaume de Naples, auquel il avoit de secrets et particuliers attachemens. Le pauvre baron de Modène mettant toute sa confiance entre les mains de ces gens dangereux, et ne pensant qu'à se faire aimer en caressant les gens de guerre et faisant bonne chère à tous les officiers, se trouva précipité sans le vouloir et sans s'en être aperçu, se laissant aller par trop de facilité à leurs conseils, et leur donnant tant de main, que sous son nom il se fit des choses qui m'étoient préjudiciables aussi bien qu'à tout le parti, et qui m'obligèrent à les en châtier, sans qu'il me fût possible d'empêcher qu'il ne se trouvât enveloppé dans leur malheur, quoiqu'en effet il ne fût pas coupable. L'on peut juger de quelle manière je fus reçu dans Naples par l'avantage que nous apportoit la prise d'Averse, et par le grand secours que nous en pouvions tirer, ayant trouvé dedans plus de trente mille charges de blé.

Le 8 de janvier, les trois cents mulets chargés de blé en arrivèrent, dont la joie fut excessive dans Naples, qui n'avoit plus que pour quatre ou cinq jours de vivres. Je voulus aller au devant de ce convoi, et le ramener moi-même dans la ville; et revenant de Cappo de Chino jusques où je m'étois avancé, il m'arriva une chose assez extraordinaire, et que plus de trois mille personnes virent avec moi. Ce fut sur les quatre heures du soir qu'il parut une étoile sur ma gauche, de la grandeur qu'est le corps des plus prodigieuses comètes, qui ne paroissoit pas plus élevée qu'elles ont coutume de l'être : elle demeura un quart-d'heure sans mouvement, et tombant du ciel avec une vitesse extraordinaire, traversant pour venir sur ma droite, s'arrêta à moitié chemin au-dessus de la tête de mon cheval, et, se séparant en trois assez grands feux, se réunit environ à trente pieds de terre, et puis en achevant d'y tomber disparut. Ce prodige donna matière à quantité de discours; mais peu de personnes expliquèrent ce qu'il nous pouvoit signifier. J'appris avec chagrin que le baron de Modène, par le conseil des personnes que j'ai déjà nommées, et par un zèle un peu trop emporté, sans m'en avoir donné avis avoit chassé d'Averse trente-cinq familles suspectes d'intelligence avec les ennemis, et la plupart de noblesse, sur les instances que le peuple lui en avoit faites, qu'il croyoit important de contenter, et avoit en même temps fait saisir tous leurs biens. J'eus pitié de ces malheureux, qui se vinrent jeter à mes pieds, et leur donnai leur rétablissement par écrit et signé de ma main, avec défense au baron de Modène, sous peine de mon indignation, de faire

jamais de semblables actions sans ma participation et mes ordres particuliers, lui commandant de m'envoyer les chefs d'accusation que l'on avoit donnés contre eux, avec les dénonciateurs, pour pouvoir examiner à loisir cette affaire, qui me paroissoit d'une extrême conséquence. Ils s'en retournèrent fort satisfaits de moi, et principalement d'un ordre que j'y joignis, à tous ceux qui auroient détourné quelque chose de leurs meubles, de les rendre dans vingt-quatre heures, à peine de la vie; et leur dis que s'il y avoit le moindre retardement à l'exécution, je m'en irois moi-même leur faire rendre justice, et en faire un châtiment exemplaire. La même marquise d'Attaviane, dont j'ai déjà parlé, m'envoya faire des plaintes que l'on lui avoit pillé sa maison, et en même temps une liste de ce qui lui avoit été pris : je fis pour elle le même commandement, et sous les mêmes peines que pour les autres, afin que l'on lui en fît raison. Elle n'y trouva pas la promptitude que je désirois, non plus que les exilés : et supportant impatiemment ce retardement, et le baron de Modène allant lentement dans cette affaire, à cause de l'intérêt qu'avoient dans ces pilleries des officiers que, pour être puissans dans nos troupes, il croyoit devoir ménager, je lui écrivis une lettre fulminante, par où je lui mandois que si dans le jour même mes volontés n'étoient suivies, j'enverrois Aniello Porcio, que j'avois fait auditeur général en la place de Bernardo Spirito, en qui je n'avois pas trouvé assez de vigueur ni assez de fermeté pour faire cette charge, afin d'informer de ce qui se seroit passé; et que deux jours après j'irois en personne faire un exemple de ceux qui s'en trouveroient convaincus, sans excep-

tion ni considération de personne. Ce qui n'avoit pas été fait au premier ordre se fit sans délai, par le respect et par la crainte de mon humeur naturellement impérieuse, et qui ne peut souffrir de retardement dans l'exécution de mes volontés. Et comme je ne fus pas fort satisfait de cette manière d'agir, je crois qu'on ne le fut pas tout-à-fait de moi, et qu'on eut de la peine à s'empêcher d'en murmurer en secret, puisque l'on m'avoit obéi sans oser se justifier ni m'alléguer de raisons.

Peu de temps après je donnai le gouvernement de Nole au sieur Antonio Tonti, gentilhomme romain. Il y eut aux environs de cette place une escarmouche entre quelque corps des troupes de la noblesse et les nôtres, que j'avois fait fortifier des milices de toutes les terres voisines, où don Ferrante Caraciolo, duc de Castel de Sangre, cavalier fort accrédité et fort animé contre le peuple, qu'il avoit toujours traité avec beaucoup de rigueur, fut tué, avec un fils du comte de Conversano et un du prince d'Octayanne, de la maison de Médicis; ce qui obligea leurs gens à se retirer, et à se débander ensuite. Il nous vint encore d'Averse, en cinq ou six jours de temps, mille ou douze cents charges de blé: ce qui étonna fort les Espagnols, aussi bien que les mauvaises nouvelles qu'ils reçurent de tous côtés que ne pouvant plus avoir de vivres de la campagne, et n'en tirant que de la mer, une tempête qui dura quelques jours, empêchant la navigation de leurs galères et leur en faisant échouer une, et trois tartanes chargées de vivres, les avoit réduits à n'en avoir plus que pour vingt-quatre heures. Ils se tenoient entièrement perdus, quand une

galère chargée de farine, leur arrivant comme par miracle, les retira de cette extrémité, où ils retombèrent deux autres fois. Toutes ces bonnes fortunes donnèrent beaucoup de joie à tout le peuple, et d'espérance de se voir bientôt en liberté.

Gennaro, qui ne perdoit aucune occasion de travailler à ma perte, ayant su tout ce qui s'étoit passé entre le baron de Modène et moi, et qu'il en étoit sensiblement touché, croyant se pouvoir servir de son mécontentement, envoya un prêtre nommé dom Carmine Castelli, en qui il avoit une confiance entière, lui offrir son service, et lui proposer que s'il vouloit prendre des liaisons avec lui, il lui donneroit à commander toutes les armes du royaume sous son autorité, ayant résolu de me renvoyer en France et de reprendre le commandement : ce qu'aisément il exécuteroit au retour de l'armée navale s'il pouvoit s'assurer de nos troupes, ayant pris pour cela toutes ses mesures avec les ministres du Roi qui étoient à Rome. A quoi il ne voulut pas entendre, répondant que quand je ne serois pas satisfait de sa conduite il se retireroit chez lui, et m'envoya donner cet avis par Pepe Caetano, son secrétaire. Et Gennaro n'ayant pu l'attirer dans ses intérêts, tâcha de me le rendre suspect, et me fit donner de faux avis qu'ils avoient pris des mesures ensemble et avoient des conférences secrètes : ce qui fut appuyé malicieusement par Augustin de Lieto, qui crut qu'après l'avoir ruiné auprès de moi il auroit ensuite plus de part en ma confiance, n'ayant pas découvert cette pratique. J'entrai en quelques soupçons de lui, qu'Aniello Porcio, auditeur général, tâcha de fortifier autant qu'il put, ne tra-

vaillant qu'à me donner des défiances et des jalousies des Français, étant pensionnaire et partisan d'Espagne, comme il l'a lui-même publié depuis ma prison, et en a été bien récompensé.

Il nous arrivoit tous les jours beaucoup de blé d'Averse, et il nous en vint bien jusques à vingt ou vingt-cinq mille setiers. Et croyant qu'il étoit nécessaire de pourvoir à la charge d'élu du peuple, vacante depuis long-temps par la retraite de Cicio d'Arpaya, l'élection fut faite de la personne d'Antonio Macella, homme riche et intelligent, natif de Procita, qui se ralliant avec Vincenzo d'Andrea et Gennaro, et ayant une correspondance secrète avec les ennemis, me causa des embarras que j'eus assez de peine à surmonter, comme je le ferai connoître en son temps. Je fis ensuite jeter des billets parmi les ennemis pour débander leurs troupes, offrant de donner une pistole par tête à tous les soldats qui se débanderoient, service à ceux qui voudroient prendre parti, et passe-port aux autres qui demanderoient à se retirer. En huit jours il en vint bien se rendre jusques à deux cents; ils me rapportèrent l'extrémité qu'ils souffroient, et un morceau du pain qu'ils mangeoient, que je trouvai fort noir et fort plein de terre, et enfin si mauvais que je ne comprends pas qu'ils en pussent vivre, ne leur en étant donné que huit ou dix onces par jour. De ce nombre de rendus, il y en eut bien six-vingts qui me demandèrent de servir : je les distribuai dans tous les corps, pour les séparer, à la réserve de soixante Portugais que je mis dans la compagnie colonelle de mon régiment, en attendant que j'en pusse avoir un nombre suffisant pour en former un corps. Les Espagnols furent fort

touchés d'entendre le soir, dans tous nos postes, des gens qui en leur langue les convioient à déserter, leur représentant la nécessité qu'ils souffroient et l'abondance où nous étions de toutes choses, et qui leur chantoient des injures. Ce que je trouvois de plus plaisant est que quelquefois ils les appeloient rebelles du peuple de Naples. Leur prodigieuse nécessité m'étoit confirmée tous les jours de plus en plus par la prise que nous faisions de six et sept à la fois de ces misérables, qui, n'ayant pas figure humaine, sortoient de leurs quartiers pour aller paître l'herbe comme des bêtes, et dont quelques uns crevoient après avoir mangé leur soûl dès qu'ils avoient passé de notre côté. Le débandement s'en accrut de plus en plus, et tel, qu'appréhendant que l'on ne les retînt en passant pour fortifier la garnison de Gaëte et les autres du royaume, je fis enfermer dans la Vicairie tous ceux qui ne vouloient pas prendre parti. Il y avoit parmi ces rendus un Portugais de méchante mine, mais d'assez d'esprit, qui, passant par mon ordre aux ennemis, ne revenoit point sans débaucher cinq ou six de ses compagnons, et m'en amena dix-sept pour une fois. Cela lui réussit huit ou dix voyages; mais venant à la fin à être découvert, pour s'être imprudemment fié à un sergent qui en avertit, il fut pendu : ce qui interrompit ce petit commerce, et empêcha pour quelque temps la grande désertion de leurs soldats.

Ce fut en ce temps que les Espagnols se crurent perdus, et résolurent d'abandonner les châteaux, et se retirer dans Gaëte et les autres forteresses du royaume, pour y attendre des secours d'Espagne et des vivres de Sardaigne et de Sicile, dont il leur arriva trois tar-

tanes chargées de blé, si à propos qu'ils n'avoient plus que pour trois ou quatre jours de subsistances. Cette grande nécessité leur fit rechercher tous les moyens de me faire retirer de Naples, croyant que ma seule présence leur causoit tout le mal qu'ils souffroient, et que mon adresse, ma vigilance et mes négociations secrètes étoient ce qui les réduisoit dans ce malheureux état. Un accident qui survint, et que je ménageai adroitement, redoubla les soupçons qu'ils avoient de la noblesse. Le duc d'Andrea s'étant rendu auprès de don Juan et du vice-roi pour leur demander congé de se retirer chez lui, envoya un prêtre de confiance pour lui rapporter deux mille écus qu'il avoit laissés dans Naples à un de ses amis, et quelques étoffes pour s'habiller. Il fut pris en s'en retournant avec toutes ces choses, me fut amené, et l'on m'apporta quelques lettres dont il étoit chargé. L'ayant fort questionné sur la santé de son maître, je lui ordonnai de lui faire force complimens de ma part, et fis retrouver les étoffes et tout l'argent, sans qu'il y eût rien d'égaré, que je lui fis remettre entre les mains; et lui dis en présence de quelques gens, afin que la chose se publiât, que je voulois être le correspondant de son maître, et de toutes les personnes de qualité qui auroient quelques affaires dans la ville ou quelque chose à en désirer; et que personne ne s'acquitteroit mieux, ni de meilleur cœur que moi, de toutes leurs commissions, ne désirant que de les servir, et prenant plus de part dans tous leurs intérêts que dans les miens propres. Je lui donnai deux de mes gardes pour l'escorter, et le faire repasser du côté des Espagnols, qui prirent d'étranges soupçons de cette ma-

nière d'agir, s'imaginant que c'étoit une suite de l'amitié particulière que j'avois liée avec lui dans la conférence que nous avions eue ensemble. Il s'en ressentit fort mon obligé, et ne demeura guère auprès du vice-roi, qui balança s'il devoit le faire arrêter : ce qu'il n'osa, appréhendant, par le crédit que sa naissance et son mérite lui donnoient dans tout le corps de la noblesse, que sa prison ne fût suivie de sa déclaration générale en ma faveur. Mais cela demeura si avant dans l'esprit de cette nation défiante et vindicative, que sur le soupçon de quelque intelligence avec moi à mon dernier voyage, peu de jours après mon retour, ils le firent malheureusement assassiner.

Un matin, don Carlo Gonsaga, qui ne bougeoit de chez moi à chercher de l'emploi, me vint trouver, et me demander si je lui voulois donner sûreté de me parler. Ce que lui ayant promis, il me dit qu'un fort honnête homme de ses amis, chargé de bons pouvoirs à n'être pas désavoués, l'avoit prié de me venir sonder si je voudrois recevoir une proposition de la part des Espagnols, à condition néanmoins que si je ne l'agréois pas, je ne m'informerois point de son nom : ce qu'il me fit jurer, et que j'observai religieusement. Je voulus l'écouter, pour juger par la grandeur de leurs offres l'extrémité où ils étoient réduits : elle fut de me donner Finale et les places de Toscane en souveraineté, avec la principauté de Salerne, Piombino et Porto-Longone, que l'on me donneroit des forces pour attaquer, outre toutes celles que par mon crédit je pourrois assembler dans le royaume de Naples, si je voulois me retirer ; qu'ils me feroient valoir leurs offres trois cent mille écus de

renté, dont j'aurois toutes les cautions et sûretés nécessaires; et que quand je serois hors de péril de m'exposer, ils me feroient le médiateur de leur accommodement avec le peuple; et que sachant les prétentions que je pouvois avoir par ma bisaïeule sur le duché de Modène, ils m'en feroient venir l'investiture de l'Empereur, feroient descendre une armée d'Allemagne pour joindre à celle de l'Etat de Milan, et que, dans le dessein de se venger du duc de Modène, ils abandonneroient toutes les affaires qu'ils avoient ailleurs, et me feroient commander de si grandes forces pour m'en mettre en possession, que je n'y rencontrerois que peu d'obstacles, l'Italie ne pouvant pas prendre d'ombrages que je m'appliquasse à faire valoir le droit que j'avois sur cette souveraineté.

Je lui répondis en riant qu'il m'avoit fait plaisir de m'apprendre par son discours que les Espagnols étoient si près de leur perte; que je la poursuivrois avec plus de chaleur, et que quand je verrois la mienne assurée, je ne manquerois jamais de fidélité à la couronne de France, n'attaquerois point ses alliés, et observerois religieusement le serment que j'avois fait au peuple de Naples de mourir, ou de ne jamais quitter les armes que je ne les eusse mis en liberté; que je ne lui voulois point de mal de la commission qu'il avoit prise, sachant que ce n'étoit que par l'amitié qu'il avoit pour moi; et qu'étant ennemi des Espagnols, comme j'en étois informé, qui l'avoient toujours maltraité et tenu si long-temps prisonnier, j'étois assuré que c'étoit à contre-cœur qu'il avoit pris cet emploi, et qu'il étoit trop homme d'honneur pour me conseiller de manquer à mon devoir, et trahir

ceux que j'étois obligé de servir; qu'il remerciât de ma part son ami de sa bonne volonté, et lui assurât que je ne m'informerois jamais quel il pouvoit être.

La ville cependant étoit divisée en six factions, qui m'obligeoient à me gouverner avec une délicatesse extrême, de peur que m'attachant à l'une, les autres ne se ralliassent avec nos ennemis; ce qui m'auroit infailliblement perdu. Mais je ménageai tous ces esprits divisés sans découvrir mes sentimens, et je me maintins si bien avec tout le monde, que je les faisois concourir à l'exécution de mon entreprise; ce qui n'étoit pas peu difficile. La première de ces factions étoit celle de Gennaro et de la canaille, qui, après avoir eu de la haine pour les Espagnols, s'étoit si fort habituée aux pillages des maisons et à toutes sortes d'insolences, qu'elle ne s'en pouvoit plus passer. Ces gens enrageoient contre moi de ce que, par la justice que je faisois faire de semblables actions, ils étoient forcés d'observer les défenses que j'en avois faites, de peur d'être sévèrement châtiés : mais ils souhaitoient quelque désordre et quelque révolution, sans se soucier de quel côté elle pût venir, ni qui en pût profiter, pourvu qu'ils pussent voler impunément et faire des meurtres, étant si fort accoutumés au sang, qu'ils préféroient le plaisir d'en répandre à toutes sortes d'avantages. Ils conservoient une haine irréconciliable contre la noblesse et le peuple civil, qu'ils craignoient, leur ayant fait tant d'insultes qu'ils n'en espéroient point de pardon. Je tenois bas ces sortes de personnes, dont j'étois l'ennemi capital, croyant bien que si je souffrois des désordres, je ne pourrois pas longtemps me maintenir; et je les apaisois par le soin que

j'avois de leur faire avoir à bon marché toutes les choses nécessaires à la vie.

La seconde étoit celle qui désiroit se donner à la France, dont la plupart étoient des artisans, s'imaginant de faire fortune avec ceux de notre nation, et s'enrichir par les dépenses en habits et en toutes sortes de choses, qu'elle a accoutumé de faire plus qu'aucune autre, et qui, ne prétendant ni à charges ni à emplois, ne se soucioient pas de se voir soumis à une autre domination, et souhaitoient celle-là plus qu'aucune autre, croyant en tirer plus de profit et d'argent. Je flattois tous ceux qui en étoient, et leur témoignois que je n'avois point d'autre pensée, et ne travaillois que pour cet effet; mais qu'il falloit conserver leur bonne volonté, et la bien déguiser, pour ne pas réunir tous ceux qui étoient de sentiment contraire avec nos ennemis, qu'il falloit chasser premièrement, après quoi il nous seroit fort aisé de venir à bout de nos desseins.

La troisième étoit composée de moines, de prêtres, et de quelques autres dévots, qui vouloient la réunion de la couronne de Naples au Saint-Siége. Je leur témoignois à tous que c'étoit ma principale fin; que j'étois d'une maison fort catholique, tout-à-fait attachée au Pape, avec qui j'avois pris de secrètes mesures et des liaisons si étroites, qu'il étoit bien persuadé de mes intentions; qu'ils devoient concourir avec moi pour chasser les Espagnols, tenir secrètes leurs pensées, de peur que nous n'y trouvassions des obstacles par la ligue que pourroient faire ensemble tous ceux qui en avoient de contraires; et que je leur promettois qu'aussitôt que nous serions venus à bout

de nos ennemis, nous nous rangerions sous l'autorité de l'Eglise.

La quatrième m'étoit bien plus aisée à gouverner que les autres : car voulant un roi, et me témoignant avoir fait choix de ma personne, elle reconnoissoit bien la nécessité du secret; et par l'amitié qu'elle avoit pour moi, elle étoit persuadée de ma reconnoissance, suivoit mes sentimens, et n'agissoit que par mes ordres. Elle n'étoit que de personnes qui aspiroient aux grandeurs et aux charges du royaume chacun selon sa portée, et qui, ne voulant point être soumises à aucune domination étrangère, désiroient que leur argent ne sortît point de leur pays, et s'imaginoient que c'étoit le seul moyen de l'enrichir et y rétablir les commerces; et qu'un roi qu'ils auroient choisi, par son intérêt propre et pour celui de sa conservation, n'auroit plus d'autre partie que son royaume, ni de confiance, d'amour et d'inclination que pour ses sujets.

La cinquième faction étoit de ceux qui désiroient une république, dont la plupart ignoroient ce qu'ils vouloient, s'arrêtant au seul nom, qu'ils ne savoient pas même prononcer, s'imaginant qu'ils ne seroient sujets de personne, et que le dernier du peuple auroit autant de crédit et seroit aussi puissant que le plus riche et le plus qualifié. Je leur faisois entendre que son rétablissement étoit ma plus forte passion; que je regardois cette forme de gouvernement avec amour, comme l'œuvre de mes mains, puisque j'avois été le premier à le proposer; et que la dignité de duc que l'on m'y avoit donnée m'y faisoit avoir la première place, la principale autorité, et tous les honneurs d'un souverain. Je leur faisois considérer combien il fal-

loit nous cacher d'avoir cette visée, pour ne pas élever contre nous tout ce qui pouvoit y être contraire; et que dès que les Espagnols seroient chassés (à quoi il falloit employer sa vie et tous ses efforts), cette forme de gouvernement s'établiroit quasi d'elle-même, personne n'en étant exclu, et tout le monde y pouvant trouver sa fortune, sa sûreté et ses avantages, de quelque profession et qualité qu'il pût être. Ainsi chacune de ces cinq factions me croyoit de son parti; et changeant comme un caméléon, selon que je parlois aux uns et aux autres, je découvrois leurs sentimens sans faire paroître les miens, pour en tirer des lumières et prendre de certaines mesures.

La dernière étoit celle qui étoit affectionnée aux intérêts d'Espagne par celui qu'elle avoit sur les gabelles, où étoit la meilleure part de son bien. Je lui en faisois espérer la conservation, en cas d'une subversion d'Etat; et lui représentois qu'étant plus suspecte que les autres, elle devoit observer plus soigneusement sa conduite, ne pouvant faire de démarche qui ne fût criminelle. Elle m'étoit obligée de la conservation de ses biens et de l'honneur de la famille de chacun d'eux, dont je les assurois de prendre un soin particulier, pourvu qu'ils ne fissent rien qui m'ôtât les moyens de les protéger. Je louois leur zèle et leur fidélité, et leur disois que je les estimois et aimois plus que les autres, puisqu'ils étoient plus gens d'honneur. Ils veilloient soigneusement à ma sûreté, qu'ils croyoient nécessaire à la leur; et comme leur perte étoit infaillible à la moindre révolution, étant haïs du menu peuple, n'étant pas suspects aux Espagnols, ils m'avertissoient de toutes les conspirations qui se

tramoient contre moi, et de toutes les entreprises qui se faisoient, craignant que je ne vinsse à périr et eux aussi, si le succès en étoit incertain. Et ce sont ceux qui m'ont le plus utilement servi, et que je réunissois insensiblement au quatrième parti, puisqu'ils étoient résolus, s'ils perdoient leur ancien maître, de n'en avoir point d'autre que moi. Ainsi je tirai même de l'avantage de la division des esprits, gouvernant toutes ces cabales, chacune en son particulier, avec tant d'adresse, que les autres n'en prirent pas seulement du soupçon.

Cependant comme toutes les actions de ma vie m'avoient fait paroître d'amoureuse complexion, toutes les belles de la ville et quelques-unes des dames tâchoient d'embarquer avec moi un commerce de galanterie, les unes suscitées par les ennemis pour avoir quelque prise sur moi, les autres par la noblesse pour reconnoître si elle n'en avoit rien à craindre à l'avenir, la nation étant naturellement jalouse, et appréhendant sur ce sujet l'humeur de la nôtre; et les autres, poussés de leur inclination et des conseils de leurs parens, pour en profiter entrant dans ma confiance, et prétendant par là de me gouverner. Mais je fermai les yeux et les oreilles à tant de belles amorces, reconnoissant que pour me justifier du passé je devois être plus sur mes gardes qu'une autre personne, et veiller plus soigneusement sur toutes mes actions, qui étoient éclairées de tout le monde. Ma conduite a bien démenti toutes les fausses accusations que l'on a voulu faire contre moi; car j'ai refusé tous les rendez-vous que l'on m'a donnés, et même de recevoir des visites particulières chez moi de personnes qui

vouloient s'exposer, pour me voir, à toutes sortes de risques, et que l'on pouvoit assurément nommer de bonnes fortunes. Il m'arriva une aventure qu'il n'est pas inutile de rapporter : mais je dois dire auparavant que n'étant plus en inquiétude des tumultes populaires du Marché, je crus en devoir quitter le voisinage, pour m'aller loger plus près du cœur de la ville, et être plus en état de courir partout où ma présence seroit nécessaire. Je choisis le palais de don Ferrante Caraciolo, l'un des plus beaux de Naples, que je fis meubler magnifiquement, et où je paroissois avec plus de grandeur et toute ma cour avec plus d'éclat. Il est situé devant l'église de Saint-Jean-des-Carbonnares, où est la sépulture du roi Ladislas et de la reine Jeanne sa sœur, qui ont fondé ce couvent, qui est un des plus beaux et des plus somptueux édifices d'Italie. Il y a devant ce palais une place capable de mettre plus de quatre mille hommes en bataille : c'est où j'ai toujours fait depuis ma résidence. Le lendemain que j'y fus établi, étant allé entendre la messe aux Carmes, force dames s'y trouvèrent à l'accoutumée, et parmi elles la fille d'un avocat avec sa mère, âgée de dix-sept ans, une des plus belles créatures de la ville. A peine étois-je à genoux sur mon drap de pied, qu'elle se leva, et s'en vint en rougissant me faire une révérence de bonne grâce et me présenter des *Heures* couvertes de broderies, et puis se retira. Après la messe, sa mère me demanda une grâce que je lui accordai, en signant son placet sur les balustres de l'autel. Le soir, sur les dix heures, elle se fit porter chez moi en chaise; et envoyant appeler un de mes valets de chambre, elle me fit dire par lui que la personne

qui m'avoit le matin donné des *Heures* étoit venue pour me demander une audience secrète, comme je lui avois ordonné. Je lui mandai que mes affaires m'occupoient trop pour la pouvoir entretenir à loisir; que je la remerciois de sa bonne volonté, la priant de me la conserver; et de crainte qu'il ne lui arrivât quelque fâcheux accident en s'en retournant, je la fis accompagner chez elle par deux de mes gardes. Je ne voulus point parler de cette aventure, pour ne pas faire de tort à sa réputation, et en usai de même en beaucoup d'autres rencontres, pour ne pas perdre, par une galanterie qui n'auroit pas pu demeurer secrète, la bonne opinion que je m'étois acquise avec tant de peine, croyant que je devois donner à tout le monde un exemple de sagesse, travaillant continuellement à la faire observer aux autres, et les tenir dans l'ordre et dans le devoir.

Un matin que je donnois audience à mon ordinaire, Onoffrio Pagano, capitaine de la Pietra del Pesce, homme fort insolent, grand ami de Gennaro, et qui n'a jamais eu d'amitié pour moi, accompagné d'un pêcheur de même humeur que lui, son alfier, se tournant avec chagrin de tous côtés, me dit brutalement qu'il étoit étrange que l'on ne me pût parler sans être pressé et écouté : ce qui m'obligea de commander à mes gardes suisses de faire faire place, et de ne laisser approcher personne, afin que les audiences fussent secrètes et qu'elles ne fussent point interrompues. Son enseigne voulut s'avancer; un de mes Suisses l'en empêchant, il lui donna un si grand coup de poing dans l'estomac, qu'il l'envoya tomber à mes pieds. Son impudence me mit en colère; et m'en allant à lui, je lui

déchargeai un si grand coup de canne sur la tête, qu'il avoit quasi rase, qu'il en fut abattu à mes pieds tout couvert de sang. Son capitaine me dit d'un ton arrogant que mes gardes commençoient à être aussi insolens que ceux du vice-roi. Je lui répondis fièrement que je prétendois apprendre le respect qui m'étoit dû, et que l'on en rendît à mes Suisses, quand ils étoient auprès de moi, autant que l'on en eût jamais porté au vice-roi de Naples : et commandant que l'on menât son enseigne en prison, je jurai sans rémission de le faire pendre. Leur arrogance se convertit en soumission; et se jetant à genoux devant moi, ils me demandèrent tous deux pardon, et la vie pour ce misérable, que je refusai; et il fut conduit à la Vicairie. Comme je fus à la messe, sa femme et ses filles échevelées me vinrent demander grâce, que je feignis de ne leur pas accorder; mais ayant recours à des dames pour intercéder pour elles, à leurs prières j'accordai ce que l'on me demandoit, à condition que cet homme, que j'envoyai mettre en liberté en même temps, seroit une autre fois plus respectueux : ce qu'elles me promirent pour lui, et s'en retournèrent fort contentes.

L'après-dînée, comme j'étois devant la porte de mon palais, attendant des chevaux pour m'aller promener, l'élu du peuple, qui ne cherchoit qu'à me faire de l'embarras, s'en vint fort échauffé me dire qu'il ne vouloit plus exercer sa charge puisqu'il étoit exposé à des insultes, et que mes bans étoient si mal observés, qu'un chef de peuple du faubourg de Lorette étoit venu chez lui, accompagné de trente soldats, pour lui parler d'affaires, l'avoit outragé de paroles,

et que ses soldats l'avoient couché en joue. Je lui promis de lui en faire justice; et cet homme passant à point nommé avec la même suite devant mon logis, je m'enquis d'où il venoit en cet équipage : il me dit que c'étoit de chez l'élu du peuple. Je lui demandai s'il n'avoit pas connoissance de la défense que j'avois faite, à peine de la vie, d'aller avec des soldats armés par la ville hors l'heure de monter la garde, et principalement chez les magistrats. Il me répondit qu'oui; mais qu'étant un homme accrédité dans son quartier, il lui étoit libre de faire ce qu'il vouloit. Sur quoi l'ayant fait désarmer et mener en prison, je me retirai dans mon logis pour parler de quelques affaires à l'élu du peuple, et pour entretenir Marco-Antonio Brancaccio, qui arriva dans ce temps-là pour me voir. A peine étois-je entré dans ma chambre, qu'il s'assembla force peuple tumultuairement dans la place, et que cent ou six-vingts de leurs chefs montèrent en haut, faisant un grand bruit dans ma salle, et criant qu'ils me vouloient voir. Je sortis en leur demandant ce qu'ils désiroient de moi : ils me dirent que le peuple ayant su que j'avois fait arrêter un de ses chefs, me demandoit sa liberté. Je leur répondis que ce n'étoit pas le moyen d'obtenir des grâces de moi que de venir de la sorte; que ce procédé étoit bon avec Mazaniel et avec Gennaro; mais que je n'étois ni d'humeur ni de naissance à le souffrir, et qu'il en coûteroit la vie à leur camarade, puisqu'ils la venoient demander de la façon; qu'il ne se falloit adresser à moi qu'à genoux et par des supplications, quand l'on en vouloit obtenir quelque chose. Deux ou trois, plus insolens et plus échauffés que les autres, me dirent arro-

gamment que le peuple ne vouloit pas qu'il mourût, et qu'il prendroit les armes pour en empêcher l'exécution. Je mis l'épée à la main; et m'en allant au plus impudent pour lui en donner dans le ventre, il se jeta à genoux, et me demanda pardon en pleurant. Je leur dis à tous que, pour leur faire voir que je ne les craignois pas, il seroit pendu sur-le-champ; et me tournant à un de mes gardes, je lui commandai d'aller porter l'ordre à l'auditeur général de le faire mener au supplice à l'heure même, et de le faire pendre au milieu du Marché; et dis à tous les mutinés: « Vous « êtes cause de sa mort, car je voulois lui faire grâce; » et aux trois qui m'avoient paru les plus échauffés: « Je « veux que vous assistiez à son supplice, et me répon-« diez qu'il n'y ait aucune sédition. Je m'en vais mon-« ter à cheval; et si quand j'arriverai je n'ai été obéi, « et entende le moindre murmure du monde, je vous « ferai tous trois, avant que de revenir, attacher aux « potences que j'ai fait planter dans le Marché. » Ils se retirèrent fort soumis et fort étonnés, et peu de temps après j'allai voir ce qui s'étoit passé. J'y trouvai toutes choses paisibles, mes ordres exécutés; et ces trois qui avoient paru si animés s'en vinrent audevant de moi, me disant: « Vous voyez comme nous « vous avons obéi! Il n'y a pas eu le moindre bruit du « monde, la chose s'est fort bien passée. » Je leur témoignai être satisfait d'eux, et leur dis: « A présent que « vous me connoissez, apprenez une autre fois que « je me laisse attendrir aux prières qui me sont faites « avec respect et de bonne grâce, et suis toujours in-« exorable quand l'on croit me forcer à faire les choses. « Retirez-vous, et une autre fois soyez plus raison-

« nables, et connoissez mieux ce que vous me devez,
« et que je sais fort bien me faire rendre. » Après j'allai visiter toute la ville et tous les postes, et retournai chez moi achever la journée dans mes occupations ordinaires; et je me conduisis toujours de sorte que tous les tumultes que l'on me voulut exciter ne servirent qu'à me faire craindre, et à m'autoriser toujours de plus en plus.

Gennaro cependant, Vincenzo d'Andrea et l'élu du peuple travailloient secrètement à faire faire des émeutes, croyant que si j'en apaisois beaucoup, il étoit impossible qu'à la longue je ne succombasse à quelqu'une; et, par de nouveaux bruits qu'ils faisoient semer tous les jours, ils échauffoient les esprits et animoient la populace contre le duc de Tursi, publioient que je ne prenois le soin de le conserver que parce qu'il m'étoit nécessaire pour tenir des correspondances secrètes avec les Espagnols, et négocier avec eux. Il ne se passoit guère de jours que je ne fusse obligé de m'en aller à son palais pour chasser la canaille qui s'attroupoit autour, à dessein de lui faire quelque violence. Je me lassai d'être toujours dans cette inquiétude; et pour mieux pourvoir à sa sûreté, et me mettre l'esprit en repos sur son sujet, je le fis venir dans une maison qui étoit au derrière de mon palais, afin que si le corps-de-garde qui étoit devant sa porte n'étoit pas suffisant pour le garantir de quelque tumulte populaire, je le pusse renforcer de la garde qui étoit devant mon palais, qui avoit ordre d'y marcher au moindre bruit qu'elle entendroit. Un jour que je l'envoyai visiter par le chevalier de Forbin, il me fit faire de grandes plaintes

de ce que le gentilhomme polonais que j'avois mis auprès de lui lui perdoit le respect en toutes rencontres, et vivoit avec lui fort insolemment. Ce qui m'étant confirmé par mes gardes, pour le satisfaire et punir l'imprudence du Polonais, je le fis mettre prisonnier, et mis en sa place le baron de La Garde, gentilhomme provençal, de la sagesse et vigilance duquel lui et moi eûmes grand sujet de nous louer.

Je veux ici me justifier de l'accusation que l'on m'a faite de ne m'être pas prévalu, dans la nécessité où j'étois d'argent, de celui que j'aurois pu tirer de sa rançon. Deux raisons m'en empêchèrent : la première, que je crus le devoir garder pour avoir, comme j'ai déjà dit, entre les mains un échange tout prêt pour mon frère le chevalier, en cas que, ne passant pas avec tant de fortune que j'avois fait, il fût assez malheureux pour être pris par les chemins en me venant trouver ; l'autre est que ne m'offrant de me faire compter de l'argent qu'à Gênes, j'aurois été assez empêché à me le faire apporter, la navigation étant fort incertaine dans la saison où nous étions, et que n'ayant point de galères, il n'y avoit point d'apparence de hasarder une somme si considérable sur des felouques ; et que de plus il ne vouloit point délivrer d'argent qu'il ne fût arrivé dans Gênes, et qu'il étoit homme à m'aposter des brigantins pour le faire reprendre par les chemins.

L'on m'a blâmé de plus de ne l'avoir pas envoyé à Porto-Longone, disant que sa personne et celle de son petit-fils eussent été capables de me tirer des mains des Espagnols, quand je fus assez malheureux quelque temps après d'être arrêté. Mes ennemis, qui n'ont

perdu aucune occasion de me nuire, ont voulu m'accuser injustement que, ne voulant point avoir de dépendance de la France, je n'y prenois pas assez de confiance pour lui remettre des prisonniers si considérables : ce qui n'auroit pas été en mon pouvoir quand je l'aurois voulu, puisqu'il falloit de nécessité que j'attendisse l'arrivée des galères de France, ne pouvant l'envoyer par terre et le faire conduire par les Etats du Pape, et beaucoup moins le hasarder sur des felouques, qui auroient pu aisément être prises par celles des ennemis, ou par leurs brigantins et leurs galères; outre que je ne pouvois pas me fier à des mariniers, qui se pouvoient laisser gagner par la tentation de faire leur fortune, ou, suivant le naturel sanguinaire de la populace de Naples, lui auroient coupé la tête et à son petit-fils, n'en étant plus retenus par le respect de ma présence. Toutes ces raisons étant mûrement considérées, font assez voir que l'on n'a pas eu plus de sujet de me blâmer dans cette rencontre que dans toutes les autres, sur lesquelles, avec aussi peu de fondement, l'on m'a voulu rendre de mauvais offices.

Les Espagnols ayant vu que la tentative qu'ils avoient fait faire auprès de moi leur avoit si mal réussi, l'extrémité de leurs affaires les fit recourir à toutes sortes de moyens pour se garantir de leur perte. Ils consultèrent la noblesse pour voir quels remèdes ils pourroient apporter à des maux si pressans; ils envoyèrent aussi au cardinal Filomarini pour prendre ses avis, lequel, conférant avec Vincenzo d'Andrea, fit aussi pressentir Gennaro Annèse; et tous ensemble demeurèrent d'accord que le peuple ayant conçu une haine

et une défiance fort grande du duc d'Arcos, l'on devoit rejeter sur lui toutes les choses passées : et ils crurent que lui ôtant l'autorité et la remettant entre les mains de don Juan d'Autriche, cela produiroit quelque bon effet; que la considération de sa qualité, et de la tendresse que tout le monde savoit qu'avoit pour lui le Roi son père, feroit que l'on prendroit créance à tout ce qu'il promettroit de sa part; que l'on estimeroit qu'il ne courroit pas fortune d'être désavoué, et qu'un jeune prince ambitieux, qui recherchoit avec tant de soin d'acquérir de la réputation, seroit religieux observateur de sa parole, et faciliteroit toutes choses afin d'avoir l'honneur de conserver à l'Espagne une couronne que l'on tenoit déjà perdue, et qu'il se croiroit trop heureux de la sauver à quelques conditions que ce fût, et pour désavantageuses qu'elles pussent être; les Espagnols espérant que si une fois ils avoient désarmé le peuple et fait cesser les séditions, ils se fortifieroient de sorte qu'ils rétabliroient avec le temps leur autorité, remettant toutes choses en leur premier état, et n'observeroient, de toutes leurs promesses, que ce qu'il leur plairoit, et principalement après la paix avec la France, que leurs ministres pressoient à Munster de tout leur pouvoir. Et quoique l'exécution de ce dessein fût suivie peu de temps après, j'ai cru que les projets et les négociations s'en faisant, il n'y avoit point de mal d'anticiper sur la relation de quelques jours.

La noblesse ayant chargé de ménager auprès de la personne de don Juan toutes leurs affaires, le prieur Gio-Baptista Caraciolo, chevalier de Malte, don Diomede Carafa, don Guiseppe di Sangré, et don

Marco-Antonio de Gennaro, personnes d'esprit et de crédit, et pour lui représenter que ne pouvant pas être accusé du désordre du pays, ni de toutes les tyrannies que les vice-rois y avoient exercées, tout le monde verroit avec plaisir l'autorité entre ses mains; que l'on s'attendroit à recevoir toutes sortes de douceurs et de bons traitemens sous le gouvernement d'un jeune prince libéral, et que l'on ne pourroit croire capable d'avarice, ni de vouloir piller le pays pour s'enrichir; que sa personne, agréable et caressante, gagneroit le cœur de tout le monde, aussi bien que sa naissance imprimeroit toute sorte de respect, et que personne n'appréhenderoit les ressentimens de la colère d'un père, quand un fils qui lui étoit si cher seroit le médiateur de ses affaires, et demanderoit des grâces qu'il lui accorderoit avec joie, afin de le faire aimer et autoriser davantage; et qu'enfin, n'y ayant aucune autre voie de salut pour l'Espagne, leur sentiment étoit que l'on la devoit essayer, afin de ramener tous les esprits dans leur devoir; que le duc d'Arcos ayant été malheureux, seroit facilement cru coupable; que jamais il ne pourroit regagner la confiance qu'il auroit une fois perdue; que toute l'indignation du passé tomberoit aisément sur lui, et que sa dépossession, quoique concertée, passeroit pour un châtiment qui satisferoit les peuples et calmeroit la violence de ses ressentimens, qui s'apaisent d'ordinaire dès que l'on a un sujet sur qui les rejeter; et qu'infailliblement ils écouteroient plus favorablement un accord, puisqu'au lieu de parler de châtiment et de supplices l'on ne parleroit plus que de grâces, de pardons, de clémence et de bons traitemens.

Un matin que j'étois à la messe aux Carmes, l'on m'amena un prêtre, domestique du cardinal Filomarini, que l'on avoit pris chargé de quantité de lettres pour son maître et pour d'autres, repassant du quartier des Espagnols. Il me dit qu'il avoit été envoyé par lui pour des affaires particulières, et principalement pour remédier à quelques désordres arrivés entre des religieux; et qu'il venoit de trouver l'internonce, et lui porter quelques dépêches de Rome. Le peuple ne se paya pas de ces méchantes raisons, et, commençant à s'échauffer, s'échappa jusques à dire, avec de grands cris, qu'il falloit aller égorger le cardinal dans son palais, puisqu'il les trahissoit, et qu'il entretenoit commerce avec les ennemis. Je lus quelques-unes de ces lettres; et ayant jugé que, quelque avantage que je pusse recevoir de laisser agir la fureur du peuple et me défaire d'un ennemi si dangereux, les conséquences en pourroient être fâcheuses, et que la mort d'un cardinal, aigrissant contre nous la cour de Rome, nous attireroit l'indignation du Pape, et à toute la ville des censures, des excommunications et un interdit qui, apportant un grand désordre dans les consciences assez délicates des gens du pays, en altéreroient de sorte les esprits, qu'il seroit beaucoup à craindre que les suites n'en fussent périlleuses; que nos ennemis s'en pourroient prévaloir, et se réjouiroient même de la perte du cardinal, en qui ils n'avoient pas une confiance entière, et dont ils ne se servoient que par pure nécessité; je résolus de le garantir des violences que l'on lui pouvoit faire, et d'essayer à me le gagner tout-à-fait par une obligation si essentielle. Faisant donc signe de la main au peuple

pour qu'ils eussent à m'écouter, je leur dis : « Vous
« savez, mes enfans, que M. le cardinal, notre ar-
« chevêque, nous a toujours aimés tendrement comme
« un vrai et bon père; qu'il nous a donné des preuves
« de son affection en toutes sortes de rencontres;
« qu'il a toujours désapprouvé le tyrannique procédé
« des Espagnols, qui, ne lui ayant jamais pardonné,
« ne tâchent qu'à le perdre, veulent en tirer le profit,
« et rejeter sur nous la colère et le ressentiment du
« Saint-Siége. Tout ceci n'est qu'un de leurs artifices
« ordinaires, croyant que sans faire de réflexion nous
« nous laisserons aller à un emportement qui nous
« ruineroit entièrement : gardons-nous bien de tom-
« ber dans ce piége qu'ils nous tendent avec tant
« d'adresse et de malice. Je connois les sentimens
« pour nous de M. le cardinal, et il s'en est assez
« découvert avec moi : aimons-le et considérons-le
« comme nous devons; défions-nous de la malice de
« nos ennemis, et faisons tout le contraire de ce qu'ils
« attendent de nous. Ils veulent que nous le per-
« dions, ne songeons qu'à nous le conserver pour
« les faire enrager; et, lui découvrant tout ce qu'ils
« entreprennent contre sa vie, augmentons sa haine
« pour eux et son amitié pour nous autres. Je m'en
« vas l'instruire de tout ce qui se passe, et vous ver-
« rez que, de la conduite que je tiendrai avec lui,
« nous profiterons de l'amitié de Rome, et rejeterons
« sur les Espagnols la haine qu'ils prétendoient faire
« tomber sur nous. » L'affection et le respect ayant
toujours été extrêmes pour lui, je les réchauffai dans
le cœur de tout le monde, qui se récria tout d'une
voix : « Nous le reconnoissons pour notre père, et les

« ennemis si méchamment nous le vouloient faire as-
« sassiner ! nous l'en voulons aimer davantage. Il
« nous a toujours protégés, et nous n'avons jamais eu
« de sujet de nous en défier. Assurez-l'en de notre
« part, et que nous le vengerons de l'horrible per-
« fidie des Espagnols, auxquels, pour l'amour de
« lui, nous voulons faire une guerre sans quartier; et
« notre ressentiment ne finira qu'avec la vie du der-
« nier Espagnol qui restera dans le royaume. »

Laissant le peuple dans le sentiment que je leur avois inspiré, je me mis dans une chaise pour l'aller trouver, et pris avec moi toutes les lettres pour les lui porter. Je lui envoyai un estafier l'avertir que je m'en allois chez lui, ayant une affaire très-importante à lui communiquer. Je le trouvai qui revenoit de dire la messe; et nous étant assis, et fait fermer sur nous la porte de sa chambre, de peur d'être ou écoutés ou interrompus, je lui dis : « Monsieur, vous pouvez juger
« si mon amitié vous est utile, puisque si j'en eusse
« manqué pour vous, vous ne seriez plus en vie : je
« viens d'apaiser le peuple, tellement animé contre
« vous, que si par mon crédit et mes discours je ne
« l'eusse adouci, il s'en venoit tumultuairement vous
« égorger et vous traîner par les rues. Vous êtes bien
« heureux que l'autorité dans Naples ne soit plus entre
« les mains des Mazaniel ni des Gennaro, mais dans
« celles d'un homme de mon humeur et de ma con-
« dition, qui a toute sorte de respect pour le Saint-
« Siége, de vénération pour la pourpre dont vous êtes
« revêtu, et d'estime et d'amitié pour votre personne,
« et qui, souhaitant la vôtre avec passion, recherchera
« tous les moyens de la mériter par ses services. » Ce

discours le fit trembler, et lui fit venir les larmes aux yeux; et, transporté de son appréhension et de sa reconnoissance, il fut sur le point de se jeter à mes pieds. « Vous devez, lui dis-je, vous intéresser à ma « conservation, puisque tant que je vivrai vous n'au- « rez jamais rien à craindre. J'ai calmé l'orage qui « vous menaçoit, et je vous amenerai tantôt les prin- « cipaux du peuple vous assurer de l'affection et « du respect général de la ville pour vous. Je vous « avoue que je vous ai vu sur le point de votre « perte, et que tout autre que moi ne l'auroit pas « détournée si adroitement ni si facilement que j'ai « fait. Un de vos gens a été pris chargé des lettres « que je vous apporte. Je l'ai fait relâcher à l'heure « même pour l'amour de vous; mais il est bien juste « que vous m'éclaircissiez de vos négociations, et il « ne seroit pas raisonnable que je demeurasse en péril « pour vous avoir sauvé d'un si grand. Je vois bien « que ces lettres traitent d'autres choses que d'af- « faires de moines, et que ce jargon de couvent n'est « que pour cacher des correspondances et des négo- « ciations considérables. Ces noms de *général*, de « *provincial*, de *prieur* et de *procureur* sont appli- « qués à des personnes plus relevées; et il ne s'agit « point ici ni de froc, ni d'intrigues de religieux. Il « ne faut point être surpris, mais il faut agir avec moi « avec plus de franchise et de confiance, puisque je « suis assez éclairé pour ne me pas laisser endormir « facilement en des matières si importantes, qu'il ne « s'agit pas moins que de ma réputation, de ma li- « berté ou de ma vie. »

Ensuite nous lûmes ensemble toutes les lettres,

dont je lui demandai l'explication. Après m'avoir long-temps amusé par de légères justifications et de frivoles excuses, il fut contraint, voyant que je ne prenois pas le change, de me faire une confession générale, et de m'instruire qu'il s'agissoit de la renonciation du duc d'Arcos, et de remettre l'autorité entre les mains de don Juan; et que sur ce que l'on en avoit demandé son sentiment, il l'avoit donné avec franchise; qu'il croyoit être obligé, par le caractère d'archevêque, d'employer tous ses soins à calmer les désordres de son diocèse; qu'il avoit eu toujours autant d'horreur de la tyrannie des Espagnols, que de la brutalité et emportement du peuple; qu'il avoit cru par ce moyen que le repos se pouvoit rétablir, et que, rejetant sur le duc d'Arcos toute la haine du passé, et lui attribuant la méchante conduite des Espagnols et la violence de leur gouvernement, l'on pourroit ajouter plus de créance aux paroles d'un jeune prince fort autorisé de son père, capable d'avoir ses ressentimens, et qui s'intéresseroit à faire valoir le pardon et maintenir les grâces qu'il promettroit; que le royaume de Naples se tenant pour perdu, il voudroit le conserver à quelque prix que ce fût; que l'on pourroit demander telles conditions que l'on désireroit, que l'on seroit trop heureux d'accorder pour ne pas tout perdre, en voulant avoir trop d'avantages; que je ne le pouvois blâmer de cette conduite, que je prendrois assurément moi-même si j'étois à sa place : et pour ce qui me regardoit, la mienne avoit été si prudente et si obligeante, que sa première pensée avoit été de songer à ma sûreté; et qu'il étoit bien raisonnable de veiller à la conservation d'une personne à

qui toute la ville et tout le pays devoient celle des biens des plus considérables, et de l'honneur de toutes les familles, puisque du jour de mon arrivée l'on avoit vu cesser les incendies, les pillages et les meurtres, et que j'avois établi plus d'ordre et plus de repos que les Espagnols n'avoient pu faire dans leur plus grande prospérité.

Je lui répondis que, pour changer de gouvernement, cette nation si vindicative ne changeroit pas de sentimens; que les lions, quoique apprivoisés, étoient toujours à craindre; que l'on ne se fieroit non plus à don Juan d'Autriche qu'au duc d'Arcos; que l'on savoit que les résolutions ne venoient pas des personnes particulières; que l'on n'agissoit que par les ordres des conseils, dont la politique ne changeoit pas; que les châtimens, pour être différés, n'en étoient pas moins à redouter, puisqu'ils ne manquoient jamais d'arriver; que j'avois trop bien instruit les Napolitains de toutes ces vérités pour qu'ils se laissassent endormir ou surprendre; qu'ils ne pouvoient jamais être en repos ni en sûreté tant qu'il resteroit un Espagnol dans le royaume; que l'amitié de la patrie lui devoit inspirer les mêmes sentimens; que les services qu'il rendoit seroient à l'avenir payés d'ingratitude; que l'on ne recouroit à lui que par une pure nécessité; que le crédit qu'il avoit sur tous les esprits lui seroit imputé à crime capital; qu'il en pâtiroit quelque jour, sans pouvoir jamais s'acquérir une parfaite confiance, et qu'il n'éviteroit pas, après les démarches qu'il avoit faites, la vengeance d'une nation irritée, cruelle et sanguinaire; que je lui conseillois de ne se plus mêler, comme il avoit fait jusques ici, de toutes

leurs négociations, où il ne pourroit tenir un si juste contre-poids, que l'un ou l'autre parti étant mal satisfait de lui, et venant à en prendre du soupçon, ne le mît en égal péril de la vie que je lui venois de sauver : mais que je ne pourrois peut-être pas le faire d'autres fois de même ; que je le conjurois de ne plus s'exposer à un si grand danger qu'il avoit fait, mais de demeurer sans prendre d'intérêt à voir ce que le Ciel résoudroit des choses, ne pouvant aussi bien s'opposer qu'inutilement à ses décrets.

Il me promit de profiter de mes avis, et de ne jamais perdre la mémoire de l'obligation qu'il reconnoissoit m'avoir, et qu'il s'intéresseroit toute sa vie à ma sûreté et à mes avantages. Je lui répondis qu'il pouvoit fort aisément m'en donner une preuve convaincante en me découvrant qui étoient ceux de la ville à qui je pouvois me fier, et dont aussi je me devois garder. « Je ne puis, me dit-il, contrevenir au « serment que j'ai fait de garder le secret ; et peut- « être auriez-vous pour suspect tout ce que je vous « pourrois dire. — J'avoue, lui dis-je, que c'est trop « vous presser, et je sais aussi bien sur qui se doivent « arrêter mes soupçons ; et je vous supplie seulement, « de tout mon cœur, de prendre une telle conduite « qu'ils ne puissent jamais tomber sur vous. » Il m'en donna toutes les assurances possibles ; et je me retirai, croyant avoir assez fait que de l'avoir empêché, par la crainte du hasard qu'il avoit couru, de maintenir à l'avenir aucun commerce suspect, dont il s'abstint au moins pour quelque temps, s'il n'observa pas exactement ce qu'il m'avoit promis.

L'après-dînée, je lui menai les principaux du peuple,

qui, l'informant du péril qu'il avoit évité, lui dirent ce que j'avois fait pour l'en tirer, et l'assurèrent que cette rencontre n'avoit servi qu'à augmenter pour lui la confiance et l'amitié du peuple, et redoubler sa haine et son ressentiment contre les Espagnols; et il reconnut de quelle manière je savois tourner tous les esprits par mon crédit et mon adresse.

La disette de vivres que souffroient les Espagnols me fit résoudre à leur ôter toutes sortes de moyens d'en recevoir par terre. J'appréhendai toutefois que le désespoir ne les obligeât à faire un effort pour se rendre libre le chemin de Capoue, d'où l'on pouvoit aisément venir jusques à Pouzzol; mais de Pouzzol jusqu'à Naples, le village de Fuor di Grotta, que je tenois, leur en coupoit le chemin. Je crus qu'ils pourroient un jour s'en rendre les maîtres si je n'essayois de m'emparer de la tour de Pied-de-Grotte, et ensuite du faubourg de Chiaia, qui étoit le seul de tous ceux de la ville qui tînt encore pour eux. Et pour cet effet, le 10 de janvier, je m'allai promener au couvent des Camaldules, lieu fort élevé, et dont je pouvois aisément considérer tout ce faubourg et cette tour, que je prétendois faire attaquer le lendemain. La vue de ce couvent est une des plus belles du monde; mais ce qui m'y plut davantage fut qu'ayant observé soigneusement les avenues et la situation de la tour de Pied-de-Grotte, passage qui m'étoit nécessaire pour descendre dans le faubourg, je reconnus avec plaisir que mon entreprise étoit facile, pourvu que l'on la tentât avec vigueur. Et le soir, étant retourné chez moi, j'envoyai chercher Jacomo Rousse, et lui commandai de prendre trois cents hommes de son régiment, et de s'en aller atta-

quer la tour de Pied-de-Grotte, qui est un ancien édifice des Romains, joint à un couvent de religieux, et proche du tombeau de Virgile, où l'on voit une chose assez remarquable. Il est de marbre blanc, fait en petit dôme, sur le haut duquel, de temps immémorial, un laurier a pris racine dans le marbre, sans qu'il y ait aucune terre pour le conserver; un vieux même qui y étoit étant mort depuis quelques années, la nature en a repoussé un nouveau, semblant vouloir éterniser la mémoire de ce grand homme par le prodige de ce laurier, dont les branches ont servi de tout temps à couronner les grands poëtes aussi bien que les victorieux.

L'attaque du couvent et de cette tour fut faite vigoureusement et soutenue de même, depuis les onze heures du matin jusques à trois heures après midi, que la garnison, se voyant hors d'apparence de secours, et que l'on mettoit le feu à la porte avec des fascines poissées, fut contrainte de se rendre à discrétion. Il en sortit dix Espagnols et vingt Napolitains, commandés par un capitaine réformé. Les Espagnols furent conduits prisonniers dans la Vicairie, et les Napolitains prirent parti avec moi. Le lendemain, cette prise m'ayant facilité l'entrée du faubourg de Chiaia, je commandai le sergent-major Alexio, qui avoit pris prisonnier le duc de Tursi, avec trois ou quatre cents hommes tirés de Vomero et de Lantignane, et renforcé de la compagnie de Matheo d'Amore, chef de la Vinara, composée de près de deux cents bons hommes, d'aller attaquer le couvent de Saint-Léonard, où il y avoit plus de six-vingts hommes de garnison, commandés par les ca-

pitaines Joseppe Riva, Paulo Fioretti (qui fut depuis ce fameux bandit qui, ayant amassé sept à huit mille hommes en 1655, fit trembler tout le royaume de Naples, et donna bien de l'inquiétude aux Espagnols), et du mestre de camp Onoffrio de Scio. Le combat y fut fort opiniâtré, et dura un jour tout entier ; et craignant que les ennemis ne tentassent de le secourir avec des felouques, ce poste étant de la dernière importance, et la mer n'ayant pas assez de fond en cet endroit pour que des galères y pussent aborder, je commandai douze felouques bien armées, qui, repoussant celles qui se présentoient pour y apporter du secours, donnèrent un petit combat naval dont l'avantage demeura tout entier de notre côté. J'avois envoyé Pioné, capitaine des lazares, avec trente de ses gens, pour porter des fascines et servir de travailleurs à ce petit siége, lequel commençant à mettre le feu au couvent de tous côtés, les assiégés n'ayant plus d'espérance d'être secourus ni de se pouvoir défendre davantage, furent contraints de se rendre à discrétion ; et ayant été conduits vers moi, les soldats prirent parti dans mes troupes, et les officiers demeurèrent auprès de moi en attendant que j'eusse de l'emploi à leur donner.

Par la prise de ce poste considérable, assis sur le bord de la mer, et dont la naturelle situation est forte et aisée à garder, je fus le maître de tout le faubourg de Chiaia, et les Espagnols tellement serrés, qu'ils n'eurent plus de communication par terre avec tout le reste du royaume. Mes gens, animés pour ce bon succès, avancèrent jusques à la porte de Chiaia, où trouvant une garde assez foible, ils la chargèrent si

rudement qu'ils l'obligèrent à se retirer, entrant pêle-mêle avec eux. Ils étoient en état de pousser jusques au milieu de tous les quartiers des ennemis, si le baron de Vatteville n'y fût accouru avec un corps assez considérable d'infanterie espagnole et d'officiers réformés. Il s'y fit une escarmouche qui dura près de trois quarts-d'heure, l'avantage balançant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; mais à la fin mes gens furent contraints de céder au nombre, et de se retirer au couvent de Saint-Léonard et au palais de don Pedro de Tolède, que nous avons toujours conservés jusques à la fin. Ce fut une action des plus opiniâtrées et des plus remarquables qui se soient faites dans Naples durant tout le temps des révolutions.

Je fus le lendemain visiter ces deux postes, me promener dans le jardin du prince de Bisignane, un des plus agréables d'Italie pour la quantité d'orangers; et fus fort satisfait de l'acquisition de ce faubourg pour la grande incommodité qu'en recevoient les ennemis, et pour y trouver les plus belles et les plus délicieuses promenades du monde. La garnison que j'y laissai établit avec les soldats des ennemis un petit commerce que l'utilité que j'en tirois me fit autoriser, et qui dura jusques à tant que le baron de Vatteville s'en étant aperçu l'interrompit, en faisant pendre deux ou trois des siens. C'étoit de troquer des raves et semblables racines contre de la poudre, les Espagnols, dans leur extrême misère, nous livrant pour ce petit rafraîchissement toute celle qui leur étoit distribuée pour la garde de leur poste.

Dans ce temps, un médecin me vint proposer une entreprise sur celui de Pitzo-Falcone, que j'estime en-

core plus que les châteaux, puisqu'étant une colline élevée, escarpée quasi de tous côtés, elle commande au château Neuf et au château de l'OEuf, et peut raser à coups de canon tout le palais du vice-roi. Ce dessein me parut fort beau; mais, après l'avoir bien examiné, j'en trouvai l'exécution et si difficile et si dangereuse, que je ne jugeai pas à propos de la tenter. Cependant le prince de Cellamare, Achille Minutalo et Cesare Blanco, le premier doyen, et les deux autres conseillers du collatéral, m'envoyèrent demander des sauvegardes pour la conservation des maisons qu'ils avoient dans les quartiers des Espagnols, prévoyant que j'en serois bientôt le maître, et qu'ils ne pourroient plus les défendre ou seroient contraints de les abandonner, étant dépourvus de vivres, et leurs soldats tellement affoiblis par la misère qu'ils souffroient, qu'ils n'avoient quasi plus la force de faire aucune faction. Cette nouvelle me donna beaucoup de joie, m'apprenant l'extrémité où je les avois réduits, qui se trouva bien redoublée quand deux jours après le même prince de Cellamare, genevois, fort attaché à son intérêt, et craignant d'avoir mal employé son argent à la charge de grand-maître des postes du royaume, d'un grandissime revenu, m'en envoya demander la confirmation, que je lui fis espérer, à condition d'être informé par lui et par ses deux amis de toutes les résolutions qui se prendroient dans le conseil collatéral. Et en effet il ne s'y passa rien depuis que je n'en fusse averti ponctuellement, soit par eux, soit par d'autres intelligences secrètes que j'avois ménagées.

Le corps d'armée de la noblesse étant quasi tout

dissipé, et le peu de cavaliers restés ensemble dans Capoue ne pouvant souffrir le commandement de Vincenzo Tuttavilla, en faisoient des plaintes continuelles, d'autant qu'ils avoient pris beaucoup d'aversion pour sa personne. Le vice-roi donc et le conseil collatéral résolurent de le retirer, et de laisser aux cavaliers le choix d'un général qui leur fût agréable, qui par son crédit pût empêcher le débandement du reste, et rappeler auprès de lui une partie de ceux qui s'étoient retirés dans leurs terres : ils demeurèrent tous d'accord d'obéir à don Louis Poderico, dont la valeur et la prudence lui avoient acquis une estime générale. Cette élection reçut l'approbation de tout le monde, et fit fortifier le corps de leurs troupes, qui auparavant étoit quasi réduit à rien, et n'étoit plus, tant en cavalerie qu'en infanterie, qu'environ de quinze cents hommes. Il le renforça de telle façon, qu'il mit ensemble, en quinze jours de temps, environ trois mille hommes ; et les Espagnols lui ayant envoyé l'ordre de leur faire venir des blés de Capoue, il refusa d'y obéir pour ne se pas dégarnir du peu qu'il en avoit, qui n'étoit qu'à peine suffisant pour la subsistance de ses troupes : ce qui les obligea de faire passer auprès de lui le baron de Goeslan avec la cavalerie bourguignonne, n'ayant plus de fourrages ni d'orge pour la nourriture de leurs chevaux, et voulant se décharger d'autant de gens, étant réduits à la dernière misère. Comme j'étois fort soigneux de me prévaloir de toutes sortes de conjonctures, je ménageai une intelligence avec un sergent et trois soldats espagnols pour me livrer le poste de don Aluine. Le traité fut fait pour cinq cents écus, dont je leur en fis toucher deux cents d'avance. Le

jour que cette entreprise se devoit exécuter, le sergent, se repentant de la trahison qu'il faisoit à sa nation, ou voulant seul profiter de l'argent que ses compagnons avoient partagé avec lui, alla trouver le baron de Vatteville, et lui déclara tout ce qui s'étoit ménagé, après avoir eu l'assurance du pardon et d'hériter de la dépouille de ses camarades. Il se rendit à ce poste le jour qu'il me devoit être livré, après avoir fait pendre les trois coupables, et fait paroître à leur place quatre officiers réformés, qui parlèrent à une personne que j'envoyai pour reconnoître s'il étoit aisé d'exécuter ce qui avoit été tramé. Ils lui firent voir le peu de gardes qu'il y avoit, Vatteville les ayant fait retirer, et se tenant derrière avec deux cents officiers réformés. J'entrai en quelque soupçon de ce que je trouvois la chose si aisée, et tant de négligence à la garde d'un poste si considérable. J'y fis marcher les troupes à l'heure concertée; et les quatre soldats travestis ayant commencé eux-mêmes d'abattre leur retranchement, je les fis observer par celui qui avoit traité de ma part avec les premiers. Il me rapporta que ce n'étoient pas les mêmes visages: j'ordonnai en arrivant que l'on tirât sur eux, et que par leur mort ils fussent punis de la tromperie qu'ils me vouloient faire. Vatteville, accourant à l'alarme, fut reçu de mes gens par une grande salve; et voyant qu'ils n'avançoient pas et qu'il étoit reconnu, ne pensa qu'à faire relever promptement sa tranchée, où il y eut une escarmouche d'une demi-heure, avec peu de perte de leur côté, mais sans aucun avantage considérable.

Un frère lai du couvent de Sainte-Marie-la-Nove,

un des plus importans postes des ennemis, me vint proposer de me le faire surprendre, en introduisant mes soldats par le Formal : c'est un certain aqueduc qui passe par dessous toutes les rues de la ville, et porte l'eau dans toutes les maisons et tous les couvens. J'envoyai une personne de confiance avec lui, pour reconnoître si la chose étoit faisable : il l'introduisit sans peine, et lui fit voir qu'ayant la clef des eaux, il pouvoit bien y recevoir jusques à deux cents hommes ; et le menant jusques au corps de garde des Espagnols, il les trouva si abattus de la faim, et si rendus et lassés de tant de continuelles fatigues, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir. Le malheur voulut qu'un vieux religieux qui ne dormoit pas, ayant vu par hasard ce petit frère remener un inconnu dans les eaux du couvent, en avertit don Alvaro de La Torre, lieutenant de Mestre-de-camp-général, qui l'ayant fait arrêter, lui fit confesser à force de tourmens tout ce qu'il avoit ménagé. Et comme il ne me vint pas trouver le lendemain, et que je fus trois jours sans avoir de ses nouvelles, je reconnus que mon affaire étoit découverte ; et ayant fait diligence pour m'en éclaircir, j'appris que l'on l'avoit fait mourir, et que j'avois manqué un des plus beaux coups et des plus importans qui se pût faire dans Naples.

Je me résolus de faire donner des alarmes trois ou quatre fois la nuit de tous côtés, pour lasser les Espagnols, que je savois fort affoiblis et de fatigues et de misère (ce que je continuai toujours depuis) ; ce qui les mit en état de ne se pouvoir quasi plus servir de leurs armes, et de ne plus courir aux alarmes : ce que je faisois pour pouvoir les surprendre un jour, me

servant de la négligence à quoi je les aurois accoutumés. Mais ne voyant rien à faire pour l'heure dans la ville, je me résolus de tenter quelque chose au dehors, et commandai à Jacomo Rousse de s'en aller à Pouzzol, les habitans m'ayant fait savoir que leur garnison étoit affoiblie, et que, pour peu qu'ils fussent soutenus, ils leur pourroient aisément couper la gorge et nous livrer l'entrée de leur ville, dont la prise me facilitoit l'attaque du château de Baya, de la dernière importance, ôtant le port à l'armée d'Espagne, celui de Naples étant si découvert que les vaisseaux n'y peuvent tenir par un mauvais temps. Il y marcha avec trois mille hommes; et les habitans commençant de venir aux mains avec leur garnison, le marquis de Fuscaldo, à sa vue, entra dedans avec un puissant secours (ce qui obligea mes gens de se retirer après une légère escarmouche): et voyant que les entreprises de guerre ne me réussissoient pas fort heureusement, les remettant à un autre temps, j'eus recours à l'adresse et aux négociations. En effet, je fis sonder le gouverneur de Baya, un vieil Espagnol, et fort intéressé, qui, connoissant le mauvais état des affaires de sa nation, prêta l'oreille à mes offres; et après force allées et venues, qui consumèrent bien quinze jours de temps, il convint avec moi de me rendre sa place moyennant douze cents pistoles; et de même temps je ménageai pour cent mille francs de m'emparer de la ville et château de Gaëte, où M. de Fontenay avoit déjà eu quelques pratiques. Et comme l'argent me manquoit pour deux entreprises si importantes, je lui en donnai avis pour faire tenir prêtes ces deux sommes; mais soit qu'il en voulût

profiter, ou qu'il crût ses intrigues meilleures que les miennes, il ne me fit point de réponse, et je vis évanouir de si belles et si grandes espérances.

La prise cependant des lieux les plus considérables de la terre de Labour et des confins de l'Etat ecclésiastique nous ouvrit le chemin de Rome, et le rendit si libre, que deux fois les messagers y passèrent; et entre autres ils me ramenèrent le chevalier des Essarts, le baron de Causans, les sieurs de Beauchamp, de La Brèche, autrefois capitaine de cavalerie dans le service du pape Urbain, de Minière, de Graville, le baron de Rouvrou, le marquis de Chabans, les sieurs de Canhérou, Du Fargis, Du Chalar, et sept ou huit autres officiers et leurs valets. Cette liberté ne nous dura pas long-temps: le Papone imprudemment, sans avoir rassemblé toutes ses troupes, vint aux mains avec don Balthasar de Capoue, prince de la Roque romaine, qui le défit, et reprit ensuite tous les lieux qu'il avoit occupés, à la réserve de Fondi et de la tour de Sperlonga, durant qu'il s'employoit à rallier le débris de ses gens, et reformer un corps avec ceux qui ne s'étoient pas trouvés au combat.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CINQUANTE-CINQUIÈME VOLUME.

MÉMOIRES DU DUC DE GUISE.

FIN DU TOME CINQUANTE-CINQUIÈME.